
HN X6VM 3
Google



BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

TOME XCIV



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.

PARIS : Le Soudier, 176, Boulevard Saint-Germain.

Fischbacher, 33, rue de Seine.

LONDRES

Hachette & Cie, 18, King William Street, Charing Cross.

NEW-YORK

G.-E. Stechert & Co, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. Imsand, 3574 Corrientes.

1919

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCIV — N° 280. — Avril 1919.

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principaux libraires.

PRIX DE L'ABONNEMEMT : Suisse . . . un an, fr. 26 — Six mois, fr
Etranger . » fr. 30 — » » f

Prix d'une livraison : 2 fr. 50

LES MOULINS A VENT[1]

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS

de M. MARCEL ROUFF

Représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie de Genève, le 3 mars 1919.

Distribution :

MATILDITA	Mlle Adrienne Beer.
DON QUICHOTTE . . .	MM. Fournier.
DON JUAN.	Faure.
SANCHO PANÇA . . .	Gray.
SGANAREL	Mayran.
L'aubergiste.	Veber.

Une paysanne.

La scène représente une place de petit village espagnol traversée par une route. Au fond, la campagne. Tout au fond, des moulins à vent au repos. Au premier plan, à gauche, l'angle d'une auberge qui se perd derrière le portant. Face au public, une fenêtre, une table, un banc ; — face à la scène, contre le mur, sous les fenêtres de la façade, un toit de feuilles et de fleurs ombrage un banc, une table, une porte. A droite, un vieux mur en ruine.

SCÈNE I

L'AUBERGISTE, SANCHO, MATILDITA (à la fenêtre).

Sancho (*mangeant goulûment.*)

Mon maître.... Passez-moi un peu ce légumier....
Est si grand que parfois, du haut de son cimier....
Que j'aime cet oison qu'un drap de cèpe voile !...
Il lui arrive d'écornifler une étoile.

[1] Nous avons le plaisir d'offrir à nos abonnés la primeur de cette œuvre charmante qui a été représentée à Genève avec un très vif succès. (*Réd.*)

Et sa lance ! Ah ! Seigneur ! Sa lance ! Vous verrez....
Je reprends de ce jus... bien qu'il soit trop poivré....
Et sa figure ! Et son écu ! Et sa....

L'AUBERGISTE

En somme
Qu'est-ce que c'est que votre maître ?...

SANCHO

C'est un homme....
Ah ! quel homme, messeigneurs, que cet homme-là !
Je l'ai vu seul, à pied, du tranchant et du plat
De son épée, arrêter les soldats farouches
Du géant Ophar et les tuer comme mouches !
Je l'ai vu désosser des monstres carnassiers
Qui lançaient du venin par leurs gueules d'acier.
Je l'ai vu délivrer des forçats de leurs chaines
Et assommer des moutons à grands coups de chênes.

(Don Juan est arrivé pendant les derniers vers, suivi de Sganarel. Il s'est débarrassé de son manteau, s'est installé sous la tonnelle, et se penchant regarde, de l'autre côté de l'angle de la maison, Sancho qui parle en mangeant toujours.)

Je l'ai vu.... Je reprendrais bien de ce canard....
Jeûner pendant des mois et dormir par hasard.
Je l'ai vu à cheval sur des coursiers sans tête
Voler vers des captifs.... Cette sauce est parfaite...,
Je l'ai vu seul, marchant sur les mains, ténébreux,
Se laisser choir tout nu au fond d'un gouffre affreux
Pour convaincre de loin une affreuse donzelle
Qu'il se mourait d'amour platonique pour elle....

SCÈNE II

LES MÊMES, DON JUAN, SGANAREL

DON JUAN (*à Sganarel.*)

C'est un fou, mais pourvu d'un appétit... soigné !

SANCHO

Je l'ai vu en pourpoint chamois et mal peigné
Prendre en un tour de main, d'assaut, des cœurs de reine....
Mon maître.... Ah ! je croyais la bouteille encore pleine
Et j'aurais, ma foi, bu encore un doigt de vin....
Mon maître ne sait pas, quand il ouvre, au matin,
Les yeux dans la fraîcheur de l'aube rubiconde,
S'il ne s'endormira pas empereur du monde !

(*Don Juan et Sganarel écoutent en riant.*)

Et entre nous soit dit, ne le répétez pas...

L'AUBERGISTE (*curieux.*)

Non, nous ne dirons rien....

SANCHO (*faisant signe d'approcher, le doigt sur la bouche*).

Motus, hein ? En ce cas,
Je dois être nommé, je puis bien vous le dire,
Gouverneur d'une ou deux îles de son empire,
Ou roi, ou général, ou ministre à mon choix !...
Juste prix de mon courage, de mes exploits.

(*A ce moment Don Juan frappe sur la table de fer un formidable coup qui fait un bruit énorme et Sancho, terrifié, se laisse glisser sous la table où il se cache.*)

DON JUAN

Quand auras-tu fini, tavernier imbécile,
De cueillir les bourdons de ce gouverneur d'île
Et me laisser mourir, moi, Don Juan, de faim ?
Sganarel... offre une tournée à ce faquin.

(*Sganarel commence une danse de coups de bâton.*)

Halte... et tiens-toi pour dit, innommable aubergiste,
Que je veux commander ici....

(*Mouvement de l'aubergiste. Don Juan désigne le bâton de Sganarel.*)

Sinon, j'insiste

Et je consacre à tes épaules ce bâton.

(*Le levant.*)

Lucifer sur ma route a placé ta maison,
Et ce banc de soleil qu'ombrage une glycine,
Et ce parfum de fleur et ce rôt de cuisine
Qui, de la porte ouverte et du mur boucané,
Enchantent mon vieux cœur et chavirent mon nez,
Et le diable, toujours complice à ma folie,
Fit la servante aimable et ta fille jolie,
Car elles le sont — ne dis pas « non » — j'en suis sûr,
Et Satan aujourd'hui veut que le ciel soit pur
Et que, comme un vin doux, du cœur monte à la tête
Un trouble parfumé de femmes et de fête
Pour que j'arrête ici mon destin vagabond.
Qu'on me donne à boire ! à manger ! à aimer !

L'AUBERGISTE

Bon !

DON JUAN

C'est l'instant solennel que la brise m'apporte.
Je fais un pas, mon cœur se tait, j'ouvre la porte,
Fixant mes yeux ardents aux dernières rougeurs
De ton foyer mourant, lugubre voyageur
Las de blesser sa chair aux buissons de la route
Et son âme naïve aux coins de tous les doutes....
J'entre, assoiffé d'amour, de vie et d'éternel,
Pour rallumer mon cœur à ton âtre charnel
Où m'attendent les yeux profonds et pleins de fièvre
Vers qui, du fond des jours, je tends mes pauvres lèvres.

SGANAREL

Allons bon ! c'est en plein la crise de vertu.

L'AUBERGISTE

Un gouverneur, un poète, je suis... perdu.

SGANAREL (*cherchant Sancho sous la table.*)

Ami, tu peux finir en paix cette sarcelle,
Mon maître en a pour un bon moment.

DON JUAN

Est-ce celle
Que j'ai cherchée en vain que je vais trouver là ?

SGANARE (*à Sancho.*)

Et je vais, si tu veux, t'aider.

DON JUAN

En falbalas
De soie et d'or, les doigts chargés de lourdes bagues
Et, sous des cils bouclés, un regard triste et vague ?

SGANAREL

Nous dirons, si tu veux, deux mots à ce pâté.

DON JUAN

Je viens vers toi depuis la toute éternité,
Je sais que tu m'attends et je sais que tu m'aimes.

SANCHO (*la bouche pleine.*)

Ce gibier est permis même en temps de carême.
Mon cher, pour oublier la vie et son tourment,
Il faut manger beaucoup et boire énormément.

DON JUAN

Mon cœur rajeunira, mon amante inconnue,
A la chaste fraîcheur de ta chair ingénue,
Et je n'ai rien pour toi qu'un respect infini.

SGANAREL

Laissons pour le dessert cette tourte à l'anis.

DON JUAN

O toi qu'à ce foyer je vais trouver peut-être....

SANCHO

Je garde ce morceau de croûte pour mon maître,
Ça lui suffit.

SGANAREL

Vous êtes donc aussi valet !

SANCHO

Ecuyer d'un chevalier errant, s'il vous plaît.

DON JUAN

J'ai peur d'entrer. Pourtant, si la femme inconnue
Vers qui ma route encor n'était jamais venue
Etait là... et allait ne pas m'aimer?

(*Sortant de son rêve.*)

J'ai faim.

Allons, à tes fourneaux, tavernier, aigrefin,
Embroche tes rôtis et plume tes volailles.
Tourne ta sauce, amoncelle les victuailles,
Défonce tes tonneaux et remplis tes flacons !
A boire, des torrents ! Je veux que mon blason
Change en pourpre de vin son champ triste de sable !
Verse, découpe, emplis ! Don Juan est à table !
Il fait pur ! L'air est léger. Il neige des fleurs.
L'alicante sent bon et mes vieilles douleurs
S'endorment au fond de mon âme inassouvie ;
Je brise mon tombeau et j'ai faim de la vie !

(*On le sert, on lui verse, il boit, tend sa coupe.*)

A boire ! Allons ! Versez. J'ai soif ! Encor ! Encor !

(*On entend un son bizarre de cor fêlé.*)

SANCHO (*cérémonieux et grave.*)

Messieurs, Don Quichotte arrive. Il sonne du cor
Pour qu'on baisse le pont et qu'on lève la herse.

DON JUAN

Tu deviens fou, manant !

(*A l'aubergiste tendant sa coupe.*)

Et toi, tu rêves? Verse !

SANCHO (*continuant.*)

Et je connais mon homme : il n'entrera jamais
Dans votre citadelle à moins qu'au haut sommet
De la plus haute tour, fleurie, enrubannée,
Vous ne hissiez la bannière de Dulcinée,
Et que l'alcade de service ou le seigneur
Lui-même, avec sa cour, ne rende les honneurs,

Escorté de ses fous, nègres, dames, suivantes,
Offrant, sur un plat d'or, du seigle à Rossinante !
C'est la règle; ce sont les honneurs qui sont dus :
Il vaut mieux être honoré, dit-on, que pendu !

DON JUAN

Ce qui pourrait t'arriver....

SANCHO

Mon....

DON JUAN

Vas-tu te taire !

SANCHO

Enchanteur maudit ! On vous apprendra à braire.

DON JUAN

Tais-toi, fou, foulâtre, Foulache, Foulichon.
Reconduisez ce toqué dans son cabanon.

(Sganarel, en le bourrant, pousse Sancho dans l'intérieur de l'auberge où ils disparaissent tous deux. Don Juan se met à boire et à manger, quand paraît à pied Don Quichotte.)

SCÈNE III

DON JUAN, DON QUICHOTTE, L'AUBERGISTE

DON QUICHOTTE *(apercevant l'aubergiste.)*

Seigneur de ce château aux cent mille tourelles,
Gracieux et charmant comme la tourterelle,
Brave comme le lion, prompt comme l'épervier,
Daigne accueillir les pas d'un pauvre chevalier
Qui n'a d'autre trésor que sa mission auguste
De punir le méchant, de soutenir le juste,

(Il tire son épée.)

Mais qui, très humblement, de son glaive invaincu,
Rend hommage au blason gravé sur ton écu !

DON JUAN *(entre ses dents).*

C'est une troupe de baladins en goguette.

L'AUBERGISTE

Soyez le bienvenu, seigneur, dans ma guinguette.

DON QUICHOTTE

Si quelque nain hideux, si quelque magicien
Te poursuit et t'en veut, ne t'occupe de rien,
Je t'en délivrerai, sans tarder, je te jure....
Je suis le chevalier de la Triste Figure,
J'ai peuplé de méchants les gouffres infernaux.
Tu pourras suivre le combat de tes créneaux.

L'AUBERGISTE

Le seigneur chevalier veut-il que je lui serve
Quelque gibier rôti ou bien quelque conserve ?

DON QUICHOTTE *(s'asseyant et gardant son épée que veut lui enlever l'aubergiste.)*

Non, seigneur, excusez, je ne la quitte pas.
J'ai fait vœu de ne plus absorber de repas,
Duc, tant que je n'aurais délivré Dulcinée,
Dans un corps monstrueux aujourd'hui enchaînée
Par la malice d'un magicien musulman.

(Rêveur.)

Dulcinée ! Aube d'or, matin d'été charmant
Qui jette sur mon cœur des torrents de lumière....
Je te rendrai ta forme et ta beauté premières.

(Se reprenant.)

Excusez.... Faites-moi apporter par le nain
Une aiguière d'eau pure avec un peu de pain,
Et veuillez simplement dire à la valetaille
Qu'on s'occupe de mon compagnon de bataille,
De mon coursier, fidèle et loyal comme moi.
Pour moi, je ne veux rien. Mais si, selon la loi
Et l'usage, il me faut accepter quelque offrande,
Souffrez, seigneur, souffrez qu'ici je vous demande
D'accorder une ile ou deux à mon bon Sancho.
Le corps est un peu lourd. Le cœur est bon et chaud.
Il saura gouverner.

(Une servante, de visage ordinaire, apporte un gobelet et une cruche d'eau à Don Quichotte.

Don Juan lève les yeux, la contemple de son regard fascinateur et, au moment où elle passe devant lui, lui prend la main.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MATILDITA

DON JUAN

Oh ! Oh ! gracieux ! Peste !
C'est mieux, c'est beaucoup mieux que ce fou indigeste.
Les yeux ont des reflets d'horizon apaisé,
La bouche tendre a bien la forme d'un baiser,
Le corps se cambre avec des souplesses félines,
Et le plaisir palpite aux ailes des narines.
Pourquoi veux-tu, enfant, me retirer ta main ?...
La lèvre a la lueur sanglante du carmin
Assieds-toi là, petite....

MATILDITA

O seigneur....

DON JUAN

...tu me troubles !
Je suis gris, comme si j'avais bu, je vois double !
Le soleil au zénith est seul (*la regardant*) et j'en vois deux.

MATILDITA (*troublée.*)

Mais, seigneur....

DON JUAN

Assieds-toi. Sur mon cœur hasardeux
Tu fais passer un charme émouvant qui l'apaise.
Viens plus près....

MATILDITA

Mon seigneur....

DON JUAN

Et mon âme mauvaise
En respirant la tienne éclôt dans la bonté.

MATILDITA

Seigneur, ne raillez pas la triste humilité
D'un être obscur, à qui la ferveur de vos lèvres
Verse un vin de poison chargé de lourdes fièvres,
Et qui sent un frisson adorable et malsain
Passer de votre main dans la chair de sa main.
Ces mots, ces divins mots que la brise évapore
Et qui, déjà éteints, restent en moi encore,
Ces mots que vous chantez en riant à demi,
Ces mots qui lentement sur mon rêve endormi
Viennent en l'éveillant poser une auréole,
Ces mots, ces mots d'amour et de mort, ces paroles
Qui descendent en moi comme un poison subtil,
Souffle dévastateur des tendresses d'avril,
Ces mots, auxquels vous ne croyez pas, que, surprise,
J'écoute sans y croire et qui pourtant me grisent,
Ces mots qui ne sont faits que pour les cœurs élus,
Ces chers mots qui font mal... oh ! ne les dites plus !

DON JUAN

Ce ne sont pas des mots, enfant, c'est un murmure
Qui vient du fond de moi et rit. Mon âme mûre
Exhale son parfum comme la pêche en août.
Je t'aime, je le dis, je pleure, voilà tout....

MATILDITA

Voilà tout ! Et tu viens dans l'ombre où je végète,
Me verser les rayons de ton front de poète,
Pour faire, à ton départ, plus obscure ma nuit !
Car tu repartiras. J'entends déjà le bruit
De ton pas sur la route où ton chant se dégrade.
Déjà voici la fin de cette mascarade
D'amour et les flambeaux s'éteignent un à un.

DON JUAN

Mes yeux sont pour jamais mêlés à tes yeux bruns.
J'arrête mon destin à ton seuil d'épousée.
Je t'offre l'infini de mon âme apaisée,

La lèvre que je tends vers toi éperdument
Est lourde d'un aveu et grave d'un serment.

MATILDITA

Un serment ! Don Juan ! Oh ! ce nom, je frissonne !
Qui ne le connaît pas, ce nom ? Anna, Simone,
Juana, Elvire, Aymienne, d'autres, toujours
D'autres, ont bu le vin de tes sombres amours
Et meurent aujourd'hui. De Tolède à Cordoue,
Oh ! combien de sanglots creusent combien de joues
D'autres, belles pourtant, bien plus belles que moi !

DON JUAN

D'autres, Matildita, mais qui n'étaient pas toi !

DON QUICHOTTE (*à l'aubergiste*).

Laisserez-vous poser, ce suborneur de filles,
La bâtardise sur vos armes de famille ?
Je m'étonne, seigneur, que vous n'ayez déjà....
Mais vous avez raison. Si le sort dirigea
Mes pas jusques à vous, c'est qu'il est dans mon rôle
De rentrer ses serments dans la gorge du drôle....
Remettez votre honneur en mes mains, je saurai
Venger l'injure faite à mon hôte honoré.

DON JUAN (*à Matildita.*)

Amie....

MATILDITA

Ayez pitié. Je sens dans ma poitrine....
Je n'ai personne pour me défendre... orpheline !

DON QUICHOTTE

Orpheline ! Ah ! morbleu ! Vous tous, petits ou grands,
Qui niez la mission des chevaliers errants,
Accourez !

(*Il fait une courte prière.*)

Vierge au ciel et toi, Saint Père, à Rome,
Assistez-moi ! Et toi, Dulcinée !

(*A Don Juan.*)

Eh ! jeune homme,
Je vous parle.

DON JUAN *(dédaigneux.)*

Plaît-il ?

DON QUICHOTTE

Maure ou magicien,
Chevalier ou manant, musulman ou chrétien,
Si vous ne voulez pas que je vous essorille,
Je vous enjoins de faire à cette noble fille....

DON JUAN *(se contenant.)*

Oh ! le pitre devient méchant.
(*Il hausse les épaules et continue avec Matildita.*)
N'écoutez pas
Ces voix, ces tristes voix qui ont des sons de glas.
Ecoutez la chanson sonore de la vie
Qui monte de mon cœur....

DON QUICHOTTE

Eh là ! Je vous convie....

DON JUAN

Je te le dis encor de tout mon cœur fervent,
Jamais les cheveux d'or et vaporeux du vent,
Jamais les doigts rosés de l'aube vagabonde
N'ont effleuré un front comme le tien au monde.
Jamais rêve plus beau sur terre n'a passé !

DON QUICHOTTE

Je te parle, faquin !

DON JUAN (*sans l'écouter.*)

Ce serait insensé
Que ta perfection ne fût pas chose unique....
Que Dieu ne fût pas seul....

DON QUICHOTTE

Blasphémateur inique !
Par l'enfer, je proclame que tu as menti.

DON JUAN (*se retournant.*)

Un instant. Je vais m'occuper de toi, petit,
T'apprendre à te mêler de ce qui te regarde,
Mais je n'ai pas fini avec cet ange.

DON QUICHOTTE

En garde !
Par le Fils douloureux qui saigna sur la croix,
Tu viens de prononcer des mots de trop, je crois,
Et de te condamner à mort pour imposture.
J'ai juré, et je n'ai jamais été parjure,
Qu'aucun homme, fût-il noble comme le roi,
N'oserait proclamer, sans mourir, devant moi,
Qu'il existe une femme ou plus pure ou plus belle
Que Dulcinée.

DON JUAN (*ironique*).

Amour !

DON QUICHOTTE

Par mon âme immortelle,
Si tu veux vivre encor....

DON JUAN

Je n'ose pas vraiment
Infliger la leçon à ce pauvre dément
Qu'il mérite....

DON QUICHOTTE

Tu vas, ici, à l'instant même,
A genoux, proclamer que celle que tu aimes....

DON JUAN

Ce fou dégingandé, ce tueur de moutons,
Bien mieux que de l'acier relève du bâton.

DON QUICHOTTE

Défends-toi, imposteur, ou bien je te transperce.

DON JUAN

A ton gré, escogriffe. Attrape !

DON QUICHOTTE

Pare.

DON JUAN

En tierce.

(Il désarme Don Quichotte en un tour de main et met le pied sur son épée. Celui-ci debout, les bras au corps, les yeux au ciel, demeure inerte, comme s'il attendait le coup de grâce.)

DON QUICHOTTE

Vaincu ! Ma vie est à vous. Prenez-la. Vaincu.

DON JUAN *(pris de pitié devant la mine déconfite de son adversaire.)*

Pauvre homme, permettez....

DON QUICHOTTE

Non, rien, j'ai trop vécu,
Car il se passe en moi des choses.... Je découvre....
J'étais comme un aveugle et mes yeux soudain s'ouvrent.
Vous venez de me réveiller, c'est curieux....
Je me sens tout nouveau et je me sens très vieux !
Ah ! j'aurais dû mourir, cloué d'un coup de pique
Par quelque géant fabuleux, aux temps épiques....

DON JUAN *(remettant son épée au fourreau.)*

Voulez-vous m'écouter, pauvre grand chevalier ?

DON QUICHOTTE

En ces siècles de fer, de croyance et d'acier....

DON JUAN

Il ne me laissera pas....

DON QUICHOTTE

En ces jours dè gloire
Où les géants étaient des géants, les victoires
Des victoires....

DON JUAN

Où les amours, les coups d'estoc
Rayonnaient d'enthousiasme et n'étaient pas en toc.

DON QUICHOTTE *(surpris.)*

Vous comprenez ?

DON JUAN

Je comprends....

DON QUICHOTTE

Votre coup d'épée,
Seigneur, comment dire... a tué mon épopée.
Il s'insinue un deuil inexprimable en moi,
Il y a comme des lézardes dans ma foi,
Il me semble que quelqu'un m'épie et m'écoute....
Pour la première fois je regarde, je doute,
Je ne reconnais plus les vers de ma chanson,
Je m'éveille et vois les choses comme elles sont.

DON JUAN

Je comprends....

DON QUICHOTTE

Le jour dans mon âme hallucinée....
Les géants.... les moutons.... les châteaux.... Dulcinée....
D'immenses, de glorieux, deviennent tout petits.
J'avais faim de grandeur.... Je n'ai plus d'appétit.
Vous m'avez ramené sur terre, tout à l'heure.
Je patauge dans la vérité.... Et je pleure.

DON JUAN

Et je pleure avec toi, grand rêveur généreux !
Car ton cœur de soldat et mon cœur d'amoureux
Ont aimé la vie à travers les mêmes voiles,
Nos fronts se sont perdus dans les mêmes étoiles.
Dans la terreur des nuits, dans la fadeur des jours,
Tous deux, amant de gloire ou pèlerin d'amour,
Avons été les deux assoiffés d'impossible !
Mon désir infini et ton rêve invincible
Ont su faire réel ce qui n'existe pas.
Et nos cœurs, exilés hors de ce monde bas,
Se sont bâti pour eux, dans un divin mensonge,
La cité d'illusion près d'un fleuve de songe.

DON QUICHOTTE

Vers elle nous avons marché les yeux fermés.

DON JUAN

Les miens s'étaient ouverts depuis longtemps. Aimé,
Aimant, je n'ai jamais, au cours de jours sans nombre,
Encor trouvé l'amour. Je n'en connais que l'ombre.

DON QUICHOTTE

Mais alors à quoi bon vivre ?

DON JUAN

A quoi bon ? Oh si !
C'est délicieux de vivre et de souffrir aussi,
Et sans plus espérer, de désirer quand même.
C'est exquis de prendre le monde comme thème
Et d'y broder pour soi des arabesques d'or.
La guitare de bois peut chanter des accords
Sublimes, lorsque frémit la main qui les joue
Et quand le guitariste a des pleurs sur la joue.

DON QUICHOTTE

A ce jeu, l'on n'est plus qu'un pauvre hurluberlu.
Non, mes doigts sont glacés, mes pleurs ne coulent plus,
C'est fini. Réveillé, je m'en vais tout à l'heure
Reprendre le chemin de ma vieille demeure,
Dépouillé du déguisement de chevalier,
Assis sur le grison de mon brave... écuyer,
Pour tenter, revenu des grotesques batailles,
D'être heureux entre mes cochons et mes volailles.

DON JUAN

Ne dramatisez pas....

DON QUICHOTTE

Oh ! le pauvre histrion
Que celui qui ne croyant plus à sa mission
S'en irait, bafoué et burlesque, vers Elle.
J'étais monté trop haut.... J'ai replié mes ailes.
Le rêve inspirateur et la fervente foi,
Quand ils sont morts, où donc les retrouver ?

DON JUAN

En soi !

Car c'est en nous que sont les terres de féerie,
De nos désirs ardents éternelles patries,
Où notre corps charnel n'abordera jamais;
Car c'est en nous que sont les lumineux sommets,
Et les châteaux enguirlandés, le long des grèves,
Et les frémissements et les femmes de rêve,
Et la rouge beauté de tomber, invaincu,
Au soir d'une victoire, en serrant son écu,
Et sachant que l'on meurt pour une juste cause !
Mais c'est à travers nous que nous voyons les choses.
Nous recréons le monde, au fond de nos cerveaux.
Et le monde n'est beau que si nous sommes beaux
Et si nous le parons du cher mensonge intime !

DON QUICHOTTE

Mais comment voulez-vous que je....

DON JUAN

Soyez sublime,
C'est encor le plus simple....

DON QUICHOTTE

Et pourtant....

DON JUAN

Repartez !
Reprenez votre route auguste de clarté,
Cuirassé d'idéal et casqué d'utopie !
Allez par les chemins incertains de la vie,
La visière baissée et la lance en arrêt.
Soyez celui toujours convaincu, toujours prêt
A mourir pour l'illusion de la justice.
En ce siècle petit, soyez avec délice,
Chez les hommes mesquins, grand, démesurément.
De celle qui n'existe pas soyez l'amant,
Et grisez-vous de l'amour extraordinaire
D'un être qui ne vit qu'en vos yeux visionnaires.

Sus au roi Marionnette et chargez les troupeaux !
Pénétrez en vainqueur dans les sombres tombeaux
Pour y réveiller les princesses enchantées!
Soyez le chevalier servant de Galatée,
Le voyageur aérien, le libérateur
De forçats, le vainqueur d'outres et d'enchanteurs,
Et provoquez au fond de leurs cages les fauves !
Levez-vous, car il n'y a que la foi qui sauve,
Contre tous les géants de toutes les hideurs,
Et sur des temps sans gloire arborant vos grandeurs,
Dressez comme un drapeau votre haute stature !
Dispensez-nous le frisson de vos aventures,
Semez votre héroïsme ardent aux quatre vents,
Offrez-nous la beauté de votre cœur fervent,
Et, grisant d'enthousiasme une race flétrie,
Versez-nous à pleins bords votre chevalerie,
Puisqu'en vous vous portez, rouge et généreux vin,
De la chère illusion le prestige divin !

DON QUICHOTTE

Mais, seigneur, les géants étaient des outres pleines,
Les guerriers un troupeau qui passait dans la plaine,
Le duc un tavernier.

DON JUAN

Vous n'en avez pas moins,
Cœur haut et bras loyal, chargé la lance au poing
Des ennemis que vous estimiez redoutables.
Ces guerriers pouvaient être, après tout, véritables.

DON QUICHOTTE

Je ne suis qu'un pantin puisqu'ils ne l'étaient pas.
Je n'ai plus qu'à partir....

DON JUAN

Vers de nouveaux combats
Et vers les lauriers d'or des victoires ailées !...
Reprenez la chanson où, sot, je l'ai troublée.

Rossinante est repue et Sancho vous attend....
Rondache au bras et l'épée haute, en combattant,
Forçant le rêve à coups de folie obstinée,
Faites surgir de rien — vivante, Dulcinée !
Et des flots l'île que Sancho gouvernera.
Des visions de vos yeux, des gestes de vos bras,
Pétrissez l'irréel comme une cire vierge,
Ajoutez des créneaux au toit de chaque auberge !
C'est nous les fous, les chercheurs d'idéal,
Sous le pourpoint flottant ou le rude métal,
Qui sommes les semeurs de l'avenir du monde.
C'est nous qui dresserons dans la lumière blonde
Nos fronts de missionnaire et nos torses vainqueurs !
En avant, chevalier ! A cheval ! Haut les cœurs !
Je trouverai l'amour ! Vous trouverez la gloire !
Je vous vois, grandissant, de victoire en victoire !
Je vous vois.... Votre rêve !... ah ! fi donc ! C'est trop peu :
Sancho est empereur et vous, vous êtes dieu !

(*A ce moment Matildita vient desservir les tables, aidée par Sancho et Sganarel.*)

DON QUICHOTTE

Hélas ! je ne peux plus... tenez, cette enfant triste
(*Il montre la servante.*)
A qui vous avez....

DON JUAN

La fille de l'aubergiste ?

DON QUICHOTTE

Regardez-la.

DON JUAN

Matildita aux yeux si doux !

DON QUICHOTTE

Et tâchez de la voir, non pas à travers vous,
Non pas en lui prêtant les beautés de votre âme,
Mais dans la vérité de sa forme de femme,

De sa chair imparfaite, enfin telle qu'elle est.
Allons.... faites effort....

DON JUAN *(s'éveillant.)*

Le front est bas et laid,
Le nez est un peu trop.... Oh ! c'est affreux ! je souffre !
A mon tour j'ai glissé sur la pente du gouffre ;
Vous m'avez entraîné.... Pour la première fois
De mes yeux dessillés je vois ce que je vois,
Je viens de m'éveiller ! Une femme commune
Quand je tendais les bras vers ma princesse brune,
Se dresse devant moi, dans sa réalité.
Il ne reste plus rien de la grave beauté
Dont je l'avais vêtue et de tout son mystère.
Elle est pétrie avec la fange de la terre !

MATILDITA *(qui a entendu les derniers vers.)*

Quoi !... C'est fini déjà ?... Je savais.... Mais trop tôt
Il a de mon épaule arraché le manteau
De mirage et d'espoir dont il m'avait parée....
Je pleure de mes yeux d'idole dédorée.

DON QUICHOTTE

Il ne nous reste plus, hélas ! trop bien guéris
Qu'à rire des espoirs qui nous avaient souri.

MATILDITA

Jusqu'au premier moulin ou la première tresse
Qui feront trébucher vos récentes sagesses.
Il est des maux divins dont on ne guérit pas.

DON JUAN

Oh ! c'est dur. Quelque chose en moi pleure tout bas....

SGANAREL *(à Don Juan.)*

Je doute fort, seigneur, qu'au tournant de la route
Vous ne trouviez à vous consoler....

DON JUAN

Moi, j'en doute.

SANCHO

(à Sganarel qui montre un visage profondement inquiet.)

Ami, ne faites pas un visage si long,
Qui a dansé au premier accord des violons....

DON QUICHOTTE

Il faut mettre un carcan à nos âmes rebelles.

(A ce moment un coup de vent fait tourner les ailes des moulins et une paysanne très laide traverse la scène, allant aux champs. Don Quichotte saute sur son épée à terre et charge les moulins en criant :)

Les géants ! Les géants !

(Et Don Juan s'avance, radieux, les yeux en extase, les bras tendus vers la paysanne.)

Oh ! mon Dieu, qu'elle est belle !

MARCEL ROUFF.

METALLUM ET MILITARIA

d'après des documents originaux.

Les sociétés *Metallum* et *Militaria*, en dehors du but avoué, qui était de fournir des munitions à l'Allemagne et de lui procurer des matières premières, poursuivaient la conquête industrielle et commerciale de la Suisse *après la guerre.*

Militaria et Metallum avaient donc pour but principal d'accaparer le commerce et l'industrie suisses et de s'assurer par là le moyen de renouer les relations avec l'Entente.

Quelques centaines d'employés y ont travaillé pendant une année, de 1916 à 1917. L'habileté de la direction, habileté machiavélique, mérite d'être signalée. On n'a rien vu d'aussi fortement manigancé et l'organisation établie pour la pénétration du commis-voyageur allemand laisse loin celle des sociétés d'assurances anglaises et américaines.

Il s'agissait de préparer pour l'avenir le dressage des employés de commerce allemands qui doivent s'établir en Suisse à demeure et aussi celui des commis-voyageurs.

Dans un manuel spécial, on a condensé toutes les instructions possibles pour la Suisse. On s'est proposé de

fournir aux voyageurs de commerce toutes les indications nécessaires sur les négociants suisses de détail, afin que l'action leur soit facilitée et que la possibilité de réussir dans les affaires leur soit assurée dans la mesure de ce qu'il est humainement possible de prévoir.

Ce manuel a été imprimé sous la direction de l'office impérial du commerce, et composé en grande partie par les soldats typographes allemands qui travaillaient dans une imprimerie officielle à Berne.

Les chapitres de ce manuel sont les suivants :

1° Considérations générales.

2° Préparation du commis-voyageur.

3° Arrondissements et quartiers.

4° Directions et instructions particulières pour chaque commerçant établi en Suisse.

Le manuel était terminé avant l'offensive de Foch et il est d'une valeur pratique admirable.

Considérations générales et préparation.

Voici les conseils contenus dans les deux premiers chapitres :

« Employés de bureau et voyageurs de commerce, pénétrez-vous de ce qui suit comme d'un ordre militaire. Vous n'êtes pas d'ailleurs autre chose que de braves soldats allemands. Il s'agit de l'emporter sur tous les autres concurrents afin d'assurer la grandeur de l'Allemagne, qui a droit à plus de prospérité que les autres pays parce qu'elle est plus intelligente.

» Ne vous lancez pas dans un pays avant d'en connaître parfaitement la langue et les idiomes et cela si possible sans accent trahissant votre nationalité. Vous ne serez déclarés aptes à voyager que munis d'une attestation de votre principal, contresignée par une chambre de commerce de... ou par un conseiller impérial de commerce.

» Votre tenue doit être celle d'un homme de bonne compagnie, votre linge doit être propre ; vous devez avoir l'air d'un gentilhomme (*anständig*), le regard franc, assuré, mais sans forfanterie, un langage net et concis, très déférent s'il y a des dames.

» Vous ne devez pas entrer dans une maison sans vous remémorer exactement tout ce qui la concerne et sans avoir consulté les notes (*tracts*) qui vous ont été remises par vos chefs.

» Si vous connaissez vos clients, ne pas négliger de leur demander en tout premier lieu des nouvelles de leur santé et de celle de leur famille. Dans le cas contraire, il faut vous taire pour ne pas commettre un impair en vous informant ; il peut y avoir dans la famille des parents dont il vaut mieux ne pas s'occuper.

» Par votre manière d'être vous devez donner l'impression que vous êtes commercialement sans rivaux.

» Ne vous laissez jamais entraîner par des connaissances d'occasion dans des hôtels non spécifiés dans vos cartes *vertes*. Si l'hôtel indiqué ne peut vous recevoir, faites-le justifier par le directeur et par écrit. Soyez polis et plus généreux que les autres envers le personnel, que celui-ci soit allemand ou non. Entretenez cette opinion déjà établie que les Allemands ont la main large.

» En wagon, en bateau, en poste ou de quelque autre manière que ce soit, lorsque vous voyagez, conservez toujours une réserve digne, inspirez le respect, ne fatiguez personne de votre bavardage, n'oubliez pas que parler trop et trop haut est un défaut de chez nous. Enfin, ayez sans cesse présent à l'esprit que non seulement vous traitez des affaires, mais que l'honneur de l'Allemagne est toujours la première chose à considérer.

» En toute occasion, ne négligez pas de faire profiter vos collègues allemands de votre expérience et de vos conseils ; aidez-les s'il le faut et empêchez qu'ils ne ternissent l'honneur de la nation. S'il y a inconduite notoire, il est de votre devoir d'en

aviser par fil le spécial [1], de manière qu'il n'y ait pas d'éclaboussure sur la maison.

» Chaque fois que vous remarquerez chez les clients des articles dangereux pour les nôtres, examinez-les, informez-vous à fond de la maison qui les produit et, par fil, faites-en part à votre direction en lui fournissant les moyens d'enquête, immédiatement, mais avec tact et sans éveiller de soupçons.

» Vous noterez avec soin les observations que vous aurez faites dans la journée en ce qui touche votre branche d'activité et aussi ce que vous trouverez de neuf ou d'intéressant dans les autres branches. Rien d'utile ne doit échapper à un voyageur qualifié.

» Lorsqu'il s'agit d'un client récalcitrant et que toutes les instructions particulières du tract ont échoué, recourez aux petits moyens : prenez-le par son faible, par la bouche, par ses passions ; offrez-lui de son vin préféré, un dîner fin, le concert, le théâtre, dépensez largement avec lui, avec ses amis, avec ceux de sa compagnie, avec tous ceux qui peuvent vous faire de la réclame. Tout vous sera remboursé par le principal ou par nous (Office impérial du commerce). Il s'agit d'enlever la place et cela dépend de votre savoir-faire. Si les fonds venaient à vous manquer, adressez-vous à votre consul qui, contre présentation de votre carte, vous donnera le nécessaire.

» Toutes les fois qu'une affaire importante ou qui peut devenir importante par la suite est particulièrement difficile à enlever par vos propres moyens, avisez par fil votre maison et deux jours après, au plus tard, vous recevrez par nos soins (office impérial) le secours nécessaire pour ces sortes d'affaires.

» Portez haut la tête. Considérez-vous comme supérieurs à l'Anglais raide et ridicule, au Français à la tenue négligée. Etant mieux préparés qu'eux, vous ne leur céderez jamais le pas. Affirmez votre valeur sans blesser personne. Ainsi le veut la grande Allemagne.

[1] Terme technique : le chef des commis-voyageurs.

» Tout travailleur doit être nourri convenablement pour s'acquitter convenablement de sa besogne. Vous exigerez que la table d'hôte soit pourvue de mets fortifiants, quoique sans luxe. S'il y a négligence de ce côté, avisez l'office en joignant si possible le menu du jour. »

Division du champ d'activité.

La Suisse est divisée en quatre groupes, suivant le mouvement des capitaux :

1er groupe : Bâle, Zurich, Saint-Gall.

2me » : Winterthour, Bienne, Chaux-de-Fonds, Genève.

3me » : Schafthouse, Neuhausen, Aarau, Lucerne, Berne, Soleure, Lausanne, Vevey, Montreux.

4me » : Le reste du pays (voir les arrondissements commerciaux).

Les quatorze villes ci-dessus désignées forment chacune un cercle. Les directions de cercle qui dépendent de l'office central de ..... (Office impérial du commerce ?) ont le double but de tenir constamment à jour tous les renseignements sur la clientèle, selon leurs propres moyens sévèrement contrôlés, et de diriger scientifiquement et méthodiquement les attaques des maisons allemandes dans toutes les branches de l'activité humaine. Les plus petits industriels et commerçants même sont l'objet de leur surveillance. Cela épargne à tous une grande perte de temps et les garantit contre les risques causés par de mauvais débiteurs. Ces directions sont aussi au courant des décès, des liquidations, des transformations de sociétés, des cessions, des bilans, en un mot de la marche exacte des maisons. Elles permettent au voyageur allemand d'acquérir et de conserver une supériorité

évidente sur les voyageurs des autres nations, lesquels perdent un temps précieux en démarches souvent inutiles, en courses, en demandes de renseignements que les agences particulières ne sauraient offrir avec la même célérité et la même exactitude ; elles libèrent le voyageur allemand des ennuis et des soucis.

Le voyageur en action.

En quittant l'Allemagne pour aller travailler en Suisse, le voyageur parfaitement stylé et reconnu capable reçoit de ses chefs un *tract* que l'office central a préparé et qui concerne sa branche ; le tract contient toutes les données relatives aux villes que le voyageur doit visiter, tous les renseignements sur l'arrondissement qu'il aura à voir. Ce tract est numéroté, il est détaché du livre général sur la Suisse, dont tous les feuillets peuvent être enlevés pour être revisés et replacés après la revision. Après usage, le tract est rendu par le voyageur et replacé dans le livre. Ce tract ne doit être montré à personne, le voyageur en prend l'engagement d'honneur. Il doit être retourné dès qu'il a servi et pour continuer sa route le voyageur reçoit les tracts au fur et à mesure de ses besoins. Ce mouvement d'aller et de retour des tracts a lieu tous les deux jours. Le voyageur est tenu d'écrire chaque soir à la maison.

Le contenu des tracts.

Les tracts contiennent toutes les indications nécessaires à un voyageur, concernant la branche de son occupation. Nous allons prendre un exemple concret[1] en supposant un commis-voyageur qui arrive à Berne.

[1] Dans tout ce qui suit, nous supprimerons les noms et les numéros de maisons. (*Réd.*)

Au débarqué, il se rend à l'hôtel désigné par le tract et, grâce aux indications du tract, il peut se mettre en route.

Le tract lui donne un plan général de la ville et des indications précises.

En face de la gare, sur la place, au numéro ..... se trouve le négociant S. qui n'est visible que le matin ou après 3 heures, mais tous les jours, entre 1 heure et 3 heures, il est au Schweizerhof, où il joue aux cartes. A cent mètres de là, à gauche, rue de l'Hôpital n° .... se trouve le négociant K., ou au n°.... le négociant P., dans l'impasse, n°.... le négociant L., au n° 1 M. X. Le tract indique que pour passer dans la rue du Marché, il faut pénétrer sous la voûte. Toutes les indications sont fournies sur l'itinéraire à suivre.

Le tract donne sur chaque client à visiter les renseignements suivants qui ont été recueillis par les services de Militaria et de Metallum : origine de la famille, marié ou pas, nombre d'enfants, caractère du mari et de la femme, relations conjugales, fonctions civiles et militaires, titres, sentiments religieux, ce que font les enfants, où ils se trouvent, renseignements sur la correction en affaires, sur la position financière, le crédit, les goûts, les préférences musicales, théâtrales, etc....

La fiche est complète, elle indique même le jeu préféré du mari, cartes, billard, jacquet, échecs, etc.

Voici deux exemples concrets :

« Schweiz, Bern III, 26e arrondissement. Un tel... (Prima), Postgasse n°... à gauche. Caractère difficile, grognon. Ne pas prendre garde à sa femme qu'il traite en domestique. Aime la chasse, les chevaux. Lui montrer les vues du chenil du roi de Saxe, l'étalon Argus du prince de Solm-Solm.

» Belle famille, beaux enfants en pleine santé. La fille aînée

est peintre. A un fils médecin à Baden qui a publié une étude sur l'hygiène. En religion est éclectique. Lui offrir d'entrer dans le trust international de la vanille. En politique, très conservateur. Lui parler de sa belle collection de bois de cerf et demander à la voir.

✦

» Vingt pas plus bas, même côté :
» X... (Allemand).
» Au n°... à droite :
» Y... (Allemand).

✦

« Prendre entre les n^{os}... et... le passage conduisant à la rue de la Justice, monter à droite, 3e maison :

» Z.... Bon garçon, bon vivant, aime la bonne chère. Le voir le soir à la fermeture et, comme il est trop tard pour parler affaires, l'inviter à dîner chez Dettwyler, le traiteur. Il acceptera neuf fois sur dix. Il aime par-dessus tout le Sauterne.

✦

» Traverser la rue ; en face se trouve N..., Romain très religieux. Ne pas manquer de lui rappeler la fête religieuse la plus proche. On doit « avoir » un père, un cousin, un parent dans la garde suisse du Vatican. Amateur de musique, adore les messes de Mozart. A sa fille religieuse au couvent de..., lui en demander des nouvelles. Eviter de lui parler de son fils qui est mécréant et libertin. Lui affirmer que l'on a pour client une haute notabilité ecclésiastique dont on a reçu une forte commande. »

On pourrait donner d'autres biographies commerciales, mais les exemples cités permettent de se rendre compte de l'énorme travail de Militaria et de Metallum, travail qui a été fait sur ce modèle dans toute la Suisse. D'autre part, il est également recommandé au voyageur de commerce de prendre garde aux conversations

et de signaler à sa maison tous les achats possibles d'actions, d'obligations, de parts de fondateurs des maisons suisses (manufactures, mécanique, électricité, filatures, fonderies). Il faut en aviser immédiatement le patron qui, lui, saisit l'office central.

Notons encore que Metallum et Militaria ont conclu des contrats exécutables après la guerre pour des fournitures que ces deux firmes s'engagent à livrer à 10 % au-dessous du prix que feront les maisons étrangères. Ces contrats sont faits pour de longs termes.

❖

Pour appuyer ce document, établi d'après des originaux, il convient de noter l'opinion du capitaine ...., l'un des directeurs de Militaria, qui corrobore entièrement nos dires. Le *Journal des Débats* a déjà relaté ces propos. Nous sommes en mesure de compléter son exposé.

C'était peu avant la contre-offensive du maréchal Foch. Le capitaine disait :

— Quel que soit le résultat de notre offensive, qui ne peut être qu'à notre avantage, rien ne changera à l'affaire que nous avons préparée, car nous avons prévu notre système pour pendant et après la guerre. Nous avons devant nous quatre adversaires ou plutôt concurrents.

» L'Angleterre et l'Amérique, pays essentiellement ploutocratiques, ne seront pas de longtemps redoutables, non par le fait de leur outillage, — bien que l'Angleterre soit inférieure par ses procédés, — mais parce que leurs ouvriers, comme leurs techniciens, ne peuvent pas rivaliser avec les nôtres, dont l'éducation et la préparation accaparent tous nos soins. En outre, il est facile de prévoir, chez ces deux nations, à brève échéance, des

secousses violentes qui mettront en péril leur avenir. Les causes de ces secousses doivent être attribuées aux mauvaises conditions faites au prolétariat, auquel on n'a pas octroyé généreusement les assurances multiples qui chez nous sont en vigueur depuis plus de quinze ans. L'ouvrier allemand est un collaborateur, l'ouvrier de ces pays est nécessairement un ennemi du capital. Là, le travail, moins bien organisé qu'en Allemagne, ne fonctionne pas à la satisfaction des ouvriers mécontents. Donc, sous ce rapport nous l'emportons sur ces deux pays.

» Grâce au coût minime de la main-d'œuvre et à son travail acharné, le Japon est plus redoutable. Une bonne direction pourrait faire rendre aux Japonais tout ce qu'elle voudrait. Mais combien d'années lui faudra-t-il encore pour se mettre, je ne veux pas dire à notre hauteur, mais en état de nous copier, de nous imiter, même de loin ? Combien de générations a-t-il à former pour acquérir une pléiade d'ingénieurs, de mécaniciens, de dessinateurs, d'inventeurs qui vaillent les nôtres ? Les mœurs artistiques sont encore à l'état mort ; on est gauche, le goût manque. Jusqu'ici le Japon n'a produit que de la camelote, et mauvaise encore ! Certes, nous faisons aussi de la camelote pour les petites bourses, mais c'est parce que telle est notre volonté et qu'il faut conquérir les grandes masses. Mais nous confectionnons aussi des articles du meilleur goût. Donc rien à craindre du Japon, qui a du reste un grand champ d'extension en Sibérie, en Chine, dans tout l'Extrême-Orient.

» La France ? C'est elle que nous craignons le moins. Tout d'abord sa bureaucratie routinière l'empoisonne, tout comme le phylloxéra empoisonne son vignoble. Et son infect parlement est incapable de l'en débarrasser. Notre bureaucratie allemande est celle de l'esprit qui

favorise l'initiative. La France pourrait nous concurrencier, mais elle ne le voudra pas, parce que le caractère routinier de ses habitants nous aidera. Pendant que nous étudions les peuples et apprenons les langues, les Français apprennent le latin. Dans ce pays riche, l'argent se met rarement à la disposition du commerce et de l'industrie. Ne nous en inquiétons pas. Le développement de son agriculture si en retard lui offrira des avantages plus faciles et plus sûrs que son industrie. Mais avant la guerre, son industrie, son agriculture, sa navigation périclitaient. Nos navires faisaient le cabotage entre Nantes et Bordeaux que les Français étaient incapables de faire, et de là gagnaient Alger, Tunis. Les officiers français utilisaient les paquebots allemands. La France était atteinte, elle le savait et ne savait pas se défendre, mais ses journaux étaient remplis de plaintes, mais son parlement restait sourd et ne faisait rien. Les Français sont vieux et mûrs pour la fin finale ; ce sont des vieillards traditionalistes, incapables d'action. La France, c'est la Chine de l'Europe. Le fait qu'elle n'avance pas indique qu'elle recule. Les Français sont ainsi par atavisme, ils n'y peuvent rien, mais par atavisme aussi ils sont restés d'excellents soldats, nous en savons quelque chose.

» Nous leur laissons, sans jalousie, une chose : le culte des arts. Grand bien leur fasse! Ce n'est pas ce culte-là qui conduit à la prospérité, à la grandeur, car, lorsqu'un peuple en est réduit à cette seule culture, il est en pleine déchéance.

» Consultez l'histoire. Nous pouvons encore leur abandonner l'article de Paris, puisque, aussi bien, il est le plus souvent fabriqué chez nous. Ah ! si la Suisse était une grande nation par le territoire, ce serait une autre chan-

son. Par son savoir-faire, par la qualité de sa fabrication, elle serait le concurrent le plus redoutable. Heureusement, elle dépend en grande partie de nous pour beaucoup de matières premières et entièrement pour les métaux et le charbon. *Ses forces électriques, nous avons bon espoir de les accaparer en totalité.* Déjà nous en possédons une partie. Il ne dépend que de nous qu'elle devienne à bref délai une province économique de l'Allemagne. »

Ainsi parlait le capitaine. Tout nous porte à croire qu'il a dû déchanter depuis. Mais son œuvre subsiste, création puissante, organisme agissant. Nous en éprouvons déjà l'efficacité. Metallum et Militaria ont préparé pour l'Allemagne la conquête industrielle et commerciale de la Suisse par l'industrie et le commerce allemands.

MAURICE MILLIOUD.

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS

TROISIÈME PARTIE[1]

VII

M. Micromégas se tourna de nouveau vers les atomes et leur demanda s'ils n'avaient point d'autres machines de guerre que des fusils à répétition, des canons de quatre cent vingt et des mitrailleuses.

— Monsieur le Docteur, dit le capitaine des homoncules, nous avons aussi des canons de cent cinquante-cinq, des canons de deux cent dix, des canons de trois cent quarante, des canons de tranchée et un grand nombre d'engins variés ; mais trois ou quatre seulement méritent l'attention de Vos Excellences, et tout d'abord certaines outres auxquelles nous devons tous les jours de nouvelles victoires.

— Voilà qui n'est pas croyable ! s'écria l'animal de huit lieues. Faites-moi donc l'amitié de me dire comment des outres peuvent gagner des batailles.

— Ces outres dont je parle, répondit l'homoncule, ressemblent fort aux outres dans lesquelles le dieu Eole, qu'adoraient les vermisseaux nos plus lointains ancêtres, avait coutume d'enfermer le Notus, l'Eurus, le Borée et les

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de février et mars.

autres vents ; mais elles sont infiniment plus redoutables. En effet, il ne sortait que des tempêtes des outres du bon Eole, au lieu que les outres du roi Poing de Fer contiennent de certains gaz incolores, inodores et insipides qui se répandent tout doucement dans les rangs de nos ennemis, et les font périr par milliers dans des convulsions épouvantables. Ceux qui ne périssent pas, dit encore l'atome, demeurent pour le moins aveugles, muets, sourds et paralytiques. Je puis vous assurer, dit-il enfin, que les Borgia eux-mêmes, dont vous avez sans doute entendu parler, ne possédaient pas de poisons plus subtils et plus violents.

— Je n'ai point entendu parler de ces messieurs Borgia, dit le Sirien, mais je crois bien volontiers que le roi Poing de Fer laissera le nom du plus grand empoisonneur de votre petit globe ; c'est une gloire que personne n'osera jamais lui disputer.

Cependant le nain de Saturne, qui est d'un tempérament assez vif, sentait au bout de ses petits doigts une furieuse démangeaison ; il agita ses petits bras, et il aurait mis fin brusquement à la conversation, si M. Micromégas ne l'en eût empêché. Ce n'est pas que l'animal de huit lieues fût moins indigné que celui qui n'en a que la moitié d'une ; mais quand M. Micromégas est occupé à quelque expérience et qu'il tient son microscope, il ne souffre pas aisément qu'on l'interrompe.

— Eh quoi ? dit-il à son compagnon dans la langue de Saturne, voudriez-vous détruire ces atomes ?

— Ah ! monsieur, répondit le nain dans la langue de Sirius, ne voyez-vous pas que ce sont des êtres abominables, et bien plus dégoûtants que toutes les punaises de nos deux planètes ?

— Monsieur le secrétaire perpétuel, repartit froidement

M. Micromégas, si j'avais écrasé toutes les punaises que la Providence a daigné mettre sur mon chemin, au lieu de les disséquer très proprement, je ne serais pas aujourd'hui membre correspondant de l'Académie de Saturne, ce qui est un bien grand honneur. Laissez-moi, je vous prie, écouter le bourdonnement de ces insectes.

M. Micromégas avait parlé sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Le Saturnien n'osa souffler mot ; il se fit encore plus petit qu'il n'était, et s'enfonça dans son fauteuil de l'air d'un homme qui s'abandonne à sa douleur. Je dirai ici, pour l'instruction de mes lecteurs, que ce fauteuil était l'un des hauts plateaux de la petite colline que nous appelons le Mont-Blanc du Tacul. On conviendra sans peine que M. le secrétaire perpétuel ne pouvait être mieux assis.

Le capitaine des vermisseaux avait vu le geste du nain de Saturne ; il crut que celui-ci avait levé les bras pour applaudir ; aussi, comme M. Micromégas lui demandait de quelle manière il fallait s'y prendre pour fabriquer ces gaz incolores, inodores et insipides, dont il y a deux espèces principales, l'asphyxiante et la vésicante, il s'empressa de lui donner satisfaction, et l'animal de Sirius prit des notes avec le plus grand soin. N'allez pas croire là-dessus que M. Micromégas songeât le moins du monde à empoisonner ses confrères les habitants du globe de Sirius, — il est beaucoup trop honnête pour cela, — mais il se proposait de faire la guerre à certains rats de son pays, qu'on appelle en sirien des campagnols, qui sont extrêmement prolifiques, et qui dévorent bon an mal an plus de cinq cent milliards de boisseaux de seigle, d'avoine, d'orge, de maïs et de blé d'hiver, car ce sont d'infatigables rongeurs et de joyeux lurons.

VIII

C'est le sort de toutes les conversations de passer d'un sujet à un autre. Quand le capitaine des homoncules eut appris aux deux étrangers comment les soldats du roi Poing de Fer tuaient leurs ennemis avec des fusils à répétition, des canons de tous les calibres, des mitrailleuses et des outres, il entreprit de leur enseigner comment ils en faisaient périr par le moyen des clysopompes.

— En voici bien d'une autre ! s'écria le nain de Saturne, qui se dressa tout debout sur son Mont-Blanc du Tacul, comme s'il eût été poussé par un ressort invisible. A-t-on jamais ouï parler de clysopompes pour faire la guerre ?

M. Micromégas n'était pas moins étonné que son compagnon, mais l'homoncule ne tarda pas à leur prouver qu'on peut très bien tuer les gens avec cet instrument d'apparence débonnaire. Il leur parla, en effet, de certains liquides inflammables, invention toute nouvelle, dit-il, des plus savants chimistes du roi Poing de Fer, et qui ne le cédait en rien aux gaz asphyxiants et vésicants, si même elle ne leur était supérieure. Il suffit, leur dit-il, de remplir de ces liquides des clysopompes, un peu plus gros à la vérité que ceux dont nous nous servons pour les usages ordinaires ; on en dirige adroitement la lance vers le visage de quelques atomes de l'autre camp, et à peine a-t-on pesé sur un petit bouton, ces malheureux sont environnés de flammes et finissent leur vie dans les mêmes tourments que l'Inquisition réservait aux hérétiques, dans un âge de barbarie dont nous sommes heureusement bien éloignés.

L'homoncule ajouta que le roi Poing de Fer comptait dans son armée de nombreux soldats qu'on avait long-

temps exercés à la manœuvre de ces instruments, et que c'était merveille de voir comme ils s'en servaient. Des garçons apothicaires, dit-il, ne seraient pas plus habiles.

Ayant ainsi parlé, le capitaine des vermisseaux se mit à rire, et tous les vermisseaux de la petite nacelle, croyant qu'il fallait rire, se mirent aussi à rire, mais un peu moins fort que M. le capitaine, car c'étaient des gens très bien élevés.

Le nain de Saturne ne riait pas ; on a pu voir qu'il est extrêmement sensible ; il mit sa petite main devant ses petits yeux, comme s'il voulait écarter une vision affreuse, et il se rassit en soupirant sur la montagne que j'ai dite.

Pour M. Micromégas il ne rit ni ne pleura : on sait qu'il avait pris la résolution de garder tout son sang-froid. Il fut même sur le point de demander aux atomes la formule de ces liquides inflammables, et il avait déjà tiré de sa poche son petit carnet et son crayon de cinq cents toises ; cependant, après y avoir réfléchi, il ne posa aucune question et il remit carnet et crayon à l'endroit où il les avait pris.

— Certes, dit-il à M. le secrétaire, cette invention pourrait servir à quelques tribus de mon pays qui ont à se défendre journellement contre des loups, des tigres et des panthères qui sont d'assez belle taille sous nos tropiques ; mais nous n'oserions jamais employer des armes aussi cruelles même contre les bêtes les plus féroces. Il faut laisser les liquides inflammables aux homoncules du roi Poing de Fer qui s'en servent pour faire joyeusement la guerre à d'autres homoncules.

— Ah ! les monstres ! s'écria le nain de Saturne. En vérité, monsieur Micromégas, auriez-vous jamais cru qu'on pût mettre des gaz asphyxiants et vésicants dans des outres

qui sont faites pour contenir des vins généreux, et des flammes ardentes dans des clysopompes où l'on ne doit faire entrer que les substances les plus douces, les plus lénitives et les plus émollientes ?

— Non, monsieur, dit M. Micromégas ; je ne l'aurais jamais cru.

IX

Le capitaine des homoncules avait pris sa lunette et il considérait avec attention les traits des deux philosophes pour y démêler l'impression que leur faisait son discours. Il crut voir que M. Micromégas et son nain étaient émerveillés ; aussi ce fut avec une sorte d'enthousiasme qu'il les entretint du supercanon.

— Savez-vous bien, leur dit-il, qu'à l'heure où je vous parle, nous envoyons d'assez jolis obus à plus de trente lieues de distance ?

— Trente lieues ! s'écria le secrétaire perpétuel ; peste ! cela fait soixante fois ma longueur.

— Oh ! dit M. Micromégas, avec ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois au plus sage, cela ne fait que quatre fois la mienne.

— Oui, Excellence, reprit l'homoncule transporté, quatre fois la vôtre, moins une fraction, et soixante-sept mille fois la mienne, car vous pouvez juger que je suis un des plus beaux grenadiers de Sa Majesté. Imaginez, continua-t-il, que les canons de Sirius....

— Nous n'avons pas de canons dans Sirius, dit doucement M. Micromégas.

— Je le regrette, dit l'homoncule ; mais supposons que vous en ayez, et qu'ils soient en proportion des nôtres : vous pourriez tuer à chaque coup vingt ou trente femmes qui seraient placées à cinq cent quatre-vingt-

treize mille deux cent dix-sept lieues de Votre Excellence. Et quand je dis vingt ou trente femmes, ajouta-t-il, je parle des femmes de votre pays qui ont quarante mille pieds de tour à la taille, non de celles du nôtre, dont les plus belles n'en ont que dix ou douze, et pèsent trois cent cinquante livres tout au plus.

M. Micromégas regarda le nain de Saturne, et le nain de Saturne regarda M. Micromégas; ils n'avaient pas la force de parler; c'est à peine s'ils pouvaient respirer. L'idée que de si chétifs vermisseaux prenaient du plaisir à tuer des femmes placées à trente lieues de distance n'entrait pas dans leur esprit : ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. L'homoncule, les voyant immobiles, pensa qu'ils étaient pétrifiés d'admiration.

Quand il jugea qu'ils avaient repris leurs sens, il leur apprit que ces supercanons étaient une invention encore plus récente que celle des outres et des clysopompes, et que les ennemis du roi Poing de Fer, qui n'avaient aucun moyen d'éviter une mort si horrible, passaient leurs jours et leurs nuits dans des angoisses inconcevables. « Si monsieur le Docteur, dit-il encore, veut bien se donner la peine de faire quelques pas vers le nord-ouest, il verra un grande ville dont le plus bel édifice est une tour en fer de neuf cents pieds de hauteur. C'est la capitale de nos ennemis héréditaires : elle est habitée par quatre millions d'hommes légers et frivoles qui vivent dans la débauche et ne savent que chanter des vaudevilles. Le roi Poing de Fer a fait le serment de détruire cette ville orgueilleuse, capricieuse et voluptueuse. Que Votre Excellence daigne s'arrêter un instant dans cet endroit; j'ose bien l'assurer qu'elle ne regrettera point de s'être dérangée. »

Dans le fond de son cœur l'animal de Sirius n'avait aucune envie de voir vingt ou trente animacules du beau

sexe éventrés à coups de supercanon ; mais il se dit que lorsqu'on voyage pour se former l'esprit, il ne faut jamais faire le dégoûté. Il demanda à l'animal de Saturne de l'accompagner ; mais l'animal de Saturne, qui n'avait déjà que trop couru, — car il fallait qu'il fît environ douze pas quand l'autre faisait une enjambée, — préféra demeurer où il était. M. Micromégas lui fit jurer qu'il ne ferait point de mal aux atomes pendant son absence qui devait être de courte durée ; ensuite il ôta de son oreille le petit récepteur, le lui confia, et se leva de sa place avec une agilité qu'on n'aurait certes pas attendue d'un homme de sa corpulence.

Il n'avait pas fait trente-cinq pas, — j'entends de ses pas à lui, dont chacun vaut environ treize mille quatre cent vingt des nôtres, — lorsqu'il heurta du bout de son soulier la tour dont on lui avait parlé. Il ne la trouva pas trop jolie, mais il remarqua qu'il y avait dans les environs une foule de petits monuments qui frappaient les yeux par leur beauté : « Voilà une ville charmante, se disait-il en lui-même, et le roi Poing de Fer se moque du monde de la vouloir détruire. Je soupçonne fort la capitale du roi Poing de Fer d'être beaucoup moins belle que celle-ci, et le roi Poing de Fer lui-même de n'être qu'un envieux. »

M. Micromégas était tout occupé d'admirer les rues et les places, les palais et les fontaines, lorsqu'il entendit un petit sifflement du côté de son oreille droite. Il comprit tout de suite de quoi il s'agissait, et il appliqua bien vite son microscope à sa prunelle pour ne rien perdre du spectacle qu'on lui avait promis. L'obus tomba dans un jardin public, et M. Micromégas vit clairement qu'au lieu de fuir en levant les bras vers le ciel, les atomes du pays où il se trouvait couraient à toutes jambes vers l'endroit où le projectile avait éclaté, et qu'ils s'en dispu-

taient les moindres morceaux pour les faire monter en épingles de cravate. « Ah ! se dit-il encore en lui-même, le roi Poing de Fer est bien fou de s'imaginer qu'il fait peur à ces gens-là. »

X

A peine avait-il fait cette réflexion qu'un second obus passa en bourdonnant tout près de son oreille gauche et alla tomber sur un petit édifice qu'il reconnut être un temple, et dont les murs s'écroulèrent dans le même instant avec un fracas horrible. M. Micromégas vit alors une centaine d'atomes de tout âge et de tout sexe qui étaient à moitié ensevelis sous un amas de ruines. Il vit aussi d'autres atomes qui couraient au milieu des débris, affrontant la mort, dans l'espérance de sauver quelqu'un des leurs, ou afin de reconnaître le corps défiguré d'une femme, d'un père ou d'un fils. « Je ne sais point, se dit-il, si ces homoncules-ci sont aussi frivoles et aussi légers que l'assurent les homoncules du petit bateau, mais je les tiendrais pour les êtres les plus méprisables de tout l'univers s'ils oubliaient jamais ce qu'ils viennent de souffrir et ce que je viens de voir. »

Cependant un troisième obus frôla le haut de chausses de M. Micromégas et s'abattit environ quatre lieues plus bas, dans la cour d'une autre maison dont le toit disparut en un clin d'œil. Cette maison était un hôpital où l'on donnait asile à de pauvres femmes en mal d'enfant ; et comme le toit avait été enlevé par la violence de l'explosion, M. Micromégas put en examiner tout à loisir un certain nombre qui étaient couchées dans une chambre assez grande, où elles attendaient doucement leur délivrance. Des médecins et des sages-femmes s'empressaient, ou, comme on dit dans notre patois d'aujourd'hui,

« s'activaient » autour d'elles, et tâchaient de les rassurer.

Tout le monde sait que le microscope de M. Micromégas est le meilleur des microscopes et que M. Micromégas est le plus adroit des observateurs. On n'ignore pas qu'il a découvert dans le pancréas des colimaçons de Sirius certaines glandes sur lesquelles les microscopes de ses plus savants confrères n'avaient jamais eu de prise, et que dans ces glandes elles-mêmes il a distingué nettement certains corpuscules qu'on appelle là-haut *corpuscules* ou *glomérules de Micromégas*, et qui sont si imperceptibles que toute une école de physiologistes met encore en doute s'ils existent. Toutefois, il faut bien avouer qu'il n'avait jamais fait d'observation microscopique aussi notable que celle qu'il lui fut donné de faire ce jour-là ; on peut dire qu'elle tient du prodige, et voici comme il en rendit compte à l'animal de Saturne quelques minutes plus tard, quand il fut revenu au lieu d'où il était parti :

— Monsieur le secrétaire, lui dit-il, j'ai vu l'infiniment petit.

— Eh ! monsieur, dit le Saturnien, qu'appelez-vous l'infiniment petit ? Se peut-il qu'il y ait quelque chose de plus petit que les atomes qui sont dans cette nacelle ?

— Vraiment oui, dit M. Micromégas, et c'est un enfant d'atome dans l'instant où il sort du ventre de sa mère.

— Vous avez vu cela ? s'écria l'animal de mille toises qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Je l'ai vu, dit l'animal de huit lieues.

— Vous vous moquez, dit le nain.

— Je ne me moque point, dit l'habitant de Sirius.

Il conta donc à monsieur le secrétaire ce que je viens de rapporter, puis il ajouta :

— Une de ces pauvres petites mites finissait d'accoucher ; un morceau d'obus tomba sur son lit ; la malheureuse fut tuée du coup ; à l'égard du vermisseau qui avait choisi ce moment-là pour faire son entrée dans le monde, il faudra qu'il se contente d'une seule jambe et d'un seul bras ; c'est proprement un raccourci d'atome.

Le nain leva vers son grand compagnon un visage où se peignait la stupeur.

— Vous vous figurez avoir vu, lui dit-il en balbutiant ; vous supposez....

— Je ne suppose rien, lui repartit M. Micromégas ; vous savez bien que je ne fais jamais d'hypothèses ; j'ai vu.

Le nain se gratta le bout du nez par un geste qui lui était ordinaire quand il ne savait plus où il en était. Au bout d'une minute un sourire malin plissa légèrement ses lèvres :

— Puisque vous avez de si bons yeux, dit-il à M. Micromégas, me diriez-vous bien le sexe de ce raccourci d'atome qui n'a déjà plus qu'un bras et qu'une jambe, quoiqu'il compte à peine dix minutes d'existence ?

Il croyait attraper l'animal de huit lieues ; mais celui-ci lui répondit sans broncher :

— C'est une petite fille.

Le nain remarqua qu'en prononçant ces mots la voix de M. Micromégas tremblait un peu. Il le regarda et il vit qu'il était tout ému de compassion et d'horreur ; alors il ne douta plus ; il comprit que le philosophe de Sirius avait bien vu, comme il le disait, l'infini de la petitesse, et il fut saisi d'épouvante depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds.

PAUL SIRVEN, *doyen suisse.*

(La suite prochainement.)

DES CONFÉRENCES DE LA HAYE AUX CONFÉRENCES DE LA PAIX

I

Nous ne voyons plus que l'avenir aujourd'hui, et nous le voyons par les yeux de notre désir. Tournons un peu nos regards vers le passé ! La Société des nations est en train de naître, à Paris. Que sera-t-elle ? Surtout que fera-t-elle ? Pour mieux nous rendre compte de ce que sera demain, recherchons ce que fut hier.

La civilisation date de la première victoire remportée par le droit sur la force. Elle a progressé, sans contredit, malgré d'inévitables retours de la primitive barbarie. Et, comme le bien sort souvent de l'excès du mal, les pages même les plus tragiques de l'histoire n'ont pas été perdues pour le genre humain.

Voici longtemps que des philosophes et des hommes d'Etat se sont ingéniés à faire de la paix le trésor commun des peuples. Les rêves de l'abbé de Saint-Pierre, que rejoignirent les méditations d'Emmanuel Kant, ont cessé peu à peu d'apparaître naïfs ou vains. C'est que l'idée de la solidarité et l'avènement de la démocratie ont prêté une âme, sinon un corps, à cette Société des nations qui sera la plus merveilleuse réalité des siècles prochains, dût-elle ne remplir qu'à moitié l'attente de

ses promoteurs et n'être, tout d'abord, qu'une vague ébauche de la fraternité des peuples annoncée par M. Wilson.

Moins que jamais, après la tempête républicaine qui renversa tant de trônes, un Etat ne peut vivre en soi et pour soi. Il est, il sera de plus en plus tributaire de tous les autres. Ses besoins matériels, intellectuels et moraux l'obligeront infiniment plus que jadis à être en relations constantes avec l'étranger. Il donnera, mais il recevra, et il périrait d'inanition, s'il ne pouvait ni donner, ni recevoir.

Plutôt que de pousser vers les champs de bataille les conflits qui surgissent entre les Etats, on en est insensiblement venu à croire qu'il ne serait pas impossible de les résoudre par la médiation ou l'arbitrage. Les guerres sont des maladies nationales, essentiellement, qu'elles soient d'ailleurs des fatalités subies ou des crises voulues par les belligérants : on n'est plus content de son sort, on est jaloux de son voisin, si l'on n'en est pas jalousé ou si l'on ne juge pas profitable de s'en dire jalousé, on est froissé par ceci, on convoite cela et, comme les institutions militaires ne sont pas destinées à coûter gros sans payer une fois ou l'autre, les gouvernements chargent leurs généraux et leurs soldats de trancher avantageusement des différends que la diplomatie n'eût peut-être pas réglés avec le même succès.

Un jour, ces gouvernements, qui avaient opposé le plus dédaigneux silence ou l'hostilité la moins déguisée à tous les mouvements pacifistes, semblèrent se préoccuper de leurs responsabilités. Ni dans leurs écoles, ni par leurs initiatives, ils n'avaient songé à éveiller chez leurs administrés une pensée d'amitié internationale. Ils avaient même entraîné les neutres et les petits Etats

dans une politique paradoxale de surarmement. Ils plaçaient des milliards dans leurs casernes et leurs arsenaux. Leur presse offrait aux passions populaires l'aliment dangereux des rivalités et des haines ethniques. Quelque misérable incident fournissait l'occasion ou le prétexte d'invoquer le droit de la force. Les discours de tel monarque répandaient une odeur de poudre sèche ou sonnaient comme un cliquetis d'épées. Le consortium mondial des industries de guerre entretenait une atmosphère de suspicion et de rancune dans tous les grands pays : les affaires ne sont-elles pas les affaires ?

Le sentiment public s'énervait, la conscience universelle protestait. On les tranquillisa en leur tendant l'ombre d'un rameau d'olivier.

Il se peut qu'il y ait eu beaucoup de sincérité dans l'esprit de l'un ou l'autre des souverains qui envoyèrent leurs plénipotentiaires aux conférences de La Haye. Du moins l'Europe accueillit-elle avec des transports de foi et d'allégresse les résultats de délibérations qui précédèrent de si peu la catastrophe de 1914. La mémoire serait-elle une faculté décevante ? Hélas ! le Palais de la Paix n'était pas achevé, que l'Europe se transformait en un lieu de carnage.

Comment s'étonner du scepticisme qui se manifeste dans une étude de M. A. Pillet, professeur de droit à l'université de Paris ? Cet éminent jurisconsulte déclarait naguère, dans une revue spéciale : « Pour dire vrai, les conférences de La Haye n'ont abouti à rien du tout et ne nous ont légué qu'un fatras de vœux candides autant qu'inutiles, de définitions juridiques déplacées, de règles de procédure minutieuses destinées à une cour internationale des prises qui n'a jamais siégé et selon toute apparence ne siégera jamais, et d'un tribunal d'ar-

bitrage qui a siégé et rendu quelques sentences dont tout le bien à dire est qu'elles ne sont ni meilleures ni plus mauvaises que celles que des arbitres quelconques auraient rendues. »

Concédons à M. Pillet que les clauses platoniques abondent dans les textes de La Haye consacrés au règlement pacifique des désaccords internationaux. Le titre premier (« maintien de la paix générale ») se réduit à un article unique, dont il découle que « les puissances signataires conviennent d'y employer tous leurs efforts. » Ce qui signifie que le canon parlera ou ne parlera point, selon l'intérêt que l'on aura de se résigner à la paix ou de la rompre. N'y a-t-il pas quelque douloureuse ironie à constater que la plupart des « puissances signataires », en dépit de « tous les efforts » qu'elles affirmèrent avoir prodigués les unes et les autres, furent incapables d'éloigner de l'humanité le cataclysme qui l'a décimée et ruinée ?

Le titre deuxième de la même convention se réfère aux « bons offices et à la médiation », ces termes étant à peu près synonymes puisque, dans les deux éventualités, il s'agit de l'intervention amicale d'un tiers pour aplanir ou terminer une difficulté de quelque poids. On a écrit que la médiation était préférable à l'arbitrage, parce que celui-ci avait un caractère judiciaire et conduisait à des solutions obligatoires, tandis que celle-là se bornait sagement à des suggestions ou à des conseils.

Quand les situations sont très tendues, et quoique les « bons offices » soient une notion assez souple, et quoiqu'ils puissent être gratuits ou discrets, tout se résume en un échange de ces excellentes intentions dont est pavé l'enfer diplomatique. Il arrive aussi, il arrive fréquemment que les « médiateurs » ne sont pas désinté-

ressés, ou que leurs propositions d'arrangement soient faites avec un accent comminatoire. De là, sans doute, le peu de sympathie des petits Etats pour une procédure qui aurait dû les pénétrer de gratitude. De là, encore, les conditions et les restrictions par lesquelles on s'est prémuni contre d'importunes ingérences : « En cas de *dissentiment grave ou de conflit,* avant d'en appeler aux armes, les puissances signataires conviennent d'avoir recours, *en tant que les circonstances le permettront,* aux bons offices.... Indépendamment de ce recours, les puissances signataires *jugent utile* qu'une ou plusieurs puissances étrangères au conflit offrent, de leur propre initiative, *en tant que les circonstances s'y prêtent, leurs bons offices* » (articles 2 et 3). On a pu se convaincre, en juillet 1914, de la vertu des médiations indésirables !

Mais il y a l'arbitrage international, en faveur duquel une intense propagande s'est dépensée depuis un demi-siècle. C'est une démocratie — l'Union américaine — qui a, la première, légalisé cette institution : le Congrès de Washington vota, le 17 juin 1874, l'insertion de la clause d'arbitrage dans les traités avec l'étranger, toutes les fois que cela serait possible. En 1888, le président des Etats-Unis de l'Amérique du nord était invité par le Congrès à passer des conventions d'arbitrage avec tous les autres pays, — ce qui n'empêcha pas, au demeurant, la guerre avec l'Espagne ! De nombreux parlements ne tardèrent point à saluer de leur adhésion cette orientation nouvelle dans la politique extérieure des gouvernements (Grande-Bretagne, Italie, Hollande, Belgique, Danemark, Norvège, Suède, Espagne, France, Suisse). Une pratique de plus en plus large du recours aux sentences arbitrales correspondit à ce mouvement d'opinion : affaire de l'*Alabama,* contesté franco-brésilien, contesté

anglo-brésilien, chemin de fer de la baie de Delagoa, procès Fabiani, etc.

« C'est la liberté et non la république qui est difficile à établir », a-t-on dit. C'est la paix et non l'arbitrage qui est difficile à imposer. Dans le titre quatrième de la convention précitée, la conférence de La Haye s'est bien gardée d'introduire l'arbitrage obligatoire entre les Etats. La clause compromissoire générale se heurtait à ces objections : conséquences irrémédiables d'une erreur ou d'une faute, incertitude du droit, extrême importance des prétentions litigieuses, répercussion indéfinie du jugement rendu.

Aussi les puissances ont-elles soustrait à l'arbitrage, qu'elles préconisaient, tous les problèmes politiques et tous les différends où l'honneur national serait en jeu. « Dans les *questions d'ordre juridique*, et en premier lieu dans les questions d'interprétation ou d'application des conventions internationales, l'arbitrage est *reconnu* (admirable formule !) par les puissances signataires comme le moyen le plus efficace et en même temps le plus équitable de régler les litiges qui n'ont pas été résolus par les voies diplomatiques » (article 16). Le Palais de la Paix ne pourrait donc se nommer ainsi que par la grâce d'une flatteuse métaphore. A défaut d'une cour suprême, nous aurions un impressionnant tribunal de prud'hommes nourri des miettes tombées de quelque table ministérielle.

Comme il s'entend, « la convention d'arbitrage implique l'engagement de se soumettre de bonne foi à la sentence arbitrale » (article 17). On a signé un contrat ; on est tenu de le respecter, en acceptant d'avance la décision de l'arbitre. Mais, si l'on accepte d'avance pour refuser après ? Tel le phénix de la fable, le conflit renaît

de ses cendres. Et, de nouveau, c'est l'empire de la force qui s'exerce.

L'article 19 adressait un appel aux Etats, en les conviant à stipuler dans leurs traités particuliers l'arbitrage obligatoire... que la conférence de La Haye n'a pu elle-même organiser. Et l'article 20 créait une cour « permanente », qui ne mérita que très imparfaitement cette appellation.

A tout prendre, il n'y a pas, dans la convention de La Haye relative à la solution pacifique des conflits internationaux, de texte qui, pour sa portée morale, se puisse comparer avec l'article 27, inspiré par M. Léon Bourgeois : « Les puissances signataires considèrent comme un devoir, dans le cas où un conflit aigu menacerait d'éclater entre deux ou plusieurs d'entre elles, de rappeler à celles-ci que la cour permanente leur est ouverte. En conséquence, elles déclarent que le fait de rappeler aux parties les dispositions de la présente convention et le conseil donné, dans l'intérêt supérieur de la paix, de s'adresser à la cour permanente, ne peuvent être considérés que comme actes de bons offices. » Ce « devoir », que les Etats assumaient solennellement, ne nous épargna point les guerres balkaniques ni les suites de la querelle austro-serbe : l'opinion publique et la conscience universelle n'étaient pas encore de ces autorités auxquelles l'extension du régime démocratique et la mémoire de ce que l'Europe a vu pendant la guerre des peuples conféreront un prestige irrésistible.

Une conquête plus sérieuse que l'arbitrage tronqué de La Haye eût été le désarmement, même partiel. Cédant au mauvais vouloir de l'Allemagne, on se contenta d'émettre le vœu que « la limitation des charges militaires qui pèsent actuellement sur le monde est grande-

ment désirable pour l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'humanité », et que les gouvernements ne négligent pas d'étudier « la possibilité d'une entente concernant la limitation des forces armées de terre et de mer et des budgets de guerre. » C'était peu ; ce fut tout. Les délégués allemands ne consentirent à rien de plus, et Berlin arma plus que jamais.

Ce furent là les moyens de pacification imaginés à La Haye. L'œuvre timide, incomplète et, au fond, déconcertante des conférences sera poursuivie. La cruelle leçon de choses qui a commencé le 1er août 1914 portera ses fruits, si l'on sait en profiter à l'heure utile et si l'on est bien décidé à ne point se payer de mots. Mais ne nous berçons pas de trop d'illusions ! Les idées marchent plus vite que les faits, et les hommes de 1919 ne différeront pas énormément de ceux de 1914.

II

La paix ne peut régner que dans la probité internationale. Des publicistes, des jurisconsultes même, et non des moindres, sacrifiant tout aux buts de l'Etat, défendirent, même après La Haye, cette thèse que les traités, même perpétuels, n'ont et ne peuvent avoir qu'une valeur temporaire, totalement indépendante de leur durée contractuelle : à nouvelles circonstances, nouveaux conseils et devoirs nouveaux ; il est permis de se délier, quand les choses se sont modifiées au point qu'on ne serait pas engagé si l'on avait pu prévoir l'avenir. Mais comment ne pas reconnaître que la faculté de se retrancher derrière la réserve *rebus sic stantibus* et d'arbitrairement interpréter le cours des événements détruit de fond en comble tous les principes ?

Que des traités puissent s'éteindre par désuétude, il

n'est personne qui le conteste; lois des stipulants, ils sont soumis aux vicissitudes des autres lois. En revanche, un Etat n'est pas libre de rejeter ses obligations conventionnelles parce qu'elles ne concorderaient plus avec la réalité présente. Il peut seulement provoquer la revision ou l'abrogation amiable de clauses qu'il juge inconciliables avec ses intérêts actuels. Ceci est vrai surtout de ceux des actes diplomatiques qui ont un caractère législatif, en ce qu'ils instaurent un régime juridique permanent entre deux ou plusieurs puissances.

Il n'y a pas deux morales ; la mauvaise foi ne serait-elle plus ce qu'elle est, parce qu'il plaît à un Etat de tricher ou de forfaire ? La sainteté des contrats est sainte pour lui, comme elle l'est pour son voisin ou son rival, comme elle l'est pour vous et pour moi.

Les progrès de l'impérialisme et du nationalisme ont empoisonné les notions du bien et du mal. Il a fallu inventer le droit de la force, deux mots qui jurent d'être associés. Et, ce droit, on l'a fondé sur la conception monstrueuse d'un sur-Etat, plus libéré encore que le surhomme de tous les freins qui garantissent la vie contre les triomphes de la violence. S'il est exact que la civilisation va de pair avec l'affinement du scrupule, si elle est condamnée aux pires régressions dès que les gouvernements déchirent le code de justice et de vérité, comment ne pas flétrir les théories contemptrices du respect de la parole donnée ? Les petits Etats notamment seraient à la merci des grands, et plus rien ne protégerait la faiblesse naturelle des uns contre l'omnipotence des autres. Or, ils doivent tous la même obéissance au même maître, qui est la conscience humaine.

Der Staat ist Macht ! Assurément, il est cela. Mais, ajouterai-je, *Pflicht geht über Macht*, — devoir passe

puissance. La souveraineté absolue revendiquée par l'Etat conduirait à la négation de l'ordre et de la paix. Après vingt siècles bientôt de christianisme, après les salutaires expériences de la démocratie, nous ne retournerons plus à la morale de la vieille Rome et de l'ancienne Germanie. La tribu ou la cité n'est pas l'univers, et ne peut le devenir. Dans la Société des nations, il n'y aura que des égaux devant la majesté du droit.

Lorsque les peuples auront brisé toutes les chaînes de l'absolutisme et renoncé à tous les rêves de suprématie, lorsqu'ils se gouverneront eux-mêmes, ils répudieront les fausses doctrines et les faux dieux. Ils comprendront que les privilèges des Etats ne sont pas plus légitimes que ceux des individus. Membres de l'humanité, et tous au même titre, ils ne voudront pas faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas que les autres leur fissent. Toutes les patries seront dignes d'être des patries, qui ne se ressembleront pas, qui auront leurs mœurs, leurs institutions particulières, leur histoire, mais dont l'indépendance procédera d'un libre choix et non point d'une humiliante et provisoire tolérance.

Dès qu'un Etat contracte avec un autre, il se limite dans la mesure où il s'oblige. Cette règle élémentaire dominera tous les rapports internationaux ; si elle est méconnue, aucune confiance ne peut plus exister d'une frontière à l'autre, le bon plaisir du plus fort est la loi suprême, et il suffit, pour gagner les procès, qu'on suscite, de montrer d'autant moins d'honnêteté qu'on a plus d'artillerie et de sous-marins.

Cependant, une difficulté nous arrête. Quel sera le juge des contestations qui peuvent surgir entre les Etats ? Des arbitres ? Même si leur juridiction était agréée, comment imposer l'exécution de leur sentence ? Entre

plaideurs armés jusqu'aux dents, celui qui succombe ne sera-t-il pas tenté de se dérober ou de payer en monnaie de guerre. La formule magique du « salut de l'Etat » ne fournit-elle pas une péremptoire excuse, et quelque pauvre « chiffon de papier » compterait-il pour ceux qui discutent en brandissant leur épée ? Les sanctions extérieures n'ont jamais été que précaires du moins à l'égard des puissants ; elles apparaissent superflues envers les autres.

Que de conventions n'ont pas été violées, sans qu'une répression efficace ait atteint le coupable : le traité de Paris par la Russie, le traité de Berlin, en 1908, par l'Autriche-Hongrie, les traités de neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne, en 1914 ! On a suggéré, on a créé même divers subterfuges pour sortir de l'impasse anarchique où les Etats sont acculés. Avouons-le, la Cour internationale d'arbitrage, issue des conférences de La Haye, n'a guère accompli de meilleure besogne que n'en ferait le Parlement international édifié par des idéologues ingénus ou téméraires. Le droit des gens lui-même est un droit purement volontaire, d'une application subordonnée à l'intérêt qu'ont les Etats de s'en prévaloir ou de l'ignorer.

Peut-être, si quelque fédération des peuples civilisés se forme, avec un double pouvoir exécutif et judiciaire, si elle possède les instruments d'une armée et de la contrainte économique, si elle se promet de défendre *per fas et nefas* l'idéal commun, — alors peut-être l'aube de l'âge d'or sera-t-elle en vue.

Mais de quel effarant optimisme ne témoignerions-nous pas à nous figurer qu'au lendemain de la terrible mêlée, après les destructions sauvages et les immenses hécatombes, après des années de haine féroce, après les

réparations et les expiations, après tout ce que la paix laissera de guerre latente, l'humanité sera prête à réaliser quelque prodige d'harmonie ? Ce n'est point l'amour qui rapprochera les hommes et les États ; c'est la nécessité. La démocratie n'en rendra pas moins plus fraternelle et plus durable l'œuvre construite sur les ruines du césarisme et du militarisme. Et l'opinion publique, en contrôlant l'activité, en pesant sur les décisions des gouvernements, ne sera-t-elle pas le gardien le plus vigilant et le plus redouté de la moralité internationale ? En fait, l'opinion publique universelle n'est que la plus jeune, mais elle sera la plus invincible des forces dont dépendra l'avenir.

VIRGILE ROSSEL.

(La fin prochainement.)

LE SPECTRE
DE L'ANCIENNE SLAVIE OCCIDENTALE

Quelques remarques à l'occasion du Congrès de la paix.

Fiat justitia et pereat... Borussia.

L'historien allemand Charles Rotteck[1], en analysant, dans son *Histoire générale*, les partages de la Pologne, s'exprime en ces termes : « La chute de la Pologne annonça d'une voix tonnante au monde civilisé tout entier le règne victorieux de la violence et par-là même la faillite du droit. Si, selon les paroles de J. M. Müller[2], Dieu a voulu éprouver le sens moral des grands, le penseur voit s'ouvrir devant lui une perspective lugubre de souffrances interminables, une suite de révolutions effrayantes, mais indispensables au rétablissement du droit public, l'Europe doit trembler devant les conséquences de l'anéantissement d'une puissance (la Pologne)

[1] Charles von Rotteck, professeur d'histoire et de sciences politiques à l'université de Fribourg-en-Brisgau, né en 1775, mort en 1840, a été en 1832 bourgmestre de sa ville natale (Fribourg) qui, en 1862, lui édifia un monument. Œuvre : *Histoire générale*, publiée en séries de 1812 à 1827.

[2] J. Martin Müller, né en 1750, mort en 1814. Poète et romancier distingué.

qui, par sa situation, sépare entre eux trois grands Etats militarisés. C'est cet anéantissement qui a fait que tout le système politique du monde civilisé se trouve ébranlé. »

Ces paroles prophétiques si menaçantes du savant allemand sont aujourd'hui pleinement confirmées. Depuis ces événements cent vingt ans se sont à peine écoulés que non seulement l'Europe, mais le monde entier a été plongé dans un océan de sang, de larmes, de souffrances indicibles. Nous pouvons contempler de nos yeux les résultats de cette guerre néfaste. Les trois puissances militaires les plus formidables du monde, celles qui ont participé au crime du partage de la Pologne, sont maintenant terrassées. Les trois puissantes dynasties allemandes qui souillèrent leurs mains de sang polonais, les Hohenzollern, les Habsbourg, les Holstein-Gothorp-Romanoff ont disparu de la scène du monde.

Vouée à l'extermination[1], la Pologne ressuscite devant nos yeux. C'est un spectacle émouvant que cette vengeance de la Némésis de l'histoire.

Ce crime qui n'a pas son pareil, inconnu jusqu'alors dans les annales de l'histoire, le pillage et l'extermination préméditée d'un organisme vivant, d'un peuple tout entier, ce crime cyniquement commis au nom de la sainte Trinité[2], ce crime a trouvé son châtiment, également sans pareil.

[1] Le 26 janvier 1797, donc deux ans après le dernier partage de la Pologne, fut signé à Pétersbourg l'article séparé et secret de la convention conclue « entre S. M. l'empereur de toutes les Russies et Sa Majesté prussienne » concernant la suppression pour toujours du nom du royaume de Pologne. A cet acte adhéra aussi « S. M. l'empereur des Romains (Autriche). » Le but de cet acte était de faire disparaître jusqu'au souvenir d'une Pologne indépendante.

[2] Les traités de partage commençant par les mots: « Au nom de la très Sainte Trinité.... »

Mais la justice ne saurait se contenter du seul châtiment. Il faut que la mauvaise action soit expiée et que les torts soient réparés.

En droit civil, la réparation totale des torts consiste dans le rétablissement de l'état de choses antérieur (*restitutio*), le dédommagement des pertes subies et la compensation des avantages perdus (*lucrum cessans*).

Il est incontestable qu'un des résultats de la grande guerre sera la mise en vigueur du principe que les rapports des Etats entre eux seront soumis aux mêmes lois morales que ceux des individus.

Ce principe, en même temps que ceux de l'inviolabilité et de l'indestructibilité des nations, — ces œuvres divines, — a déjà été énoncé dans la première moitié du XIX[e] siècle par les poètes et les philosophes polonais : Krasinski, Mickiewicz, Slowacki, Hoene-Wronski, Cieszkowski, Libelt.

Mais ce n'est que pendant la guerre actuelle que ces principes ont été proclamés solennellement par le président Wilson et par d'autres hommes d'Etat, français et anglo-saxons, comme principes fondamentaux qui doivent être à la base des rapports internationaux. Du moment qu'un des buts de la guerre actuelle était de réparer les torts faits à la Pologne, c'est-à-dire d'effacer le crime des partages, la Pologne a droit à la reconstruction dans ses limites historiques ; elle a droit également au dédommagement de toutes ses pertes et à des compensations pour ce dont elle a été spoliée en perdant son indépendance. La reconstitution de la Pologne est donc un postulat *sine qua non* de la justice et en même temps une nécessité historique.

L'Allemagne impériale vaincue prétendit accepter le programme de M. Wilson, mais interpréta à sa manière

— en en dénaturant le sens — le 13ᵉ point qui a trait à la Pologne et qui dispose qu'un Etat polonais indépendant sera formé des terres habitées par une population *incontestablement polonaise* et que cet Etat aura libre accès à la mer.

Que l'Allemagne ne veuille pas rendre la Pologne prussienne dont elle prétend ne pouvoir se passer, c'est là une preuve éloquente de cette mentalité perverse des Allemands, qu'on pourrait comparer à la logique du voleur qui ne veut pas rendre l'objet volé parce qu'il en a besoin pour continuer son métier de voleur.

L'Allemagne révolutionnaire et socialiste n'a guère modifié cette mentalité, et l'attitude du gouvernement d'Ebert et de Scheidemann à l'égard de la Pologne ne diffère guère de celle de Guillaume II. Les territoires arrachés à la Pologne sont considérés par les socialistes allemands eux-mêmes comme propriété intangible de l'Allemagne. Nous voyons les républicains et les socialistes allemands exhorter le gouvernement à réprimer par la force armée les prétentions justifiées de la Pologne à recouvrer ses territoires et nous les entendons qualifier impudemment d'impérialisme les justes revendications polonaises. Avec quelle perfidie n'essaient-ils pas de créer, au sein même de la Pologne, le nationalisme juif et le bolchévisme !

Parmi ces milliers de socialistes et de républicains allemands, il ne s'en trouve pas un seul qui ait le courage de dire que le partage de la Pologne a été un crime et que ce crime doit être expié.

Pour comprendre quels éléments ont contribué à former la mentalité allemande, il faut recourir à l'histoire de l'Allemagne. Nous y verrons un fait auquel on a prêté trop peu d'attention jusqu'à présent, c'est qu'au

commencement du IXe siècle la frontière orientale de l'Allemagne ne s'étendait que jusqu'à la Sala, que les deux rives de l'Elbe, de l'Oder, du cours moyen du Danube, étaient habitées par des Slaves, que les territoires où se trouvent aujourd'hui les villes de Magdebourg, Mersebourg, Hambourg, Brême, Lubeck, Stettin, Berlin, Dresde, Budziszyn (Bautzen), Wroclaw (Breslau), Vienne, Graz et tant d'autres, étaient autrefois habitées par les Slaves. Nous voyons que la plus grande partie de l'Allemagne d'aujourd'hui s'étend sur des territoires arrachés aux Slaves. Ces Slaves avaient conservé intacte une haute culture préaryenne; ils s'adonnaient à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Le but de chaque famille était d'étendre ses champs le plus possible, soit en défrichant des forêts, soit en cultivant des terrains vierges. L'élevage du bétail était très développé, de même que l'apiculture.

Les historiens vantent beaucoup le caractère doux des Slaves, leur hospitalité, leur façon humaine de traiter l'ennemi vaincu, leur bonté.

Le chroniqueur allemand, le moine Helmold, dénommait les Slaves le « meilleur peuple du monde. » Les femmes jouissaient chez eux d'une estime générale; les plus hautes dignités leur étaient accessibles.

Disséminés sur de vastes étendues, et pendant longtemps séparés de leurs ennemis soit par d'autres territoires, soit par des frontières naturelles, les Slaves ne vivaient que par petits groupes, sans former un Etat propre.

Voici quelles étaient les tribus slaves qui, au IXe siècle, habitaient les territoires appartenant aujourd'hui aux Allemands : sur la rive gauche de l'Elbe, il y avait les Derevlins; sur les rives de la Sala, les Serbes; la rive

droite de l'Elbe était habitée par les Obotrites, les Lutitiens et les Vélètes ; dans ce qui était dernièrement le royaume de Saxe vivaient les Serbes lusaciens ; sur l'Oder se trouvaient les Silésiens et sur les deux rives du cours supérieur de l'Elbe, les Tchèques ; sur les rives de la Warta, les Polaniens, qui formèrent plus tard l'Etat polonais; le littoral entre la Vistule et l'Elbe était occupé par les Poméraniens, appartenant à la même tribu que les Polaniens de la Warta.

Ces tribus slaves, hospitalières et dépourvues de tout esprit de conquête, voisinaient — à l'ouest — avec les tribus germaniques. Celles-ci, dans le cours des siècles, perdirent leur civilisation préaryenne et s'assimilèrent, par contre, l'organisation militaire des Touraniens, ainsi que leurs mœurs et leurs instincts guerriers. Ces peuples germaniques, dont les représentants typiques étaient les Vandales, s'étant rendus maîtres de l'empire romain, formèrent une série d'Etats conquérants. Ils surent exploiter le christianisme, après l'avoir adopté, en vue de faire de nouvelles conquêtes. Les tribus slaves agricoles, non organisées en Etats, ne possédant pas non plus d'organisation militaire, devaient fatalement devenir la proie des instincts de proie et de rapine des peuplades germaniques.

L'idée renouvelée du « Saint Empire Romain » sanctionnait les invasions des Germains en terres slaves. Une alliance fut conclue entre l'Eglise romaine et l'Etat romano-allemand, ayant pour but la conquête et l'asservissement du monde païen et du monde slave. Ce que l'Eglise rallierait au christianisme, l'empereur romain le soumettrait à sa domination et, inversement, ce que l'empereur conquerrait par le glaive, l'Eglise le ferait rentrer dans son domaine spirituel. L'empereur voyait

dans la religion un moyen d'asservissement des peuples vaincus et l'Eglise espérait dominer le monde grâce aux armes de l'empire. Le monde païen des Slaves était un excellent champ d'action pour l'empereur et pour l'Eglise, car l'Eglise augmentait son prestige en se faisant de nouveaux adeptes ; en même temps, l'empereur étendait sa domination sur de nouveaux territoires. La conquête du monde slave a été commencée par Charlemagne, qui fonda l'évêché de Hambourg, la vieille Marche, germe de ce qui est devenu le Brandebourg, et la Marche danubienne, berceau de l'Autriche. Mais ce n'est que sous les successeurs de Charlemagne que commença la conquête systématique des peuples slaves, que l'Etat allemand acheva de se cristalliser et que la couronne impériale devint définitivement le privilège des princes allemands.

Vers le milieu du neuvième siècle un grand Etat se forma sur les rives du cours moyen du Danube, Etat dit « grand-moravien » ; un peu plus tard commencèrent à se former deux autres Etats slaves : l'Etat tchèque sur les rives de l'Elbe supérieure et l'Etat polonais sur les rives de la Warta. C'est alors que le christianisme de rite byzantin commença à se répandre parmi les Slaves du sud, les Serbes et les Bulgares. Les propagateurs du christianisme dans ces pays furent Cyrille et Méthode, appelés les apôtres slaves. Ces apôtres s'avancèrent aussi avec succès jusqu'à l'Etat grand-moravien. Leur propagande fit de rapides progrès, car ils introduisaient la langue slave dans la liturgie. Le pape lui-même (Jean VIII) consentit à cette innovation, voyant qu'elle constituait un puissant moyen de propagande.

L'essor de l'Etat grand-moravien et les progrès rapides du christianisme du rite slave consternèrent les Allemands

qui décidèrent d'interdire ce rite et de détruire l'Etat grand-moravien, qui aurait pu devenir un *obstacle* à l'asservissement des Slaves de l'Elbe et des Poméraniens; grâce à leurs intrigues, le pape interdit la liturgie en langue slave. Le clergé slave, persécuté, dut céder la place au clergé allemand. Après s'être ainsi attaqué au rite slave, l'empereur Arnulf se proposa de porter un coup décisif à l'Etat grand-moravien. A cette fin il poussa les Tchèques à rompre leur alliance avec la Grande-Moravie et à envahir ce pays. En même temps il encouragea des peuplades sauvages et guerrières, des Touraniens, appelés « Magyars » ou « Hongrois », à attaquer, de leur côté, l'Etat grand-moravien. Prise entre deux feux, la Grande-Moravie tomba. Sur ses ruines, et grâce à la trahison des Tchèques, s'édifia un nouvel Etat, l'Etat hongrois.

C'est à ce moment qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire une alliance germano-touranienne dirigée contre les Slaves.

Après en avoir fini avec la Grande-Moravie chrétienne, les Allemands se mirent en devoir d'exterminer leurs voisins, encore païens, c'est-à-dire les Slaves occidentaux des rives de l'Elbe.

Ce fut le signal d'une lutte horrible et sans exemple dans les annales du monde, *une lutte inhumaine et sans merci*, une lutte qui a duré quatre siècles et dont le but devait être l'extermination de l'élément slave. L'histoire de cette lutte est un des chapitres les plus sombres de l'histoire, d'autant plus qu'elle avait été entreprise au nom de la croix, au nom de la religion qui proclame avant tout l'amour du prochain. *Ces pages d'histoire, les historiens allemands les passent scrupuleusement sous silence, car elles déshonorent la civilisation et la*

culture germano-chrétienne. Cette guerre séculaire, abominable était faite en vertu des principes suivants, sanctionnés par l'Eglise allemande : 1° les peuples païens sont hors la loi ; ils sont ennemis du Christ, il est permis de les tuer, de les piller impunément, de les vendre comme esclaves, de s'emparer de leurs terres, de leurs habitations, de leur bétail. Le chrétien qui agit ainsi a bien mérité de Dieu. 2° Par contre, les peuples qui adoptaient le christianisme devenaient les sujets de l'empereur d'Allemagne. La population convertie n'était plus massacrée, mais on la réduisait, sur ses propres terres, en esclavage ; elle était contrainte de travailler pour les colons allemands que l'on établissait dans le pays. Les Allemands ont donc fait de l'Eglise un instrument de germanisation et d'oppression.

Le pays une fois conquis, on y créait des évêchés sans attendre qu'il y eût des chrétiens, à seule fin de permettre à l'évêque, qui d'ailleurs pratiquait aussi le métier de la guerre, de prélever les dîmes et de tirer des revenus des riches villages slaves. Les femmes et les jeunes gens épargnés par la guerre étaient vendus comme esclaves. C'étaient surtout les Juifs qui s'occupaient de ce commerce fort lucratif. Il est intéressant de constater que, déjà à cette époque-là, les Allemands, qui en Allemagne persécutaient les Juifs, dans les Marches slaves vivaient avec eux dans une entente parfaite. Les Juifs avaient une grande influence dans les pays conquis ; ils étaient considérés comme de fervents germanisateurs.

Dès lors nous comprenons pourquoi les peuples slaves, qui se distinguaient déjà, à cette époque, par leur haut degré de culture et par leur caractère amène, et qui acceptaient volontiers le christianisme prêché par Cyrille,

Méthode et leurs disciples, se rebiffaient contre le christianisme que leur apportaient les Allemands.

Avertis par le sort de leurs frères qui habitaient plus à l'ouest, les Slaves savaient bien que le christanisme proclamé l'épée à la main par les évêques et le clergé allemands n'était qu'un prétexte pour l'asservissement ou l'extermination de l'élément slave. Devant cette alternative, les Slaves occidentaux n'avaient qu'une issue, — issue dictée par leur instinct de conservation, — c'était de se défendre à outrance.

Seuls les Polonais, qui alors n'étaient pas voisins immédiats des Allemands, étant séparés d'eux par d'autres peuples slaves, et les Tchèques, abrités derrière leurs montagnes, pouvaient risquer d'accepter le christianisme des mains des évêques allemands tout en gardant une certaine indépendance. Les Polonais ont même essayé à cette époque de créer un grand Etat slave occidental. Cette tentative, le roi de Pologne Boleslas le Vaillant l'avait partiellement réalisée en affranchissant, vers l'an 1007, les Serbes lusaciens et les Tchèques de la domination allemande ; mais les Allemands réussirent à faire échouer ce plan en excitant les Tchèques et les Lutitiens contre les Polonais et, grâce à leur aide, les Allemands purent reprendre la Lusace.

Ce fut la fin de la grande idée de Boleslas le Vaillant. Le sort des Slaves occidentaux se décida. Une nuit sombre s'étendit sur le monde slave d'Occident.

SAVITAR.

(*La fin prochainement.*)

PEUH.... UNE NÉGRESSE !

Dans une vaste clairière, la première rencontrée depuis huit jours, la colonne s'installe pour la nuit. Les faisceaux alignés, les bagages déposés à terre, les caissettes à munitions soigneusement entassées à côté de la tente du commandant, les hommes, le torse nu, nettoient leur fusil ou réparent tant bien que mal les nombreux accrocs faits à leurs effets d'uniforme par les ronces et les épines de la Grande-Forêt. L'un d'eux, solide gaillard à la face couturée de tatouages et de cicatrices, module d'une voix profonde et monotone un de ces chants africains à la tristesse poignante, évocatrice de siècles de misère, de barbarie et de servitude. Un peu à l'écart, assis sur des caisses d'approvisionnement, les trois blancs de l'expédition, silencieux et préoccupés, fument la pipe du soir. Leur visage, de ce teint d'ivoire jaunâtre qui caractérise les coloniaux, est soucieux.

Bruyantes, affairées et jacasses, les femmes des soldats, accroupies devant de petits feux, préparent le repas de leurs seigneurs et maîtres. La rude étape du jour, après celles non moins dures des jours précédents, n'a point réussi à altérer leur humeur babillarde. Le pagne, bien défraîchi, replié sur les hanches pour être plus à l'aise, elles surveillent attentivement la maigre portion

de riz mijotant dans les gamelles et les quelques bananes chauffant sous la cendre tiède. Le reflet capricieux des flammes court sur leurs corps bronzés. Il en est de vieilles — elles auront bientôt trente ans ! — aux seins lamentables et pendants, telles des outres, de toutes jeunes — treize ans à peine — aux membres frêles, aux gestes mièvres et qui font peine à voir. Beaucoup d'âge imprécis, guenons quelconques aux articulations difformes, aux jambes cagneuses, au masque bestial.

Yola, la femme du caporal N'Gombo, n'est point de ces dernières, certes non ! Coquettement drapée dans son beau « kikoi », — ce pagne arabe qui, là-bas, est l'équivalent de la robe de soie de nos Européennes, — les chevilles entourées de manilles de cuivre brillant comme de l'or, un collier de verroterie aux teintes multicolores et éclatantes dégageant la jolie ligne de la nuque, la petite esclave du Maniéma, de ses doigts agiles et dont les ongles sont passés au henné, tisonne le feu. Les quatre dures semaines qui se sont écoulées depuis le départ du poste, les longues marches dans les halliers, la nourriture bien souvent insuffisante, les dangers qu'elle a courus, tout est oublié. N'Gombo n'est-il pas avec elle et ne lui appartient-elle pas ?

Yola, la gentille petite Yola, est l'enfant gâtée de la colonne qui la considère un peu comme sa mascotte. Honneur qu'elle partage d'ailleurs avec le singe minuscule du commandant. Toujours gaie, toujours rieuse, elle est la bienvenue partout. Ce soir, par exemple, elle n'ira pas, comme d'habitude, souhaiter la bonne nuit aux « Bouânas » blancs. Elle n'ira pas boire du café dans leurs tasses, fumer leurs cigarettes et leur conter, en son gazouillis africain, de ces petites histoires que si volontiers ils écoutent et qu'elle accompagne d'une éloquente

mimique et de gestes imprévus. Quelle indignation dans ses yeux fendus en amande et si expressifs lorsque le blanc auquel elle a conté, sérieuse et persuasive, l'histoire effrayante du grand *fiti*, du puissant sorcier Simba, pousse un grand éclat de rire, point terrifié du tout. Le joli geste de réprobation et la ravissante terreur ! Se moquer de Simba ! Ne pas prendre au sérieux ce que leur raconte la petite Yola, dont il a changé le propre père en fourmi. Ah ! ces blancs !

Ce soir, donc, ils n'entendront point l'histoire de Simba ni celle de Mamajango, l'antilope fantôme. Ils n'y paraissent point disposés. Et, avec une petite moue coquette, Yola va retrouver N'Gombo.

Un peu plus loin, cependant, le petit groupe des blancs causait à demi-voix.

— Combien de déchet aujourd'hui, Laurent ? demande le capitaine, un gringalet dont la grande barbe fait paraître le visage blême et émacié par la dysenterie plus transparent encore.

— Huit porteurs, mon capitaine. Et autant de caisses de cartouches. Disparues, subtilisées ! Ces gaillards-là s'éclipsent, on n'a pas d'idée. J'ai beau mettre deux sous-officiers à la queue du convoi, les porteurs réussissent malgré tout à filer.

— Ça les avance beaucoup, ces imbéciles ! grommelle Bastien, le capitaine. Pour aller crever de faim dans les bois ou pour se faire zagayer par les nains.

— Et un caporal, mon capitaine. Resté en arrière. N'a pas rejoint. Nous n'avons plus que six sous-officiers.

Bastien, rageur, hoche la tête :

— Et dire qu'on nous fait trimballer de la munition par tonnes... pour la passer à Dupuis qui a les mitrailleuses. Que peut-il bien faire, ce bougre-là ? Voici trois

jours au moins que nous aurions dû le rattraper. Rien, pas un mot. Evanoui, disparu. Elle est jolie, la liaison !

Ce qu'il faisait, Dupuis ? Oh ! pas grand'chose. La tête fracassée, les yeux mangés par les mouches, il gisait à vingt kilomètres de là, sur un moelleux tapis de feuilles, massacré par ses hommes. Auprès de lui, son sous-officier blanc et quelques Haoussas fidèles, également meurtris et défigurés. Voilà ce qu'il faisait, Dupuis. Et pourquoi il négligeait la liaison.

L'obscurité, cependant, était tombée. Brusquement, comme une nappe d'ombre opaque et impénétrable.

L'appel fait, — vingt-cinq malades ou éclopés sur un total de quatre-vingts hommes portant fusil, — les sentinelles posées, la ronde terminée, les blancs avaient gagné leurs lits de camp où depuis trois jours ils somnolaient plutôt qu'ils ne dormaient, tout habillés, leur fusil chargé à côté d'eux.

Autour des feux qu'ils entretenaient à grand renfort de brindilles, les soldats étaient accroupis ou étendus, mornes et taciturnes. Par-ci par-là une plainte de fiévreux, un bref appel poussé par un homme en proie au cauchemar, rompaient seuls le silence. Assourdie, une cantilène que modulait à mi-voix une vieille femme égrenait dans la nuit son chapelet monotone.

Dans la forêt, dont le rideau opaque demeurait noir et impénétrable, le même silence, le même inconnu. Parfois, cependant, des bruits mystérieux et vagues traversaient l'ombre : brindilles craquant, branches ployant sous le poids de monstres nocturnes et inconnus ; frôlements inquiétants, battements d'ailes de chauves-souris gigantesques. De temps à autre un grondement lointain fait dresser sur leur séant, l'oreille au guet, les dormeurs. Le gorille !

Du ciel admirablement pur, où scintillent les étoiles d'un éclat inconnu autre part que sous les tropiques, s'épand, sur le campement endormi, une clarté fugitive, une pâle lueur. Combinée avec le reflet des foyers qui rougeoient, elle détache en silhouettes fantastiques, sur le fond opaque de la forêt, les ombres des sentinelles qui font les cent pas, l'arme au bras.

La nuit s'est passée sans encombre. Et, au matin, la colonne a repris sa marche. Deux hommes, vieux soldats de confiance, envoyés la veille à la recherche de l'avant-garde, de ce Dupuis qui s'obstine à ne pas donner de ses nouvelles, ne sont pas rentrés. Et la sentinelle croit avoir entendu dans le lointain, vers trois heures du matin, des coups de feu ! Mais la forêt a gardé son mystère.

Bastien, qui marche en tête de l'interminable file indienne, ordonne de temps à autre une courte halte pour laisser la colonne serrer. Les soldats n'avancent pas mal, il y a peu de traînards. Mais le convoi, porteurs et femmes de soldats, chargés d'ustensiles de cuisine, de couvertures, de calebasses, d'*impedimenta* de toute sorte que le commandant, trop bon garçon, a tolérés, traînasse déseespérément et le serpent s'allonge toujours davantage. L'adjudant blanc et les deux caporaux noirs chargés de ramener et de pousser en avant les traînards s'épuisent en vociférations, en allées et venues inutiles. Depuis trois heures à peine que l'on est en route, on a déjà perdu dix charges. Epuisés, les porteurs se couchent. Ni exhortations, ni injures, ni même — suprême argument — la chicotte, ne peuvent les faire avancer d'un pas. Plutôt périr sur place que de poursuivre la marche épuisante, les pieds en sang, les yeux hagards. « Les Tiki-Tikis (les Nains) vous mangeront ! » leur répètent

en vain l'adjudant Laurent et ses caporaux. « *Apana maneno* (je m'en fiche) », accompagné d'un haussement d'épaules, est la seule réponse qu'ils reçoivent. Rien à faire. Les malheureux porteurs sont résignés. Car ils savent qu'une fois restés seuls, ils sont perdus, doublement perdus dans cet océan de verdure, sous ces interminables halles de troncs d'arbres gigantesques dont il faut des semaines pour sortir et que parcourent seuls des nains malfaisants. *Apana maneno*. Tant pis !

On marche, marche toujours. La sueur perle sur les fronts moites, trempe les membres amollis. Dans cette chaleur de serre, lourde et humide, passent des pestilences, des effluves âpres et morbides. Emanent-ils des fleurs aux belles corolles blanches qui, sur un immense espace, jonchent le sol ? Sortent-ils de ce sol lui-même, de l'épais tapis moelleux et feutré qu'ont constitué des siècles de détritus et de végétaux en décomposition, de ce tapis sur lequel le pas du voyageur ne résonne qu'assourdi ?

Pas un animal. Seules quelques mouches tourbillonnent. Tout est engourdi, tout attend la nuit et la fraîcheur relative qu'elle apportera avec elle.

Il faudrait faire halte. Il faudrait, à tout prix, réorganiser le convoi, attendre les traînards qui se font toujours plus nombreux, et au besoin les aller chercher. Mais Dupuis attend sa munition. Et cela presse. Les coups de fusil de cette nuit le prouvent. Allons ! En avant ! Et l'on marche encore.

La colonne, bientôt, est d'une longueur démesurée. Les soldats eux-mêmes, pourtant rompus à la discipline, commencent à se débander, se laissent aller. Des deux côtés de la sente étroite qui court sous des draperies de verdure reliées par les lianes semblables à d'énormes

serpents et couvertes d'orchidées multicolores, les hommes s'étendent, rompus de fatigue. Avec un bruit de ferraille, leur fusil s'écroule à côté d'eux.

Tout à coup, en avant, sur les flancs, en arrière, partout, la fusillade crépite. Foudroyé par un tireur invisible, le capitaine étend les bras, fait un bond en avant, tournoie sur lui-même et s'abat sur la face, frappé d'une balle en plein front. Les soldats qu'a épargnés la décharge meurtrière tirent au hasard, courent çà et là et finissent par refluer, saisis d'une terreur panique, sur le convoi. Sur le convoi qui a, lui aussi, reçu une grêle de balles. Femmes et porteurs, affolés, la déroute aux talons, poussant des hurlements d'angoisse, enjambent les morts, piétinent les blessés, jettent leurs charges et s'enfoncent dans le fourré, laissant aux épines des lambeaux de leur pagne et de leur épiderme. L'adjudant, qui tente en vain de rassembler son monde et qui a mis revolver au poing, ne tarde pas à être entouré par une bande de noirs en uniforme délabré, vociférants, farouches et l'œil en sang. Les soldats de Dupuis ! L'un d'eux, une brute gigantesque, s'approche par derrière, fait tournoyer dans l'air son arme et d'un coup de crosse, défonce le crâne du malheureux Laurent qui s'effondre dans un éclaboussement de cervelle. Les deux caporaux qui l'assistaient ont payé de leur vie leur dévouement au blanc.

Un quart d'heure après le premier coup de fusil, le combat ou plutôt le carnage a pris fin. La colonne est anéantie, les blancs tués ainsi que la plupart des askaris ; les porteurs et les femmes sont dispersés à tous les vents. La liaison est faite !

Après avoir lardé de coups de baïonnette les cadavres des blancs dépouillés de leurs habits, de leurs casques et de leurs chaussures, les révoltés font main basse sur

les coffres en fer, enlèvent aux morts leurs armes, se chargent des caissettes de cartouches éparses un peu partout et disparaissent comme ils étaient venus. Le calme règne de nouveau, la forêt redevient silencieuse, l'écho de la fusillade s'est tu. Seuls quelques cadavres gisant çà et là, la terre piétinée, souillée de sang et d'affreux débris révèlent l'horrible tragédie qui vient de s'accomplir. Quelques blancs de moins, des lettres venues d'Europe qui retourneront à leur expéditeur avec cette brève et poignante mention : *Destinataire décédé*, des veuves qui, là-bas, pleureront et des enfants qui n'auront plus de père, c'est tout ce qui demeurera de l'expédition partie si vaillante, un mois auparavant. *Apana maneno !* Tant pis !

Râlant, la poitrine trouée d'une balle, une mousse sanglante aux lèvres, N'Gombo est couché un peu à l'écart, au pied d'un grand arbre contre lequel l'a adossé Yola qui soutient le moribond. Un filet de sang coule de l'épaule de la petite négresse qu'une balle a éraflée. Qu'importe ! Elle ne songe pas à l'étancher. Agenouillée, hagarde, les mains crispées sur la tunique de grossière serge bleue de son *Bouâna*, elle tente en vain de faire avaler une gorgée d'eau au caporal, dont les yeux, déjà vitreux, se fixent sur les siens avec une insistance singulière. Quelques hoquets convulsifs, un flot de sang noirâtre et le blessé a cessé de souffrir. La tête retombe sur la poitrine, la mâchoire, brusquement, se décroche.

Au ciel, d'un bleu limpide, le soleil brille, implacable. Les moucherons, dans l'air enflammé, tournoient en nuages et, sous les branches, les lézards se faufilent. Cependant une odeur fauve de sang et de carnage, celle des cadavres épars çà et là, vient d'attirer les fourmis

qui ont senti une pâture abondante et s'avancent en colonnes serrées. Elles auront de la besogne, ce soir.

Yola, la tête perdue, s'affale en poussant un cri sauvage. Elle est seule désormais, seule dans la solitude immense. Seule dans la vie. La petite hutte du poste, l'humbre paillotte où elle a vécu, avec N'Gombo, les plus belles heures de sa courte existence, elle ne la reverra plus. Elle ne veut plus la revoir. Comme elle ne veut plus revoir la petite plantation de tomates qu'elle a, aidée de N'Gombo, ensemencée voici quelques semaines et que, hier encore, elle se réjouissait de retrouver prospère et surchargée de fruits. Que d'autres les mangent, Yola ne mangera plus. Plus jamais!

Lentement, elle se relève. Et après avoir enfoui dans la terre une mèche des cheveux crépus de N'Gombo, après avoir étendu à l'ombre le cadavre dont elle tourne vers le levant la face décomposée, et qu'elle place les paumes des mains en dehors, elle tire de sa poitrine un petit sachet brunâtre auquel pendent quelques crins d'éléphant et une griffe de léopard. Sans hésiter, fiévreusement, elle vide dans la gourde du mort qui gît auprès d'elle une poudre noirâtre, d'une saveur pénétrante. C'est le grigri que lui a donné Simba, le grand sorcier. Grigri infaillible et qui la délivrera des mains de ses ennemis. Il le lui a assuré. La jeune femme, ensuite, étend à terre la couverture bariolée que N'Gombo portait en bandoulière et qui leur servait à tous deux. Puis elle s'étend à côté de celui qui n'est plus et, d'un seul trait, avale le breuvage. Simba, en vérité, est un grand magicien. Il n'a pas menti. Et les ennemis d'Yola, désormais, seront impuissants contre elle. Un spasme, un bref soupir et la petite négresse a rejoint son N'Gombo, dans le pays où blancs et noirs sont égaux, où les pal-

miers poussent plus grands et les bananiers plus touffus. Elle est allée retrouver son maître.

A l'horizon, le soleil a décliné. Et, entre deux rameaux, ses rayons obliques et adoucis viennent, délicatement, caresser la tête de la petite sauvage, retombée sur la poitrine du soldat noir.

Au loin, très loin, très haut, un oiseau solitaire jette son appel moqueur....

✦

Trois mois après, à Yambouya, où l'on avait appris la tragique nouvelle, les blancs du poste, sous la véranda du *mess*, échangeaient leurs impressions.

— Ce pauvre Bastien, dit un sous-lieutenant sec et tanné, pas de veine ! N'avait plus que six mois à tirer avant de rentrer.... La guigne, quoi !...

Fataliste, la compagnie hausse des épaules désabusées.

— Et, à propos, Yola, la femme du caporal N'Gombo, la petite Yola qui était si gentille, est-elle revenue ? demande, derrière sa barbe, le commandant. Elle y aura passé, elle aussi. Dommage tout de même pour cette gamine. Une vraie antilope....

— Bah ! répond le petit sous-intendant, frais débarqué d'Europe, rose, gras et sceptique. Yola... elle aura filé, après la débâcle, avec un moricaud. Elle se fiche bien de nous et de son N'Gombo.

Et, sardonique, sifflant à petites gorgées son bitter, il opine, dédaigneux :

— Peuh.... une négresse !

RENÉ GOUZY.

CONTRE UN CANTON DU JURA

Nous avons publié les intéressants articles de M. le Dr Joliat sur la question du Jura bernois. Voici un autre son de cloche. C'est pour nous un devoir d'impartialité que de le faire entendre. La question est trop importante et trop délicate pour que nous ne mettions pas nos lecteurs en état de l'envisager sous ses divers aspects. (*Réd.*)

« Dans les heures troubles que nous traversons, les aspirations à l'autonomie sont au programme d'un grand nombre de nationalités opprimées », écrivait le docteur Joliat [1].

Je ne chercherai pas pour l'instant à savoir si le Jura peut, à quelque titre que ce soit, être comparé, en ce qui concerne l'oppression, au peuple russe sous le tsarisme, aux Tchèques, aux Yougoslaves ; M. le Dr Joliat lui-même nous le dira. Mais il n'en est pas moins vrai — et les plus réfractaires à l'idée séparatiste, comme aussi ceux qui n'ont cru qu'à un bluff s'en aperçoivent — que beaucoup de Jurassiens accordent leurs violons sur le *la* autonomiste du président Wilson, et s'apprêtent à nous jouer la grande symphonie libératrice, soutenus par quelques ressortissants qui, du dehors, marquent la mesure pour entraîner et convaincre les hésitants, pour convertir les adversaires.

[1] *Bibliothèque universelle*, mars, avril 1918. *Pour un canton du Jura.* 1re partie. Liv. mars 1918, p. 373.

Vu du dehors et pour des spectateurs mal informés, le mouvement ne peut que donner une impression de cohésion puissante, d'unanimité et d'homogénéité indiscutables, impression soutenue et renforcée par l'attitude de toute la presse romande, autonomiste par nécessité et par conviction, mais qui ne se gêne pas, par une intrusion déplacée et indiscrète, de faire violence aux sentiments et à la conscience d'un grand nombre de Jurassiens.

Il est temps de dire que le Jura, comme tel, n'est pas acquis à l'idée de la séparation et que beaucoup de Jurassiens la considéreraient, si elle se produisait, comme un événement catastrophique, tout au moins dans les circonstances actuelles.

Ces Jurassiens ne méconnaissent ni la beauté ni certains avantages de l'autonomie ; mais de là à faire grand état du renforcement de l'esprit fédératif en Suisse et de l'élément romand aux chambres fédérales, il y a un pas que ni la sincérité ni l'objectivité ne nous permettent de faire ; nous restons assez sceptiques quant aux espérances et aux grandes chances à courir résultant de la création d'un vingt-troisième canton et de l'envoi aux Etats de deux députés jurassiens. L'autonomie renforcera de deux voix la prépondérance romande, mais, à coup sûr, élargira le fossé entre Suisses alémaniques et Suisses romands. Tout au plus flattera-t-elle une certaine vanité et.... certaines ambitions, apaisera-t-elle quelques susceptibilités ; certains députés croiront-ils avoir un peu plus de relief, un peu plus de décorum. Si, comme on l'a dit, le Jura est le « paria [1] » de la Suisse, cessera-t-il de l'être parce qu'il sera vingt-troisième canton ?

Les avantages qui résulteraient de l'autonomie ne

[1] *Bibliothèque universelle*, mars, avril 1918. *Pour un canton du Jura.* 2e partie. Liv. avril 1918, p. 48.

peuvent nous empêcher de dire qu'elle est, pour le moment du moins, un miroir aux alouettes, un dangereux traquenard. L'autonomie-idéal n'est pas seule à considérer ; il faut la voir dans ses conséquences, dans les responsabilités et les charges écrasantes qu'elle entraînera.

Il faut d'abord demander si elle se justifie, si les majorisations et les vexations dont nous sommes les victimes sont telles qu'elles nous la fassent désirer, si notre sort et notre destin peuvent être comparés à ceux de l'Alsace-Lorraine. « Nous convenons aisément que le sort actuel du Jura bernois n'est pas comparable à celui des terres alsaciennes et lorraines. Dans la façon dont il est traité, il y a toute la différence qui peut exister entre les modes gouvernementaux d'une autocratie et ceux d'une nation démocratique. Nous tenons à dire que c'est tout à l'honneur du peuple de l'ancien canton dont nous apprécions les qualités autant que les services rendus et les bons procédés actuels à l'égard des Jurassiens[1]. » Ou bien l'ingérence bernoise, depuis l'annexion, a-t-elle été à ce point douloureuse que nous en soyons réduits, après un siècle d'oppression, de mariage forcé, à souhaiter le divorce libérateur ? « De toutes les façons de résoudre le problème annexionniste, si délicat, si difficile, il faut avouer que le peuple bernois a choisi la meilleure, grâce à ses principes de saine démocratie et son esprit de justice. Tous les bons Jurassiens doivent lui en être reconnaissants, et cent années de vie commune ont appris aux uns comme aux autres l'estime réciproque[2]. » La patte de l'ours se serait-elle tellement appesantie que nous

[1] Dr Joliat, art. cité, 1re partie, page 380.
[2] Dr Joliat, art. cité, 2e partie, page 49.

souhaitions d'échapper à son étreinte? « Parler d'un casier judiciaire de l'ours avec M. A. Ribeau, dans son introduction à la question jurassienne, c'est s'exprimer avec esprit et passion, mais pas avec justice [1]. »

Donc, de l'aveu même d'un séparatiste convaincu et militant, rien dans l'attitude du gouvernement et du peuple bernois ne justifie le divorce, qui aurait entre autres inconvénients celui d'indisposer nos confédérés alémaniques et de leur fournir gratuitement des motifs de suspicion, même de malveillance.

Mais l'autonomie doit, avant tout, être envisagée dans ses conséquences; là sont les épines du problème, les objections irréfutables : il y a une question financière et une question confessionnelle.

La question financière a été exposée par M. le conseiller d'Etat Simonin, à la section de Berne de la Société jurassienne d'émulation; son exposé a été publié à l'imprimerie du *Jura bernois*, à Saint-Imier [2]. Rien ne vaut comme les chiffres pour apprécier la valeur d'un idéal; or ces chiffres n'ont pas été contestés jusqu'à présent; on ne leur a pas opposé d'autres chiffres; on ne les a pas réfutés, pour la raison bien simple qu'on ne peut réfuter les données fournies par le Contrôle des finances de l'Etat. Si pourtant, l'exposé de M. Simonin a été réfuté, mais d'une façon où le grotesque le dispute à l'indigence des arguments : « M. Simonin a été rétribué par l'Etat pour faire ce travail ! »

« Il s'agit de savoir si le Jura aurait les ressources nécessaires pour couvrir les dépenses de son administra-

[1] Dr Joliat, art. cité, 2e partie, page 48.

[2] « Quelles seraient pour le Jura les conséquences de sa séparation du canton de Berne? »

tion cantonale. On peut déjà se faire, à ce sujet, une idée approximative assez concluante en constatant ce que l'Etat de Berne reçoit chaque année du Jura et ce qu'il dépense pour son administration. Les recettes nettes du canton dans les districts jurassiens, pendant l'année 1915, se sont montées à 2 880 000 fr., et les dépenses faites par l'Etat, pour les mêmes districts, se sont élevées à 3 240 000 fr. en chiffres ronds. Il est à remarquer que cette somme ne se compose que des frais d'administration des districts jurassiens. Elle ne comprend pas la part du Jura dans les frais de l'administration centrale, ni dans les dépenses du canton pour l'hôpital de l'Isle et la Maternité, pour les pénitenciers (Thorberg et Witzwil) et les maisons de discipline (Saint-Jean, Hindelbank, Trachselwald), l'université de Berne, le Technicum de Bienne, etc.

» En ce qui concerne les frais de l'administration centrale, soit ce que dépense l'Etat pour le Grand Conseil, la Cour suprême, le Tribunal administratif, la Chancellerie d'Etat et les différentes directions (départements), il est difficile d'évaluer exactement la part du Jura dans lesdits frais. Le contrôleur des finances l'évalue à 426 375 francs.

» Ainsi l'Etat de Berne a déboursé pour le Jura, en 1915, 751 000 fr. (comptes rectifiés) de plus qu'il n'a retiré de cette contrée, et il faudrait encore ajouter à cette somme la part évidemment importante du Jura dans les dépenses du canton pour les services hospitaliers (sauf celui des asiles d'aliénés), pénitentiaires, disciplinaires, pour l'université de Berne, le Technicum de Bienne, sans parler de celui de Berthoud. Rappelons, par exemple, qu'en 1915, l'Etat a dépensé pour la Maternité 153 077 fr.;

pour l'hôpital de l'Isle 319 730 fr., dont 51 540 fr. pour l'entretien des malades ; pour le Technicum de Bienne 96 860 fr. ; pour le pénitencier de Thorberg 69 867 fr. ; pour la maison de Saint-Jean 26 800 fr. ; pour celle de Hindelbank 34 091 francs.

» Maintenant, combien le nouveau canton du Jura devrait-il débourser pour l'exploitation de son hôpital cantonal, ainsi que d'un ou deux pénitenciers et d'une ou deux maisons de travail obligatoire, tous établissements qu'il serait obligé de créer ? Il faudrait, pour le savoir, consulter ce que dépensent de ce chef des cantons voisins ayant une population à peu près égale à celle du Jura. Au sujet des services hospitaliers, je relèverai le fait que, d'après une statistique officielle, les établissements cantonaux bernois ont soigné ces dix dernières années 12 000 Jurassiens, soit donc 1200 par an. Si l'on déduit de ce nombre 120 Jurassiens internés annuellement à Bellelay, hospice qui resterait au Jura en cas de séparation, où pourrait-on hospitaliser près de 1100 malades en sus de ceux qui se trouvent dans les hôpitaux de district ? On devrait nécessairement construire pour le moins un hôpital cantonal, qui coûterait plusieurs millions (la construction d'un hôpital s'évaluant à raison de 8 à 10 000 francs par lit)[1]. »

On le voit, l'autonomie ne va pas sans de grosses difficultés financières. Le bilan déficitaire, tel qu'il ressort des chiffres fournis par le Contrôle des finances de l'Etat constitue déjà un éloquent garde-à-vous.

Mais le nouveau canton du Jura ne serait pas au bout de ses embarras financiers ; il est regrettable que les séparatistes n'aient pas eu le courage d'aller jusqu'au

[1] Exposé de M. Simonin, pages 9-16.

fond de la question financière et l'aient éludée avec un sans gêne et une légéreté qu'il n'est pas téméraire de qualifier de grandement coupables, pour ne pas dire plus. Une conséquence désastreuse de la séparation, qui n'a pas même été touchée par eux, est celle qui résulterait de la dénonciation, par la Caisse hypothécaire bernoise, des prêts consentis par elle aux communes et particuliers du Jura dont le montant atteignait, à fin 1916, la bagatelle de 77 000 000 francs.

« Sur ces sommes, dit M. Simonin, 65 379 000 francs ont été empruntés aux taux de 4 3/4 % et 11 750 000 l'ont été au 5 %. Or, pour permettre aux débiteurs de la Caisse hypothécaire de lui restituer ses fonds, le canton du Jura se verrait forcé de leur fournir l'argent nécessaire, et à cet effet d'emprunter lui-même à un taux qui, après la guerre, serait au moins de 5 1/2 %. Ce canton exigerait à son tour des emprunteurs probablement 6 %. Ces derniers subiraient ainsi, du fait de cette augmentation de l'intérêt, une perte égale à la différence entre l'intérêt de leur dû au 4 3/4 ou au 5 % payé jusqu'alors à la Caisse hypothécaire et l'intérêt au 6 % qu'ils devraient verser désormais au canton du Jura. Cette perte annuelle se monterait donc à 933 000 francs en chiffres ronds ; elle serait de 466 500 francs si ledit canton n'exigeait que le 5 3/4 %[1]. »

Ainsi donc la dette hypothécaire des particuliers (73 000 000) et des communes (4 000 000) serait grevée d'un intérêt supplémentaire de 1/2 million ou un million. Ce ne serait pas, à proprement parler, une charge nouvelle pour l'Etat, mais bien pour les contribuables, qui auraient en outre à fournir des ressources pour combler le

[1] Exposé de M. Simonin, p. 50.

déficit de 750 000 francs, tel qu'il appert au contrôle des finances; total : 1 700 000 francs, ou dans la supposition la plus favorable : 1 200 000 francs. Ajoutons à ces sommes les prestations nouvelles qui résulteraient de la création d'un hôpital cantonal et d'établissements pénitentiaires, sans parler de l'embryon d'université dont on voudrait nous doter, comme aussi de l'augmentation, survenue cet hiver, des traitements du corps enseignant, des fonctionnaires et des ecclésiastiques, nous pourrons alors nous faire une idée exacte des charges nouvelles écrasantes qui retomberaient sur le dos du bon peuple jurassien. Si l'on songe que le montant des impôts directs fournis à l'Etat par le Jura est de 1 406 000 francs, il est facile de supputer les beautés fiscales du régime auquel on nous accule et de dire que nous pouvons, dès maintenant, nous apprêter à en savourer les austères délices. Ceci dit, il apparaît qu'en faisant sur cette question le silence le plus discret, qu'en en taisant les réalités troublantes, qu'en cachant au peuple sa situation vraie vis-à-vis des finances du canton du Jura, qu'en cherchant, à la faveur de ce silence, à capter la bienveillance et les sympathies des indécis, à provoquer des adhésions à l'autonomie, les séparatistes jouent un jeu terrible et assument des responsabilités dont ils auront un jour à rendre compte.

Il est permis maintenant de demander s'il y a chez eux incompétence, légèreté, inconscience, calcul ou mobile inavoué.

Il y a trop d'intellectuels et d'universitaires parmi eux pour que l'on puisse conclure de leur tactique à une incompétence, à une incapacité qui les disqualifieraient devant le peuple. Légèreté, inconscience ? Oui, certes,

parce qu'on ne précipite pas un petit peuple tranquille, qui ne demande qu'à vivre heureux tout en faisant son devoir social et patriotique, dans une aventure qui ne serait rien de moins qu'une catastrophe, puisque les charges financières du nouvel Etat équivaudraient à la mise sous tutelle des citoyens.

Si le nouveau canton est viable, — encore faudrait-il s'entendre sur la signification élastique de ce mot, — le canton du Jura aura une existence si précaire, aura à se débattre dans des difficultés financières si extraordinaires qu'on peut se demander si on trouvera des ministrables disposés à conduire la barque de l'Etat, quels que puissent être leur courage, leurs capacités, leur patriotisme.

Y aurait-il peut-être un motif inavoué ? Pour qui suit de près l'histoire actuelle de notre Jura jusque dans ses manifestations les plus subtiles et les plus ténues et dont quelques-unes sont en apparence idéalistes, comme l'aspiration à l'autonomie, la question ne peut se résoudre que par l'affirmative. Il y a un motif que les séparatistes n'avouent pas, et ce motif est d'ordre confessionnel. Seul, M. le Dr Joliat le reconnaît implicitement quand il dit : « La dernière objection des antiséparatistes est aussi la plus sérieuse. Pour parler à cœur ouvert, *si elle n'existait pas*, on pourrait dire que les régions protestantes adhéreraient au programme sécessionniste avec autant d'enthousiasme que les populations catholiques. Les radicaux sud-jurassiens craignent d'être majorisés par le parti démocratique dans lequel, *à tort ou à raison, ils persistent à voir le cléricalisme montrant patte blanche*[1]. »

Il faut être juste et savoir reconnaître le mérite de ses adversaires ; nous savons le meilleur gré à l'éminent pra-

[1] Art. cité, 2e partie, p. 53.

ticien de la Chaux-de-Fonds de sa sincérité et nous lui disons notre plus vive reconnaissance pour l'occasion qu'il nous donne de placer la question sur son vrai terrain; nous voudrions partager jusqu'au bout son idéalisme et son enthousiasme, mais il sait lui-même que nous ne pouvons le suivre sur cette voie... et pour cause.

Il se peut que les séparatistes ouvrent des yeux gros d'étonnement et de surprise quand nous parlons de question confessionnelle. Un intellectuel du Jura nord, dans une lettre confidentielle, nous dit : « Nos adversaires catholiques n'avouent pas facilement leurs intentions. Toute leur doctrine tend vers un but précis dicté par Rome, et si vous déduisez de leurs actes des conclusions qui nous paraissent logiques, matérielles, *ils répondront que nous avons tort.* »

Essayons donc de légitimer par des faits l'affirmation qu'il s'agit bien de cléricalisme:

1° Tous les membres, actuellement, du comité séparatiste sont catholiques; pas un protestant n'en fait partie.

2° L'auteur de la motion au sein du Conseil national, tendant à modifier l'article 1er de la constitution fédérale dans le sens de la reconnaissance du Jura comme 23e canton, est M. le député Jobin, de la fraction conservatrice-catholique.

3° « La religion dans l'école ou hors de l'école, là est la question échauffante », affirme le Dr Joliat[1], et à cet égard il est bien informé. Il n'est pas téméraire d'affirmer que c'est dans et par l'école que le cléricalisme tend à ses fins; en un mot, l'ultramontanisme est actif dans

[1] Idem.

tout ce qui touche au régime scolaire, et nous en avons des symptômes non équivoques. Son action vise à l'enseignement confessionnel intégral ; dans les établissements supérieurs, cet enseignement serait confié à des Frères ou à des Pères ; dans les écoles primaires et secondaires, l'action catholique est non seulement prévue, mais prête à fonctionner.

Cela est si vrai qu'il existe à Porrentruy, outre l'école du couvent, un établissement d'instruction, l'école Saint-Charles (Borromée, sans doute ? le nom devient alors significatif et vient à l'appui de nos affirmations) dirigée par des prêtres (réguliers ou séculiers ? nous ne savons) et qui prépare actuellement ses élèves pour les diverses administrations (postes, douanes, etc.), comme aussi à l'admission à l'école normale et à l'école cantonale (gymnase). Est-ce un acheminement à l'école normale et au gymnase confessionnels ? Ici encore nous ne pouvons donner d'autres précisions.

Il existe aussi, à côté et au-dessus de la commission d'Etat, une commission catholique qui s'occupe de manuels scolaires et de toutes les revendications d'ordre confessionnel et qui ne serait pas étrangère à la création d'un cartel, actuellement existant, des communes catholiques, dont le but est de n'admettre que des instituteurs catholiques pratiquants. On peut n'être pas loin de la vérité en affirmant que, sous l'égide de ladite commission, chaque élève de l'école normale appartenant à la confession catholique a sa fiche.

En ce qui touche l'enseignement religieux à l'école normale, — les élèves des deux confessions s'y répartissent d'une façon à peu près égale, — il y est pourvu par un maître catholique bon teint. Jusqu'à cet hiver ce

maître a été un avocat ultramontain rédacteur au *Jura*, M. Xavier Kohler ; à sa mort, le Conseil exécutif nomma un ancien instituteur appartenant au même bord. Néanmoins ce ne sont que pétitions en haut lieu, de la part du clergé et des députés catholiques, pour obtenir que l'enseignement de l'histoire religieuse soit confié au curé-doyen de Porrentruy. Qu'est-ce à dire, sinon que l'action confessionnelle et cléricale se fait déjà sentir dans des proportions telles que nous ne pouvons faire autrement que de lancer un cri d'alarme ?

Et une fois l'autonomie acquise, cette action se déclanchera automatiquement, parce qu'il ne faut pas oublier que le catholicisme aura la majorité. D'après les supputations du Dr Joliat, l'ancien évêché de Bâle (Bienne et le Laufonais mis à part) aurait une population de 58 000 catholiques et 49 000 protestants, dont 7 à 8000 disséminés dans les districts catholiques. Avec l'école confessionnelle, que deviendront les enfants de ces disséminés ? Avons-nous la certitude que ni enfants ni parents ne seront lésés dans leurs convictions ou froissés dans leurs sentiments intimes par l'école confessionnelle ? Est-ce manquer de courtoisie à l'égard de nos frères catholiques que de poser ces questions, que d'émettre des doutes au sujet de l'inviolabilité de la conscience de nos coreligionnaires disséminés, que de supputer les aléas, les possibilités d'un régime qui se concrétise tout entier dans cette apostrophe de Veuillot, croyons-nous : « Vous autres, protestants, vous nous devez la tolérance au nom de vos principes, mais nous vous la refusons au nom des nôtres. »

Nous serait-il permis aussi de relever un des côtés de la séparation, d'ordre à la fois financier et confessionnel,

et qui met en relief les charges iniques qui en résulteront pour la partie protestante ? Tandis que la population réformée est répartie sur 25 paroisses, dont 2 de langue allemande autonomes et 3 paroisses mixtes avec un pasteur de langue française et un de langue allemande, la population catholique des districts de Porrentruy, Delémont, Franches-Montagnes et de la Diaspora, dans les districts protestants, en compte 58 reconnues par l'Etat (64 avec le Laufonais) et 8 (13 avec le Laufonais) qui demandent aujourd'hui à l'Etat de Berne d'être reconnues comme telles.

Les ecclésiastiques protestants sont au nombre de 31, dont 7 de langue allemande ; par contre, les ecclésiastiques catholiques romains émergeant au budget de l'Etat sont au nombre de 58 curés, 14 vicaires et vicaires de section et 3 vicaires personnels, soit au total 75, nombre auquel il faudra ajouter, en cas de séparation, ceux des 8 paroisses qui seront reconnues automatiquement. Partant du nombre des ecclésiastiques protestants comme norme, celui des ecclésiastiques de la confession catholique devrait être proportionnellement de 37. Il y a donc un surplus de 46 ecclésiastiques catholiques, dont au moins 20 ou 21 seraient rétribués par les contribuables protestants. Cela est-il juste ?

Il y aurait bien, pour le Jura protestant, une fiche de consolation : la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui rendrait à chacun ce qui lui est dû et qui laisserait à chacun le soin de pourvoir aux frais du culte auquel il appartient. Mais il saute aux yeux, par les chiffres qui viennent d'être exposés, que le catholicisme a tout à perdre et rien à gagner à désirer la séparation de l'Eglise et de l'Etat, sans parler du principe catholique lui-même

qui s'y oppose, puisqu'il est à la fois politique et religieux. Le Dr Joliat, catholique lui-même, avoue « qu'il n'est pas d'accord avec le comité de la presse jurassienne qui a décidé de réclamer, au cas où ses vœux de sécession se réaliseraient, la séparation des Eglises et de l'Etat[1]. » Nombreux sont ses coreligionnaires qui pensent comme lui.

Sommes-nous donc mal fondés, nous, Jurassiens protestants, à voir dans le mouvement séparatiste le cléricalisme à l'œuvre dans l'une de ses plus audacieuses tentatives ? Ah ! si Berne était catholique, on ne parlerait pas de séparation, pas plus qu'on n'en parle dans les cantons de Fribourg et du Valais qui sont bilingues ! Vaut-il la peine de risquer les problématiques avantages de l'autonomie pour retomber dans un césaro-papisme qui rouvrira l'ère des amères et funestes luttes confessionnelles ? La paix confessionnelle, le bonheur des Jurassiens sont indissolublement liés au maintien du *statu quo;* il y aura lieu de faire disparaître certains restes malodorants du Kulturkampf, comme par exemple l'interdiction pour monseigneur l'évêque de visiter son diocèse sans « licet » gouvernemental.

Mais si, par malheur, la séparation devait se faire, ce dont nous ne sommes nullement certains, il ne nous resterait, à nous autres, Jurassiens protestants, qu'à choisir entre ces deux termes du dilemme : ou bien faire des trois districts protestants, Neuveville, Moutier et Courtelary, un demi-canton ; ce serait une solution satisfaisante au point de vue confessionnel, mais qui ne ferait qu'accroître les difficultés financières ; ou bien alors demander l'incorporation de ces trois districts au canton

[1] Art. cité, p. 54.

de Neuchâtel, avec lequel nous avons beaucoup plus d'affinités qu'avec le Jura nord. Nombreuses, très nombreuses sont dans le Jura sud les familles qui ont une double bourgeoisie, neuchâteloise et jurassienne, et cela dès les XVI[e] et XVII[e] siècles. Les Wuilleumier, les Vuille (pas tous), les Droz, les Nicolet, les Robert, les Pétremand, les Leschot et tant d'autres qui peuplent les montagnes neuchâteloises et le Jura sud sont à la fois Neuchâtelois et Jurassiens ; les Mathez descendent d'un Loclois, Barthelémy Mathey, qui s'établit à Tramelan en 1620 et y acquit la bourgeoisie. Peut-être trouverait-on une commune origine à certaines familles de même nom dont les unes sont Neuchâteloises et les autres Jurassiennes, comme les Morel, Bourquin, Perrin, Courvoisier, etc. Quoi qu'il en soit, Neuchâtel et le Jura sud sont peuplés de descendants de réfugiés huguenots qui leur ont donné leur cachet d'homogénéité spirituelle. Cette entité historique a pour le Jurassien protestant plus de réalité que l'entité historique assez problématique du ci-devant évêché de Bâle.

LUC MATHEZ.

ÉTATISME OU COOPÉRATION

Dans un précédent article[1], j'ai relevé le rôle essentiel joué dans l'économie sociale par la bourgeoisie et affirmé ma conviction qu'aucun système de réforme sociale ne pourra donner de résultats durables s'il prétend ignorer la classe bourgeoise, écarter sa collaboration, ou même la détruire par la violence. J'ai indiqué que dans la trinité productrice : capital-intelligence-travail, c'est la bourgeoisie qui fournit le gros contingent de la seconde personne, l'intelligence. A l'heure qu'il est, c'est aussi une partie de la bourgeoisie, mais une minorité seulement, qui détient la plus grosse part du capital. J'ai dit enfin que, selon moi, lès vices de l'organisation sociale actuelle ne sont pas dus à l'existence du capital, qui est reconnu indispensable par tous les économistes sérieux, les socialistes comme les autres, mais au fait que le capital s'est adjugé dans la trinité productrice une place disproportionnée et prétend disposer à son gré de l'intelligence et du travail. Tous les maux sociaux sont le fait, non du capital, mais de la dictature du capital.

Les chefs du mouvement bolchéviste qui menace en

[1] *Bourgeois*, livraison de mars 1919.

ce moment le monde de ruine totale ont reconnu les méfaits de la dictature du capital, mais ils ont eu le tort de croire qu'ils pourraient y remédier simplement par un changement de dictature, en instituant la dictature du prolétariat. En ce faisant, ils commettaient deux erreurs fatales : en premier lieu ils méconnaissaient le fait que le mal provient avant tout de la dictature même, et non de qui l'exerce ; en second lieu, égarés par la théorie marxiste de la division du monde en deux classes, ils n'ont tenu aucun compte de la classe bourgeoise et ont même sévi contre elle avec un acharnement particulier.

Remarquons tout d'abord que si la dictature du capital est mauvaise, elle est cependant bien moins dangereuse que la dictature du prolétariat. Son plus grave tort est de sanctionner une répartition par trop arbitraire des produits entre le capital, l'intelligence et le travail. Mais le capital, ou plutôt ceux qui en usent, ont, d'autre part, le grand avantage de connaître à fond le mécanisme de la production et les conditions indispensables de son fonctionnement. Comme le reconnaît M. John de Kay dans son ouvrage *The World's Allies*, le régime capitaliste actuel est excellent tant qu'il ne s'agit que d'organiser la production. Il n'est défectueux qu'en ce qui concerne la répartition du produit. C'est pourquoi, si la machine sociale grince, et pour cause, elle fonctionne cependant, et le monde ne souffre pas d'un déficit de production ; il s'enrichit même rapidement dans son ensemble. Le prolétariat, par contre, ne connaît que ce qui concerne la main-d'œuvre, mais est incapable d'user avec fruit du capital ou de se substituer à l'intelligence, parce qu'il ne possède pas les compétences nécessaires. Aussi le pre-

mier effet de la dictature du prolétariat en Russie a-t-il été l'arrêt complet de la production. Il ne pouvait en être autrement. Lénine paraît s'être rendu compte de la chose et son action louvoyante, hésitante dans les derniers temps, ses efforts pour gagner au moyen de compromis le concours d'une partie de l'intelligence, montrent que l'expérience commençait à lui ouvrir les yeux En cela il s'est montré plus intelligent que Trotzky, et peut-être aurait-il fini par revenir à une conception plus saine des choses. Mais comme il arrive toujours, la violence inintelligente a vu une trahison dans ce retour à la raison, et Lénine, accusé de modérantisme, a dû céder la place à Trotzky, passé dictateur unique.

Verrons-nous un essai de dictature de l'intelligence, de ce « gouvernement des sages » en lequel certains rêveurs placent leur espoir et voient l'idéal social ? Espérons que cette troisième aventure nous sera épargnée. La meilleure des dictatures ne vaut pas le diable. Certes, une dictature de l'intelligence serait moins dangereuse que soit une dictature du capital, soit une dictature du prolétariat, mais elle mènerait tout de même tout droit à l'arbitraire, pour la simple raison que des trois personnes de la trinité productrice, la seconde est la plus flottante et la moins bien délimitée. Il est à peu près impossible d'établir où elle commence et où elle finit. « L'esprit souffle où il veut », dit l'Ecriture, et le propre de l'intelligence est de ne pas être confinée dans les limites d'une catégorie particulière de l'humanité, mais de se recruter par libre sélection partout où il y a des hommes.

L'idée même de dictature est contraire, du reste, au principe de la démocratie et répugne à la dignité hu-

maine. Le plus sage est d'envisager la trinité productrice comme un bloc, et de chercher la solution du problème, non dans la suprématie d'une de ses personnes sur les deux autres, mais dans une harmonieuse coopération, dans l'égalité et la liberté. Nous allons donc soumettre ladite trinité à l'analyse et rechercher comment cette coopération pourrait être obtenue.

Il va sans dire que, dans ce bref travail, le sujet ne pourra être qu'effleuré. Il est bien trop vaste pour être liquidé en un article de revue. Beaucoup de questions, comme la question agraire, — la moins complexe, du reste, et pour laquelle, à mon sens, feu le professeur Walras avait trouvé une solution raisonnable, — ne seront pas même abordées. Je ne rechercherai pas ce que deviendra dans l'économie future la propriété individuelle, me bornant à exprimer ma conviction qu'elle subsistera sous une forme ou sous une autre. Le grave problème d'une juste rétribution du travail intellectuel et de la spéculation désintéressée sera délibérément laissé de côté ; je crois pour ma part que ce problème ne sera pas compliqué, mais bien plutôt allégé par la solution que je propose.

Mon but est simplement, puisqu'aussi bien chacun reconnaît que nous sommes à la veille d'un bouleversement de toutes les notions économiques et sociales, d'indiquer de quelle façon je conçois une saine organisation de la grande production industrielle, en d'autres termes le régime qui me paraît pouvoir se substituer sans entraîner de catastrophe au régime capitaliste actuel.

✦

« Capital-intelligence-travail. » Au premier coup d'œil, une constatation s'impose. Alors que les deux derniers

termes ne peuvent représenter que des individus, — l'intelligence englobant tout ce qui possède la connaissance, l'esprit d'organisation et d'initiative, le travail englobant toute la partie de l'humanité qui ne fait qu'exécuter une besogne matérielle et technique apprise, — le premier terme représente une *chose*. Capital et capitalistes ne sont en effet pas synonymes, et les plus avisés parmi les théoriciens du socialisme ne demandent nullement la suppression du premier, mais oui bien celle des seconds. Si l'on pouvait arriver à éliminer les capitalistes tout en conservant le capital, notre trinité, pour autant qu'il s'agit du problème humain, se trouverait réduite à deux termes. Et les socialistes ont leur solution toute prête, qui consiste à remettre tout le capital aux mains de l'Etat, c'est-à-dire au pouvoir politique, lequel serait chargé de son administration, soit de le faire féconder par l'intelligence et le travail.

Il y a à cette solution de très gros inconvénients. Les économistes objectent avec raison que l'Etat, organe politique, n'est pas qualifié pour entreprendre une tâche essentiellement économique. Qu'est-ce en somme que le capital ? Une chose inerte, qui comprend d'une part la terre et ses produits : mines, forêts, etc., à quoi l'on peut ajouter les forces naturelles : chutes, cours d'eau, etc. ; d'autre part l'outillage industriel créé par l'intelligence et la main de l'homme : usines, machines, flottes marchandes, réseaux ferrés, etc. Il est très naturel de penser que cette richesse devrait être considérée comme la propriété commune de tous les hommes ; mais il ne s'ensuit nullement qu'il faille en remettre l'exploitation à l'Etat. Il y a lieu en effet de distinguer entre deux choses très différentes : la *propriété* d'une part, l'*exploitation* de

l'autre. Ce qui importe avant tout à l'humanité, c'est moins un titre de propriété purement nominal que l'abondance et la bonne répartition des produits. Or cette abondance et cette bonne répartition ne peuvent être obtenues que grâce à une bonne exploitation, que l'Etat n'est pas en mesure d'assurer. Mal exploité, le capital ne produit pas tout ce qu'il est capable de produire, ce qui équivaut à dire qu'il *diminue* de valeur. Bien exploité, il *augmente* constamment de valeur, ce qui est absolument nécessaire en considération de l'augmentation du nombre des hommes et de celle plus rapide encore de leurs besoins. La simple raison devrait donc faire renoncer d'emblée à l'exploitation du capital par l'Etat, dans l'intérêt de l'augmentation du produit.

L'Etat, incapable d'assurer un bon rendement au capital, est-il du moins capable d'assurer une bonne répartition des produits ? La question est plus discutable. Elle vient, du reste, en seconde ligne.

Arrêtons-nous plutôt à la question de la production. En vue d'une production maxima, il n'y aurait aucun inconvénient à admettre que la nation — non pas l'Etat — est propriétaire du sol, des mines, des forêts, des forces naturelles, des moyens de transport et d'échange. Ce titre de propriété théorique assurerait à tous les membres de la nation le droit à cette part du bénéfice net de l'exploitation qui représente aujourd'hui la rémunération du capital. Lorsqu'il s'agirait d'une exploitation nouvelle, exigeant une première mise de fonds, celle-ci serait prélevée sur les réserves de la nation et amortie subséquemment, comme il est d'usage de le faire lorsqu'il s'agit du capital d'une entreprise privée. La part de l'autorité législative consisterait uniquement à voter

les crédits que le gouvernement lui demanderait. Quant à la façon dont seraient préparées ces demandes de crédits, il en sera question plus loin. Le problème du dédommagement à accorder aux actionnaires anciens ne présenterait sans doute pas de difficultés insurmontables. M. de Kay, dans son livre, indique sommairement une façon de procéder qui peut servir de base aux discussions.

Le point essentiel est de bien distinguer entre la propriété du capital et la façon de l'exploiter. Pour cette dernière, le principe rationnel consiste à remettre le soin de l'exploitation à la collectivité de ceux qui y sont directement intéressés, soit comme ouvriers et employés, soit comme techniciens, chefs de service, directeurs, etc. Cette collectivité formerait, pour chaque exploitation distincte, une coopérative de production, dont tous les membres seraient intéressés, selon une échelle à établir, à son bon fonctionnement. Cette coopérative chargerait de la conduite des affaires un conseil d'administration responsable devant l'assemblée générale. A ce conseil d'administration, l'Etat enverrait des délégués à titre de représentants des capitalistes, soit ici de la nation. Les diverses coopératives de production d'une même branche feraient partie d'une organisation plus vaste, d'une union ou fédération des coopératives. Cette union jouerait le rôle régulateur que jouent les trusts sous le régime capitaliste. Elle tendrait à une juste répartition de l'offre et de la demande, et à une diminution des frais généraux par l'élimination de la concurrence et de la surproduction, en un mot de toutes les formes du gaspillage.

On conçoit parfaitement pareil système appliqué, par exemple, à toutes les mines d'un même pays ou à toute

sa production métallurgique, à tous ses chantiers navals, à toutes ses exploitations hydro-électriques. Il s'appliquerait même avec avantage aux chemins de fer et aux voies de navigation intérieure, bien que ces domaines soient de ceux qui souffrent le moins à être exploités en régie directe, par suite de leur analogie avec les postes, télégraphes et téléphones. L'initiative privée joue dans ce genre d'exploitation un rôle plus secondaire, vu l'absence presque complète de concurrence. Toutefois, l'exploitation coopérative des chemins de fer et canaux et la fédération des divers réseaux auraient l'avantage d'introduire de l'ordre dans les constructions nouvelles, d'éviter certaines constructions inutiles, de favoriser l'établissement de tarifs et d'horaires rationnels. C'est à la direction de l'union des divers réseaux qu'il appartiendrait en effet d'élaborer les projets de nouvelles lignes, ainsi que les divers projets pour l'amélioration du trafic à soumettre au gouvernement et aux chambres. Cette façon de procéder paraît infiniment plus rationnelle que celle qui laisse toute l'initiative à des corps politiques élus.

Dans un domaine où presque tout est à créer, comme celui des forces hydro-électriques, on saisit l'importance qu'il y aurait à avoir un plan d'ensemble rationnel pour la mise en valeur des richesses naturelles de la nation. Qui donc serait plus apte à établir ce plan qu'une fédération de toutes les sociétés fondées en vue d'exploiter des concessions, quitte pour ces sociétés à organiser leur exploitation sur la base coopérative ?

Une chose est hors de doute : dans tous les cas où il s'agit d'une affaire industrielle ou commerciale exigeant de l'initiative et des connaissances spéciales, l'exploita-

tion coopérative combinée avec le trust est à préférer sans hésitation à l'exploitation bureaucratique par des fonctionnaires. Cette dernière est condamnée sans appel par toutes les expériences du passé. Pour prospérer, chaque branche particulière de l'industrie humaine a besoin de recourir à toutes les forces des plus hautes compétences. Or qui est mieux placé pour désigner ces compétences : une administration politique, ou l'assemblée de tous les intéressés à la bonne marche de l'affaire ? Qui choisira avec le plus de discernement un directeur de mine, sinon les mineurs intéressés au rendement de la mine ? Et ce qui est vrai pour les mines est vrai pour les tissages, pour les industries de l'alimentation, pour toutes les branches du commerce spécialisées par catégories et fédérées en vue de l'achat des matières premières, de la répartition des commandes, de la fixation des prix, etc.

Notons en terminant que la transformation en coopératives des sociétés par actions actuelles ne serait pas du tout le bouleversement considérable qu'on pourrait craindre. Dans neuf cas sur dix, l'assemblée des coopérateurs, appelée à former les cadres de l'exploitation, ferait appel aux hommes qu'elle connaît pour les avoir vus à l'œuvre, dont elle a pu apprécier le zèle et le savoir, c'est-à-dire aux directeurs et techniciens actuels. Les conditions de travail ne seraient que très légèrement modifiées. Seule la répartition des bénéfices serait établie sur de tout autres bases, dans le sens de plus de justice, d'une plus équitable part attribuée au travail et à la compétence. On peut être certain que les coopérateurs, une fois revêtus de la responsabilité de *leur* entreprise, veilleraient jalousement à ce qu'elle soit menée de la façon

la plus rationnelle et la plus économique possible et ne négligeraient aucune mesure de nature à en améliorer le rendement. Ils seraient beaucoup plus aptes à en juger qu'une assemblée d'actionnaires complètement ignorants des conditions de la production et soucieux uniquement de ne pas aventurer leurs fonds dans des améliorations qu'ils ne comprennent que mal ou pas du tout, ou que des députés préoccupés avant tout de leur popularité et volontiers prodigues des deniers publics lorsqu'il s'agit d'assurer par une fausse générosité leur réélection.

L'exploitation par l'Etat doit être restreinte strictement aux grands services publics. Toute exploitation de caractère économique ne pourra être assurée dans de bonnes conditions que par la coopération des intéressés. Telle me paraît être la formule de l'avenir.

EDOUARD COMBE.

LETTRES INÉDITES
DE
STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI
sur la Pologne et son premier partage.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1]

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, le 28 juillet 1776.

» Je vous écris cette lettre au milieu des occupations que me donnent les Diétines[2], pour vous dire que, travaillant depuis quelque temps à faire recevoir par la Porte ottomane un résident de ma part, je n'y trouve pas les facilités que je désirerais. Je vous charge donc de demander en mon nom à M. le comte de Vergennes qu'il veuille bien me seconder à Constantinople dans ce projet qui ne peut déplaire à sa Cour puisqu'il ne tend qu'à l'utilité de la Pologne. Si elle veut bien avoir égard à ma prière, je reconnaîtrai avec bien du plaisir dans ses soins une preuve de cet intérêt dont elle m'a donné plusieurs fois les assurances.

» Je crois convenable de vous informer que des amis du prince Louis de Rohan m'ont sondé pour savoir si, en cas de mort de l'évêque de Noyon, le chapeau de ma collation ne pourrait pas le regarder. Comme ce seigneur m'a donné pendant son ambassade à Vienne des preuves de bonne volonté que je serais

[1] Pour les trois premières parties, voir les livraisons de février à mars.

[2] Les Diétines étaient des assemblées provinciales qui s'occupaient du choix des nonces qui devaient les représenter à la Diète générale et des instructions destinées à les guider dans l'accomplissement de leurs fonctions.

bien aise de reconnaître, il me serait agréable que cette décoration du prince Louis fît plaisir au roi très chrétien. »

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, 4 février 1778.

» Je vous ai confié dans le temps mes inquiétudes au sujet de l'entrée des troupes prussiennes en Pologne. Il est juste que je vous fasse part des notions à ce contraires que je viens de recevoir. L'ambassadeur de Russie m'a déclaré dimanche dernier au nom de sa souveraine qu'elle s'est absolument refusée aux propositions qui lui avaient été faites de la part du roi de Prusse à ce sujet et qu'elle s'y refuserait toujours. Il est sûr que, vu la conduite déprédatrice des troupes prussiennes, la quantité de fausse monnaie qu'elles introduisaient en Pologne, et autres conséquences toutes fâcheuses, c'est un grand mal de moins pour nous qu'on ne leur permette pas de venir s'établir chez nous. »

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, le 12 décembre 1778.

» J'ai parlé au prince Repnin, qui est ici depuis quelques jours, de nos affaires avec le roi de Prusse. Il m'a répondu comme ayant ordre et volonté de s'en occuper jusqu'à un certain point et, à cet effet, il a pris ici les informations requises sur la nature des infractions que le roi de Prusse n'a cessé de faire au traité de commerce de 1775 depuis le moment même où il nous l'a proposé. Cependant le prince Repnin n'a pas manqué de me dire que, comme cette affaire est étrangère au sujet de sa mission, il ne pourrait en parler que comme d'un objet secondaire.... Le prince, sondé par moi et par d'autres pour savoir lequel des deux rôles de pacificateur ou de commandant de corps auxiliaire russe auprès du roi de Prusse il préférerait, a affecté de dire qu'il désirait sincèrement travailler à la paix. Il a même laissé entrevoir (mais pas devant moi) le projet d'unir les Cours de France, de Prusse et de Russie sous le règne du successeur du roi de Prusse actuel. Vous sentez com-

bien de vœux je joins à ce projet pourvu que la Pologne soit libérée des oppressions sous lesquelles son commerce gémit actuellement. »

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, le 3 avril 1779.

» Tout ce que j'apprends jusqu'ici du congrès de Teschen n'annonce pas une conclusion bien prochaine. Cela même me fait penser qu'il ne serait pas tout à fait impossible de faire en sorte qu'indépendamment de leurs autres négociations les ministres qui composent ce congrès trouvassent le moyen d'y placer avec succès leurs bons offices pour la libération du commerce de la Pologne des cruelles entraves et extorsions auxquelles il est exposé sur la Vistule de la part des Prussiens contre la teneur des traités. Les ministres de France et de Russie sont ceux en qui la Pologne mettrait sa confiance à cet égard. Il me revient, quoique ce ne soit pas d'une façon authentique, que la Cour de Vienne mettra en avant à Teschen l'affranchissement du commerce que ses nouveaux sujets de Galicie font aussi à Dantzig. Comme c'est absolument la même nature de commerce que le nôtre, il semble que la Cour de Vienne devrait se prêter volontairement à faire cause commune avec nous. Mais j'ai trop éprouvé la mauvaise volonté de l'empereur à mon égard et à celui de la Pologne depuis la cession de la Galicie pour ne pas craindre plutôt que d'espérer quelque chose de sa part dans l'affaire dont je parle. Il m'est beaucoup plus naturel de me promettre ce que je désire du côté de la France. J'attends ce que vous pourrez me promettre de plus consolant à cet égard. Le roi de Prusse a répondu à ma lettre du 6 février en disant qu'il ignorait que la moindre atteinte du traité de 1775 eût été portée en fait de commerce au préjudice de la Pologne par ses douaniers, auxquels, en tout cas, il ordonnera de n'y pas contrevenir. Cette réponse, comme vous le voyez, ne nous promet rien de bon. La Russie continue à nous témoigner de l'intérêt dans cette affaire, mais j'ai lieu de craindre que la moindre apparence et la plus superficielle de quelques ordres

donnés par le roi de Prusse à ses douaniers ne suffise pour être regardée à Pétersbourg comme une démarche considérable en notre faveur. »

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, le 5 mai 1779.

» Je ne m'étonne pas de ce que vous me mandez dans votre n° 221 sur l'opinion où M. de Vergennes vous a paru être que la Russie ne s'intéresse que faiblement au commerce de la Pologne. Les apparences peuvent le faire juger. Il est cependant très vrai que je reçois constamment de Russie les assurances non équivoques de l'intention où l'on y est de porter le roi de Prusse à ne plus écraser notre commerce comme il le fait. Il est très vrai aussi que les soins que la Russie a donnés à cet objet ont cédé jusqu'ici à l'affaire regardée comme majeure de la pacification de Teschen. Cependant la Russie a fait des tentatives en notre faveur jusqu'à trois fois auprès du roi de Prusse depuis que le prince est en Silésie et le dernier mot que j'ai eu là-dessus de la Cour de Pétersbourg il y a huit jours portait que l'on ne se relâchera pas jusqu'à ce que l'on ait obtenu premièrement la cessation des infractions au dernier traité. Elles sont si énormes qu'au lieu de 12 % les douaniers extorquent communément jusqu'à 30 et 40 et même déjà quelquefois 50 et une fois jusqu'à 62 %, tandis que de l'autre côté le commerce et le transit pour la Silésie, qui devaient nous être ouverts, restent fermés. La Russie compte donc obtenir premièrement l'exécution stricte du traité de 1775, puis la conclusion d'un nouveau traité aussitôt que la paix de Teschen sera faite, événement qui, d'après mes dernières nouvelles, doit déjà être arrivé avant-hier, à moins de quelques incidents imprévus. La Russie me témoigne que la destruction totale du commerce de la Pologne et l'anéantissement de notre numéraire seraient un mal réel pour elle. Cela étant, tout ce que M. de Pont [1] aura ordre de faire en faveur du commerce de la Pologne ne pourra qu'être

[1] Agent diplomatique de la France à Berlin.

agréable à la Russie et j'espère que M. de Vergennes sera bien aise d'en être assuré par vous.... »

Du roi au comte de Monet.

« Varsovie, le 24 octobre 1783.

» Le détachement russe dont je vous ai parlé est en effet sorti de l'Ukraine; mais au lieu de rentrer par la frontière la plus voisine il traverse la Lithuanie dans sa largeur et vit à discrétion sur sa route.

» Le roi de Prusse, de son côté, suit avec constance ses vues et son système. Il veut ou assujettir ou anéantir Dantzig. Il a saisi le moment d'une guerre turque pour décider le partage de la Pologne; il prend celui où elle est imminente pour une nouvelle usurpation. Ses négociateurs n'ont d'abord demandé le passage des denrées sur le territoire de la ville que pour la consommation des villages prussiens et sous condition de payer les droits d'usage. Maintenant ils veulent ce passage pour une quantité indéfinie de denrées et sans payer aucun droit. Ils font des crimes aux magistrats des imprudences d'une populace mutinée et leur prescrivent des humiliations et des excuses. Ils qualifient d'attentats énormes et publics quelques excès particuliers et désavoués et prétendent apparemment autoriser sous le nom de représailles des desseins hostiles et des usurpations. Peut-être espèrent-ils réduire les citoyens à ce délire du désespoir où la témérité des mesures semble justifier le dernier des coups de la tyrannie ou les obliger à se précipiter eux-mêmes dans le bûcher allumé pour leur supplice.

» Les démarches préliminaires aux plaintes ministériales sur l'infraction des traités faite par l'empereur n'ont encore rien opéré. L'édit qui les blesse est public. Le gouvernement exige une signature des sujets mixtes en forme de soumission à l'édit. Il nous est revenu que le prince de Kaunitz avait fait les représentations les plus vives à l'empereur et les avait motivées par tout ce que la politique a de plus raisonnable en faveur de la probité. Tout cela a été inutile et sans fruit.

» Ce qu'il y a de plus fâcheux dans notre situation, c'est

qu'aucun de nos trois voisins n'a le droit de parler aux autres pour la justice. Tous sont coupables envers elle et tout ce que l'un d'eux pourrait dire en sa faveur lui serait rétorqué par l'autre. De là résultera sans doute l'inutilité de nos démarches et de nos plaintes. »

Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, n'avait pas été autorisé à occuper Dantzig lors du premier partage de la Pologne. Il désirait cette ville à cause de son importance commerciale, et toute la vallée inférieure de la Vistule qui séparait la Prusse orientale de la partie occidentale de ses Etats. On a pu voir dans les quelques lettres qui précèdent quelle énergie il déployait pour arriver à son but, et avec quelle duplicité il cherchait à provoquer des désordres dus à l'indignation du public, désordres dont il s'empresserait de se servir pour légitimer des interventions nouvelles et plus graves considérées comme de simples représailles. Cette correspondance et ces faits ont présenté récemment une actualité tragique sur laquelle il est inutile d'insister. Ajoutons seulement que la Prusse dut encore attendre plus de dix ans, soit le second partage de la Pologne, pour assouvir son ambition et obtenir Dantzig et la Prusse occidentale. Ce furent dix années de souffrance pour cette ville.

L'Autriche n'était pas plus aimable que la Prusse envers la Pologne et son gouvernement. Il lui arrivait parfois d'agir avec un cynisme qui, même à notre époque où l'on s'est familiarisé avec les violations du droit, peut paraître extraordinaire.

Je cite encore, à ce sujet, deux lettres de Maurice Glayre au comte de Monet :

Maurice Glayre au comte de Monet.

« Varsovie, le 31 janvier 1781.

» Voici un événement dont vous devez être instruit.

» Dans le courant de l'année 1776, un nommé baron Julius, joueur et fripon de profession, passa en Pologne, chassé du service autrichien. Il exerça son métier pendant deux ou trois ans avec un tel succès qu'il se fit un fonds considérable quoiqu'il vécût dans la plus grande aisance. En 1778, époque de la guerre pour la succession de Bavière, il voulut se faire un mérite auprès des souverains, et se mit à faire le métier dangereux d'enrôleur. Malgré les soins qu'il prit pour échapper à l'œil du gouvernement, il fut découvert et saisi et enfin jugé par le tribunal de la Diète. Il fut condamné au bannissement du royaume et à la confiscation de ses biens.

» La Cour de Vienne, par un acte de despotisme le plus outrageant, a demandé que ce jugement soit cassé. On lui a répondu qu'il n'existait aucun pouvoir en Pologne qui pût casser un jugement de ce tribunal. Elle s'est adressée à la Cour de Russie. Celle-ci, pour décider avec connaissance de cause, a demandé au roi d'être mise au fait de la procédure contre Julius. Elle a été mise sous les yeux de l'impératrice qui fit déclarer au ministre de Vienne qu'elle trouvait la procédure bien faite et l'arrêt équitable. Mécontent de cette décision, l'empereur a ordonné le séquestre des biens de tous les Polonais qui en possédent en Galicie, de tous ceux, s'entend, qui jouent un rôle distingué dans l'Etat, le maréchal Rzévuski, le frère aîné du roi, etc. On a porté à l'impératrice des plaintes des Polonais. Elle leur a fait déclarer qu'elle prenait cette affaire à elle et qu'elle ne souffrirait pas qu'après l'avoir prise pour arbitre on se jouât de sa décision. Nous attendons l'effet de cette déclaration énergique... »

Maurice Glayre au général de Monet.

« Varsovie, le 24 mars 1781.

» ... L'affaire de Julius a fini comme tout finit aujourd'hui : le plus faible n'a pour lui que la raison. Les amis (si le faible peut en avoir) le plaignent, l'encouragent d'abord par quelques belles phrases de secrétaire, puis concluent par lui conseiller de s'accommoder. L'accommodement s'est donc fait moyennant

12000 ducats qu'il faut payer au scélérat que l'empereur protège. Tout cela est la petite pièce du démembrement de la Pologne.

» Vous paraissez vous étonner du peu de notices que vous recevez de ce pays-ci. Je vous avoue, mon cher général, que je ne me porte jamais sans ordre à vous en donner, parce qu'il n'est pour moi rien de si odieux que d'être l'historien des absurdités du gouvernement polonais et de leurs résultats. Voilà mon secret ; ne me trahissez pas... »

On aurait pu croire que la Russie prendrait parfois la défense de la Pologne avec plus de vigueur et de succès. La part prépondérante prise par elle aux intrigues qui avaient conduit au premier partage ne lui permettait malheureusement pas de se draper d'un manteau d'innocence pour donner des conseils à ses voisins. Stanislas-Auguste se rendait compte de cette situation et de ce qu'elle avait de douloureux et de menaçant pour l'avenir de son pays. On a vu dans sa lettre du 24 octobre 1783 de quelle manière il exprimait cette pensée : « Aucun de nos trois voisins n'a le droit de parler aux autres pour la justice. Tous sont coupables envers elle et tout ce que l'un d'eux pourrait dire en sa faveur lui serait rétorqué par l'autre. De là, sans doute, l'inutilité de nos démarches et de nos plaintes. »

Ces pensées de Stanislas-Auguste, imprégnées de résignation et de philosophie sont une des choses les plus justes qui ont été écrites sur le long martyrologe de la Pologne et elles sont restées d'une actualité douloureuse jusqu'à notre époque.

EUG. MOTTAZ.

POÉSIES

Nous avons le plaisir de publier quelques-uns des morceaux de vers dont l'université de Lausanne a couronné récemment l'auteur en décernant le prix Follope à M. Jean Nicollier. Nous saluons ces débuts dans une carrière littéraire que nous souhaitons féconde et brillante.

M. M.

Le présage.

Ta trirème, cher hôte, a glissé sur le sable.
Déjà sa voile bat au gré de l'air salin ;
Ah ! répands sur l'autel, offrande aux dieux marins,
Le vin d'une outre pleine et deux fois vénérable !

Sur les flots déchirés par tes rames d'érable,
Plein d'orgueil, confiant dans le jeune Destin,
Tu ne songeras plus à mon bras qui t'étreint.
Que le perfide Vent te soit donc favorable !

Triste, je foulerai la plage familière
En invoquant, fidèle, attentive à lui plaire,
L'enfant qui porte l'arc et brandit le flambeau.

Car mes yeux effrayés, fouillant l'horizon clair,
Ont vu, aigle divin, vautour sombre, ou corbeau
Surgir un oiseau noir qui volait vers la mer.

Regrets.

Quittant la plaine endormie
De silence et d'obscurité,
Les patineuses sont parties.
Le soir tombe, pur et figé.

La glace vibre. Il fait du vent,
Le silence se désagrège ;
Voici que glisse sur la neige
Un reflet bleu, frêle et mouvant.

Le soir est là, couleur de lie
Et l'ombre glisse à l'horizon.
Il faut se faire une raison :
Les patineuses sont parties....

Propos vains et serments futiles,
Tout ce que fut l'après-midi,
Le souvenir s'en perd, fragile ;
Pourtant ses lèvres m'ont souri....

Adore, ô mon cœur inconstant,
Le calme de ce paysage
Et vois : dans la brume d'argent,
Le clair de lune se propage.

Parfois je voudrais....

Parfois je voudrais, las de douter et d'attendre
L'impossible bonheur qui ne viendra jamais,
Ah ! fuir la chambre chaude où ma lampe mourait,
Pour bondir au dehors, sans crainte et sans comprendre.

Le grand ciel exalté penche sur les collines
Sa face de lumière, de soleil et d'été.
L'aube est comme le front du jour émerveillé ;
Je respire à plein corps l'heure ardente et divine.

Connais ta force, cœur battant, cœur en émoi !
Je défaille soudain par crainte de l'espace,
Mon visage trahit la douleur et l'angoisse
Et l'argile du seuil meurtrit toujours mes doigts.

Mon pas avait l'orgueil du triomphe ; mes yeux,
Le geste de ma main étaient victorieux.
Mais, sous l'ardeur du ciel qui rit à son aurore,
Ma crainte est d'un blessé qui voudrait vivre encore.

JEAN NICOLLIER.

CHRONIQUE ALLEMANDE

L'histoire et la chronique. — La révolution dans une petite ville du nord. — L'Allemand docile et discipliné. — Le président Ebert. — Madame la présidente dans son intérieur. — Weimar ou Berlin. — Le problème de la capitale. — Socialistes impérialistes. — Les livres.

On commence à faire la chronique de la Révolution. La chronique n'est pas l'histoire, mais elle aide à la comprendre. Qui peut, du reste, se flatter de posséder la vérité en histoire? Un critique, M. Louis Bourdeau, a écrit un gros livre, *L'histoire et les historiens,* pour prouver que l'histoire n'est et ne saurait être une science. On s'en doutait déjà. Mais est-ce une raison pour soutenir que l'histoire est « la moins honorable des œuvres d'imagination ? » M. Bourdeau, qui décidément manque d'imagination, ne saurait goûter le charme d'Hérodote, de Tacite ou de Michelet, ces chroniqueurs émérites. Voltaire, qui était lui-même un chroniqueur plaisant, disait : « Réduisez l'histoire à la vérité, vous la perdez; c'est Alcine dépouillée de ses prestiges. »

Il nous a donc plu de feuilleter les chroniques de ce nouveau et considérable événement qu'est la révolution allemande. Sans doute elles ne nous font point tout connaître, mais elles révèlent bien des traits curieux qui aident à fixer la vérité. Ce qui d'abord m'a frappé, c'est combien vrai est le mot de Marat : « Pour une grande partie du peuple, la révolution n'est qu'un opéra. » Ecoutez, par exemple, cette narration de la révolution allemande dans une petite ville du nord de l'Allemagne d'esprit paisible et conservateur : « Quand on apprit, dit son chroniqueur, que la république venait d'être proclamée à Berlin et que l'empereur était en fuite, on ne s'en étonna point trop ; on s'y attendait. Ces nouvelles n'en causèrent pas moins un vif émoi. Immédiatement les rédactions des journaux sont assiégées, on s'arrache les *Extra-Blatt* et l'on y lit avec satisfaction

que l'ordre règne à Berlin et que des conseils de soldats sont partout formés. Evidemment on ne peut rester en arrière des autres villes et le soir même on procède aux élections. Les camarades et les officiers les plus aimés sont nommés et ils entrent aussitôt en fonctions. Il va de soi que l'obligation du salut militaire, la retraite, le ceinturon sont immédiatement abolis. Bientôt après une assemblée de citoyens élit un conseil d'ouvriers dont le premier acte est de proclamer sur une affiche sang de bœuf que tout vol et tout pillage sera puni de mort. Ainsi sont accomplis les vœux de tous, sauf celui de l'alimentation. Tout se passe dans un ordre parfait. On dit : « Les ouvriers et les soldats n'ont-ils pas organisé dans d'autres villes de grands cortèges, pourquoi n'aurions-nous pas le nôtre ? » Aussitôt fait que dit. Le lendemain, de bonne heure, ouvriers et soldats, un brassard rouge à la manche, marchent au pas, militairement, en bon ordre, précédés du drapeau rouge. Chacun s'étonne d'un si long cortège dans une ville qui compte à peine vingt mille habitants. Tous défilent sans bruit, sans cris séditieux, sans chansons. Arrivé sur la place du marché, le cortège se disloque et l'on se groupe autour des orateurs qui sont applaudis consciencieusement. Tout se termine par un triple hourrah poussé en l'honneur de la République. »

N'est-il pas charmant ce petit tableau et ne donne-t-il pas au surplus une excellente leçon d'histoire ? On dit couramment que malgré la révolution la mentalité de l'Allemand n'a point changé et que celui-ci reste le peuple discipliné et docile qui attend toujours le mot d'ordre d'en haut. Un tel récit illustre de façon éclatante cette vérité.

Un autre récit intéressant du chroniqueur est celui de l'entrée en fonctions du président Ebert. Ce fut à Weimar, le 12 février. Le hasard voulut que pour cette élection le sort désignât comme premier votant Ebert lui-même, sur le nom duquel les principaux partis s'étaient déjà ralliés. « Tous les yeux, dit notre chroniqueur, se dirigèrent sur lui lorsqu'on le vit s'avancer avec un sourire aimable vers l'urne. Sur son bon et franc visage, malgré la peine qu'il se donnait pour paraître maître de lui-même,

on lisait un certain embarras. Revenu à sa place, il feuilletait mécaniquement les notes de son discours, nettoyait ses lunettes et feuilletait de nouveau ses notes. Pendant que les noms des députés retentissaient dans l'hémicycle, des centaines de jumelles étaient braquées des tribunes sur cet homme en redingote noire qui semblait l'incarnation du bourgeois solide. Enfin la voix du président annonça le résultat : Ebert était nommé par 277 voix sur 357. Le président, après avoir cité le chiffre, ajouta : « M. Ebert accepte-t-il ? » D'une voix nette et forte Ebert répondit : « J'accepte d'être président de la République allemande. » On applaudit et les applaudissements redoublèrent lorsqu'il jura de rester fidèle et dévoué au peuple. « Jamais je n'oublierai mon origine, dit-il avec une fierté calme ; toujours je me souviendrai que je suis sorti de la classe ouvrière. »

On dit beaucoup à l'étranger que la République allemande n'est qu'un simulacre de république, ou, si l'on préfère, une république camouflée. Il se peut que bien des actes des gouvernants donnent crédit à cette idée, mais ce dont on ne peut douter, c'est de la sincérité du président Ebert. Homme du peuple, il ne joue nullement la comédie et au milieu des honneurs il a le bon goût de rester simple. « Pendant qu'il parlait à l'Assemblée de Weimar, relate le chroniqueur en question, je ne pouvais détacher mes yeux d'une des loges où se trouvait une brave et bonne femme, vêtue très simplement et qui écoutait avec dévotion les paroles de l'orateur. C'était Mme la présidente Ebert en robe noire et blouse blanche. » Et le même chroniqueur, relatant que cette dame irait prochainement loger au château de Bellevue, résidence désignée du président de la République, ajoutait, plein de compassion : « Pauvre Mme Ebert, je ne la vois guère faisant les honneurs du palais. On a fixé à 100 000 marks par an les frais de représentation et à 900 000 le traitement du président. C'est un million de marks qu'auront ces simples gens à dépenser par année. »

Simple et familier, le nouveau président semble ne rien vouloir changer à ses habitudes. Dès le début, il a pris les allures d'un président démocratique et, quand il reçoit, il a la cordialité

et la familiarité d'un président de la Maison-Blanche. Récemment, il donnait audience à des journalistes étrangers et, ma foi, il se tira fort bien d'affaire. « En redingote noire, qui moulait comme un uniforme son corps un peu replet, dit l'un d'entre eux, il allait de l'un à l'autre des journalistes, questionnant et causant sans raideur et sans la moindre gêne. Un homme moins robuste que lui aurait eu la voix enrouée, après avoir tant parlé. Lui, ne trahissait pas la moindre fatigue. Solide à son poste, comme Roland à Roncevaux, il continuait à causer lorsque l'un de ses secrétaires l'avertit que le moment était venu de prendre du repos. »

La simple femme du nouveau chef d'Etat allemand n'a pas échappé, elle non plus, à l'interview. Un rédacteur du *Lokal-Anzeiger* s'est rendu chez elle et a informé le monde de ses propos. Nous savons donc qu'avant d'occuper le palais désigné par la constitution, le président Ebert logeait dans un modeste appartement de la Treptowstrasse, au sud-est de Berlin ; que Frau Luise Ebert, née Rump, fille d'un humble ouvrier de Melchiorhausen près de Brême, n'ayant pas de domestique, faisait elle-même son ménage, qu'elle n'avait jamais eu peur de travailler de ses bras et qu'elle allait elle-même chercher son charbon à la cave. Et là, de près, il nous a fait le portrait de madame la présidente. « C'est, a-t-il dit, une femme de quarante-cinq ans, de grandeur moyenne, assez élancée et qui a conservé un air de jeunesse. Elle est vêtue d'une robe noire qu'elle a elle-même confectionnée. Elle regarde avec un calme fataliste le bouleversement qui s'est introduit dans leur vie. Elle et son fils aîné, qui est taillé sur le patron de son père, se rendent compte que la tâche ne sera pas très aisée. Fritz Ebert junior, qui a aujourd'hui vingt-quatre ans, a appris le métier de typographe, mais il est maintenant journaliste. Charles, dont on a fêté ces jours le vingtième anniversaire, vient d'être libéré du service militaire. Une fille, Mlle Amélie, âgée de dix-neuf ans, a un emploi dans un magasin ; mais, maintenant que « le père est président », elle n'ira plus à son « Geschäft ». Mme Louise raconte que dans les années nonante son mari a dû beaucoup « trimer »

pour nourrir la famille. Philosophiquement, elle conclut : « Il faut s'attendre à être attaqués à la fois du côté droit et du côté gauche, et le côté gauche ne sera pas le moins terrible. On ne manquera pas, dit-elle, de nous reprocher d'être des intrigants (*Streber*). Mais nous avons pour nous notre conscience : nous resterons toujours ce que nous sommes, sans renier la classe à laquelle nous appartenons. »

Je ne sais si l'interviewer a rapporté fidèlement les propos de madame la présidente, mais le coup-d'œil qu'il nous fait jeter dans le milieu ouvrier promu si soudainement aux honneurs n'est pas sans intérêt. Evidemment quelque chose de nouveau vient de faire irruption dans l'Allemagne prussienne et féodale.

— De grands changements aussi sont en train de s'accomplir dans la capitale de la Prusse. Jules Huret ne reconnaîtrait plus dans le Berlin de la révolution, sale, mal gardé, mal éclairé, mal administré, ce Berlin qu'il décrivait « gai et vivant, à l'aspect luisant et neuf », cette ville moderne à l'atmosphère de confort, de discipline, d'ordre et de progrès. Sans doute à la veille de la guerre la métropole de l'empire n'était plus la cité au « charme paisible » qu'avait célébrée Théodore Fontane. Les vieux Berlinois alors ne se consolaient point que leur cité, qui avait un cachet si particulier dans sa modernité, fût en train de devenir une ville de parvenus, au luxe criard et de mauvais goût, n'ayant guère de séductions que celles du plaisir et de la mode. Les vieilles cités allemandes qui ont un passé comme Cologne, Leipzig, Hambourg, Dresde, Munich, profitaient de l'occasion pour déblatérer contre la ville qu'elles jalousaient et prétendaient que Berlin, qui n'avait guère de monuments anciens et à peine deux ou trois maisons de commerce remontant à cent ans en arrière, ne pouvait aspirer à devenir la capitale de l'Allemagne entière. Aujourd'hui Berlin n'excite plus l'envie de ses rivales. La révolution, en un tour de main, a fait surgir une ville nouvelle, la ville du drapeau rouge, où des foules déchaînées en masses larges, compactes et sombres se déversent comme d'immenses torrents dans les grandes artères. « Par-

tout, dit un témoin oculaire des jours d'émeute, des bannières et des placards s'agitent au-dessus des têtes. Des affiches multicolores sont apposées sur tous les murs. Les escaliers des monuments, les sièges des fiacres ou des automobiles sont transformés en tribunes d'où des orateurs aux gestes extatiques ou violents haranguent la foule. Il y a d'étranges figures parmi les orateurs : à côté d'oiseaux de potence on trouve des fanatiques aux yeux inspirés ou hagards. L'image vient en aide au discours ou au placard et la fantaisie la plus échevelée se donne carrière. On n'a jamais fait une si grande orgie de papier que dans ces temps de restriction du papier. »

Une ville où la révolution s'est déchaînée d'une manière si désordonnée ne pouvait servir, on le conçoit, de siège à l'Assemblée nationale, et Berlin, politiquement, s'est vue détrôner par Weimar. On n'a point manqué d'opposer, surtout à l'étranger, la petite ville de culture et d'art qui personnifie la vieille Allemagne poétique, rêveuse et penseuse, à la capitale de l'Etat puissamment centralisé et militarisé et l'on en a conclu que c'était sans doute un signe de bon augure en faveur de la résurrection de l'Allemagne fédérative que réclament quelques Allemands sensés. Je ne crois pas qu'on doive s'abandonner à de telles espérances. Si Weimar a été préféré à Berlin, c'est pour des raisons tout autres que la culture et la politique fédéraliste. Il ne s'agit, en effet, dans l'esprit des gouvernants que d'une mesure de caractère transitoire, qui a été imposée par des temps troublés. Peut-être à côté de cela a-t-on voulu donner une certaine satisfaction aux sentiments qui s'exprimaient à l'étranger et même dans l'Allemagne du sud et de l'ouest, mais ce n'est qu'en attendant des temps meilleurs et Weimar ne reste qu'un beau nom pour la galerie. Le correspondant berlinois de la *Gazette de Zurich*, toujours bien informé, le disait l'autre jour : « Quand l'Allemagne après la révolution se sera retrouvée, le cri de « Los von Berlin » que l'on pousse aujourd'hui cessera de se faire entendre. C'est pourquoi, dès maintenant, les Berlinois doivent se préparer à ce moment. On n'efface pas du jour au lendemain le passé d'une ville. L'empire ne doit pas

oublier que ce Berlin calomnié a été pendant près de cinquante ans le cerveau, la force intellectuelle centrifuge de la nation. De tels organes ne se laissent pas transporter ou bouleverser sans que l'organisme tout entier en soit mortellement atteint. Berlin, pour le bien de l'empire, doit rester Berlin. On ne peut admettre que la résidence d'un petit Etat dont l'unique droit de légitimation est les lauriers qu'elle a cueillis pendant les temps lointains de la littérature classique enlève à une ville de trois millions d'habitants le rôle de conducteur de la nation. »

En Allemagne il y a plus de gens qu'on ne croit qui n'ont rien appris et rien oublié.

— A l'étranger aussi il ne manque pas de gens qui ne veulent pas comprendre ou dont les yeux restent fermés à la réalité. On n'a peut-être point chance de les convaincre de leur erreur, mais du moins peut-on empêcher de faire du mal en mettant en garde le public contre leurs enseignements. C'est ce que vient de faire M. Charles Andler dans un petit volume, *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*, dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913)[1]. Jaurès croyait à la bonne foi et à la sincérité du socialisme allemand qu'il avait surtout appris à connaître dans les congrès où on lui faisait fête et flattait son orgueil. M. Andler, homme d'études et historien, avait dépouillé des dossiers d'ouvrages et d'articles de socialistes allemands. Il y avait fait de singulières découvertes, celle-ci entre autres qu'en cas de guerre, même de guerre d'agression, la presque totalité des socialistes allemands marcherait comme un seul homme derrière le gouvernement, dans la conviction que cette guerre pourrait servir le prolétariat allemand. Déjà Bebel l'avait fait entendre il y a plus de trente ans dans son fameux livre, *La femme*, où il développait des projets coloniaux. Plus tard, au congrès d'Amsterdam, il avait déclaré que « l'empereur allemand est au-dessus des partis. » En 1905, dans l'affaire marocaine, le même Bebel fut tout à fait du parti conquérant, et il alla même jusqu'à accuser le gouvernement

[1] Paris, Bossard, 1919.

allemand de tiédeur. En 1911 enfin, au congrès de Iéna, il prononça ces paroles mémorables : « La question du désarmement ne nous séparera plus. Le mot d'ordre n'est pas de désarmer, mais d'augmenter les armements. » Pour avoir dénoncé alors ces paroles, M. Andler encourut les foudres du parti socialiste français, surtout de Jaurès, qui l'accusa de faux. Bebel avait tout simplement retouché ses paroles pour les livrer à la publicité, en faisant suivre les mots : « Le mot d'ordre » du correctif « pour l'Europe bourgeoise. » Maintenant on n'a plus de doute qu'un grand nombre de socialistes allemands favorisaient sous main les armements et M. Andler en fournit des preuves nombreuses, en citant Hildebrand, Hilferding, Schippel, Quessel, Südekum, Leuthner, socialistes-impérialistes bon teint. « Il n'y a dans l'Europe occidentale, dit Leuthner, qu'un seul Etat moderne au plein sens du mot : c'est l'Allemagne. » Il faut lire le petit livre de M. Andler, riche en enseignements ; il y est prouvé que la trahison des socialistes allemands pendant la guerre a été préparée par de nombreuses trahisons avant la guerre.

— Un essai de psychologie historique qui mérite d'être signalé est celui que M. Henri Berr, directeur de la *Revue de synthèse historique*, publie sous ce titre : *Le germanisme contre l'esprit français*[1]. Ce n'est point une œuvre de polémique, comme on pourrait le croire. Après tant d'autres, M. Berr reprend le thème de la science française, qu'il définit l'« effort de constituer la science objective et formuler des vérités universelles » pour l'opposer à la *Wissenschaft* allemande, orgueilleuse, ambitieuse, dominatrice. Toute la science allemande, certes, n'est pas ainsi ; mais le savant allemand, même le plus idéaliste, n'oublie jamais qu'avant de servir l'humanité, il doit servir son pays. De là ces étranges aberrations que l'on constate dans sa science. M. Berr n'a pas voulu dire autre chose. Son exposé clair et lumineux est mis sous l'égide de Descartes, « patron intellectuel de la France, saint de la pensée française. » C'est dire que, dans ce petit livre, il y a beaucoup de bon sens et de ferme raison.

ANTOINE GUILLAND.

[1] Paris, la *Renaissance du livre*, 1919.

CHRONIQUE RUSSE

La conférence de la paix et la Russie. — Kokovtsev, Sazonov, Lvov, Milioukov. — Une *Histoire de la Révolution russe* en trois mois. — L'intervention armée. — La proposition du président Wilson et de Lloyd George. — Les bolchévistes cités en conciliation. — Causer, ce n'est pas toujours s'entendre, mais cela aide à mieux se pénétrer. — — L'unité socialiste. — La nouvelle charge de Gorki. — Kropotkine adhère au bolchévisme. — Antisémitisme et sionisme. — *Khad-Gadiá*. — L'université du Mont des Oliviers et les Kabbalistes de Russie. — — L'école de Safed. — Nouveaux pays slaves. — Un mot de Voltaire. — Tout comme auparavant.

Dès l'ouverture du congrès de la paix, d'où la Russie est bannie, on a vu s'abattre sur Paris toute espèce de Russes, notamment des rescapés de l'ancien régime. Nous avons revu MM. Kokovtsev, Sazonov, le prince Lvov, Milioukov, etc. M. Kokovtsev, ancien ministre des finances du tsar, n'est pas venu pour contracter un nouvel emprunt. « Je ne suis chargé d'aucune mission, a-t-il déclaré à un journal du matin. Je suis de passage à Paris à titre privé. J'ai déposé ma carte chez les ministres, les anciens ministres, etc. On sait que je suis ici.... Vous voulez savoir si je suis toujours tsariste? Puisqu'il n'y a plus de tsar ! Je m'accommoderais volontiers d'une république libérale. » M. Sazonov, ex-ministre des affaires étrangères, dont l'hostilité systématique à l'indépendance de la Pologne est connue, est d'accord avec M. Kokovtsev. Selon lui, « le retour à l'ancien régime est impossible. Personne ne le désire. Le mot monarchie n'est même plus prononcé chez nous. » Le prince Lvov, président du premier gouvernement provisoire et chef du gouvernement actuel d'Omsk, ne cache pas sa sympathie pour l'amiral Koltchak. « C'est un pur démocrate ! » Or, même les menchévistes luttent contre Koltchak. Il n'est pas inutile de rappeler que le prince Lvov est sorti au mois de juillet 1917 du gouvernement provisoire de coalition parce qu'il n'a pas voulu

accepter le projet de loi agraire que le gouvernement s'était engagé à soumettre à la Constituante et en faveur de laquelle se sont prononcés tous les congrès des paysans et vingt millions d'électeurs à la Constituante.

L'apparition à Paris de M. Milioukov et ses déclarations ont particulièrement étonné le monde. Jamais Milioukov ne s'est adressé aux Allemands pour leur faire aucune proposition [1]. Ce sont les Allemands qui vinrent le trouver à Kiev. Il y eut trois entretiens entre lui et eux. Lors de ces conversations, il ne s'est engagé en rien au détriment des Alliés. Rien n'est changé aux relations de Milioukov avec son parti, les Cadets. Il y a eu divergence de vues sur les questions de tactique. Milioukov avait conçu l'idée d'une action commune de l'Ukraine, du Don et de « l'armée volontaire » contre le bolchévisme de Moscou. Il espérait parvenir ainsi à reconstituer l'unité de la Russie. Le comité central des Cadets comptait sur ses pourparlers avec les Alliés au sujet de la reconstitution d'un front oriental et de l'intervention japonaise. Depuis sa démission, M. Milioukov n'a pas cessé de travailler par ses discours, articles, pamphlets politiques et de lutter contre l'indécision et l'inertie des socialistes modérés. Obligé de se cacher pendant trois mois dans une petite ville, non loin de Rostov, il employa « cette période d'inactivité forcée » à écrire le premier volume de l'*Histoire de la Révolution russe,* « qui paraît en ce moment à Kiev. » Déjà ! Sans garantir l'objectivité de cette *Histoire*, écrite en trois mois, je souhaite que les volumes à venir absorbent totalement l'activité de l'ancien ministre des affaires étrangères. L'historien pressé, incomplet et partial est toujours plus inoffensif que le politicien trop agité.

Je vous ferai grâce d'énumérer ici tous les anciens ministres, ambassadeurs et autres Excellences russes qui rôdaient et rôdent encore autour de la conférence de la paix. Tous ont la même chanson aux lèvres : l'intervention armée des Alliés en Russie,

[1] Voir notre précédente *Chronique*. Page 134, 3e ligne, il faut lire *minimalistes* au lieu de *maximalistes* ; 5e ligne, les Cadets *sont des girouettes* au lieu de *font des pirouettes*.

comme si le sang n'avait pas assez coulé ! Au fond, les tsaristes d'hier qui se disent aujourd'hui républicains espèrent que l'intervention à outrance amènerait la restauration de la Russie monarchiste. Autant de rêves envolés.

Le 22 janvier, la conférence de la paix, sur la proposition écrite du président Wilson, mais inspirée par M. Lloyd George, adopta une résolution qui marque une date mémorable dans l'histoire de la révolution russe et qui se résume en quelques lignes : reconnaissance sans réserve du droit du peuple russe à diriger seul ses affaires ; assurance donnée au peuple russe que nul ne peut songer à l'exploiter,qu'on veut au contraire l'aider avec abnégation et générosité ; offre de secours et d'appui pour sortir de sa détresse présente, etc. « Les représentants de tous les groupes politiques constitués en Russie sont invités à se rencontrer à l'île de Prinkipo (mer de Marmara) avec les représentants des puissances alliées et à conférer avec eux de la manière la plus libre et la plus franche en vue de fixer les désirs de toutes les parties du peuple russe et d'aboutir, si possible, à quelque entente ou à quelque arrangement au moyen desquels la Russie puisse arriver à travailler à ses propres desseins en même temps que des relations d'heureuse coopération seront instituées entre son peuple et les autres peuples du monde. »

Cette tentative, un peu hasardeuse, de conciliation tendant à établir une trêve entre les partis et à faire cesser la guerre civile en Russie, cet acte, l'un des plus nobles de l'histoire, provoque la fureur de tout le monde. Les prétendus représentants des faux gouvernements d'Omsk, d'Ekatérinodar, d'Archangel, etc., refusent de se rendre à l'île de Prinkipo. Ils veulent de la poudre et des balles. Le caractère anormal de la proposition qui leur est faite étonne d'abord et inquiète les bolchévistes. Comment ! Les Etats de l'Entente, qui ne leur ont envoyé jusqu'à présent que des anathèmes, leur adresseraient maintenant un message de paix, une offre de pourparlers ? Ils demandent des éclaircissements et font des réserves : il faut surtout que la conférence projetée ait la publicité nécessaire. Réflexion faite, le Sovêt est disposé à écouter et à discuter toute proposition sérieuse, il offre

la paix à l'Entente, il veut en finir avec l'état de guerre, avoué ou non, et pour y parvenir il propose les concessions les plus étendues : avantages économiques en compensation des créances qu'il reconnaît, etc. L'importance de ces concessions fait impression dans les milieux de l'Entente, mais personne ne bouge. Au moment où ces lignes sont écrites, on croit généralement que la réunion de Prinkipo n'aura pas lieu. L'échec est dû, avant tout, à l'intransigeance des soi-disant gouvernements d'Omsk, d'Ekatérinodar, d'Archangel, etc. L'Ukraine, la Lithuanie, l'Esthonie avaient accepté l'invitation que leur avait faite le congrès de la paix.

L'entrevue de Prinkipo aurait-elle pu avoir des résultats pratiques ? Cela est peu probable, car ni les bolchévistes ni les antibolchévistes n'auraient pu se résoudre à cesser l'âpre lutte de classes qui se livre en Russie. Cependant, tout le monde aurait plus à gagner qu'à perdre à une conversation. Causer, ce n'est pas toujours s'entendre, mais cela aide à mieux se pénétrer. Personne n'a le droit d'oublier, en dépit des préférences, qu'il s'agit de rendre la paix au peuple russe et de faire rentrer la Russie dans la Société des nations [1]. Cela vaut bien quelques concessions. Dans aucun pays les peuples ne veulent d'expédition en Russie. Il faut trouver autre chose, le plus tôt possible.

Je prie mes lecteurs de ne pas me faire dire ce que je n'ai aucune envie de dire. Nul ne nie « la terreur rouge », nul ne peut approuver le meurtre, même au nom de la nécessité révolutionnaire, mais il faut voir les choses comme elles sont. Il est compréhensible que la révolution russe trouve peu de faveur auprès d'une fraction de l'Europe. Tout événement historique d'importance a ses détracteurs. Mais à quoi bon verser l'injure sur des hommes qui sans doute ne sont pas tous des crétins et des criminels ? La simple justice, la simple prudence exigent que nous connaissions les événements que nous condamnons. Ceux qui redoutent les convulsions des peuples doivent avant tout cher-

[1] Au fond, nous n'aurons pas la Société des nations. Nous aurons sous ce nom une prolongation de l'Entente, une codification des alliances actuelles. Mais nous n'aurons pas ce que nous espérions.

cher à en comprendre les raisons. La détresse causée par la guerre, les révolutions qui en sont nées, il faut les examiner librement, d'un esprit pacifique. C'est folie d'admettre qu'on panse les plaies par la violence.

L'attitude de l'Europe envers la révolution russe a réalisé l'unité socialiste en Russie. Les menchévistes et de nombreux groupes socialistes révolutionnaires reprennent officiellement leur place dans les Sovêts, malgré les violences injustifiées dont ils furent l'objet depuis la prise de pouvoir par les bolchévistes, en novembre 1917. Ce rapprochement des socialistes russes des diverses écoles rend les maximalistes plus puissants que jamais.

Gorki a adhéré, sans doute définitivement, au bolchévisme. Lounatcharsky, commissaire à l'instruction publique, a conclu avec lui un contrat, par lequel le célèbre écrivain autorise la réimpression de ses œuvres et s'engage à diriger l'édition des œuvres des meilleurs écrivains étrangers de la fin du dix-huitième siècle, de tout le dix-neuvième et des contemporains. Il fera paraître, sous sa direction, un grand nombre de brochures illustrées sur les écrivains et les mœurs des différents peuples de l'Europe. Je crois Gorki peu apte à cette tâche immense. Il est dépourvu, selon moi, du sens critique littéraire, il ne doit pas connaître le mouvement intellectuel du dix-huitième et du dix-neuvième siècle dans toute sa complexité. Pourvu qu'il ne cherche pas, selon la manie russe, à découvrir des confidences, des confessions dans l'œuvre de ceux qu'il étudiera ! On commet souvent des infamies en voulant découvrir, à tout prix, des allusions biographiques dans l'œuvre, même abstraite, d'un écrivain. Les Russes découvrent facilement dans un texte ce qu'il n'y a pas. Rien n'est plus souple qu'un texte, on peut lui faire dire ce qu'on veut.

Un radio russe annonçait récemment que Kropotkine avait subi la même évolution que Gorki et qu'il avait proclamé sa solidarité avec le gouvernement des Sovêts. Ce sont deux recrues d'importance pour le bolchévisme.

Des pogroms antijuifs se sont produits ces derniers temps en Ukraine, notamment à Jitomir et à Berditchev. Depuis la révo-

lution, deux cents villes russes environ furent le théâtre de désordres antisémites. Au début, les antisémites n'osaient pas se montrer, mais un peu plus tard, profitant de la déception des masses, ils essayaient de diriger la colère du peuple contre les juifs.

On a vu même éclater des pogroms en Pologne[1]; cependant les juifs ont vécu pendant des siècles dans l'asile que leur avaient garanti les rois de Pologne. La Pologne indépendante s'est toujours montrée tolérante envers les émigrés israélites. Rien ne serait plus préjudiciable à la cause polonaise aux yeux du monde civilisé qu'un déchaînement de violence contre les juifs[2]. Malheur aux hommes et aux peuples qui, après cette terrible guerre, voudraient opprimer des hommes et des peuples d'autres races !

Les pogroms d'une part, la décision de la Grande-Bretagne de faciliter le développement national des juifs en Palestine, d'autre part, fortifient de plus en plus le mouvement sioniste en Russie et en Pologne. Jamais les sionistes n'avaient récité avec plus d'ardeur le poème *Khad-Gadiâ* que les juifs ont conservé et qu'ils déclament le jour de Pâques :

« Un chevreau, un chevreau, mon père l'acheta pour deux pièces de monnaie.... Un chat survint et mangea le chevreau, un chien survint et mordit le chat, etc. Alors vint celui qui est saint (béni soit-il !), et il tua l'ange de la mort, qui tua le boucher, qui tua le bœuf, qui but l'eau, qui éteignit le feu, qui brûla le bâton, qui battit le chien, qui mordit le chat, qui mangea le chevreau, — le chevreau, que mon père acheta pour deux pièces de monnaie. »

Voici comment on interpelle cette parabole. La Palestine, le chevreau, est dévorée par Babylone, le chat ; Babylone est renversée par la Perse, la Perse par la Grèce, la Grèce par Rome, jusqu'à ce qu'enfin les Turcs deviennent maîtres de la terre

[1] Voir le *Times* du 8 février 1919 et la *Westminster Gazette* du même jour.

[2] La Pologne ethnographique comprend 20 000 000 d'habitants, dont 3 000 000 de juifs.

sainte ; mais les Edomites (les nations de l'Europe) chasseront les Turcs et les Israélites seront rétablis dans leur terre.

La création d'une université juive à Jérusalem — sur le Mont des Oliviers — provoque l'enthousiasme des sionistes. L'université ne manquera pas de professeurs. Quel est le *melamed* (maître d'école) de Pologne ou de Lithuanie qui ne se croit pas savant, quel est le juif qui ne se croit pas digne d'enseigner n'importe quoi, n'importe où ? Les kabbalistes espèrent avoir une chaire à l'université. Les bases scientifiques de la Kabbale ne doivent pas être sans doute moins solides que celles de la métaphysique transcendantale ou de la théologie canonique. Le *Sépher ha Zohar*, qui contient un grand nombre de doctrines d'une étrange beauté, serait suffisant pour alimenter plusieurs générations de professeurs, sans parler des vieux Midrachim incorporés à la Kabbale.

La vieille Kabbale de l'époque qui vit éclore l'œuvre cosmogonique *Sépher Yetzira* (Livre de la Création) et cet étrange mysticisme combattu par Maïmonide, qui lui opposa le système analytique de la pensée pure, n'ont presque plus de disciples parmi les juifs russes et polonais. Les kabbalistes modernes se divisent en partisans d'Isaac Lourié (1532-1572), fondateur de la célèbre Ecole de Safed[1], et partisans de Sabbataï Cevi (1626-1676).

[1] Isaac Lourié vécut, pendant sept années, dans une maison isolée au bord du Nil, où le prophète Elie lui aurait révélé les mystères de la Kabbale et ordonné de se rendre à Safed (Palestine) pour les enseigner. Dans cette ville, il réunit autour de lui un cercle d'auditeurs enthousiastes, qui répandirent sa doctrine au loin. Le plus éminent parmi eux fut Khaïm Vital (1543-1620), qui, après la mort d'Isaac Lourié, publia l'enseignement de son maître, en quatre volumes, conservés de nos jours. Le système de Lourié, conçu dans un esprit opposé à celui du Talmud et de l'ancienne Kabbale, dépasse en extravagantes fantaisies les idées du *Zophar* et du *Sépher Yetsira*. (Le livre de prières des Israélites russes contient un cantique — acrostiche — dédié à Isaac Lourié.) Plus tard, Sabbataï Cevi reprit le « système » de Lourié, noyé dans une philosophie mystique nébuleuse.

Gustav Karpeles, *Geschichte der jüdischen Literatur*, p. 280-312. Zweiter

Il est certain que la renaissance de la Palestine est une date capitale, non seulement dans l'histoire d'Israël, mais dans l'histoire du monde. La réalisation de l'idéal sioniste peut, dans tous les cas, faciliter le mouvement d'émigration des juifs de Russie et de Pologne, mais le rêve sioniste ne se réalisera jamais totalement; d'abord, la Palestine ne peut pas absorber tous les juifs russes et polonais; ensuite, on comptait en Palestine, avant la guerre, 700 000 habitants dont 125 000[1] juifs seulement. Les non-juifs prétendent, avec raison, avoir leur petite place au soleil.

En somme, que va-t-on faire de la Palestine? Une nouvelle Egypte? L'avenir nous le dira. La guerre laisse l'univers dans une situation infiniment complexe et trouble. Comment vont s'organiser les quatre ou cinq nationalités encore à l'état d'ébauches? Quels seront les futurs rapports des nations slaves, qui naissent ou ressuscitent, avec l'ancienne Russie? Dans son premier message au parlement tchéco-slovaque le président Masaryk déclara que la Bohême doit devenir une digue contre la Russie. C'est aussi le rêve de la Pologne. D'autre part, les rapports des Tchèques et des Polonais laissent à désirer: ils se battent à propos de la Silésie, et les Polonais luttent contre les Ukrainiens et les Lithuaniens. La manière dont les Italiens occupent les territoires yougo-slaves situés sur le bord oriental de la mer Adriatique suscite chez les Yougo-Slaves un très vif mécontentement. Le poète Gabriel d'Annunzio trouve possible d'insulter, peu poétiquement, les Croates. Le problème serbo-roumain dans le banat de Temesvar manque de précision. Les Bulgares et les Serbes ne veulent pas encore s'embrasser.

Tandis que partout la vie quotidienne devient de plus en plus dure, les impérialistes, enivrés de victoire, remettent au vent tous leurs panaches d'antan. Partout on voit se former des groupes d'hommes, peu nombreux, mais forts par la sincérité

Band. Zweite Auflage. Berlin, Poppelauer, 1909. — *Histoire de la littérature juive d'après G. Karpelès*, par J. Bloch et E. Lévy, p. 509-513. Paris, Leroux, 1901.

[1] Le chiffre total de juifs dans le monde entier est de 11 082 000.

de leurs convictions, dont le but est de s'opposer dès le début à l'impérialisme déguisé de ceux qui n'ont rien compris aux catastrophes de ces dernières années, mais partout le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et à être libres chez eux est déjà menacé. Tous les nouveaux pays sont impatients de vivre et de croître, tous serrés les uns contre les autres, tous opposés par les intérêts, empiétant les uns sur les autres. Partout les intérêts nationaux sont plus puissants que les intérêts généraux de l'humanité. La mêlée des races s'aggrave partout de la lutte des classes, elle est particulièrement sérieuse chez les Slaves. La Pologne, à peine libérée, se déchire déjà, ce n'est pas la musique de Paderewski qui adoucira les mœurs politiques. Et nous savons depuis longtemps que les Slaves périssent bien plus par leur propre désunion que par l'effort de leurs adversaires. Que l'avenir nous réserve-t-il? Allons-nous voir la paix s'établir dans les Balkans ou l'Europe va-t-elle devenir un pays des Balkans?

C'est vers Paris que sont tournés les regards de toute l'humanité. Les délégués des peuples du monde entier s'y réunissent pour mettre fin à l'œuvre d'extermination qui a duré cinquante mois, pour jeter les bases des futures relations internationales, pour calmer les esprits, pour pacifier les mœurs. Oeuvre gigantesque! La guerre sera-t-elle abolie? Avons-nous assisté à la dernière des guerres? Quand la Législative de la révolution française appelait les citoyens au secours de la patrie, pour laquelle « tout Français doit vivre ou mourir », elle proclamait déjà que cette guerre nécessaire était la guerre de la liberté contre la servitude et serait la dernière des guerres.... Hélas!... La révolution russe commence par créer une armée rouge; la Pologne libre, la nouvelle république tchéco-slovaque s'arment....

Les hommes sont-ils donc condamnés à tourner sans cesse dans le même cercle, à garder les mêmes préjugés, les mêmes indécisions, à recommencer les mêmes épreuves qui leur ont coûté tant de sang? Seront-ils encore longtemps incapables de discerner le bien et le mal, le régime le plus conforme à la jus-

tice, le plus en rapport avec le génie et la grandeur du genre humain ? Voltaire[1] aurait-il raison : « En général, les hommes sont sots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, et fripons quand ils sont faibles. » Les hommes n'ont pas changé depuis Voltaire et ils ne sont pas devenus meilleurs depuis la grande guerre, et pourtant à l'école de la douleur la conscience devient généralement plus impérieuse et plus clairvoyante.

La complexité des questions qui sont soumises au Congrès de la paix et les contradictions où il se débat sont infinies. Je ne suspecte pas la bonne volonté des congressistes ; peut-être pourrait-on leur reprocher de pérorer un peu trop dans les salons clos du quai d'Orsay et de ne pas s'apercevoir que leur idéal s'éloigne à mesure qu'ils en discutent. Nous ne connaîtrons pas avant le mois de juin l'œuvre de la conférence, espérons qu'elle apportera au monde les apaisements immédiats qu'il réclame, mais j'ai idée qu'aucune harmonie finale ne sortira des conflits en lutte depuis cinq ans, ni aucune réponse définitive aux problèmes qui nous tourmentent. En bloc, les hommes continueront comme auparavant leur agitation fébrile et inconsciente. A peine chez quelques-uns le rythme intérieur deviendra plus intense, plus inquiet, plus douloureux.

Ossip-Lourié.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Le bolchévisme et la Suisse. — Le bolchévisme dans le socialisme. — Les socialistes neuchâtelois se désolidarisent. — Raisons de ne pas craindre. — Pourquoi le sieur Nobs calomnie la presse romande. — L'accès de pudeur de la *Berner Tagwacht*. — Où en est notre démocratie : un livre de M. Félix Bonjour. — La morale et le commerce, d'après M. Scheurer. — Le programme futur de la Croix-Rouge.

Les événements se précipitent autour de nous et les incidents de notre vie romande, ceux même qui se produisent dans la Suisse entière, semblent peu de chose dans la tragédie mondiale.

[1] *Dieu et les hommes*, ch. I.

Mais ce qui est peu de chose pour le monde est beaucoup pour nous. D'ailleurs, nous allons subir une épreuve qui ne manquera point de signification générale.

Une vague de fond nous vient de Russie, d'Allemagne, de Hongrie ; elle atteint déjà l'Italie. Nous submergera-t-elle ? Ou bien la force de résistance qui se révélera dans le peuple suisse justifiera-t-elle les principes de notre démocratie, de notre éducation nationale, de nos institutions ?

C'est de la Suisse que je veux traiter, particulièrement de la Suisse romande. Je n'entends point empiéter sur les attributions de notre éminent chroniqueur politique. Mais nos affaires sont liées à celles de l'Europe et l'Europe va vivre une heure de doute et de danger. La menace bolchéviste s'y déclare dans toute sa gravité. Comment cela s'est-il fait ?

En Allemagne, en Hongrie, la conspiration des gouvernements vaincus avec les chefs du prétendu prolétariat éclate d'évidence. La tyrannie d'en haut cherche à se rajeunir à l'aide de la tyrannie d'en bas. Calcul habile, s'il n'était déjà déjoué : exciter la pitié de l'Europe sous prétexte que la révolution est née de l'excès de la misère ; faire craindre la contagion révolutionnaire et obtenir de ceux qui voudront l'éviter une paix hâtive et favorable ou, au pis aller, désarmer l'Entente par des troubles sociaux, réduire les vainqueurs à la condition de vaincus, grâce à la désorganisation de leurs armées, et se retrouver leurs égaux en puissance, dans l'anarchie générale. Le bouleversement universel serait extrêmement profitable aux empires vaincus parce qu'ils s'affranchiraient de tout devoir de restitution, de restauration, probablement de toute indemnité et conserveraient l'avance de leurs industries bien outillées sur les concurrents préalablement dépouillés, razziés méthodiquement et qui seraient hors d'état de se reconstituer.

En tout cas, ceux qui ne voient dans le bolchévisme qu'un déchaînement spontané des fureurs populaires se trompent autant qu'il est humainement possible de se tromper. On sait, par exemple, que le comte Carolyi était en rapports avec les bolchévistes russes de Pétrograd dès le 11 novembre 1918. Le bolché-

visme est une machine politique dissimulée sous une apparence de mouvement social.

La question qui nous touche est de savoir s'il se déclarera chez nous avec la même audace qu'il a pu se permettre ailleurs et s'il nous causera les mêmes maux.

Nous avons des bolchévistes. Ils ne sont pas en force dans la Suisse romande. C'est à Bienne, à Pieterlen, dans le Jura bernois et dans la Suisse allemande, surtout à Zurich et à Berne, qu'ils ont leurs centres d'action les mieux établis. Ils se livrent à une propagande active auprès des soldats pour créer des conseils régionaux d'ouvriers et de soldats. A Berne, les inscriptions dans la « garde rouge » se montaient, il y a peu de jours, à 314.

Le soin principal des chefs est d'organiser des groupes d'hommes de confiance qu'ils aient en main entièrement et qui entraînent la masse du parti socialiste. Car nos bolchévistes forment, parmi les socialistes, un parti dans un parti.

Dès lors le problème se définit assez clairement. C'est au sein du parti socialiste que se jouera la première manche. On nous annonce qu'en Italie le parti socialiste se détourne de l'Internationale et fait alliance avec la république des soviets. Cela signifie qu'il a subi la même emprise qu'on cherche à exercer chez nous.

Il n'est pas sûr que nos socialistes se laissent faire.

Il sera du plus haut intérêt de suivre les débats qui vont s'élever parmi eux, pour autant que nous en serons informés. Mais notre peuple a une éducation politique beaucoup plus avancée que la plupart de nos voisins, et les déclamations creuses, les promesses folles, les basses excitations l'émeuvent moins aisément que les arrivistes de bas étage ne le voudraient. Les meneurs ne se sentent pas très rassurés, depuis les manifestations de la volonté populaire que la grève du 11 novembre 1918 a provoquées. On le voit bien au procès d'Olten. Ils sont là, ceux qui ont cherché à paralyser la vie économique dans toute la Suisse ; personne ne veut avoir rien fait, rien vu, rien su. Ils cherchent à faire tourner l'interrogatoire en une accusa-

tion générale contre le Conseil fédéral, l'état-major de l'armée et le général, contre tous ceux qui ont maintenu l'ordre, et, en somme, contre la nation. Mais quel manque d'assurance, et comme ces provocations, ce défi qui voudrait être hautain, comme cette attitude de faux tribuns laissent paraître le souci essentiel d'esquiver les responsabilités personnelles et de se dérober !

Ces messieurs du comité d'action d'Olten ne sont pas fiers. C'est qu'ils se sentent désavoués par le peuple suisse et débordés dans leur propre parti. Ils ont cessé d'être les plus violents et ne peuvent pousser la surenchère parce qu'ils ont une situation à ménager.

Les hommes de confiance des chefs bolchévistes sont un peu moins de quatre mille, dans toute la Suisse. Ce n'est guère, mais ils sont résolus et actifs. Si le parti socialiste se ressaisit, s'affranchit du joug étranger et se réorganise, le bolchévisme suisse aura vécu. Il ne peut subsister que sous le masque. Les délégués du groupe socialiste du canton de Neuchâtel, réunis à Corcelles, viennent de décider, à une très forte majorité, que le parti persistera dans les voies démocratiques. C'est répudier le premier dogme bolchéviste, la dictature du prolétariat. Les socialistes neuchâtelois ont donné le signal ; d'autres suivront.

Si le parti socialiste, au contraire, se laisse entraîner par les énergumènes qui reçoivent leurs instructions d'Allemagne et de Russie, la situation sera plus grave, mais il s'en faudra de beaucoup que tout soit perdu.

D'abord, parce que les socialistes sont loin de représenter toute la classe ouvrière. Ensuite, parce que la classe ouvrière n'est qu'une faible minorité dans la nation. Enfin, parce que les mesures de précaution indispensables sont prises. Les choses ne se passeraient pas comme au mois de novembre.

Il y aura donc chez nous des tentatives, parce que le mouvement que nous voyons commencer en Hongrie, en Egypte, en Angleterre, en Italie, est concerté. Il était annoncé, et nous y sommes compris. Les bolchévistes comptent même qu'il se

produira aussi en Belgique et en France! Mais nous pouvons l'attendre avec calme.

En l'attendant, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de renseigner notre peuple sur la valeur de ces sortes de gens et sur la nature du bolchévisme. Et alors, c'est par un sursaut de dégoût qu'il repoussera l'un et l'autre. Est-ce parce qu'elle a rempli dûment cet office que nos communistes se montrent si fort en colère contre la presse de la Suisse romande et que le bolchéviste Nobs a cherché à l'avilir par la plus insane des calomnies?

Cette histoire est curieuse à plusieurs égards. Le sieur Nobs s'est faufilé à la rédaction du *Volksrecht*, de Zurich, en évinçant le socialiste Sigg, grâce à la protection de l'Allemand Münzenberg et de plusieurs bolchévistes russes. Ce Nobs est en Suisse l'interprète et le représentant, comme aussi le serviteur de Lénine. Jugez du disciple par le maître et songez que cet homme-là croit avoir qualité pour rendre témoignage sur la moralité de la presse romande!

Il ferait beaucoup mieux de nous dire d'où proviennent les fonds de propagande du parti communiste suisse et pourquoi les bolchévistes russes ont fait passer tant d'argent dans notre pays. Est-ce pour détourner les curiosités indiscrètes qu'il prend l'offensive?

Donc, il a raconté devant le tribunal d'Olten que M. Besson, ingénieur civil, collaborateur de la *Gazette de Lausanne*, de la *Tribune de Genève*, et de qui nous nous ferons un honneur de publier un article prochainement, lui avait proposé à lui, Nobs, de lui envoyer des articles et d'en payer l'insertion, ajoutant que c'était là chose admise dans la presse de la Suisse romande. Sur quoi l'incorruptible Nobs aurait mis à la porte le corrupteur Besson.

Il est étrange, soit dit en passant, que ces gens-là aient à ce point l'obsession de la vénalité. Ils ne cessent de déclarer, de répéter et de confirmer, quand personne ne le leur demande, qu'ils sont — financièrement — immaculés. Au procès d'Olten, l'auditeur n'a pu s'empêcher de leur en faire la remarque.

Pourquoi ce besoin pressant de se justifier? Et pourquoi se justifier par des mensonges? Car le sieur Nobs a menti. M. l'ingénieur Besson ne lui a pas dit que la presse romande avait coutume de recevoir des articles payés. Et M. Nobs n'a pas du tout mis M. Besson à la porte. Il lui a dit d'envoyer des articles et s'est montré disposé à les publier s'il les trouvait intéressants. Le bolchéviste Nobs fut très cordial. M. Besson ne lui a, d'ailleurs, pas offert de payer pour qu'on insérât ses articles. Seulement, il fallait les faire traduire en allemand et il acceptait de prendre à sa charge les frais de traduction. C'était là ce qu'il entendait par « frais d'insertion. » Il agissait en homme convaincu, désireux de faire pénétrer dans le public populaire des idées qui lui tiennent au cœur. L'autre, peu sujet aux rougeurs superflues et qui trouve peut-être la presse welche trop bien renseignée, a travesti les faits sans hésitation devant le tribunal d'Olten.

Là-dessus, la *Berner Tagwacht* se frappe la poitrine, dans un accès de véritable esprit national et somme la presse romande de lui donner des explications.

L'explication, mon bon monsieur, c'est que vous ne valez pas cher. Commencez par compléter votre titre comme il convient, et appelez votre journal la « Berner Tagwacht am Rhein. » On y verra plus clair tout de suite. Après quoi, vous pourriez nous donner des nouvelles du « Kamerad » Karl Moor, retour de Russie, et commenter ses performances oratoires à la table du philanthrope Lénine. Un voyage coûte gros dans ce pays-là, mais il a, paraît-il, des ressources, comme Grimm, comme Platten.... Allons, messieurs de la *Berner Tagwacht*, continuez à vous frapper la poitrine et à faire résonner votre conscience, mais, pour l'amour de la logique, agissez en matière de morale comme vous le faites partout ailleurs : pensez d'abord à vous-mêmes !

Tout cela nous compose une belle démocratie, et nous avions besoin, vraiment, après les tristesses de ces quatre années, que des arrivistes sans doctrine, sans talent et sans scrupules vinssent répandre la gangrène dans notre peuple, au moment où la grande

victoire libératrice devrait être le prélude de la reconstitution sociale ! On comprend que des esprits réfléchis, attentifs aux mouvements des masses populaires, mais conscients des nécessités vitales auxquelles nulle société ne peut se soustraire, se retournent vers le passé pour lui demander de les éclairer sur l'avenir.

La Suisse, dit M. Félix Bonjour, est « en tête de l'évolution démocratique. » Il faut en juger avec une sérénité toute philosophique, pour tenir pareil propos en l'an de grâce 1919. C'est que M. Bonjour considère le développement de nos institutions et ne s'arrête point à un moment particulier de notre histoire. Il estime, sans nul doute, que nous traversons une crise après laquelle, perfectionnée dans le même esprit qui l'a fait naître, notre démocratie fédérative suivra de nouveau le cours normal de ses progrès. Aussi exprime-t-il le vœu que « les hommes d'Etat et les autres représentants des peuples aient l'occasion de mettre à profit les expériences que la Suisse a faites avec ses institutions démocratiques. » Et il a écrit, pour ces personnages politiques comme pour nous, un livre qui peut leur être des plus utiles, et à nous aussi[1].

Venons-en tout de suite à la discussion. M. Félix Bonjour est un des hommes de Suisse les plus minutieusement informés de tous les rouages de notre mécanique administrative, politique, sociale et même économique. Cette incontestable autorité de science, il la doit non seulement aux études qu'il a constamment poursuivies, mais à une longue pratique de nos affaires publiques. Parmi tous ceux qui prétendent connaître la Suisse, qu'on ne connaît jamais entièrement, il est du petit nombre de ceux qui auraient le droit de dire : « Je la sais sur le bout du doigt. » A cause de cela, justement, il s'y intéresse et tout l'y séduit... ou presque tout. Il a peine à concevoir qu'un organisme si complexe, si varié, si riche de formes inattendues puisse se trouver impropre à des tâches nouvelles.

La description qu'il en fait paraîtra convaincante à la plupart

[1] Félix Bonjour, ancien président du Conseil national suisse : *La démocratie suisse*. 1 vol., Lausanne, Payot, 1919.

de ses lecteurs, tant elle est claire, suggestive, émaillée d'anecdotes qui donnent l'impression de la réalité vécue. Au fond, il soutient la thèse à laquelle nous voudrions tous croire, c'est que nous pourrons découvrir toutes les solutions nouvelles dans le simple prolongement de notre ligne d'évolution antérieure, évolution d'un Etat qui conserve le caractère fédératif en concédant à l'autorité centrale des pouvoirs bornés au nécessaire ; c'est, bien plus encore, celle d'un Etat démocratique qui est allé de la souveraineté populaire des communautés primitives aux diverses applications de la démocratie directe. Ces formes multiples, il les énumère et les étudie en autant de chapitres courts, précis et fort instructifs : les landsgemeindes, le referendum (au fédéral et au cantonal), les résultats du referendum, l'initiative populaire, les résultats de l'initiative, l'élection par le peuple des gouvernements et des fonctionnaires, la démocratie dans les communes et dans les Eglises, le vote obligatoire et le suffrage féminin, la représentation proportionnelle, la démocratie dans l'armée et le maintien de la neutralité, l'avenir de la démocratie en Suisse. Il y a un appendice sur la Société des nations et sur l'échec de la grève générale du 11 novembre passé.

Le livre de M. Félix Bonjour sera précieux à qui voudra connaître exactement, dans son organisation actuelle, le mécanisme de notre vie publique. Mais cette description comporte des conclusions, tantôt implicites, tantôt explicites ; sur la représentation proportionnelle, sur le suffrage féminin, M. Bonjour est très net : il y est opposé parce qu'il n'y voit pas l'aboutissement logique de notre histoire intérieure. C'est pourquoi je reviens à ma question : les circonstances n'ont-elles pas changé au point que les anciennes adaptations ne suffisent plus, et ne faut-il pas trouver de nouvelles formules de la liberté, si nous voulons échapper au carcan de l'étatisme ? Il est bon de comparer le présent avec le passé, pour montrer le progrès, qui est incontestable ; mais il est plus nécessaire encore de le rapporter aux problèmes urgents de l'avenir immédiat pour chercher si nos institutions actuelles permettent de les résoudre, ou si le cadre prévu par nos devan-

ciers n'est pas devenu trop étroit. M. Félix Bonjour ne se pose point ces questions et, dès lors, nous laisse dans le doute. Nous voyons bien, par exemple, que l'économie de la production et l'organisation du travail appellent une concentration progressive. Il y a, là aussi, une évolution continue. Si c'est l'Etat qui préside à cette transformation, le fédéralisme est condamné et, avec lui, toutes les garanties qu'il représente. Si l'Etat demeure étranger à la réorganisation économique, par qui et comment se fera-t-elle ? Et les tâches sociales, qui s'en chargera ? Il manque des cellules et même des appareils entiers à notre organisme, et je voudrais bien que ce fussent des cellules libres, même migratrices, qui vinssent le parfaire, mais encore faudrait-il en définir la nature et les fonctions.

Organiser la vie sociale, régler la vie économique, toutes choses qui ne peuvent réussir que par des mesures internationales ; nous voilà engagés dans des rapports nouveaux. Il ne s'agira pas de politique douanière seulement ; on ne sait jusqu'où atteindra la portée des arrangements futurs. Edictera-t-on, pour prévenir des abus cyniques, un code de la moralité en matière de commerce ? Ou bien verrons-nous sévir de plus belle le *dumping*, la monopolisation d'un produit comme la potasse, le pétrole, par un trust ou un cartel ? Le problème de la morale commerciale est un des plus nouveaux et l'un des plus passionnants qui se posent aujourd'hui.

M. F. Scheurer, directeur de l'Ecole de commerce de Neuveville, a publié récemment, sur ce sujet, une brochure intéressante, dont la première partie aurait pu être abrégée au profit de la seconde. L'auteur énumère les principes de la morale des diverses écoles philosophiques, puis il en adopte un et enfin il se demande comment on en pourrait faire l'application dans les rapports commerciaux[1]. C'est, dit-il, en rendant au monde moderne, en rendant à nos commerçants un idéal spirituel, sans leur ôter leurs qualités sérieuses de travailleurs infatigables.

[1] *Morale et commerce*, par le Dr F. Scheurer, directeur de l'Ecole de commerce de Neuveville. Neuveville, Imprimerie Beerstecher, 1919.

Je ne demande pas mieux, mais le problème ne sera pas résolu, et il est à craindre que M. Scheurer ne se fasse illusion sur le rôle des principes philosophiques et sur la fonction sociale de l'idéal. Il en est de ces formules comme des grandes généralisations des sciences positives ; elles sont vraies par le nombre de faits qu'elles résument et ne s'appliquent point à d'autres. C'est des faits qu'il faut partir. Or c'est un fait que la concurrence déloyale, que le camouflage des marques d'origine, que la mainmise sur un produit, sur un marché ; c'est un fait que l'emploi des procédés qui font du commerce une guerre au lieu qu'il soit un ensemble d'échanges organisés pour le bien commun. Enumérer d'abord,dénoncer, classer les opérations commerciales qu'on juge discutables, sans qu'elles tombent sous le coup de la loi, examiner ensuite comment on pourrait y opposer des sanctions morales, boycottage, note d'infamie, rupture des contrats, d'autres encore, comment liguer le public en faveur d'une épuration de la pratique des affaires, telles seraient les deux parties essentielles d'une telle recherche. Celui qui aborderait cette étude résolument serait un bienfaiteur de l'humanité... consommatrice, et peut-être des commerçants eux-mêmes.

Je ne cherche point de transition pour signaler un mince opuscule de M. Hervier, chef de la section française de la Croix-Rouge américaine [1]. C'est la relation d'une réunion des représentants de la presse internationale à Paris, le 21 février 1919. Devant deux cent quarante-deux convives, M. Davison, président d'un comité de représentants des sociétés de la Croix-Rouge de France, d'Angleterre, d'Italie, du Japon et des Etats-Unis, a exposé un projet de coordination et d'extension des efforts de la Croix-Rouge dans tout l'univers. Ce programme a reçu l'approbation de M. Clemenceau et du président Wilson. Ce serait, à côté de la ligue des nations, une ligue des sociétés de la Croix-Rouge de toutes les nations, pour stimuler les efforts déjà entrepris en vue de la guérison des maladies et « autant que les cir-

[1] *Le Messager*. La Croix-Rouge américaine en France : Un programme élargi des activités de la Croix-Rouge dans l'intérêt de l'humanité.



constances le permettraient, pour nettoyer le monde et empêcher la maladie et la souffrance. »

Il y a déjà un programme général, qui sera proposé aux sociétés de la Croix-Rouge du monde entier. Une réunion de toutes ces sociétés aura lieu à Genève trente jours après la paix. Les questions que le comité examine, pour commencer, sont les suivantes : hygiène et santé publique, tuberculose, soins à donner aux malades, maladies vénériennes, malaria et autres maladies infectieuses.

C'est un service mondial de la santé, qui s'organise et qui entreprendra cette lutte indispensable contre les causes sociales de la maladie qui ne peut aboutir que par des mesures internationales. Applaudissons-y de tout notre cœur et félicitons-nous de voir ce Bureau international établi à Genève. Récompense bien méritée et noble encouragement.

« Nous devons d'abord, disait M. Lawley, vice-président de la Croix-Rouge britannique, élargir la base sur laquelle notre Croix-Rouge peut bâtir un édifice solide, et il nous faut ensuite faire pénétrer dans tous les esprits cette conviction que, si grandes et si terribles que soient aujourd'hui les souffrances du monde, le remède ne dépasse pas la portée de l'esprit de l'homme.... »

Je ne saurais mieux conclure qu'en m'arrêtant sur ces mots. L'œuvre de la Croix-Rouge élargie sera une réhabilitation de l'esprit humain qui s'est attaché, pendant des siècles, à des créations meurtrières et infernales. Honneur à ceux qui préparent un avenir d'espoir et de sécurité, non seulement à la chair meurtrie, mais à la conscience des êtres humains.

MAURICE MILLIOUD.

P.-S. — Je ne puis que mentionner, pour y revenir tôt ou tard, la *Psychologie générale tirée de l'étude du rêve*, par M. Kaploun (Payot, Lausanne); l'étude de M. Ch. Favez sur la *Consolation à Helvia*, de Sénèque (Payot), et la lettre ouverte à M. Clemenceau : *La Suisse devant l'Europe*, de M. J. Petitpierre, avocat. M. M.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'électrification des graines et ses résultats en agriculture. — Production possible d'incendies à distance par la T. S. F. — L'ébranlement du sol par les explosions. — Vitesse de propagation du son. — La proposition de M. de Quervain sur l'utilisation scientifique des explosifs à détruire. — Gangrène gazeuse et sérum multivalent Vincent et Stodel. — L'importance biologique du changement de milieu. — Publications nouvelles.

Voici quelque temps qu'en Angleterre on entend parler d'une nouvelle acquisition agricole, d'une méthode consistant à accélérer la germination au moyen de l'électricité. Au début, il s'agissait d'expériences de laboratoire faites sur quelques graines semées en pot; puis ce fut sur des parcelles de terre; et maintenant c'est sur un millier d'hectares, environ, que l'on a opéré. La méthode est sortie de la phase expérimentale de laboratoire pour entrer dans la phase industrielle de l'exploitation agricole en grand. On trouvera sur la question des renseignements intéressants dans un article que lui a consacré M. Charles Mercier dans *Science Progress* de janvier 1919, la substantielle et souvent savoureuse revue éditée par Sir Donald Ross, médecin éminent, philosophe, polémiste et humoriste aussi. On n'y trouvera, toutefois, pas de détails sur la façon dont les graines sont électrifiées et c'est là une lacune regrettable. Mais il est visible que l'opinion devient de plus en plus favorable à l'électrification des graines : l'opinion de ceux qui ont suivi les expériences et vu les résultats, et qui sont tous des gens de métier, dont plusieurs ont été chargés de suivre l'affaire par divers gouvernements étrangers. Sans doute on verra bientôt paraître des rapports de ces délégués étrangers, mettant leurs nationaux au courant de la question.

Les différences entre les récoltes fournies par les graines traitées et par les graines non traitées sont diverses. L'expérience a été faite de façon très précise : d'un même lot de graines une

partie a été électrifiée, l'autre ne l'étant pas ; elles ont été les unes et les autres semées en même terrain, le même jour, soumises à la même culture, les plantes étant examinées le même jour, et les récoltes étant faites le même jour aussi. Dans bien des cas aussi, il s'agissait non de cultures expérimentales, mais de cultures industrielles, faites en grand, conduites selon les procédés habituels, par des gens de métier, traitées de la façon habituelle. Il a été fait des cultures expérimentales, dans les stations d'expériences aussi, du reste.

Il semble bien établi que les graines électrisées (ou électrifiées, plutôt) donnent un plus gros rendement. La différence varierait entre 8 et 12 boisseaux par acre (l'acre est de quatre dixièmes d'hectare). Ceci signifie, en ce qui concerne le blé, une différence variant de 25 à 37 %. Il semble aussi que le poids de la récolte fournie par la graine électrifiée est plus élevé par rapport au volume : plus élevé de 1, 2, 4 livres par boisseau ; autrement dit, produit plus dense, plus avantageux par conséquent comme qualité. Ce n'est pas seulement le grain qui est plus abondant, avec la graine électrifiée : la paille est plus longue aussi ; elle a de 2 à 8 pouces de plus de longueur (pouce de 25 millimètres) avec la graine électrifiée. Quatrième différence : paille plus grosse et plus robuste. Cinquième, qui résulte de la précédente : le plant se tient mieux. L'orage peut venir, il couchera partie des blés de graines non électrifiées : les blés du grain électrifié restent debout grâce à la robustesse de la tige. Sixième différence : le tallage est plus abondant avec les graines électrifiées. Le pied produit plus de tiges, et dès lors chaque plante a plus d'épis (blé, seigle, avoine). La même quantité de graine produit une récolte de poids supérieur.

Au total, l'avantage est évident pour les graines électrifiées. Il peut d'ailleurs être plus ou moins prononcé selon les lieux et la culture ; il n'est pas uniforme. Mais, en pratique, il est toujours présent, et dans tous les cas les frais de l'électrification sont beaucoup plus que couverts. Aussi M. Ch. Mercier estime-t-il qu'après l'expérience en grand et industrielle qui a été faite, on ne peut douter de l'efficacité du procédé, ni hésiter à en user.

Comment agit l'électrification ? On n'en sait rien. Par stimulation de l'énergie enchaînée dans la graine non germée ? En détruisant certaines bactéries ou certaines spores ? Ou bien en favorisant au contraire le développement de certaines bactéries et spores ? On ne sait ; il y a là un problème à résoudre.

Observons qu'en pratique il ne faut pas opérer dans tous les cas de la même façon. Ainsi la graine d'orge veut-elle être traitée deux fois le temps qui convient à la graine de blé. Chaque espèce de graine veut être traitée de façon spéciale, et ce n'est que par des expériences multiples et prolongées qu'on arrive à savoir le temps d'électrification convenant aux différentes plantes. Pour certaines espèces, on n'a pas encore découvert la bonne méthode. Sans doute, on chercherait avec plus de profit et moins longtemps si l'on savait en quoi consiste l'action de l'électricité. Mais il n'y a pas à douter de la bonne influence de l'électrification ; les, cultures de 1918 ont fourni des accroissements de récolte, pour les graines électrifiées, variant de 9 à plus de 60 % et étant en moyenne de 30 %.

— A la veille de la guerre, on s'occupait de divers côtés des dangers possibles de la T. S. F. Ce n'était pas sans raison, d'après une récente communication de M. G. A. Le Roy à l'Académie des sciences. « Au cours de ces dernières années de guerre, dit-il, où l'emploi des ondes hertziennes pour les besoins de la T. S. F. s'est développé dans des proportions considérables comme multiplicité et intensité, j'ai été amené, en qualité d'expert judiciaire, à constater plusieurs cas d'incendies où, toutes les autres causes possibles étant éliminées par l'examen des faits, aucune autre explication de l'origine des incendies n'était admissible hormis celle de l'intervention malencontreuse des ondes hertziennes. »

Comment les ondes hertziennes peuvent-elles déterminer l'incendie à distance ? C'est la question que M. Le Roy a étudiée au moyen d'un dispositif spécial, en petit, avec des intensités électriques restreintes par comparaison avec celles qui sont employées dans la pratique quotidienne. Avec ce dispositif, il a

pu déterminer à quelques mètres l'inflammation de substances combustibles diverses, le fulmi-coton, l'amadou, les étoupes, le papier, le coton ou ouate, etc. L'inflammation a paru facilitée par des électrodes en fer ; ce métal semble exalter le pouvoir calorifique des étincelles. Les expériences de laboratoire montrent que les incendies de balles de coton s'expliquent bien par intervention des ondes hertziennes. Ces balles sont encerclées sous pression par des bandes ou cercles en fer. Si, au cours du transport, un cercle vient à se trouver rompu, ou dériveté ou disjoint, sous l'action de la force d'expansion centrifuge du coton comprimé, ou par une autre avarie telle qu'un choc, il en résultera une solution de continuité métallique dans le cercle, dit M. Le Roy, par où se trouvera réalisée une sorte de résonateur hertzien. Sous l'influence des ondes électriques émises par la T. S. F., mais pouvant aussi résulter de l'électricité météorologique, des étincelles éclateront au point de solution de continuité et, se trouvant en contact avec des filoches de coton, elles enflammeront celles-ci, déterminant ensuite l'incendie du ballot et des ballots voisins. Un sinistre semblable peut survenir par un mécanisme analogue avec des ballots de coton entassés les uns sur les autres pour arrimage dans un navire, un wagon, etc. En effet, le contact des cercles métalliques des ballots peut constituer un circuit électrique présentant les conditions de capacité et d'auto-induction requises pour réaliser les phénomenes de résonance ; si ce circuit se trouve interrompu par contact imparfait entre deux ballots, il en résultera une solution de continuité métallique où éclateront des étincelles incendiaires comme le démontre le résonateur-inflammateur.

C'est là une constatation intéressante. M. Le Roy est très catégorique dans son opinion ; il semble donc qu'il faille admettre la possibilité, dans certaines conditions, de la production d'incendies sous l'influence des ondes hertziennes.

— Ce n'est pas seulement l'air qui a vibré, au cours de la guerre, sous l'action de la canonnade ; la terre elle aussi a tremblé, ébranlée à diverses reprises par des explosions d'usines aux environs de Paris. M. L. Eblé a examiné l'effet de ces

explosions sur les sismographes du parc de Saint-Maur. Il a constaté une action plus ou moins prononcée. Voici les résultats, avec date et site de l'explosion, et distance par rapport à l'observatoire en question :

Saint-Denis, 4 mars 1916, 20 km. Déplacement maximum du sol de 4 *mu*. (millième de millimètre) dans la direction N. S., de 8 dans la direction E. W.

Massy-Palaiseau, 28 janvier 1917, 24 km. Il y a de petits déplacements, mais comme ils sont identiques à d'autres s'étant produits des jours où il n'y a pas eu d'accidents, on ne peut les interpréter avec certitude.

Mitry, 15 juillet 1917, 19 km. Déplacement maximum du sol de 2 *mu*. Un observateur a senti le mouvement sans entendre le bruit.

Courneuve, 15 mars 1918, à 17 km. Déplacements plus considérables atteignant 51 *mu*. (N. S.) et 27 *mu*. (E. W.). Le baromètre monte de 1 mm. 4 pour baisser aussitôt après. Les nuits de gothas, où l'artillerie de défense a fonctionné, les diagrammes du grand sismographe horizontal offrent un aspect particulier, ponctué, tenant à l'ébranlement du sol.

— M. E. Esclangon, le distingué physicien de Bordeaux, a utilisé la guerre pour déterminer à nouveau, de façon aussi exacte que possible, la vitesse du son à l'air libre ; cela avait et conserve son importance pour le repérage par le son. Ce qui gêne, dans la détermination exacte, c'est l'influence du vent et de ses fantaisies. Il varie continuellement et se présente sous forme de rafales cheminant à la manière de vagues superposées à une translation moyenne d'ensemble. De là des différences considérables de données.

Ce n'est pas tout. Expérimente-t-on à petite distance, quelques centaines de mètres? Mais, au voisinage immédiat du sol, la vitesse du vent comporte un gradient très rapide, irrégulier, indéterminable, provoquant des réfractions, des déviations très fortes du rayon sonore, et un allongement inconnu de sa trajectoire. Expérimente-t-on à grandes distances, 5, 15, 20, 25 km.? Mais alors les rayons sonores peuvent, par une réfraction con-

tinue, s'élever dans la hauteur de l'atmosphère et cheminer dans des couches dont on connaît mal l'état physique. Quelle est l'influence du temps encore? M. Esclangon nous met en garde contre le temps calme, car au voisinage du sol il se forme de petits mouvements irréguliers et tourbillonnaires dans l'atmosphère, avec variations thermiques locales, d'où de grandes variations dans les résultats. Aussi M. Esclangon opère-t-il par tous les temps, même par grand vent. Et le résultat, la moyenne de ses nombreuses expériences, c'est que, à 15° C., le son en air sec fait 339 m. 9 par seconde, 2 décimètres de plus que le chiffre donné par Regnault. Le calibre du canon (entre 140 et 520 mm.) n'a pas d'influence, du moins à une certaine distance de la bouche (1400 m. au moins).

— Ne quittons pas les choses de guerre sans attirer l'attention sur la très intéressante proposition qu'a faite M. de Quervain le distingué météorologiste et physicien de Zurich, d'utiliser les stocks de munitions désormais inutiles (et dangereux) au profit de la science.

Au lieu de faire exploser tous ces amas d'engins destructeurs, sans profit pour personne, on pourrait et on devrait, dit M. de Quervain, les faire servir aux progrès de la physique. Ce qui serait facile en les faisant sauter par quantités connues, — à déterminer à l'avance, — en des lieux à choisir, à des dates précisées d'avance afin que des observateurs puissent se poster à la ronde, — selon un plan à déterminer, — prêts à recueillir toutes indications utiles, par l'oreille ou tels instruments à déterminer. Sans doute il y a des observations qui sont presque des expériences, mais une expérience véritable, préparée méthodiquement, l'est encore plus, naturellement. A vrai dire, le principe de l'utilisation scientifique de la destruction des munitions devrait être adopté; après quoi les physiciens feraient leurs propositions, chacun indiquant quel problème pourrait être étudié à propos de cette œuvre de salubrité. Il ne serait pas difficile de donner satisfaction aux désirs des uns et des autres et de leur accorder les facilités requises. Les problèmes dont la solution peut être favorisée et facilitée par l'expérience que propose

M. de Quervain sont nombreux. Sans doute aussi il y a des observations à faire, en connexion avec la destruction des munitions, auxquelles on n'aurait pas songé avant la guerre : des observations de physique, de météorologie, etc. Les sociétés scientifiques suisses n'auront pas de peine à présenter très rapidement un programme touffu, varié et intéressant ; qu'elles viennent donc en aide à M. de Quervain. Les journaux anglais ont indiqué le projet de ce dernier et nul ne sera surpris que *Nature* sollicite avec ardeur l'exécution de la même expérience en Grande-Bretagne. Dans tous les pays belligérants, elle peut et elle doit se faire. On a là une occasion unique de faire de la très belle et intéressante expérimentation en grand sur des questions au sujet desquelles on dispose de plus d'observations que d'expériences précises, méthodiquement préparées, exécutées et observées par des expérimentateurs de profession avisés et avertis, prêts au travail. Ce serait folie d'ignorants de ne pas se saisir de l'occasion. Quoi qu'en ait dit je ne sais plus quel imbécile, la République, c'est-à-dire la société humaine, a besoin de savants et de faits scientifiques exactement contrôlés et observés.

— Le problème de la gangrène gazeuse continue légitimement à préoccuper le corps médical. Ce n'est pas une raison, parce que la guerre est achevée, pour se désintéresser d'une maladie qui n'a fait que trop de victimes. MM. H. Vincent et Stodel sont revenus, à l'Académie des sciences, sur le sérum qu'ils avaient préparé contre la gangrène gazeuse, à titre préventif, et curatif aussi. Ce sérum est multivalent, c'est-à-dire qu'il a été fabriqué avec des microbes divers pour pouvoir agir sur une infection due à des microbes divers aussi. C'est avec seize races microbiennes (*perfringens*, *œdematiens*, *putrificus*, *sporogenes*, septique, etc.) que MM. Vincent et Stodel ont inoculé des chevaux dont le sérum a ensuite été employé thérapeutiquement. En certains cas, les chevaux ont été immunisés contre le tétanos aussi : leur sérum était dès lors actif contre le tétanos comme contre la gangrène gazeuse.

Il est indispensable de disposer d'un sérum multivalent, car

la gangrène gazeuse est due à des associations diverses de microbes différents. La dose de sérum administrée varie : elle est de 20 centimètres cubes à titre préventif, de 60 centimètres cubes à titre curatif. Au besoin, on peut répéter l'injection et plusieurs fois si cela paraît indiqué.

Les résultats annoncés par MM. Vincent et Stodel sont fort satisfaisants. On observe une amélioration rapide des phénomènes généraux et locaux et on voit rapidement se résorber les gaz. Le sérum a été employé dans 81 cas. Résultat : 69 guérisons et 12 décès. Sur les 12 décès 4 sont survenus par une cause autre que le mal lui-même (tétanos, phlébite, complications pulmonaires). La mortalité véritable revient donc à 8 sur 81 malades. Le pourcentage réel des guérisons est donc de 90 °/₀. Encore parmi les 81 blessés en a-t-il été traité *in extremis*, car l'un est mort 45 minutes et deux de 2 à 4 heures après l'inoculation du sérum. Parmi les guérisons, il en est de très frappantes, telles celle d'un blessé allemand qu'il faudrait amputer pour le sauver, mais qui est trop faible pour supporter l'opération. On lui injecte le sérum et voilà les gaz qui disparaissent et le blessé guérit en conservant son membre. C'est là une belle conquête de la science sur la maladie.

— C'est un fait reconnu en biologie que le changement de milieu est favorable à la vitalité, à la croissance. Même quand l'organisme passe d'un milieu favorable à un autre en apparence moins favorable. Le changement par lui-même agit. Les agriculteurs ont conscience de la chose et c'est pratique courante chez eux de ne pas employer comme graine la semence fournie par la récolte précédente, sur place, plus d'un petit nombre d'années. Tous les trois, quatre ou cinq ans ils font venir de la graine de loin, d'un milieu différent, au lieu d'utiliser celle qu'ils ont produite. Celle-ci, ils la vendent au loin : peut-être à celui-là même à qui ils en achètent. C'est là une pratique à recommander pour les céréales et pour les pommes de terre. M. Malpeaux y insistait récemment en ce qui concerne cette dernière dans *La vie agricole et rurale*. Un Américain, M. Collins, vient de montrer que des graines de maïs venues de loin don-

nent de plus beaux plants dans une localité quelconque que les graines produites l'année précédente sur place.

Les ostréiculteurs d'Arcachon savent que le changement de place est favorable à l'huître : rien n'est plus propre à stimuler le développement de celle-ci que de la faire voyager, de la tenir tantôt en parc bas, tantôt en parc haut, tantôt sous l'eau, tantôt à l'air. Rien ne semble plus utile à l'huître que le péripatétisme, qui est ce à quoi elle paraît le moins destinée par la nature.

— Publications nouvelles. Voici pour qui veut se tenir au courant et comprendre ce que fut le rêve boche : *Les rêves d'hégémonie mondiale* (Paris, F. Alcan), série de conférences faites par MM. R. Henry, Martel, baron Hulot, H. Froidevaux et J. Dybowski, faisant suite à un premier volume analogue. Lecture utile et d'actualité. — Pour le technicien, *L'automobile dans les batailles modernes* est un livre plein d'intérêt ; pour le grand public aussi. Le livre de M. P. Heuzé (Dunod & Pinat, Paris) présente le plus vif intérêt. On sait — ou plutôt on ne sait pas assez — que l'automobile a joué un rôle capital à la guerre. De quelle façon, c'est ce que raconte M. Heuzé, en suivant l'histoire de l'automobile durant les quatre années de guerre, depuis la Marne jusqu'à la forêt de Compiègne, en passant par Verdun, et ailleurs aussi. — Voici l'*Annuaire du bureau des longitudes* pour 1919, avec son trésor accoutumé de renseignements scientifiques, contenant aussi deux mémoires pour physiciens et astronomes par MM. Appell et Hamy. Pour le grand public, la lecture en serait un peu ardue. — Le biologiste lira avec grand intérêt *Forced movements, tropisms and animal conduct* (Lippincott), par Jacques Loeb. L'éminent biologiste américain est le représentant le plus autorisé et convaincu du mécanisme et du matérialisme. Et dans ce livre il entreprend d'expliquer toutes les réactions, au moins élémentaires, de l'animal par la physico-chimie. C'est la thèse de l'animal-machine. Elle plaît plus ou moins. Mais la question n'est pas de savoir si elle plaît, c'est de savoir si elle se tient. Le public jugera. Assurément, il y a beaucoup de réactions purement physico-chimiques. Mais de là à dire que toutes le sont, il y a un gros pas à franchir. Lisez

et vous verrez ce qui vous reste à faire. En tous cas, vous ne connaîtrez pas l'ennui. M. J. Loeb est un esprit fort ingénieux et instructif. — Dans *L'industrie du fer* (Payot, Paris-Lausanne), M. G.-L. Ferrasson nous donne un résumé excellent de ce que chacun doit savoir de la métallurgie du fer et de ses produits dans le monde et en France. Ouvrage très instructif, précis, mais n'ayant rien de rébarbatif. — Le public sera peut-être un peu effrayé par les formules que M. Emile Belot introduit dans *L'origine des formes de la terre et des planètes*. Je ne les comprends pas, dit-il. Mais M. Belot répond : Je ne puis m'en passer. C'est vrai. Et regrettable. Car les vues de M. Belot sont fort originales et il eût été bon que le lecteur moyen pût les assimiler davantage. M. Belot se contentera donc de persuader les physiciens, mathématiciens et astronomes (Paris, Gauthier-Villars). — Dans un volume imposant intitulé : *Raspail et Pasteur, trente ans de critiques médicales et scientifiques, 1884-1914* (Vigot frères, Paris), M. Xavier Raspail dresse un réquisitoire violent contre l'œuvre et la doctrine de Pasteur, contre les sérums, les vaccins, etc. Le lecteur jugera si ce réquisitoire est justifié après avoir lu ce gros volume, fort intéressant au reste, composé des critiques que M. Xavier Raspail a publiées, année par année, dans le *Manuel de la santé,* à propos de l'élaboration et des développements divers de l'œuvre pastorienne. Mais on se tromperait fort en acceptant comme parole d'évangile toutes les assertions de l'auteur relatives à quantité de faits d'ordre médical ou scientifique. N'oublions pas que celui-ci reste l'ennemi de la vaccination, qu'il accuse de tuer plutôt que de guérir. Il y a eu du bon dans l'œuvre de Raspail, c'est certain, mais on y trouve aussi un parti pris déconcertant. Quand même, il faut lire ce livre, mais avec un esprit averti et critique. — Enfin voici pour les médecins un volumineux *Traité clinique de neurologie de guerre* par MM. P. Sollier, Chartier, F. Rose et Villandres (F. Alcan). Ce livre résume tous les enseignements que les auteurs ont tirés de l'examen de très nombreux malades et blessés ayant passé par le centre neurologique de Lyon. Il ajoute beaucoup à ce que l'on

savait déjà et par là il est de grande valeur pour le praticien, en faveur de qui il met au point nombre de questions qui n'étaient qu'imparfaitement élucidées jusqu'ici.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les lenteurs de la Conférence de Paris. — Ce qui se passe dans les pays de l'Entente. — L'Allemagne cherche à s'organiser. — Détresse et misère dans l'Europe orientale et centrale. — Le bolchévisme et la Hongrie. — Une promesse rassurante pour finir.

Les membres de la Conférence de Paris s'imaginent sans doute qu'ils font beaucoup de travail. Ils se réunissent en commissions, étudient des rapports, compulsent des dossiers, écrivent, dictent, discutent... et la journée passe vite et la soirée aussi. Au dehors, nous avons une impression diamétralement opposée : la Conférence est animée d'intentions excellentes, elle ne ménage pas sa peine ; les documents qu'elle prépare doivent présenter le plus haut intérêt et pourront être consultés avec fruit dans un avenir prochain ou lointain ; mais elle n'a encore pris aucune décision et, comme acte, à part l'arrêt des hostilités entre Tchèques et Polonais dans le district de Teschen, nous ne voyons rien. Or nous attendions autre chose.

Cette lenteur tient à l'étrange méthode qui consiste à aborder tout à la fois au lieu d'aller au plus pressé. Comme, en toutes matières, le dernier mot appartient toujours au même petit groupe, il est ridicule de parler, ainsi que le fait un communiqué, d'une « répartition judicieuse de la besogne qui permet de résoudre de front les questions les plus diverses. »

Elle tient encore à la situation des grands chefs qui, l'entretien se prolongeant, ne peuvent se désintéresser de ce qui se passe chez eux et s'en vont à tour de rôle, ou tous à la fois, regarder ce qu'on y fait. Leur départ retarde les travaux de la Conférence restreinte, qui ne se sent plus l'autorité suffisante

pour aborder les gros problèmes ; et leur retour les retarde encore un peu plus, car ils sont obligés de se mettre au courant de ce qui s'est fait pendant leur absence.

D'autres raisons existent. Les journaux bien pensants n'en parlent pas et pour cause ; mais chacun les pressent. Les rapports sont toujours restés courtois à la Conférence de Paris ; on n'y a jamais déploré les scènes violentes qui agitaient les coulisses du Congrès de Vienne et d'autres réunions augustes. Pourtant l'accord est loin d'y régner.

Le président Wilson tient surtout à la Société des nations. Il admet que l'Allemagne, qui a causé le mal, le répare ; mais il voudrait mécontenter les peuples le moins possible, éviter les mutilations et les offenses, afin de grouper librement l'humanité régénérée autour du symbole nouveau. L'Angleterre partage ce point de vue ; reprenant le rôle qu'elle a tenu dans maint autre congrès, elle ne veut que mettre l'Allemagne hors d'état de nuire sans lui infliger des blessures irritantes. Elle s'est d'ailleurs assurée que la Ligue des nations ne contredirait point sa politique coloniale pas plus que ses intérêts vitaux : l'ingénieux système des « mandats » lui permettra d'étendre son influence sur les territoires complémentaires qu'elle s'était réservés ; sa flotte de guerre subsistera.

La France se préoccupe du danger qu'elle courra quand, une fois toutes les troupes démobilisées, elle restera aux avant-postes, seule en face de l'Allemagne avide de revanche. Elle désire fortifier sa frontière, annexer le bassin de la Sarre. Elle voudrait soumettre la rive gauche du Rhin à un régime spécial, en faire un Etat tampon. Elle s'est rapprochée de l'Italie dont elle soutient, moyennant un appui réciproque, le programme annexionniste sur la côte orientale de l'Adriatique.

Quant au Japon, on comprend mal pourquoi on l'admet à siéger comme puissance à intérêts généraux dans une conférence chargée de régler les affaires européennes, alors que la Belgique, la Roumanie et la Serbie sont censées n'avoir que des intérêts particuliers, et d'autres nations, apparemment, pas d'intérêts du tout.

Ce sont les divergences de points de vue, comme les difficultés de la tâche, qui provoquent les communiqués d'une déplorable monotonie qu'on nous envoie chaque jour. Car on n'en finit jamais ; régulièrement, la discussion est renvoyée à une prochaine séance. Une fois, par exception, on nous a annoncé que le Conseil des Dix, qu'on appelle maintenant le Conseil suprême, s'était mis pleinement d'accord sur la question du désarmement de l'Allemagne. Nous voyions venir des actes. Mais, le surlendemain, voilà une autre note qui déclare qu'aux conditions de désarmement seront annexés le chiffre de l'indemnité, le tracé des frontières et le pacte des nations par surplus et que tout cela formera un seul bloc qui sera présenté au gouvernement de Weimar sous forme de préliminaires de paix. On ajoutait que ce serait l'affaire de peu de jours. Nous avons attendu et nous attendons encore.

La commission qui chemine avec le plus d'ardeur et de sûreté, c'est celle de la Société des nations. C'est qu'elle travaille dans le bleu, sans discussions de frontières qui la gênent, sans voix discordantes qui la troublent. Elle a bien voulu convoquer les représentants des pays neutres à lui exposer leurs désirs ; mais elle n'est pas entrée en conversation avec eux. Elle se réserve d'apprécier la valeur des demandes et de fixer les décisions que seule la Conférence, où siègent des nègres d'Haïti et de Liberia, des Arabes du Hedjaz et des Siamois d'Extrême-Orient, aura pouvoir de ratifier. De la sorte, la commission avance rapidement vers le but ; mais nous avons le droit, nous autres Suisses, de trouver cette procédure étrange.

La Conférence de Paris a provoqué plus d'espérances que jamais aucun congrès dans l'histoire. Elle porte de lourdes responsabilités : elle donne en quelque sorte la mesure des sociétés et des gouvernements actuels. Qu'elle échoue dans sa tâche et les peuples déçus subiront d'autres conseils, écouteront d'autres promesses. L'expérience n'est pas encore faite. Mais déjà, à voir ces hommes qui coupent et recoupent des territoires, tracent des frontières lointaines, jonglent avec les milliards et échafaudent une société idéale, on se sent pris d'un doute poignant :

tout cela est-il vraiment utile, est-ce que, quand ce sera fini, la conférence possèdera encore la force matérielle pour faire exécuter sa volonté, la force morale pour faire accepter son idéal ?

— Une nervosité croissante domine les peuples.... La France, qui est le centre des regards du monde entier, est peut-être moins agitée que d'autres. Mais on s'y plaint de la vie chère. La nation, débordée par le flot d'étrangers, a hâte de rentrer en possession d'elle-même, de se retrouver chez elle. En Italie, l'élite intellectuelle qui a demandé la guerre veut déduire de la victoire tous ses résultats. Quoi qu'on en dise, c'est un souffle d'impérialisme qui passe ; et le peuple, celui qui comprend à peu près les choses, s'étonne que des obstacles surgissent, que ses désirs ne soient pas des lois. Cependant les socialistes prennent parti nettement contre l'ordre existant et s'ouvrent aux doctrines bolchévistes.

L'Angleterre a vécu sous la menace d'une grève terrible : les mineurs, le personnel des chemins de fer et les ouvriers des ports faisaient cause commune et le chômage de ces gens aurait arrêté la vie du pays. Le gouvernement a tout fait pour parer au danger : réduction des heures de travail, augmentation des salaires, nationalisation des charbonnages dans un délai donné, il a tout accordé, tout promis. Il semble qu'on est en train de s'entendre ; mais pour combien de temps ?

Aux Etats-Unis, M. Wilson, de passage pour quelques jours, a rencontré une forte opposition à ses projets. La Société des nations, qui se concilie mal avec la doctrine de Monroë et menace de jeter le pays dans des querelles où il n'a que faire, ne plaît qu'à demi à ce peuple passionné d'indépendance. Le parti républicain a, comme de juste, exploité le malaise public ; d'ardentes discussions se sont élevées au Sénat. Le président a fait face vigoureusement ; il a cherché à prendre ses concitoyens par le point d'honneur et les applaudissements des foules lui ont répondu. On dit qu'il a pour lui les masses, c'est l'essentiel ; mais on dit également que le projet de pacte devra subir d'im-

portantes modifications pour être accepté de bon cœur par la nation américaine.

Et cet esprit nouveau qui s'empare des peuples anglo-saxons ne laisse pas que d'inquiéter. A l'enthousiasme de guerre a succédé promptement le réalisme de vie : est-ce que des soldats par centaines de milliers se lèveraient encore si un appel venait du continent européen ?

— Ailleurs le désordre est bien plus grand.... L'Allemagne, sous l'action de l'assemblée constituante, paraissait se recomposer. A Weimar régnait une bonne discipline parlementaire. Tout député qui se sentait quelque chose sur l'estomac ne se croyait pas tenu de faire un discours : seuls les chefs de groupes parlaient. A ce régime, on abattait de la besogne, la constitution avançait.

L'agitation ambiante a compromis cette régularité ; car, si Weimar est tranquille, il s'en faut de peu que tout le reste de 'Allemagne ne soit troublé. Sans doute Munich n'est pas devenu le centre d'une république soviétique ; l'élément rural, très fort en Bavière, n'entendait pas se plier aux fantaisies de quelques meneurs de villes, et l'on en est à chercher des formes intermédiaires qui donnent des satisfactions à tout le monde. Le grand incendie du pays de Bade n'a été qu'un feu de paille. Mais quand l'excitation se calme sur un point, elle reprend ailleurs ; la grève et le chômage s'étendent comme des plaies ; les spartaciens n'ont aucunement renoncé à leurs projets et Berlin a de nouveau été le théâtre d'une bataille meurtrière.

Le gouvernement a enfin trouvé un homme énergique : c'est l'ancien sous-officier Noske, devenu, par le hasard de la révolution, ministre de la guerre. Quand l'agitation dégénère en révolte armée, il fait avancer ses troupes et, si les noms de ses victoires se confondent avec ceux des grandes villes allemandes, il n'en a pas moins déjà de forts beaux états de service.

Mais le gouvernement ne peut pas s'adapter définitivement à la manière forte : il y a des promesses qui le lient, des origines

qui le gênent.... Aussi s'efforce-t-il de négocier. En pleine émeute, il a proposé de faire une place dans la constitution aux conseils d'ouvriers et de soldats, il s'est engagé à faire passer promptement des lois livrant à l'Etat les mines de charbon et socialisant les industries.... Cela peut mener assez loin d'une constitution politique, et l'assemblée de Weimar, obligée de se prêter à ces revirements, risque d'aboutir à des résultats que, dans sa majorité, elle n'aurait point désirés.

Mais cet état chaotique n'empêche point l'Allemagne de s'attacher à l'idée nationale. Elle entrave l'exécution des clauses de l'armistice avec des protestations inspirées de patriotisme et de justice ou des ruses de procureur. Elle a refusé de livrer sa flotte de commerce, sinon avec la garantie qu'elle ne serait affectée qu'à son ravitaillement ; puis, quand elle a accepté, ce sont les hommes de mer qui ont fait des difficultés ; elle refuse d'ouvrir la voie de Dantzig aux divisions polonaises du général Haller que leur pays réclame.... Cela aussi risque de mener assez loin : cependant, dans le camp de l'Entente, la démobilisation va grand train.

— Les mêmes difficultés dans l'œuvre de reconstruction se retrouvent dans tous les pays où l'on s'emploie à cette tâche. Partout on désire aboutir à des constitutions franchement démocratiques ; mais partout le travail est compromis par l'agitation des partis extrêmes, le danger extérieur, l'incertitude quant aux frontières, l'anxiété quant à la vie.

La Pologne, menacée de toute part, pousse un cri d'appel : elle ne peut armer ses soldats et les troupes fidèles organisées sur le sol de France, qui ne demandaient pas mieux que de voler à son secours, sont hors d'état de la rejoindre. La Roumanie, sans se désintéresser de ses nouvelles frontières, cherche à recouvrer la possibilité de vivre. Le pays a été littéralement vidé par les Allemands. Les moyens de transport manquent : il n'y a plus de locomotive, de wagons, de charrettes, ni de chevaux, et les soldats qu'on pourrait opposer aux bandes qui viennent de Russie manquent de munitions et ne sont plus vêtus. L'Autriche allemande et la Tchéco-Slovaquie souffrent d'une misère effroya-

ble. Le nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes, à peine ajusté, s'irrite des prétentions italiennes qui portent sur Fiume et la meilleure partie de la Dalmatie ; il dresse, lui aussi, son programme et réclame, chose irréalisable, toute la rive orientale de l'Adriatique y compris Trieste.

Dans ces malheureuses contrées, la paix n'a fait sentir aucun de ses bienfaits. On se bat aux frontières, des bandes de rôdeurs pillent la campagne, des émeutes éclatent dans les villes. La faim, qui n'a pas étouffé les passions, a émacié les corps. La masse n'a plus d'autre souci que de se nourrir, quels que soient ses maîtres. Il suffit d'une poignée d'hommes organisés et résolus pour provoquer un bouleversement politique ou social. C'est ainsi que, si l'on n'y prend garde, l'Europe centrale impuissante à se défendre va devenir une proie pour le bolchévisme.

— En cette affaire encore l'Entente, sitôt la guerre finie, a manqué de coup d'œil. Il fallait prendre une attitude nette à l'égard du bolchévisme, l'attaquer dans les régions qui avaient appris à connaître les bienfaits du régime. A Pétrograd, il aurait suffi de quelques milliers d'hommes pour reprendre la ville et le coup aurait retenti au loin.... Au lieu de cela l'Entente a ralenti partout son effort ; les groupes de résistance qu'elle a continué de subsidier se trouvaient à une distance immense des centres vitaux ; même elle a voulu négocier.

Les bolchévistes ont dirigé leur attaque sur l'Ukraine : ils trouvaient là une terre encore riche et des greniers à blé. Ils n'ont pas rencontré de résistance, car cette nation ukrainienne, à l'unité de laquelle certaines gens croient comme à un dogme, n'a pris naissance que par la volonté d'une élite et n'a jamais eu conscience d'elle-même. L'armée rouge est à Kiev depuis des semaines ; elle a poursuivi sa marche vers le sud : peut-être occupe-t-elle aujourd'hui Odessa. Les côtes de la mer Noire échappent à l'Entente ; c'est à peine si elle est en mesure d'y débarquer encore des armes et des troupes.

Mieux que cela, le bolchévisme vient d'enregistrer un éclatant succès : la nouvelle république hongroise a passé à lui corps et

biens. Est-ce, comme le déclare le comte Karolyi, l'Entente qui, en prétendant démembrer la monarchie de Saint-Etienne, est responsable de ce brusque changement, ou l'avènement d'un régime selon le cœur de Lénine n'est-il que la consécration d'un état de fait qui existait depuis longtemps? Nous ne savons : le Magyar est dominateur de tempérament; lésé, blessé, il est capable des plus surprenants coups de tête; mais aussi la propagande bolchéviste avait trouvé en Hongrie un sol propice; elle est étonnamment habile : l'Europe n'a pas encore appris à connaître toutes ses ressources.

Pour l'Entente le coup est rude. En concluant une alliance étroite avec Moscou, la république sociale de Hongrie entend évidemment échapper à toutes les conséquences de la guerre et de la paix; elle ne laissera pas morceler son territoire, elle ne payera rien; et l'esprit de destruction qu'on voulait confiner dans la Russie lointaine s'installe victorieusement en pleine Europe centrale. En face du pays rebelle, la Conférence de Paris, qui prétend disposer du monde et l'organiser selon ses inspirations, n'a plus qu'une méthode à employer : la force. Saura-t-elle l'utiliser à temps et... le peut-elle encore?

— Je crois devoir ajouter que le colonel House, ami personnel, inspirateur et confident du président Wilson, a déclaré à un journaliste anglais que, d'ici peu de jours, le traité de paix serait élaboré, qu'il serait complet, définitif. C'est sur cette note rassurante que je veux finir.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 mars.



IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
ET
REVUE SUISSE

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCIV — N° 281. — Mai 1919.

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

LAUSANNE

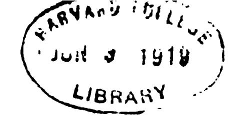
BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principaux libraires.

PRIX DE L'ABONNEMEMT : SUISSE . . . un an, fr. **26** — Six mois, fr. **14**
ETRANGER . » fr. **30** — » » fr. **16**

Prix d'une livraison : **2 fr. 50**



HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE

LA CRISTALLISATION DES FRONTS

ET LES

CARACTÈRES DE LA GUERRE NOUVELLE

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs les bonnes feuilles de ce beau chapitre d'un beau livre que M. Victor Giraud publiera sous peu. En faisant de cette histoire de la guerre une histoire d'âmes, M. Giraud a vu profondément. Ses analyses sont la juste contre-partie et le correctif nécessaire de certains tableaux fameux d'un réalisme plus violent qu'exact. M. M.

I

La guerre de tranchées.

« Mais voilà que du fond du ravin surgit, dévale vers nous une cohorte de spectres blafards, d'êtres fabuleux, impossibles à définir. A cette distance, je ne puis encore distinguer ce qu'est en réalité cette livide apparition. On dirait une procession de pénitents, *de trappistes vêtus de frocs de bure blanchâtre*. Cela approche et se précise. Est-ce une équipe de puisatiers qui émergent de ce cratère de fange où se répercutent les détonations étouffées des canons? Tout à coup je reste muet d'étonnement. Je me sens glacé par une horreur héroïque, car je commence à deviner. Ils avancent en une longue file qui ondule dans les ornières profondes. Ils sont plus de trois mille. La horde roule comme

un torrent de limon, agité de remous ; bientôt son flot submerge notre auto, calée par *ce flux de boue qui marche*. Je suis pris d'une émotion indicible, la plus forte émotion de ma vie. Les voilà ! Les voilà ! C'est la relève des tranchées ! Ce sont les soldats qui reviennent de passer dix jours et dix nuits dans les tranchées de B.... Ah ! quel spectacle ! Rien, vous m'entendez bien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions ne peut donner une idée de cette terrifiante et sublime réalité. Quelle épopée ! Les sanglots me suffoquent ; je voudrais les acclamer, ces braves gens, mais les mots s'étranglent dans ma gorge.

» Comment vous les dépeindre ? Vous vous rappelez les objets recouverts d'une couche pierreuse que nos parents rapportaient autrefois d'une visite aux sources pétrifiantes d'Allyre ? Eh bien ! c'est exactement cela.

» Leurs képis sont des mottes de terre, leurs passe-montagne en tricot des cottes de mailles, leurs fusils des pioches de terrassiers, leurs sacs des blocs de mortier comme en portent sur leurs épaules les maçons. Les couvertures roulées en bandoulière font penser aux vieux pneus terreux abandonnés le long des routes. Toutes les saillies de leur équipement : épaulettes, boutons, ceinturons, bidons, musettes, cartouchières, sont mastiquées de glaise. De leurs barbes, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, *sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loups. Un pieu dans leur main gantée de fange, à la façon des hommes primitifs,* ils marchent héroïquement, tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir dédaigneusement sur ces civils qui les regardent passer la boue gâchée par leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leurs capotes à chaque enjambée. Sous leur enduit ils ont tous l'uniforme bleu horizon, mais verdi par l'usure. Cette teinte verdâtre, qui apparaît par places, sur leur poitrine, à travers les craquelures de la tourbe, me donne l'impression qu'ils portent ces cuirasses oxydées, rongées de vert-de-gris, dont sont revêtus les chefs gaulois que les archéologues exhument des sépulcres sous les murs de l'antique Alésia.... » (Sem, *Un pékin sur le front*, p. 29-32.)

On n'a jamais mieux traduit, en termes plus concrets et plus saisissants, l'émouvante vision de cette vie des tranchées qui, trois années durant, sera celle du soldat le moins fait pour « la guerre de taupes. » L'Allemand, en nous l'imposant, spéculait sur les impatientes réactions de la *furia francese*. Non pas que de son plein gré il eût choisi cette forme inglorieuse de la guerre. « La tranchée est le tombeau des armées », écrivait non sans justesse Bernhardi. Mais la méthodique et laborieuse patience germanique semblait s'accommoder mieux que la vivacité et l'insouciance françaises d'une longue guerre d'usure. « Nous sommes un peuple de pionniers ! » s'écriait fièrement un publiciste allemand. Un Français ne pourrait guère en dire autant. Le troupier français n'aime pas à « remuer de la terre », et, pour son malheur, on l'y avait médiocrement exercé. Mais l'astuce allemande avait compté sans l'étonnante faculté d'adaptation, sans la plasticité du caractère français. D'autre part, elle avait oublié que le peuple de France est avant tout un peuple de paysans, et plus particulièrement encore l'armée française, aujourd'hui surtout que tant d'ouvriers sont rentrés aux usines de guerre qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Or, de tout temps, — voyez ce qu'en dit Montaigne, — le paysan français s'est distingué par des qualités d'obstination un peu têtue, de stoïque endurance, de ténacité laborieuse. Au bout de fort peu de temps, nos soldats surent construire des tranchées aussi ingénieuses, aussi confortables que celles des Allemands ; leurs mains prirent même un certain plaisir à manier la terre maternelle et, si dure que fût leur vie dans la boue glacée, sous la pluie, sous les « marmites », les torpilles et les balles, ils mirent leur point d'honneur à rivaliser

d'endurance avec leurs terribles adversaires. Ils y ont merveilleusement réussi.

Ainsi donc, sur un front linéaire de 900 kilomètres, — les Français en occupent plus de 800, — de la mer du Nord à la Suisse, trois années durant, les deux adversaires vont être séparés l'un de l'autre par un double fossé parallèle plus ou moins large, plus ou moins profond, et qu'ils vont s'ingénier respectivement à rendre de plus en plus infranchissable. Un premier moyen consiste à élargir cette simple ligne de tranchées en la multipliant par elle-même. En certains points on a compté, du côté allemand, plus de *trente* lignes de tranchées parallèles, toutes reliées entre elles par des boyaux, et l'on a pu évaluer à plus de 40 000 kilomètres la longueur des fossés ainsi creusés sur le seul front franco-belge. Appuyées sur de fortes positions naturelles, dont les moindres replis sont utilisés, parsemées d'une foule de pièges redoutables, consolidées par les procédés les plus perfectionnés de la fortification de campagne et de la fortification permanente, munies d'abris bétonnés construits à plusieurs mètres sous terre et dont quelques-uns forment de véritables cités souterraines, ces lignes de tranchées constituent en elles-mêmes des obstacles si formidables qu'elles semblent devoir décourager par avance toute velléité d'offensive.

Car il va sans dire que ces obstacles ne sont pas des défenses purement passives. Ces tranchées sont garnies de fantassins ou de cavaliers à pied qui, derrière leurs parapets, font le coup de feu contre tout ce qui se présente. Elles sont d'autre part protégées contre toute incursion ennemie par d'innombrables pièces d'artillerie qui, dissimulées un peu partout à l'arrière, écrasent de leurs obus les tranchées adverses, quand il s'y produit

des mouvements suspects, et s'opposent aux attaques ennemies par de terrifiants tirs de barrage. Des deux côtés, on accumule contre l'adversaire toutes les bouches à feu anciennes ou récentes que l'on a pu recueillir ou inventer : énormes canons de marine ou de forteresse montés sur rails, obusiers, mortiers, « crapouillots », « lance-mines », que sais-je encore, et, à ce point de vue, l'usine allemande a pris une telle avance sur les usines alliées qu'elle conservera longtemps une supériorité que la guerre de mouvement ne lui avait pas assurée.

Mais ce qui plus que tout le reste, dans cette guerre nouvelle, va paralyser longtemps l'offensive, surtout alliée, c'est un système défensif que l'Allemagne n'a peut-être pas inventé, mais qu'elle a porté à un degré de perfection véritablement inouï. Il consiste à dresser sur tout l'espace dont on veut interdire l'accès des réseaux inextricables de fil de fer barbelé et à multiplier, dans des endroits perfidement choisis, subtilement aménagés et puissamment protégés, des postes de mitrailleuses. Grâce à cette meurtrière combinaison, les troupes qui s'élancent à l'attaque se déchirent à ces ronces artificielles et n'avancent guère, tandis que le sinistre instrument de mort les fauche impitoyablement au fur et à mesure qu'elles s'offrent à portée de son tir. Qui dira combien, dans les premiers mois de la guerre de tranchées, d'attaques imprudemment engagées ont été ainsi brisées, annihilées et combien de sanglants sacrifices, hélas ! inutiles, nous ont été imposés par la machiavélique stratégie germanique ? Là encore, l'Allemagne retrouvait la supériorité matérielle que sa minutieuse préparation lui avait donnée. Elle avait, au début de la guerre, *vingt* fois plus de mitrailleuses que nous et ses usines étaient organisées pour en fabriquer chaque jour davantage, ainsi que des fils de

fer. Elle usa de cet avantage avec son luxe habituel d'orgueil et de brutalité. Elle nous dira sans doute un jour le nombre colossal de nids de mitrailleuses qu'elle a entretenus sur le front occidental. Dans les combats de 1916, les Anglais ont pu constater que des tranchées allemandes de *vingtième ligne* étaient encore défendues pas des réseaux barbelés, « au milieu d'un fantastique enchevêtrement de boyaux et de sapes, aussi serré que les ramifications d'une étoile de givre. » Et en 1918, pour enlever « le terrible front de Champagne », Gouraud eut à franchir « *deux kilomètres* de fil de fer. » On conçoit qu'à l'abri de pareilles défenses les Allemands aient pu se croire inexpugnables.

Ils l'ont été longtemps. Et il fallut bien des expériences douloureuses pour se convaincre qu'on ne réussirait pas à les déloger du sol de France par des moyens ordinaires. On dépensa un fol héroïsme à couper à la cisaille, sous le feu ennemi, d'innombrables réseaux de fil de fer ou à les faire sauter par des chapelets de pétards. On eut recours aussi à tous les procédés de la guerre de mines. Peine à demi perdue, le plus souvent, ou du moins résultats presque insignifiants en regard de l'immense but à atteindre. Longtemps enfin les deux adversaires mirent tout leur espoir dans l'effort d'écrasement d'une puissante artillerie et, en fait, ce fut bien à leurs canons que les Alliés furent redevables de toutes leurs demi-victoires. Mais, si efficace que puisse être un bombardement précis et prolongé, il ne va pas sans quelque inconvénient. D'abord, si l'artillerie détruit les fils de fer barbelés et les nids de mitrailleuses, elle en laisse subsister qui, trop souvent, peuvent suffire à enrayer une avance victorieuse. En second lieu, ces longues préparations d'artillerie qui doivent frayer la voie à l'infanterie aver-

tissent l'ennemi, lui laissent le temps de concerter sa défense et d'amener des renforts, bref, annulent l'effet de surprise stratégique ou tactique qui, si souvent, détermine le gain d'une bataille. Enfin, le peu de mobilité des pièces lourdes est un grand obstacle à la précipitation des mouvements, à la soudaineté répétée et imprévue des attaques, en un mot à cette liberté et à cette rapidité de manœuvres qu'ont toujours recherchée les grands capitaines. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de surmonter ou de tourner ces difficultés, on pourra bien remporter *des* victoires, mais non pas *la* victoire ; la défensive triomphera de l'offensive ; mitrailleuses et fils de fer resteront les maîtres du champ de bataille.

Une page toute récente du maréchal Foch éclaire admirablement la complexité du problème militaire qu'a posé pendant trois ans la guerre de tranchées, telle que l'a inaugurée l'Allemagne :

« La mitrailleuse et le fil de fer barbelé ont permis l'organisation rapide de centres défensifs d'une valeur indiscutable. Ils ont donné en particulier à la tranchée ou à un obstacle naturel une solidité qui permet d'étendre les fronts défensifs sur des espaces insoupçonnés jusqu'à ce jour, au total d'organiser promptement un large système défensif facile à tenir. *L'offensive momentanément impuissante a cherché de nouvelles armes. Après s'être donné une formidable artillerie, elle a organisé les chars d'assaut, mitrailleuses ou canons à la fois blindés et automobiles capables en tout terrain d'avoir raison du fil de fer et de la mitrailleuse ennemie.* » (F. Foch [1], *De la conduite de la guerre*, nouvelle édition, *Préface*, 1er septembre 1918.)

[1] Les chars d'assaut ont été mis à l'étude *dès le mois de novembre* .6 — Il est infiniment probable que, si la guerre avait duré plus longtemps, le développement extraordinaire de l'aviation alliée aurait permis de surajouter à l'emploi des *tanks* ou chars d'assaut, pour annuler l'effet des fils de fer et mitrailleuses, un procédé extrêmement efficace, à la fois tactique et stratégique. On aurait sans doute assisté à de véritables

Et tant que cette arme nouvelle, destructrice de la mitrailleuse et du fil de fer, n'aura pas été trouvée et surtout assouplie et généralisée, l'offensive piétinera sur place ; les succès qu'elle remportera resteront insuffisants, précaires, et seront d'ailleurs trop chèrement achetés. Et dans cette longue guerre de siège, guerre inglorieuse, épuisante et sordide, fertile en actes d'héroïsme obscur, en épisodes tragiques et sinistres, plus encore que les forces matérielles ce sont les forces morales de la Barbarie et de la Civilisation moderne qui vont s'affronter une fois encore. C'est la Barbarie qui cédera la première.

Il faudrait de longues pages pour décrire, sous ses principaux aspects, l'existence tantôt monotone et tantôt pleine d'imprévus dramatiques à laquelle cette guerre nouvelle a condamné les combattants : interminables stations sous la pluie et dans des tranchées remplies d'une eau glacée ; patrouilles hardies et périlleuses dans des bois parsemés d'embûches ; bombardements effroyables qui usent les nerfs les mieux trempés et multiplient les victimes ; féroces combats à la grenade ou au couteau dans d'étroits boyaux encombrés de cadavres ; ensevelissements furtifs à deux pas des guetteurs ennemis ; relèves silencieuses dans la brume des matinées d'hiver ; appels téléphoniques pour réclamer des tirs de barrage ; attaques nocturnes à la lueur des fusées éclairantes : les récits imprimés ou les lettres de nos soldats, les dessins de nos artistes nous ont rendu toutes ces scènes familières. Entre tant de pages émouvantes ou pittoresques,

batailles aériennes. C'était là une idée chère au général de Castelnau; elle forme le fond du lumineux *Rapport sur l'aviation* qu'il a rédigé en 1916 et, grâce au programme dressé par lui, nous avons eu, pendant toute la bataille de la Somme, une supériorité aérienne qui a été l'un des facteurs de notre victoire.

j'en choisis une qui, ce me semble, grave admirablement dans l'esprit une image que l'on n'oublie plus :

« Nous étions au pied des tranchées qui font face à la lisière du Mort-Mare. C'est un des secteurs les plus actifs de toute la région, un de ceux où le bombardement est presque continuel, et c'est précisément pour cela que nous en faisions la visite à l'aube, parce que c'est le moment où des deux côtés, par un accord tacite, chacun, fatigué d'une rude nuit, laisse là fusils, mortiers et grenades et s'en va se coucher. Et, de fait, ce fut bien calme pendant tout le temps que nous y avons passé ; mais les brancards qui descendaient au moment où nous arrivions témoignaient de l'activité de la nuit. Je revois surtout dans un boyau, portée par deux hommes dans une toile de tente comme un pauvre gibier meurtri, une espèce de loque humaine qu'un obus avait pulvérisée. Mais qu'est-ce qu'un mort dans cet immense cimetière ? La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps-à-corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux *sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore çà et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contrefort*. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtements de sacs de terre ; mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là-dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner ! A travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vignerons qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectants ces *vignes de la mort*. Et pourtant la vraie vigne touloise y pousse encore. Dans cette terre engraissée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipements abandonnés, dans la pourriture et les détritus, au milieu

du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne ou plutôt des rejetons d'une verdeur admirable. Plus loin, ce sont d'énormes trochées de pommes de terre *et surtout des champs de coquelicots, d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre.* Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciante! Car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes « poilus », qui ne disent peut-être pas tout ce qu'ils sentent, et qui peut-être ne sentent plus, dorment paisiblement, plaisantent ou font la manille, en attendant la bombe qui va les meurtrir. » (P.-Maurice Masson, *Lettres de guerre*, p. 108.)

II

L'âme des combattants.

Essayons de pénétrer plus avant dans l'intimité de ces hommes qui ne parlent guère, mais qui écrivent quelquefois, et qui, dans des conditions de vie non seulement dures, mais repoussantes et souvent tragiques, font si simplement le sacrifice quotidien de leur vie, et pour durer, pour *tenir*, déploient un héroïsme moralement plus méritoire que celui dont s'alimentaient les brillantes mêlées épiques d'autrefois.

Le sentiment qui domine en eux, c'est une foi sans défaillance et quasi mystique dans la victoire finale et dans le caractère sacré de la cause française. Voici un simple cuisinier, Georges Belaud, qui, écrivant à sa femme la veille d'une attaque où il succomba, lui recommande « de vivre pour élever leur fils en homme de cœur. » « Et surtout, ajoute-t-il, *tu lui diras, quand il sera grand, que son père est mort pour lui, ou tout au moins pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir.* » — Cet autre est un instituteur,

lieutenant de réserve, du nom de Malavieille. Avant un assaut qui lui sera fatal, il écrit à son père :

« Le général est venu ce matin. Il a parlé à nos hommes. Contre toute discipline, nos soldats l'ont acclamé : « Bravo ! mon général ! Nous les aurons, mon général ! Vous pouvez compter sur nous ! » Le général, *les yeux mouillés*, est parti *en balbutiant :* « Au revoir, mes enfants ! *Merci, mes enfants !* » J'avais les larmes aux yeux. Oh ! c'était grand, c'était beau !... Père, je suis calme, très calme.... Si je tombe, je tomberai face à *eux*, sans plainte, en pleine conscience de ma force, de ma lucidité d'esprit, de ma volonté. *La guerre que nous faisons vaut bien que l'on meure ainsi.* »

Un autre, un jeune savant, Jean Chatanay, avant de mourir, écrivait à sa femme : « Promets-moi *de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier*.... Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu. Si c'est un fils, tu lui diras, lorsqu'il sera en âge de comprendre, *que son papa a donné librement sa vie pour un grand idéal, celui de notre patrie reconstituée et forte.* » — Un autre, professeur et écrivain, Pierre-Maurice Masson, ayant crânement achevé la rédaction d'une thèse de doctorat « au nez des Boches », écrivait la veille de sa mort : « Il s'agit de tenir et de fixer la victoire et, en attendant, *de croire en elle.* » Et encore, parlant d'un ami tué : « Quant à lui, disons-nous qu'il aura connu la paix avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé *il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice* et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés. » — « Je voudrais, écrit un prêtre, m'élancer à l'assaut en disant ces mots : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua !* Je tâche de les interpréter en ce sens....*Je*

suis convaincu que nous marchons pour le droit et pour la liberté. » — « *Je ne puis pas ne pas marcher en croisé* », écrit un autre prêtre. Voilà le grand mot lâché. Tous ces hommes d'éducations, de conditions sociales si différentes se ressemblent en un point essentiel : ce sont les croisés d'une nouvelle croisade.

Ces héros ne sont point moroses ; ils ont l'héroïsme gai ; ils ont « le sourire », comme ils disent, et même le rire. Ils plaisantent sur leurs dangers et leurs souffrances. « On voit la mort à chaque minute, écrit un téléphoniste, et tout autour de soi on cause, on rit, on ne pense même pas aux projectiles.... Je suis en bonne santé, couvert de boue, les pieds trempés *et heureux comme deux rois.* » — Un autre « a presque le fou rire » en songeant à la manière dont il a échappé au torpillage de son bateau par l'*Emden.* — Un autre s'excuse de n'avoir pas répondu à une lettre d'ami. « Je l'aurais fait avec un bien grand plaisir, dit-il, si, dans la tranchée, au moment précis où je terminais la lecture de tes lignes, un obus malencontreux n'était venu m'enlever le bras droit ; ta lettre avait suivi ; *j'ai dû la ramasser de la main gauche.* » — « *Je suis plus gai que jamais,* écrit un autre, et je casse la tête à toute mon escouade. *Je chante du matin au soir,* et les vieux m'aiment bien. » — Et un autre enfin, la veille de sa mort, écrit à sa mère : « Ma pauvre maman, je suis entre deux haies, et les balles sifflent derrière ma tête. Je te fais mes adieux. Peut-être que je ne te reverrai pas.... Mais ne te tourmente pas.... *Je suis gai.... Je chante toujours.... Je chanterai jusqu'au bout.* »

« Loin de moi, disait Bossuet, les héros sans humanité ! » Bossuet eût aimé les soldats français de la grande guerre. Ils sont aussi humains qu'ils sont braves.

Un écrivain suisse, M. Vallotton, nous rapporte les propos d'un humble fantassin, Charles Couet, « magnifique garçon » qui lui parle en ces termes de ses charges à la baïonnette : « Je vous dis que ça, c'est horrible. Il le faut, mais c'est horrible. C'est comme si on traversait des crapauds. Seulement, c'est pas des crapauds, c'est des hommes. *Après, on n'ose pas les regarder.* On est fier d'un côté, sûr, et triste de l'autre, *triste à pleurer.* Il y en a un qui a dit à celui qui était assis devant lui, déjà tout pâle, les yeux fermés : *Mon pauvre ami, as-tu bien mal ?* » — « J'ai vu, dit un autre, un des nôtres *embrasser celui qu'il venait de tuer.* Il faut, c'est sûr, il faut. On recommencera même. *La cause est juste....* Ça tenaille le cœur tout de même. » — Un autre a fait mieux encore. Sous la mitraille ennemie, pour sauver de la mort un Allemand blessé, il n'a pas voulu fuir, il a payé sa charité d'une terrible blessure et, sur la table d'opérations, comme pour s'excuser d'avoir eu pitié d'un ennemi qu'il avait surpris à terre, sanglant, la photographie de sa petite à la main, il murmure : « Ce sont de pauvres diables... des hommes comme nous. »

Tel est le « poilu », — car c'est le nom inélégant, mais expressif qu'il se donne, — le soldat français tel que l'a fait cette guerre nouvelle[1]. Un peu hirsute et débraillé à son ordinaire, grognant souvent, d'humeur

[1] Je trouve. dans un des journaux du front, le *Poilu sans poil*, une définition du « poilu » si savoureuse, si juste et si vivante dans sa bonhomie populaire, que je ne résiste pas au plaisir de la donner ici :

« Être poilu, c'est boire le jus dans un quart noirâtre et bosselé ; avoir des totos ; ne pas aimer les gendarmes ; avoir reçu dans le gras sept ou huit éclats d'obus et quelquefois des gros ; avoir été deux ou trois fois suffoqué par les gaz boches ; avoir été enterré, une fois au moins, par une marmite « maous » ; avoir cinq ou six marraines de tous les âges, sauf l'âge ingrat ; attendre avec impatience sa prochaine « perm » ; ne pas être pessimiste ; ne pas lire les communiqués, mais les faire ; ne pas bien-savoir où se trouvent le Monténégro, la Bukovine, la Transylvanie ; par-

indépendante et gouailleuse, mais actif et « débrouillard », très guerrier d'instinct, sinon très militaire, sachant se prêter et s'adapter à tout, aimant au fond son nouveau métier, toujours prêt à se sacrifier pour un noble sentiment ou une grande idée, il est, dans la main d'un chef aimé, respecté et obéi, un instrument de guerre incomparable. Il résume en lui, avec quelques-uns des menus défauts, toutes les vertus militaires de la race. Sous son nouvel uniforme bleu horizon, il rappelle les vieux grognards de la Révolution et de l'Empire, et, avec son casque, il évoque invinciblement le souvenir des gens d'armes du moyen âge ou du seizième siècle. Tel qu'il est, par son héroïsme, sa bonne humeur, sa modestie, sa gentillesse, son air d'éternelle jeunesse, sa prodigieuse vitalité et son humanité enfin, il attire et il retient la sympathie — une sympathie mêlée d'admiration — d'une manière irrésistible. Tous les étrangers qui l'ont vu à l'œuvre — qu'ils s'appellent Rudyard Kipling, Gomez Carrillo, Noëlle Roger, Alexandre Powell, Luigi Barzini — sont unanimes à cet égard ; et ils souscriraient tous à ce mot d'un chef français : « Nos soldats ? c'est à se mettre à genoux devant eux ! »

VICTOR GIRAUD.

(*La fin prochainement.*)

courir à pied une centaine de kilomètres de temps en temps; moisir dans des trous pendant des mois; trouver les embusqués très malins et se traiter soi-même de bonne poire; rouspéter à tous les ordres qu'on vous donne, mais les exécuter strictement ; cabosser son casque et l'enduire de boue; chanter le plus faux possible : *Tipperary*, *la Brabançonne* et *Ferme tes jolis yeux ;* songer toutes les six semaines, et quand on se fait raser, à son cher village et à sa claire rivière ; essuyer une larme en recevant de ceux qu'on aime de bonnes lettres et de bons tricots qui tiennent chaud également, et supporter toutes les épreuves, en répétant invariablement ces deux mots sublimes : « Faut pas s'en faire ! » et « On les aura ! »

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS

QUATRIÈME PARTIE [1]

XI

Le capitaine des homoncules vit que M. Micromégas avait repris sa place sur le Mont-Blanc et qu'il parlait au nain de Saturne ; il vit que le nain de Saturne trépignait d'allégresse ; il attendit que l'un eût fini de parler et que l'autre eût retrouvé son assiette ; ensuite il s'exprima dans ces termes :

— Puisque vous arrivez fraîchement des bords de la Baltique, vous n'avez sans doute pas manqué d'admirer nos vaisseaux de ligne qui sont à l'ancre dans ces parages : ce sont les plus gros qu'on ait construits sur notre planète, et ils sont ornés de canons et de tourelles dont le seul aspect répand la terreur.

Le nain déclara qu'il n'avait vu dans la Baltique ni canons, ni tourelles, ni vaisseaux de ligne, mais bien quatre-vingt-douze baleines de belle taille et deux-cent-dix-huit petits marsouins dont il avait fait son déjeuner du matin. A ces mots l'homoncule et tout l'équipage s'imaginèrent que M. le secrétaire avait pris des cuirassés d'escadre et des torpilleurs pour des cétacés, et

[1] Pour les trois premières parties, voir les livraisons de février, mars et avril.

que la flotte entière de Sa Majesté se trouvait présentement dans l'estomac d'un naturel de Saturne ; ces bonnes gens pensèrent défaillir de peur, mais M. Micromégas se hâta de les rassurer.

— J'ai vu, leur dit-il, les petits objets dont vous nous parlez ; ils sont vraiment fort jolis, et si je n'avais pour habitude de respecter le bien d'autrui, je les aurais attachés à ma chaîne de montre en guise de breloques ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous les gardez dans vos ports ; n'en avez-vous donc pas besoin pour la guerre que vous faites ?

— A Dieu ne plaise, s'écrièrent-ils tous ensemble, que nous exposions à quelque mauvais coup des bâtiments aussi précieux ! Vous doutez-vous bien, monsieur Micromégas, que le moindre d'entre eux nous coûte plus de trois millions de ducats ? Ils ne sortiront, s'il vous plaît, que lorsque les mers seront libres ; ce jour-là ils iront solennellement prendre possession de l'île des Angles et de tous les *dominions*, au nom de la Majesté Poing-de-Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche. Ce sera un beau spectacle. Ah ! monsieur le professeur, dirent-ils encore, que Dieu punisse les Angles ! Nous détruirons leur flotte avant qu'il soit longtemps.

— Je vous entends, dit l'animal de huit lieues ; vous souhaitez que Dieu punisse les Angles, et vous dites que vous détruirez leur flotte, mais comment la détruirez-vous si la vôtre demeure prudemment dans ses abris ?

L'homoncule rappela alors aux citoyens des étoiles qu'il leur avait parlé de certaines machines qui permettent aux atomes de naviguer sous les eaux et qu'on peut comparer à des poissons qui seraient en tôle et en acier.

— Je me souviens très bien, dit vivement M. Micromégas ; rien ne m'a paru plus beau que cette invention-là,

et dès que je serai de retour dans ma planète, je ferai construire un sous-marin. Je brûle du désir de visiter le fond des océans de Sirius, comme vous visitez sans doute les abîmes les plus cachés de vos petites mares. Quelle joie ce sera pour moi d'observer la faune et la flore de ces régions mystérieuses qu'aucun regard de Sirien n'a jamais sondées ! Mais serait-il possible, messieurs, que ces engins merveilleux vous servissent à faire la guerre fraîche et joyeuse ?

— Rien n'est plus possible dit l'homoncule, puis il mit les deux géants au fait de la guerre sous-marine :

— La mode en est nouvelle, leur dit-il. Autrefois les vaisseaux des deux partis combattaient à ciel ouvert, et c'était à qui enverrait à l'autre la plus belle bordée. Cela faisait des batailles magnifiques qui ont été peintes par les plus grands maîtres du temps passé sur de grands morceaux de toile qu'on admire quelquefois dans nos musées. Nos plus fiers ennemis excellent dans ces sortes de rencontres que les anciens Grecs appelaient *naumachies*, et ils nous offrent tous les jours de nous y donner des preuves éclatantes de leur valeur ; mais nous n'avons garde de leur faire ce plaisir ; le courage est la chose la plus inutile dans la guerre, du moins de la manière que nous l'entendons.

— Et de quelle manière l'entendez-vous donc ? demanda le Sirien.

— Nous l'entendons comme il convient, dit le vermisseau. Il faut vaincre.

— Sans doute, dit le colosse, mais n'est-ce pas le courage qui donne la victoire ?

— Point du tout, dit l'homoncule ; c'est la méthode.

M. Micromégas et son compagnon voulurent savoir ce que c'était que la méthode ; l'homoncule se rengorgea :

— Nous avons caché dans toutes les mers des centaines et des centaines de ces poissons de tôle et d'acier ; ils voient tout et nul ne les voit ; aussi se font-ils un jeu de torpiller les plus gros vaisseaux de nos adversaires avec la même promptitude qu'un requin dévore un pêcheur de perles sur les côtes fortunées du pays d'Aden, vers l'Arabie-Heureuse.

M. Micromégas dut avouer que cette méthode était extrêmement ingénieuse et qu'il faudrait beaucoup d'adresse et même de bonheur à messieurs les Angles pour parer des coups d'autant plus redoutables que ceux qui les portaient demeuraient invisibles. Le petit homme de Saturne fut entièrement de l'avis du grand homme de Sirius, mais il tremblait de colère, car il y a dans ce corps de nain une âme de chevalier ; puis l'animal de huit lieues demanda aux atomes combien de navires leurs petits poissons de tôle et d'acier avaient déjà envoyés au fond des mers.

— Je ne saurais vous répondre, dit le capitaine ; nous comptons par tonnes.

— Comptons par tonnes, dit M. Micromégas, à qui l'on avait appris une heure auparavant cette façon de compter, et qui n'avait rien oublié.

— Comptons par tonnes, dit le nain qui n'était pas moins instruit.

— Cela fait neuf millions de tonnes, dit l'homoncule.

— Neuf millions de tonnes ! s'écria le Saturnien ; autant dire quatre-vingt-dix millions de quintaux !

— Le compte est juste, dit le capitaine : quatre-vingt-dix millions de quintaux, ou encore dix-huit milliards de livres.

— Miséricorde ! s'écria de nouveau M. le secrétaire

perpétuel en se soulevant un peu sur son siège ; dix-huit milliards de livres !

M. Micromégas partageait l'étonnement de son confrère, mais il ne le faisait point voir, car il est beaucoup plus mesuré dans ses gestes et dans ses propos ; il demanda pourtant à M. le capitaine s'il n'enflait pas un peu son calcul.

— Point du tout, dit l'atome ; je vous avouerai même que je crois être au-dessous de la vérité ; mais il faut savoir que nous coulons tout : vaisseaux de guerre, vaisseaux marchands, paquebots, lougres, cotres et bateaux de pêche ; ainsi le veut notre méthode.

— Eh quoi ? dirent ensemble les deux célestes ; n'épargnez-vous point les navires qui portent des femmes et des enfants ?

— Nous n'épargnons personne, dit l'homoncule.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié que M. Micromégas venait de voir assassiner sous son nez quelques femmes et quelques enfants dans la bonne ville de Pantruche et qu'il en avait fait la confidence au citoyen de Saturne ; cependant les derniers mots que prononça le capitaine des homoncules les assommèrent l'un et l'autre, tant nous avons de peine à nous faire aux mœurs et aux coutumes des autres planètes ! Ils demeuraient interdits, éperdus, accablés. Les muscles de leurs nobles visages se contractèrent ; leurs yeux, qui paraissaient agrandis, se tournèrent vers les petites mares qu'ils venaient de traverser et qu'ils distinguaient très bien du haut de leurs petits monticules ; leurs regards étaient fixes ; on eût dit qu'ils voyaient sous les eaux, non des monstres marins ou les plantes chevelues qui croissent au fond des abîmes, mais les débris de dix mille navires

et des monceaux d'atomes submergés. L'homoncule, qui n'avait pas lâché sa lunette, jugea qu'ils étaient plongés dans le ravissement ; il est vrai que l'homoncule s'imaginait toujours qu'il avait affaire à deux plantigrades d'une grosseur inusitée.

XII

— Monsieur, dit le nain de Saturne à son compagnon quand ils furent revenus à eux-mêmes, puisque vous avez la bonté de laisser la vie à ces maudites bestioles qui méritent cent fois la mort, rendez-leur donc leur liberté, je vous prie, et reprenons la nôtre. Je vous avoue que j'ai la plus grande envie de visiter l'étoile Canope où vous m'avez promis de me conduire, ainsi que Shéat, qui est dans la constellation de Pégase, et surtout Aldébaran qui se trouve dans l'œil du Taureau, et dont on dit merveilles. Menez-moi d'ailleurs où il vous plaira, fût-ce dans le globe le plus reculé de ce vaste univers, mais quittons au plus tôt ce misérable tas de boue où je n'ai trouvé pour tout siège qu'un glacier qui — je le sens — commence à fondre, et dont les habitants n'ont porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir que pour se détruire les uns les autres avec une horrible méchanceté.

— Monsieur, dit le Sirien, je tiendrai mes promesses ; vous verrez Canope, qu'on appelle aussi Canopus, Shéat et tous les mondes qui sont dans l'œil du Taureau ; je vous conduirai même dans Vénus, si vous avez la force de pousser jusque-là ; mais pourquoi nous rembarquer si vite ? Ce misérable tas de boue, comme vous dites, nous réserve peut-être quelque surprise agréable. Qui sait si nous n'y verrons pas d'honnêtes gens ? Tous les Saturniens sont-ils faits sur le même modèle ? Il y a des bri-

gands dans Sirius, mais l'Académie Sirienne distribue chaque année quatre ou cinq cent mille prix de vertu, et il en va de même dans Jupiter et dans Alguénib, qui n'est pourtant qu'une étoile de deuxième grandeur. Ne vous ai-je pas dit bien souvent que dans tous les pays où j'ai voyagé j'avais remarqué de la variété ?

— Ah ! monsieur, dit le secrétaire perpétuel, cherchons donc tout de suite quelqu'un de ces honnêtes homoncules dont vous parlez.

— Pas encore, dit M. Micromégas ; il faut d'abord en finir avec ceux-ci. Oubliez-vous qu'ils nous ont promis tout un discours ? Notez aussi, je vous prie, qu'ils ne nous ont pas encore fait connaître la cause du grand bruit que nous avons entendu tout à l'heure ; et puisqu'ils ont la bonté de se confesser....

Ici, l'animal de mille toises prit la liberté d'interrompre l'animal de huit lieues :

— Monsieur, lui dit-il, voilà justement ce qui me paraît le plus étrange de notre aventure. Pour qui ces gens-là nous prennent-ils donc de nous oser tenir les propos qu'ils nous tiennent ? Je n'ignore pas que c'est la coutume des voleurs et des assassins de vanter leurs exploits, mais ils ne montrent ordinairement tant de franchise que dans la compagnie de leurs pareils. Aurions-nous la mine d'être des coupeurs de bourse ?

— Ma foi ! monsieur le secrétaire perpétuel, répondit M. Micromégas, je ne sais trop quels personnages nous jouons ici ; c'est pour moi un grand mystère ; nous l'éclaircirons sans doute, mais il convient d'entendre la suite du discours.

Ayant ainsi parlé, M. Micromégas demanda aux atomes si la petite nacelle qui les portait ne serait pas, elle aussi, une machine de guerre.

— C'en est une, monsieur le docteur, lui répondit-on, et la plus formidable de toutes. Elle fut inventée par un noble comte de notre patrie qui, après avoir passé dix ans de sa courte vie à l'imaginer, en passa trente autres à la rendre aussi parfaite que vous la voyez. Les habitants des pays voisins, qui sont un peu naïfs, crurent d'abord que ce gentilhomme physicien ne se donnait tant de peine que pour la commodité du commerce et le plaisir des personnes qui aiment à changer de place ; et il faut bien avouer que les voyageurs et les commerçants ne pourraient souhaiter une voiture plus solide, plus spacieuse et plus légère, ou qui aille d'un point à un autre par un plus court chemin, puisque celle-ci prend le chemin des airs qui est le plus court de tous les chemins, et qu'elle cingle vers son but avec la vélocité d'une flèche. Nous avons entendu dire, continua l'homoncule, qu'au temps où le roi Bélus régnait sur Babylone, la belle princesse Formosante, sa fille, se fit transporter jusque dans le pays des Gangarides, où elle voulait rejoindre son royal amant, au moyen d'un canapé dont les deux bras étaient solidement tenus par des griffons aux ailes rapides[1]. Si cette femme charmante eût connu nos machines volantes d'aujourd'hui, elle eût pris en pitié ses griffons et son canapé, et elle se fût mariée un peu plus tôt. A l'égard du gentilhomme dont je vous parle, il ne songeait guère à la belle Formosante ni à son royal amant le beau prince des Gangarides, non plus qu'à nos belles dames d'à présent ; il avait une ambition plus haute que celle de les servir, et, si vous le permettez, je vous dirai ce qu'il voyait dans ses songes.

M. Micromégas et le nain permirent à l'homoncule de les entretenir des songes du gentilhomme physicien.

[1] *La princesse de Babylone*, roman de Voltaire.

— Ce noble seigneur, dit l'homoncule, voyait dans son sommeil les vaisseaux qu'il avait inventés, conduits par d'habiles pilotes, chargés de bombes explosives et parcourant en tous sens l'atmosphère de notre planète pour semer en tous lieux la désolation, l'épouvante et la mort.

— Ah ! les beaux rêves ! s'écrièrent à la fois l'homme de Sirius et celui de Saturne.

— Oui, Excellences, reprit l'homoncule, c'étaient des rêves divins. Ce savant personnage se représentait à lui-même les ombres de la nuit violemment déchirées par les foudres qu'il lançait de ses propres mains ; il contemplait les gerbes de flammes qui jaillissaient des villes et des villages embrasés ; il entendait les cris des blessés, le râle des mourants, les malédictions des veuves et des orphelins....

— Pourrait-on savoir, demanda l'animal de huit lieues, si les rêves de madame la comtesse étaient aussi beaux que ceux de son illustre époux ?

— Ils étaient aussi beaux, dit l'homoncule, car nos femmes sont bien dignes de nous ; mais n'allez pas croire, monsieur le docteur, que nos femmes et nous, nous soyons des barbares, comme nos ennemis se plaisent à le dire par pure méchanceté. Nous faisons la guerre, voilà tout, et nous faisons la guerre avec méthode, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le confier.

Le nain de Saturne se remit à frémir ; M. Micromégas paraissait écouter avec ce sang-froid que vous lui connaissez et dont il a donné tant de preuves dans son laboratoire de Sirius lorsqu'il procédait aux expériences les plus longues et les plus délicates. Enfin, le capitaine des homoncules leur apprit pourquoi leurs nobles oreilles avaient été frappées par un bruit épouvantable ; ils con-

nurent qu'ils avaient été témoins d'un des exploits les plus mémorables de la flotte ailée, et qu'ils avaient l'honneur de tenir sous leurs microscopes les héros de ce beau fait d'armes. Le vermisseau n'omit aucun détail : M. le secrétaire perpétuel fut confondu pour la seconde fois, et il se promit d'entendre désormais tous les bruits de notre pauvre terre sans oser faire la plus petite hypothèse. Pour M. Micromégas il n'eut pas le courage de railler de nouveau son malheureux confrère ; il était bien plutôt tenté — malgré tout son sang-froid — de rapprocher brusquement son pouce de son index, mais il se contint encore parce qu'il pensa que les atomes n'étaient pas au bout de leur discours.

Cependant l'homoncule leur récitait un long poème de Joseph Winkler, auteur célèbre, où toutes les beautés de la plus belle des langues sont employées à peindre des femmes qui se noient : « Les délicates ladies, dit ce Joseph, luttent vainement contre les vagues écumantes et vertes. » M. Micromégas a un bon goût naturel fortifié par l'éducation ; il se tourna vers son compagnon et lui déclara tout net dans la langue de Saturne que ce morceau était l'œuvre d'un mauvais déclamateur. Le nain, qui aime le style fleuri et les antithèses, lui répliqua dans la langue de Sirius qu'il n'était pas de son avis ; ils disputèrent assez longtemps sans pouvoir s'entendre, mais tous deux convinrent que si jamais Joseph Winkler leur tombait entre les mains, ils feraient à sa mesure une jolie petite potence avec deux allumettes de la régie de Saturne, et qu'ils l'y suspendraient proprement après lui avoir attaché son poème sur la poitrine.

PAUL SIRVEN, *doyen suisse.*

(La suite prochainement.)

LE SPECTRE
DE L'ANCIENNE SLAVIE OCCIDENTALE

Quelques remarques
à l'occasion du Congrès de la paix.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Voici quelques épisodes qui attestent le martyre des malheureux peuples, des Slaves occidentaux, épisode soigneusement omis dans les manuels scolaires, comme compromettant la civilisation allemande.

Le prince saxon Henri l'Oiseleur, sitôt monté sur le trône allemand (en 919), commença ses préparatifs en vue d'une guerre d'extermination dirigée contre les Slaves. Il résolut tout d'abord de marcher contre les Serbes de Thuringe et de Lusace, habitant les rives de la Sala et de l'Elbe. Voici comment s'exprime le chroniqueur allemand Widukind, sur la manière dont cette guerre a été menée :

« Le roi Henri, très bon pour les siens, était très sévère à l'égard des étrangers. C'est ainsi que, dès qu'il voyait un malandrin ou un voleur aux fortes épaules et apte à faire la guerre, il lui pardonnait son délit, l'en-

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'avril.

voyait habiter le faubourg de Mersebourg (colonie allemande sur territoire slave), lui faisait cadeau d'un terrain, lui remettait des armes et lui donnait comme instruction de ménager les siens ; en revanche, il pouvait se permettre tous les crimes imaginables à l'égard des Slaves.

» Un jour, Henri envahit la terre des Glomacz (tribu serbe). Après avoir pris le bourg de Grone, il le livra aux soldats qui massacrèrent tous les adultes et vendirent comme esclaves les jeunes gens et les jeunes filles. Avec la même légion, Henri attaqua de nouveau les Slaves près de Laczyna (en 929). Le combat se termina par une défaite complète des Slaves ; la garnison de Laczyna se soumit à condition que les habitants du bourg eussent la vie sauve. Mais, malgré l'accord conclu, les femmes, les enfants et tout l'avoir des habitants devinrent la proie des vainqueurs. Quant à la garnison, elle fut mise à mort. D'aucuns disent que 200 000 Slaves périrent lors de ce massacre. »

Ainsi Henri l'Oiseleur pillait et massacrait les Slaves. Quelques années plus tard il transféra sa résidence à Mersebourg. La Serbie devint alors une province allemande. Son compatriote Thietmar, chroniqueur et évêque de Mersebourg, écrit à ce sujet : « Que Dieu pardonne à Henri pour ce qu'il s'est approprié par la rapine et le brigandage ! »

Il faut ajouter que les historiens allemands célèbrent en Henri l'Oiseleur un homme courageux et pieux. C'est la croix à la main qu'il s'élançait à la tête de ses troupes, à ses côtés chevauchait un chevalier tenant une bannière représentant l'image de l'archange Michel. Après chaque victoire, le roi tombait à genoux pour remercier Dieu de ses faveurs.

Commencée par Henri l'Oiseleur, l'œuvre d'assujettis-

sement des Slaves de l'Elbe fut continuée par son fils Otto Ier, qui durant son long règne (936-977) ne ménagea ni le sang ni l'argent pour atteindre les buts éternels de la politique allemande du *Drang nach Osten*. Le tour vint alors pour les Obotrites et les Velètes. Pour se rapprocher du nouveau champ d'action, Otto Ier se fixa à Magdebourg, ancien bourg slave appelé Dziewin. Otto Ier avait pour lieutenants et exécuteurs de ses plans les margraves Géro et Herman Billing, tous deux ennemis implacables des Slaves, prêts à se servir contre eux des moyens les plus horribles. Il suffit de se rappeler que Géro, avant de se mettre en marche, convia à un festin trente princes slaves (chefs de comitats), sous prétexte de nouer des relations amicales avec eux, et que pendant ce festin il les fit tous massacrer (Widukind II, 20). Dès lors, de fréquentes expéditions furent organisées contre les Slaves. Le sang coula pendant de nombreuses années. Après une série de luttes terribles, pendant lesquelles une grande partie des Obotrites, des Luticiens, des Velètes et des Serbes fut exterminée, Géro enfin réussit à persuader les survivants de se soumettre aux Allemands et de se faire baptiser. Six évêchés furent alors fondés entre l'Elbe et l'Oder. On créa deux nouvelles Marches, et les frontières de l'Etat allemand et du Saint-Empire romain s'étendirent jusqu'aux rives de l'Oder (Odra), au delà desquelles se trouvaient les territoires d'un peuple peu connu des Allemands, — le peuple polonais.

La cupidité du clergé, la rapacité des margraves, le brigandage et les violences des Allemands qui s'étaient établis dans ces pays nouvellement conquis, l'expropriation forcée de la population indigène, tout cela poussa les Slaves subjugués aux révoltes et aux troubles. Les

peuples slaves ont pu se convaincre, à leurs dépens, que les principes de la nouvelle foi énoncés par les missionnaires allemands ne concordaient pas avec leurs actes entachés d'hypocrisie et de visées politiques. « Les fourberies des Saxons et de leurs chefs, leur avidité, leur rapacité, firent que les Slaves se détournèrent de la foi chrétienne et leur donnèrent la conviction que cette foi permettait de tromper, de voler, de piller, de torturer et d'asservir. » Ainsi s'exprime le chroniqueur allemand Herbord, dans son ouvrage *Vita Ottonis* (1158-1168).

Cependant, après des luttes très dures, les Slaves des rives de l'Elbe réussirent à repousser les Allemands et à recouvrer, pour un court laps de temps, leur liberté.

L'arène mondiale vit apparaître alors les bourreaux des Slaves et ses persécuteurs les plus cruels : Henri le Lion et Albert l'Ours, deux antagonistes, créateurs de la nouvelle Allemagne.

En 1147, l'Europe préparait la seconde croisade, pour défendre le royaume de Jérusalem. Le pape Eugène III encourageait l'empereur Conrad III à se mettre à la tête des croisés. Pour relever l'enthousiasme religieux des Allemands, le moine Rodolphe parcourait les villes du Rhin, proclamant la nécessité de la lutte contre les infidèles. De terribles pogroms de Juifs éclatèrent alors. A Mayence on brûla quelques centaines de Juifs. Conrad III, à la tête des croisés, convoqua la Diète à Francfort. C'est alors que le prince de Saxe, Henri le Lion, le margrave Albert l'Ours, le prince Conrad de Zähringen et tous les seigneurs saxons déclarèrent *qu'ils ne voyaient aucune nécessité d'aller en Extrême-Orient, attendu que dans le voisinage même de l'Allemagne, à l'est de l'Elbe, il y a beaucoup de païens qu'il faut ou exterminer ou convertir.*

L'abbé Bernard de Clairvaux, à qui ces arguments paraissaient parfaitement justes, se mit à proclamer la nécessité d'une expédition contre les ennemis du Christ, les Slaves de l'Elbe et de la Poméranie. Approuvant le projet des seigneurs saxons, le pape Eugène III, par sa lettre du 14 avril 1147, promettait l'indulgence à tous ceux qui participeraient à cette expédition, au même titre qu'aux croisés qui partaient pour la Palestine. Mais il leur était défendu, sous peine d'excommunication et d'anathème, d'accepter des païens soit de l'argent, soit une rançon quelconque, parce que cela aurait pu refroidir l'ardeur religieuse et fortifier les infidèles dans leurs erreurs !

Il est clair que cette croisade contre les Slaves n'était qu'un prétexte auquel les seigneurs saxons eurent recours pour ne pas s'exposer aux dangers d'une expédition en Orient et pour affermir, avec l'aide de l'Eglise, leur domination sur les pays slaves.

Eugène III prévoyait cela, évidemment, en défendant aux croisés d'accepter de l'argent des païens.

Bientôt 200 000 Allemands armés de pied en cap se mirent en marche. Ayant à leur tête Albert l'Ours, Henri le Lion, les archevêques Frédéric (de Mayence), Adalbert (de Brême), de nombreux évêques, et secondés par les troupes tchèques et polonaises qu'on avait forcées de prendre part à l'expédition, ils se ruèrent sur les malheureuses tribus des Obotrites et des Luticiens.

Les croisés s'avançaient par trois voies différentes, faisant trembler la terre sous les pas de leurs chevaux, et détruisant tout sur leur passage [1].

[1] *Annal. Magdeb.* (1147) : « *Maxime apparatu et commeatu et mirabili devotione in diversis partibus terram paganorum ingressi sunt ; tota terra a facie eorum contremuit.* »

Tout le territoire entre l'Elbe et l'Óder se trouva, au bout de trente ans, complètement dévasté (1180). On passa au fil de l'épée les tribus obotrites, luticiennes, serbes. Des masses entières de colons allemands s'établirent sur leurs domaines.

Quelques petits états slaves, s'étant soumis et ayant conclu une alliance avec les vainqueurs, échappèrent au massacre, — ainsi l'état de Szczecin, — mais ces îlots, perdus dans l'océan allemand, finirent par se germaniser. Les tribus slaves firent place aux divers Etats allemands. Le margraviat de Brandebourg devint bientôt le plus puissant de ces nouveaux Etats. Le premier margrave fut Albert l'Ours, le bourreau des Slaves; c'est lui qui fraya le chemin aux Hohenzollern.

Ce fut aussi le début d'une longue agonie des Slaves qui avaient jusque-là échappé à la mort. Ils devinrent, sur leurs propres terres, des parias hors la loi. Déjà le prince Henri le Lion proclama la proscription générale [1] des Slaves. On les pendait, on les tuait par milliers. La proscription des Slaves fut suivie de troubles dans tout le pays des Obotrites, de massacres, d'incendies ; puis la famine, la dépopulation de districts entiers — telle est la route que le clergé allemand parcourut, empressé qu'il était de porter l'Evangile aux païens et de leur prêcher l'amour du prochain. Les Slaves, terrorisés, devinrent les serfs et les esclaves des Allemands. Ceux-ci seuls pouvaient devenir citoyens (*cives' Bürger*) des villes. Les Slaves subjugués étaient considérés comme des êtres inférieurs, privés de toute liberté ! Les Allemands les méprisaient et n'entraient pas en relations avec eux. La situation précaire des Slaves se manifestait jusque dans

[1] Helmold, 86: « *Et dedit eos* (*Slavos*) *dux in proscriptionem et fecit omnes suos paratos esse ad expeditionem tempore messis.* »

les prescriptions douanières. Les Slaves — de même que les Juifs, que l'on considérait comme ennemis de la foi chrétienne — payaient des impôts et des redevances plus élevées que les Allemands. Au XIIIme siècle déjà, les Slaves n'étaient plus admis à témoigner devant les tribunaux. L'union d'un Slave avec une Allemande, ou vice versa, était considérée comme un abus ; les enfants issus d'un tel mariage étaient, d'après les Allemands, indignes des droits d'hommes libres et ne pouvaient hériter de leur père libre ou de leur mère libre.

Cet état de choses dura des siècles entiers. En 1490 encore, le tribunal de Lubeck refusait de reconnaître à une enfant le droit d'hériter de sa mère, attendu qu'elle avait été mariée à un Slave[1].

Le peu de cas qu'on faisait des Slaves et la cupidité des Allemands les poussaient à leur refuser l'accès aux divers corps de métiers. La loi de 1462 stipulait que seuls les individus libres, d'origine allemande et non des Velètes (Wenden), pouvaient faire partie d'une corporation. David Frank, écrivain du milieu du XVIIIme siècle, assure que de son temps, encore, à Holstern, il était d'usage de spécifier dans les certificats que l'apprenti reçu dans un corps de métier n'était pas d'origine « velète », c'est-à-dire slave.

Poussés par leur cupidité extraordinaire, les Germains dépouillaient les Slaves de leurs biens héréditaires, les forçaient de se retirer dans les quartiers les plus misérables des faubourgs. Dans le Brandebourg, jusqu'au milieu du XVIme siècle, il leur était défendu de posséder des propriétés immobilières dans les villes, et même de s'y fixer.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les restes

[1] Pauli, *Lübeckische Zustände am Anfang des 14. Jahrhunderts*, page 57.

de ce peuple agricole, qui comptait autrefois des millions d'âmes, aient disparu de plus en plus, et qu'une poignée de Serbes seulement, habitant la Lusace saxonne et la Lusace de Brandebourg, aient survécu jusqu'à nos jours. Pour les Allemands, ce ne sont que des échantillons de musée d'une race disparue sous l'influence de la « civilisation » allemande.

D'après les données statistiques de 1900, le nombre total des Serbes lusaciens, ou « Velètes », est aujourd'hui de 116 000, dont 40 000 habitent la Lusace brandebourgeoise et 28 000 la Lusace saxonne. De plus, en Prusse il y a 5487 Serbes qui parlent les deux langues, c'est-à-dire le serbe et l'allemand, et en Saxe, 18 282.

De ces Etats slaves occidentaux, l'invasion germanique en épargna deux seulement, la Pologne et la Bohême, par le fait qu'ils étaient situés plus à l'est.

Mais après avoir anéanti les Serbes, les Luticiens, les Obotrites, les flots allemands se tournèrent aussi de leur côté. La Bohême devint un Etat vassal de la couronne allemande; la Pologne garda son indépendance, bien que l'expansion colonisatrice allemande s'étendît sur tout le pays. Grâce à la bonhomie slave, et pour se garantir contre les incursions des Prussiens (une tribu lithuanienne), la Pologne autorisa l'Ordre teutonique à se fixer sur des territoires polonais (1228).

Cet ordre créa, au cœur même de la Pologne, un Etat de barbares, arracha aux Prussiens lithuaniens leurs terres, leur vola jusqu'à leur nom, puis s'arrogea le nom d'« Etat prussien. » Il se tourna en même temps contre la Pologne et la Lithuanie et enleva à la Pologne la Poméranie avec la ville de Gdansk (Dantzig). *Une grande enclave allemande se forma au cœur de la Polo-*

gne. C'est alors que la Pologne et la Lithuanie, menacées dans leur existence, signèrent un traité d'alliance aux termes duquel le grand-duc lithuanien Wladislaw Jagello devint roi de Pologne. Les Polonais et les Lithuaniens infligèrent aux chevaliers teutoniques une défaite formidable à la bataille de Grünwald (1410). Le successeur de Wladislaw Jagello, Casimir, reprit aux Teutoniques la ville de Gdansk, et l'ordre lui-même devint le vassal de la Pologne.

En Bohême une réaction slave commença à se faire sentir également, les Tchèques offrirent le trône de Bohême à un Jagellon. On alla même jusqu'à lui proposer une union avec la Pologne, mais les Habsbourg firent échouer ce projet.

Vient l'époque de la Réformation. L'esprit de conquête allemand exploite de nouveau, à son profit, ce mouvement religieux.

L'ordre catholique des Chevaliers teutoniques se convertit au protestantisme, se constitue en un Etat séculier gouverné désormais par les Hohenzollern et s'unit au Brandebourg. De l'union de ces deux Etats rapaces naît une nouvelle puissance, le royaume de Prusse.

La Bohême, vaincue dans la bataille de Bialagora (1620), se germanise en partie. La Pologne résiste pendant deux siècles encore, puis, sur l'initiative de la Prusse, devient la proie de trois dynasties allemandes. Devant les Allemands s'ouvre une perspective brillante de nouvelles conquêtes en Orient.

D'après l'esquisse que nous venons de faire, on voit que toute l'Allemagne du nord, aussi bien que celle de l'est et surtout les territoires où se trouvent aujourd'hui la Prusse, la Saxe, le Mecklembourg et quelques autres

petits Etats du nord, ont été le théâtre de pillages et de massacres systématiques, devant lesquels pâlissent même les actes barbares de Gengis-Kan et de Tamerlan, actes qui n'étaient que des manifestations passagères ou des réflexes inconscients de la fougue guerrière.

Cet aperçu nous prouve aussi que les Etats cités sont le produit de stratagèmes, de ruses raffinées, de pillages séculaires et d'atrocités inouïes commises avec une cruauté bestiale sur des peuples possédant déjà une culture avancée et capables du plus grand développement.

Ce n'est que sur ce cimetière de peuples, sur le sol fangeux d'une prétendue culture, qu'un Etat tel que l'Etat actuel prusso-allemand a pu s'édifier, que le cauchemar du matérialisme militariste allemand a pu se développer. C'est seulement sur un terrain pareil que la morgue et la mentalité particulière aux Allemands ont pu prendre naissance, morgue et mentalité qui ont valu aux Allemands la haine de leurs alliés eux-mêmes. C'est de là que jaillit cette soif de conquêtes, ce mépris des nations plus faibles et la glorification du principe que la force prime le droit.

La guerre actuelle n'est que la conséquence ultime de cet esprit dégénéré de conquête et de désir de domination.

Les méthodes et les buts actuels de l'Allemagne sont les mêmes que ceux d'il y a mille ans. Aujourd'hui, comme alors, quand le Saint-Empire romain germanique sanctionnait les instincts conquérants des guerriers teutoniques, la croyance, artificiellement créée, en la mission extraordinaire du peuple allemand, appelé à dominer le monde entier, masque les intérêts voraces du

peuple allemand. Aujourd'hui, comme autrefois, l'Orient slave est le but des expéditions et des conquêtes. Comme ceux de jadis, les Allemands d'aujourd'hui exploitent les animosités nationales. Autrefois on excitait les Tchèques contre les Moraves, les Luticiens contre les Obotrites, les Tchèques et les Luticiens contre les Polonais ; aujourd'hui on procède de même pour jeter les Ukrainiens contre les Polonais ; aujourd'hui comme alors les peuples touraniens ont été còntraints de s'allier aux Germains.

A la place de l'Eglise que les Allemands ont jadis attelée à leur char, ils se servent aujourd'hui du socialisme d'une manière abusive pour arriver à leurs fins. En effet, c'est grâce à l'aide du groupe extrême de ce parti qu'ils ont pu détruire la puissance de la Russie ; c'est encore aux socialistes qu'ils ont recours, à l'heure actuelle, pour contraindre l'Europe à leur accorder une paix favorable et pour l'entraîner dans le tourbillon des luttes sociales. Comme autrefois les comtes et les margraves allemands faisaient, par l'intermédiaire des Juifs, un commerce lucratif d'esclaves slaves et se servaient des Juifs pour germaniser et détruire l'élément slave, de même aujourd'hui les Allemands tâchent d'exciter certaines classes juives, qui parlent un jargon allemand, établies en Pologne et dans d'autres pays slaves, contre la population indigène.

Le rôle joué par les margraves tels que Géro, Henri le Lion, Albert l'Ours et autres bourreaux des Slaves, a été joué de nos jours par les Beseler, les Eichhorn, les Bœhm-Ermolli, et surtout par Frédéric de Habsbourg le Pendeur. C'est sur son ordre en effet, qu'au cours de la guerre actuelle, on pendit 60 000 Ruthènes qui s'op-

posaient au séparatisme ukrainien et de nombreux Polonais, Tchèques et Yougoslaves [1].

Par bonheur pour l'humanité, cette guerre, préparée de longue main, et qui devait placer le monde entier sous la domination germanique, s'est terminée, grâce à l'héroïsme des Français et des Anglo-Saxons, par une défaite totale des Allemands. Un grand jugement mondial commence, qui va rendre justice aux peuples opprimés et qui introduira des principes de morale dans les relations internationales.

Le peuple allemand, si orgueilleux, si arrogant dans la victoire, rampe devant le vainqueur. Toujours injuste à l'égard des vaincus, il proclamait, il y a peu de temps encore, avec cynisme, que la force prime le droit. Il expropriait, par voie législative, le peuple polonais. Il défendait aux enfants polonais de prier dans leur langue maternelle. Aujourd'hui ce même peuple a l'impudence de faire appel à la pitié et à la justice des vainqueurs et d'invoquer le principe si élevé du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, et cela pour empêcher en Pologne l'union des terres polonaises, en Bohême l'union des terres tchèques, et en Yougoslavie l'union des terres yougoslaves où se trouvent quelques enclaves allemandes

[1] Il est intéressant de comparer à ce point de vue deux décrets qui ont été rendus à plus de huit siècles de distance. Le chroniqueur allemand, le moine Helmold (II, 13), raconte que Guncelin de Hagen, le bras droit de Henri le Lion, seigneur des châteaux de Schwerin arrachés aux Slaves, rendit en 1165 un décret ordonnant de saisir et de pendre immédiatement, sans aucun jugement, tout Slave rencontré sur des sentiers, loin des grandes routes. De nos jours, l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne cite, dans un des numéros de décembre 1918, l'ordre du commandant suprême austro-hongrois, donné, au mois d'août dernier, à la gendarmerie de Lemberg, de pendre ou de fusiller, sans enquête, tout homme qui paraîtrait suspect, dans l'intérêt de l'armée et de l'Etat. Huit siècles de civilisation chrétienne n'ont guère modifié le mode d'agir des Allemands.

créées par force et par ruse dans les territoires par excellence tchèques, slovènes et lithuaniens où ils jouent le rôle de ponts de germanisation.

Ces mêmes forces occultes qui, pendant la guerre, travaillaient pour assurer aux Allemands la victoire, travaillent maintenant — toujours au profit des Allemands — à empêcher la création d'une grande Pologne unifiée.

Tandis que la puissance du Mal s'efforce, malgré son agonie, d'entraver la marche de la justice, d'empêcher la renaissance de la Pologne et sa réintégration dans ses droits, par l'arrêt du tribunal du monde, vient se dresser, comme un témoignage en faveur de la vérité, — tel le spectre de Banco, — le spectre des Slaves occidentaux exterminés.

La presse de ces derniers jours a publié cette nouvelle sensationnelle :

Le 3 janvier 1919, une grande assemblée de Serbes lusaciens (appelés Velètes par les Allemands) a eu lieu à Budziszyn (Bautzen en Saxe). Cette assemblée vota à l'unanimité une déclaration constatant que les Serbes lusaciens forment un peuple slave distinct et demandent, en se basant sur les principes proclamés par M. Wilson, la création d'un Etat indépendant serbo-lusacien. Ils désirent que cette question soit soulevée au Congrès de la paix.

Cette déclaration épouvanta tout le peuple allemand. La presse allemande sonna l'alarme et certains journaux allemands voient déjà les troupes tchèques sur le point d'entrer en Saxe et dans le Brandebourg pour délivrer leurs frères slaves.

Cette poignée de Velètes, ce reste oublié du grand

peuple serbe, subjugué il y a mille ans par Henri le Lion, remplit aujourd'hui les Allemands de terreur, comme le spectre d'une victime sortant du tombeau terrifie son bourreau.

Ce spectre se présentera au congrès et de sa voix sépulcrale racontera de quelle manière ont été créées les enclaves en Prusse Occidentale, en Silésie, en Bohême, en Styrie et en Carniole. De quelle manière Gdansk (Danzig), Wroclaw (Breslau), Olsztyn (Allenstein), Krolewiec (Kōnigsberg), Reichenberg, Marbourg sont devenues des villes allemandes. Cette voix accusatrice venant de l'au-delà réclamera qu'il soit fait justice et rien que justice aux descendants de ces peuples frères échappés au déluge germanique.

SAVITAR.

DES CONFÉRENCES DE LA HAYE AUX CONFÉRENCES DE LA PAIX

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

III

Quoique notre bien suprême soit la vie et que le mettre délibérément en péril ou l'anéantir soit acte de pure démence, les peuples ne renonceront pas définitivement à en appeler au sort des armes pour trancher certains de leurs différends ; les antagonismes sociaux, d'un autre côté, couvent plus d'une guerre civile. Nous bénéficierons d'une trêve prolongée par d'effroyables réminiscences et par une écrasante lassitude ; néanmoins, les réveils de l'instinct belliqueux resteront une sombre perspective tant que le statut du travail, la répartition de la richesse, les formes constitutionnelles des Etats et l'organisation de la *magna civitas* n'auront pas subi des changements radicaux.

On croyait, en 1914, que penseurs, jurisconsultes, diplomates nous avaient apporté un *Kriegsbrauch* infiniment plus sûr et moins brutal que celui de jadis. Ce ne serait plus le *silent inter arma leges* des Romains ; les dures prétentions et les sinistres caprices de la force

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'avril.

auraient été balayés par la réprobation générale ; on dirait, avec la déclaration du droit des gens présentée en 1795 à la Convention par l'abbé Grégoire, que « les peuples doivent se faire dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal possible » ; et l'on verrait des troupes, imitant les soldats-citoyens de la révolution, ne pas exécuter les ordres qui leur enjoindraient d'égorger des prisonniers ou de fusiller d'inoffensifs habitants. Mais quelques écrivains et quelques chefs militaires avaient alarmé notre foi au progrès. Ne conseillaient-ils point, « par humanité », les méthodes les plus barbares, si elles étaient propres à terrasser plus rapidement l'ennemi ? Et quel mépris des coutumes, des conventions, des lois les plus sacrées ne s'est pas étalé devant nos yeux pendant cinquante et un mois !

Les principes n'en sont pas moins les principes. L'idée plane, immortelle, au-dessus des faits qui la souillent ou la meurtrissent.

En première ligne, des sentiments de pitié, de loyauté et d'honneur devraient animer tous les belligérants. S'il est encore permis aux hommes de s'entre-tuer, quand ils portent un uniforme, ils n'ont pas le droit de se livrer à d'inutiles ou d'odieuses cruautés. Déjà la conférence de Saint-Pétersbourg avait interdit, en 1868, l'usage « de projectiles explosibles ou contenant des matières fulminantes ou inflammables d'un poids inférieur à 400 grammes. » La Conférence de La Haye édicta toute une série de mesures destinées à humaniser la guerre. Par la faute de l'Allemagne, toutes ces conquêtes furent détruites en un jour. Et M. Ullmann ne conserverait plus cette phrase de son *Völkerrecht* (p. 478) : « La distinction entre ce qui est licite et ce qui ne l'est pas dans

la conduite de la guerre est un des progrès les plus précieux de l'*usus in bello.* »

Malheureusement, les doctrines exaltant une sorte de fureur exterminatrice contre les hommes et les choses ne furent pas stériles. Si la justice n'est pas un leurre, il faut qu'au vingtième siècle toutes les horreurs commises au nom de ces criminelles hérésies reçoivent leur châtiment. La procédure est si lente, devant le « tribunal de l'histoire », que les sanctions de cet aréopage atteignent invariablement des morts. Il importe que des vivants soient frappés. Que si tout s'achevait dans l'impunité, tout recommencerait et, vraiment, notre « civilisation » n'eut que trop le visage d'une barbarie organisée.

Je retourne à mon *leitmotiv.* Le genre humain n'a pas de plus redoutable ennemi que le militarisme ; j'entends par là, non point l'armée, qu'on n'abolira pas de longtemps et qui peut être une école d'éducation civique, mais l'idéal de caserne, l'idéal de brutalité et de domination. Cet idéal ne peut être que celui de monarchies plus ou moins absolutistes : le nom du prince, les traditions de la dynastie, l'intérêt du royaume ou de l'empire exigent que des victoires s'ajoutent aux conquêtes, et la gloire au prestige ; mais ces victoires et ces conquêtes, cette gloire et ce prestige sont refusés à qui n'a pas des régiments assez disciplinés pour ne plus penser et pour tuer au commandement.

La démocratie nous délivrera-t-elle de ces déplorables survivances ? Elle aura ses bataillons, elle aussi, car les agressions étrangères ne seront pas supprimées à l'heure où les congressistes de Paris auront signé leur dernier protocole, et peut-être y aura-t-il en Asie, en Afrique,

des colonies à garder, si ce n'est des foyers de révolte à éteindre : l'antique héritage des régimes de force ne sera pas répudié de sitôt. Mais les milices républicaines seront des armées de citoyens. Mais nos codes de guerre seront dignes de nos autres lois. Mais nous observerons nos traités. Mais nous recourrons volontiers à l'arbitrage. Mais les gouvernements populaires, ne convoitant rien hors de leur domaine, n'envieront personne et ne cultiveront plus ces haines nationales que les potentats stimulaient avec tant de sollicitude. Et si, malgré la pression exercée par la Société wilsonienne, quelque conflit sanglant s'élevait entre eux, on peut avoir l'assurance qu'il révélerait une mentalité belliqueuse bien différente de celle qui s'est manifestée au cours de la conflagration européenne : d'abord, le prix de la lutte ne serait plus l'écrasement ou l'annexion d'un pays par l'autre, et ensuite l'opinion agirait pour que la crise de folie fût courte.

IV

Si la guerre déchaînée en 1914 a été plus meurtrière et plus atroce que toutes les autres, c'est beaucoup parce que les Etats militarisés soumirent leurs peuples à une permanente mobilisation morale. Ils ne leur laissaient pas le loisir de rêver à la douceur ni aux joies de la paix. Toujours des anniversaires de batailles, toujours des monuments de victoire, toujours le tumulte martial des fanfares qui passent, des régiments qui défilent, du canon qui tonne au loin sur les places d'armes. Cela maintenait plus vivace l'instinct d'agressivité, en l'aiguillonnant sans cesse, tant et si bien qu'aucune occasion de querelle ne le prenait au dépourvu.

Non seulement on était prêt à l'attaque, mais on veillait à ce que le succès fût de l'aventure. Comme on était lié par des conventions, gêné par des principes, on conviait la science à miner l'autorité et à secouer le joug de ces fâcheuses contraintes. La science n'identifierait-elle pas son œuvre avec les fins de la nation ? N'était-elle pas une des forces de l'Etat-force ? Qu'elle fît donc sa part de fructueux travail !

De par les affirmations de docteurs notoires, l'« excuse de nécessité » n'était rien de moins que l'une des pierres angulaires du droit international. Tout ce qui était prohibé devenait licite, dès qu'on se croyait ou voulait se croire en mauvaise posture, et le chancelier de l'empire allemand l'a solennellement proclamé devant le Reichstag, le 4 août 1914.

Que les lois civiles ou pénales connaissent l'état de nécessité, de même qu'elles connaissent la légitime défense, nul ne l'ignore. Il n'est là rien qui offense la raison. Le législateur tient compte de certaines situations ; le juge les règle équitablement ; un pouvoir neutre et impartial prononce. Et puis, il y a quelque proportion entre le péril dont on est menacé et le préjudice que l'on cause, en recourant à la légitime défense ou en se prévalant du *Notstand*. Rien de pareil en droit international : on est juge, ici, et partie dans sa propre affaire ; après avoir imaginé ou créé le « cas de nécessité » dont on a besoin, on s'érige soi-même en tribunal, pour s'absoudre, évidemment.

Comme je l'ai noté ailleurs, nous étions en pleine fausse science. L'arbitraire de la violence se dogmatisait en droit à l'injustice et en morale de l'immoralité.

Mais voici, au début de l'année 1917, le monde tres-

saillit à la voix d'un homme qui préside l'un des plus puissants Etats contemporains. Cette voix, le bruit du canon même n'a pu l'étouffer. Calme et grave, elle a évoqué les droits et les devoirs des gouvernements et des peuples. Beaucoup l'ont accueillie d'un haussement d'épaules : Utopie ! D'autres ont eu un mouvement d'impatience ou de colère : Silence aux neutres ! D'autres enfin ont compris : Paix sur la terre !

Qu'une tentative de médiation fût prématurée en janvier 1917, qu'elle ne dût avantager les uns que pour nuire aux autres, qu'elle s'accompagnât de plus d'une erreur de ton et d'une réelle méconnaissance des faits le message adressé par M. Wilson au Sénat américain n'en renferme pas moins comme un évangile politique à l'usage des nations modernes.

On a fait la guerre. Il faudra bien conclure la paix, mais il n'y aura de paix durable que celle qui régnera dans les consciences et dans les cœurs.

« Je n'admets qu'une chose, disait M. Wilson, c'est que des conditions de paix seules ne satisferont pas les belligérants. Il n'y a que des accords qui puissent assurer la paix. Il sera absolument nécessaire qu'une force soit établie pour garantir la permanence de l'accord, force tellement supérieure à celle de toutes les nations actuellement engagées ou à celle de toute alliance jusqu'ici formée ou projetée, que pas un Etat, pas un groupement probable d'Etats ne puisse l'affronter ou lui résister.... Il doit y avoir, non pas l'équilibre des puissances, mais la communauté des puissances, non des rivalités organisées, mais une paix organisée.... L'égalité des Etats sur lesquels doit reposer la paix ne peut être qu'une égalité de droits. Les garanties échangées ne doivent ni recon-

naître, ni impliquer une différence entre les grandes et les petites nations.... Il faut que le droit dérive de la force commune, et non pas de la force individuelle des Etats sur l'union desquels sera bâtie la paix. » S'étant espacé encore sur l'avènement de la démocratie et sur la liberté des mers, l'orateur ajoutait que toute paix serait fallacieuse, qui ne trancherait pas le problème du désarmement.

L'une ou l'autre des idées de M. Wilson était discutable. Le détachement avec lequel il renvoyait les belligérants dos à dos, quelles que fussent leurs responsabilités, l'absence totale du mot : expiation, dans ce discours de philosophe au Capitole, pouvaient désagréablement surprendre ; il n'en était pas moins vrai que jamais chef d'Etat n'avait dénoncé, avec cette sereine conviction, et les dangers d'une paix génératrice de guerre, et le scandale des annexions contre le gré des annexés.

On peut considérer le message de M. Wilson comme la première manifestation internationale de l'esprit démocratique. Ce ne sont plus les « potentats » qui sont maîtres de l'univers et de ses destinées. Ce ne sont plus même les « gouvernements » qui parlent au nom des Etats : les « gouvernés » — et de toutes les classes sociales, comme M. Wilson le marquait récemment — représentent la force matérielle et morale en dehors de laquelle rien ne peut se faire que d'incertain et de provisoire. L'humanité n'est qu'un peuple de peuples, mais elle est cela et ceux qui agissent pour elle ne sont que ses humbles serviteurs.

Quand bien même on n'approuverait pas entièrement les vues du président de l'Union américaine, son intervention reste un événement historique dont bien des

batailles et bien des traités sont loin d'égaler l'importance ; au surplus, il a montré le prix qu'avaient pour lui ses principes en mobilisant des millions de ses compatriotes contre ces Empires centraux qui s'entêtaient à vaincre dans le dessein de dépouiller et d'asservir leurs adversaires. La démocratie, qui s'était péniblement frayé sa voie dans la politique intérieure des Etats, élargissait sa sphère d'action et revendiquait le pouvoir d'influer sur la politique étrangère. On ne saurait trop y insister : des profondeurs de l'avenir, une magnifique espérance montait jusqu'à nous, et dût-elle nous décevoir un temps, elle ne mourrait plus.

Dans toute guerre, les vœux des neutres ne peuvent être que ceux-ci : que la victoire aille aux soldats de la justice et de la liberté, mais qu'elle ne soit pas assez écrasante pour corrompre l'âme des vainqueurs en exaltant leur égoïsme ou leur orgueil, et que la paix réparatrice des iniquités passées ne consacre pas d'iniquités nouvelles !

Malgré les alliances qui ont pu se négocier entre eux, les Etats ne nous apparaissaient que comme des collectivités isolées, poursuivant leurs propres buts, ignorant ou contrecarrant ceux des autres. M. Wilson le leur a rappelé : ils ne sont que les parties du grand tout : l'humanité ; et il n'est plus d'océans que, sur les ponts mobiles des navires, on ne traverse en quelques jours. Ils se muraient dans leur vie nationale ; l'heure de la vie internationale a sonné.

La lutte formidable qui a mis l'Europe au bord du gouffre s'est terminée par le triomphe du droit sur la violence, et des puissances du bien sur les forces du mal ; mais elle n'aurait été qu'une abominable duperie, si elle n'a-

vait pas inspiré aux peuples l'horreur des scènes infernales où ils ont tous joué, en somme, le rôle de victimes, et si elle ne suscitait pas, après le cauchemar de la tuerie, un rêve de fraternité. Si elle n'aboutissait pas au désarmement partiel, les organisations militaires n'étant conservées que dans la mesure de ce qui est strictement indispensable pour le maintien de l'ordre et la sécurité des frontières, quelle stupide, quelle monstrueuse extravagance que ce « règlement de comptes » où les Etats civilisés auraient déployé toutes les ressources de leur travail, de leur volonté, de leur intelligence, pour vouer d'innombrables légions d'êtres pensants à un métier de brutes et de déments !

Les apologistes de la guerre — ceux même de la guerre civile — auront une tâche malaisée. Que ce fléau, comme d'autres, ait toujours existé, ce n'est pas un motif de n'en point combattre les causes et paralyser les effets. Nous sommes venus à bout de l'esclavage, qui fut la honte de tant de siècles. Nous avons aboli la torture. La tyrannie d'un seul, ou de quelques-uns, se meurt et sera morte demain, — quoique la Russie, avec sa dictature d'en bas remplaçant celle d'en haut, nous promette de durs réveils. Phénomènes naturels, phénomènes sociaux, tous ceux qui troublent le jeu normal de la vie sont nos ennemis. Et que l'on cesse d'écrire que les boucheries humaines demeureront l'école des vertus héroïques et l'instrument même du progrès ! Elles ne sont que des tentatives insensées de suicide collectif.

Que nous donnera 1919 ? Le programme wilsonien n'aura-t-il été qu'une généreuse chimère ? Si même il était adopté à Paris, qu'en sera-t-il dans vingt ans ? On délibère. Laissons délibérer ! Et, comme nous n'avons

pas voix au chapitre, bornons-nous à former un souhait, non sans avoir appuyé, au préalable, sur ce qu'il faudra de désintéressement, de clairvoyance et d'énergie, — de chance aussi, — pour qu'on fasse de meilleure besogne à Paris qu'à La Haye....

On a construit, dans une ville de Hollande, un palais de la Paix. Nous aurons, peut-être, un palais des Nations. Puisse le temple de la concorde universelle ne pas nous offrir qu'une superbe façade ! Il ne vaudra que ce que valent ses fidèles, qui sont des peuples, c'est-à-dire des hommes. La tourmente qui a fondu sur nous, en 1914, nous aura-t-elle régénérés ? Tout est là.

Le doute est permis. Mais l'espoir et la foi ne sont pas défendus, bien que le souvenir des conférences de La Haye modère un peu l'enthousiasme avec lequel nous saluons les conférences de la paix : l'expérience enseigne la modestie.

VIRGILE ROSSEL.

DES CYCLADES EN CRÈTE,

AU GRÉ DU VENT

CINQUIÈME PARTIE[1]

> C'est du rivage que l'on doit réfléchir à la navigation, quand on le peut et qu'on en a l'habitude ; une fois en mer, force est d'aller selon le vent.

Dans la nuit, un bruit de chaîne, le balancement plus accentué de la tartane, les commandements du capitaine nous ont donné l'illusion que le *Saint-Nicolas* levait l'ancre et que nous ferions toilette au large. Boissonnas, le premier, sort sa tête chevelue de l'écoutille et pousse un : « Ah ! par exemple ! » qui fait tressauter Monard encore endormi. La *vorias* souffle en tempête ; bien loin de lever l'ancre, le capitaine a embossé plus solidement son petit navire. Le canot nous débarque. Tandis que Monard fait une aquarelle d'un premier plan de bruyères roses, de sable rosé par une sorte de lichen et de buissons épineux d'un gris bleuâtre, qui s'enlève énergiquement sur le lapis-lazuli d'une mer tourmentée, je m'adosse

[1] Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de novembre et décembre 1918, janvier et février 1919.

près de Boissonnas, au mur d'une chapelle, l'*Odyssée* sur les genoux. « Jamais, a écrit Gaston Deschamps, je n'oublierai ces mers radieuses ; il est impossible de rendre avec des mots leur sérénité, leur superbe déploiement, leurs ondulations lumineuses, surtout l'âme vivante qui semblait cachée sous leur éternelle mobilité.... C'est là-bas qu'il faudrait lire l'*Odyssée.* » Le contre-temps que nous avions maudit nous vaut une matinée heureuse. Selon que s'enflent ou faiblissent les vents, toutes les divinités de la mer s'élancent, écumantes et furieuses, au long des récifs tranchants, ou s'étendent frissonnantes et lassées sur l'arène qui garde la trace de leurs corps humides. Comme elles expriment avec force cette « âme vivante », cachée sous la mobilité des flots ! Une haute lame voûtée se dresse, s'avance sur la plage, s'y laisse choir, et sa barbe d'écume s'épand autour d'elle ; ainsi le « vieillard de la mer », monté des demeures poissonneuses, vient s'endormir sur le sable, plein de conseils profitables à ceux qui savent les entendre. Dans une anse verte, le ressac soulève une longue plainte ; Glaucus, chargé d'une vaine immortalité, annonce aux matelots les risques de la traversée. Autant de formes, autant d'êtres mystérieux, autant de voix ! Celles des Néréides nous convient au bain ; nous nous mêlons à leurs danses alanguies, à leurs ruisselantes caresses, — et puis, étendus au soleil, nous les regardons se poursuivre, assaillir une prairie où paissent quelques moutons, et, comme les montre un bas-relief, border de leur guirlande d'écume la robe de Cérès.

Philippe nous tire de cette contemplation. C'est pour nous servir, sur le pont, à l'abri d'un pan de voile, sur une nappe propre, un ragoût de dinde aux oignons et au

céleri, du pain blanc de Paros, et du vin de Naxos. Quelle gaîté ! Au dessert, Boissonnas entonne l'air endiablé des matelots du *Vaisseau fantôme*. Nous reprenons le refrain en chœur, à grand cliquetis de fourchettes sur les verres. Nous faisons des libations en l'honneur des dieux amis, — et trinquons avec l'équipage à la santé de nos *kyriai*.

Durant le repas, le ciel s'est brouillé et chargé de nuées d'orage. La crainte d'être retenus sur cet îlot inhumain décide le capitaine Zanis à tenter de gagner Amorgos, ou Naxos pour le moins. L'ancre est levée, la voile palpite comme un oiseau prêt à prendre l'essor ; elle se tend soudain, et le mât en pliant et la coque emportée poussent un grand cri. L'ardente et délicieuse angoisse qui si souvent m'a saisi au moment d'attaquer une cime difficile s'est emparée de moi. Pour la première fois nous allons, dans un si mince esquif, affronter la colère d'Amphitrite, la gémissante déesse. De même que les guides sur le point d'aborder un pas dangereux, nos matelots, si loquaces d'ordinaire, sont devenus singulièrement graves. Le capitaine Nicolas est à la barre ; son frère Jakouni, à l'arrière avec le matelot Costa Timaritis, son autre frère, Grégori, à l'avant, pour aider le vieux Barba à la manœuvre du *polacron*. A peine avons-nous décapé, que le vent, de tout son poids, s'abat sur la voilure dont le sein gonflé touche la vague. « Eh ! eh ! fait Boissonnas, cramponné au canot, ça m'a l'air sérieux ! » Une lame souligne cette constatation en balayant le pont. Le *Saint-Nicolas* se redresse, en craquant, et d'un grand coup d'étrave fend la vague suivante. Semblable à un dauphin, il bondit, à la lettre, sur cette surface que modèlent si terriblement les forces invisibles. Je pense

au dialogue d'Athéna et de Poseidon, dans les *Troades*.

La déesse demande au dieu d'empêcher le retour des Achéens dans leurs foyers. « Cela sera fait, promet Poseidon. Ce service ne demande que peu de paroles. Je bouleverserai la mer Aigéenne et les rivages de Mikonos, et les rochers déliens, et Skiros et Lemnos, et le promontoire Kaphareïen seront couverts des cadavres des morts. » Le « Puissant qui ébranle la terre », comme il s'acharnait sur le radeau d'Odysseus, se rue sur notre tartane. Tout, dans la cale, y est sens dessus dessous. Adossé au réduit où Philippe serre ses vivres et sa vaisselle, j'y perçois une affolante sarabande de pains, de bouteilles et d'assiettes. Je comprends dans toute sa vérité l'épithète de « creuse » qu'Homère si souvent donne à la mer. Il semble, par moments, qu'un vaste vide se fasse sous nous ; la tartane y tombe comme une pierre ; deux murs d'onyx, rayés par l'écume de mobiles dessins, s'élèvent de chaque côté ; on ne voit plus du ciel qu'une bande étroite, — et, à l'instant où déjà on attend l'effrondrement sur soi de ces masses suspendues, on est au sommet de l'une d'elles, dominant à nouveau l'horizon sombre où galope le troupeau menaçant des chèvres de la mer Egée, et sur lequel oscille le Saint-Elie, la montagne de Paros, et le Zia Naxien, dont nous nous rapprochons avec vélocité. Jeu passionnant, jeu splendide ! J'y retrouve, sous un aspect nouveau, mes plus belles émotions de grimpeur. Il grandit l'homme, le sort de la médiocrité. Notre équipage fait merveille. Il exécute les ordres de son chef avec une incroyable rapidité, serre les ris, abat le *polacron*, assujétit le canot ; il faut les voir, ces rudes marins, se suspendre au cordage, s'aventurer sur le beaupré qui, tout

entiers, à chaque coup de tangage, les plonge dans la mer, et courir sur le pont inondé et oblique, avec une agilité d'amphibies.

De temps en temps le vieux Barba, couvert d'un suroît rapiécé, arc-bouté sur ses courtes jambes, le dos indifférent aux embruns, coule vers nous, dans un sourire qui veut nous rassurer, le regard du seul œil qui lui reste. Mais entre tous nous admirons le capitaine Nicolas, à la large encolure. Couché sur sa barre, l'œil à la mer, aux nuages et aux voiles, c'est lui qui gouverne notre destin et déjoue la moire envieuse. On devine une précision divinatoire dans ses mouvements, dans ceux qu'il dicte aux autres. Toutes les ruses de la mer lui sont connues ; il en prévient toutes les perfidies. Tantôt fuyant par le travers, tantôt lofant et tantôt louvoyant, il manie sa tartane avec une telle maîtrise que, bientôt oublieux du danger, nous prenons à cette joute de l'homme contre l'élément un plaisir effréné ; et c'est presque à regret, tout à coup, qu'en doublant un promontoire assailli par la meute marine, nous entrons dans des eaux moins méchantes. Le capitaine veut laisser le *Saint-Nicolas*, qui bourlingue depuis trois heures, reprendre un peu de souffle. Nous mouillons dans une crique de Naxos, déserte et triste où, vers 7 heures, solidement amarrés, nous n'avons plus qu'à attendre l'heure du repos.

Le lendemain, à 7 h., par un vent encore assez violent, nous déradons. Une heure après la bonasse nous prend, très éprouvante cette fois sur la mer démontée. Nous nageons alors, à la rame, vers une petite baie profonde, située plus au nord, calme comme un étang, où il ne reste plus qu'à guetter la reprise du vent.

Des bergers, au moment où le *Saint-Nicolas* jette

l'ancre, ont chassé leurs troupeaux dans la montagne. Un vieillard qui labourait a rentré son âne dans l'écurie de sa demeure et en a solidement fermé la porte. Sans doute ces bonnes gens nous prennent-ils pour des pirates, encore nombreux sur ces côtes, klephtes de la mer qui pillent d'une île à l'autre. En nous voyant nous baigner innocemment sur la grève sablonneuse et pêcher des oursins dans les roches, ils reprennent confiance. Le vieux laboureur, robuste Philémon, nous invite à venir jusqu'à sa demeure ; Baucis, la figure à demi-voilée, y file une laine d'argent. Leurs deux fils, beaux comme des héros, ramènent les chèvres qu'ils avaient d'abord éloignées ; l'un d'eux tire de l'eau d'un puits antique et la verse dans l'auge où se désaltèrent les bêtes cornues. Et l'autre nous apporte une poterie trouvée dans un tombeau romain que sa pioche, en défrichant un taillis voisin, a mis à nu. Nous entendons un coup de fusil. Bientôt un chasseur nous offre la perdrix qu'il vient d'abattre. Scènes bien simples et qui empruntent aux lieux la grandeur d'épisodes de l'*Odyssée*.

Après un déjeuner mirifique, d'œufs frais, de *frutti di mare*, de gibier et de figues cueillies pour nous par Philémon, nous profitons du vent qui se relève propice pour quitter ce havre ignoré et paisible où depuis, bien souvent, m'ont porté mes souvenirs.

Laissant Héraclée au sud, nous louvoyons d'abord N. N. E. dans la direction d'Akrariaes et de Ténousa. Nous rangeons ainsi la côte nord-ouest de Skinousa afin de gagner l'entrée du chenal dangereux qui la sépare de Khouphonisia. C'est sur le récif de Skinousa que Tournefort trouva le narthex ou férule. La tige du narthex atteint quatre à cinq pieds de haut ; son écorce est dure et

rigide ; sa moelle, blanche et poreuse ; une fois sèche, cette moelle prend feu facilement et, sous l'écorce, se consume peu à peu. Ainsi s'explique le passage de la théogonie où il est dit que Prométheus, fils excellent du Titan Iapétus, déroba à Zeus une parcelle de feu inextinguible et le cacha dans une férule creuse. Ainsi s'explique aussi l'ordre de Dionysos à ses prêtres et à ses suivants, de ne se servir que de tiges de narthex en guise de cannes. Assez solides pour être un appui, trop légères pour être dangereuses, elles ne risquaient pas de devenir homicides entre les mains de ceux qu'animait la fureur du dieu.

Rien de plus sauvage que cette traversée : une mer de cobalt aux vagues qui s'entre-choquent et d'où surgissent, en se tordant, des panaches d'écume ; — des écueils ruisselants et noirs ; — des falaises de bronze, déchirées et retentissantes ; — la course, d'un bord du ciel à l'autre, de nuages monstrueux ; — et la terre et la mer couvertes de nuées couleur de soufre, comme si la nuit, parfois, se ruait de l'Ouranos ; — et cette obscurité trouée soudainement de clartés tragiques ! — Akrariaes qui apparaît comme une île d'aluminium ; Ténousa, sombre colonne qui soutient avec le Zia le poids du ciel, et quantités de récifs sans nom secoués par les eaux.

Nous abordons enfin le chenal. Sur un cap de Kouphonisia, un hameau livide, au-dessus duquel, comme un oiseau de proie, un moulin bat des ailes. Nous débouquons en face des rochers de Karos. La mer y monte à l'assaut, et en retombe avec une clameur terrible.

Héros de ce drame, le *Saint-Nicolas* halète, lutte de

tout son effort, et tantôt il hésite, comme envahi d'une lassitude extrême, tantôt, frémissant de la poupe à la proue, il s'élance avec une énergie nouvelle à la conquête d'Amorgos, longue échine dentelée et sombre, où proémine un cap élevé, en forme d'éperon, que frappe un persistant rayon du couchant. Côte farouche, mal hospitalière, où s'ouvre l'étroit goulet du port de Katapolis. Plus heureux que Buchon, dont le cutter avait louvoyé deux heures durant avant d'y pénétrer, nous y entrons sans peine. Les maisons de Katapolis forment trois hameaux séparés. Celui du centre, où est l'église, est dominé par l'acropole de la Minoa crétoise. Colonisée ensuite par les Naxiens, Amorgos fit partie du duché de l'Archipel. De ses trois villes antiques, Minos, Arkésiné, Aegialé, explorées en 1883 par G. Deschamps, il ne subsiste guère que des pans de murailles. Les étoffes teintes à Amorgos étaient célèbres. Les tuniques faites de ces étoffes étaient nommées *amorgis*. Selon Tournefort, on employait pour cette teinture un lichen commun sur les rochers de l'île.

Katapolis est un port assez sale. Les porcs, dont Buchon se plaignait déjà, en encombrent toujours les ruelles. On y amarre les bateaux à des débris de colonnes. A la façade d'une maison, dans une niche, il y a une jolie statue acéphale, une femme portant une urne. Devant l'église une architrave sert de banc. J'y déchiffre ce mot : Ephèse.

Les montagnes qui entourent la crique ont de belles formes et, comme il arrive dans toutes ces îles, semblent fort hautes. Cinq vallées en rayonnent vers l'intérieur, plantées de vignes, d'olivettes, de tabac qui est excellent. L'une d'elles s'achève en gorge ; elle descend du

col, sur lequel, au faîte de l'île, commandant la mer des deux côtés, est située la capitale actuelle : Amorgos ou Khora. Elle apparaît très blanche, à un détour du sentier caillouteux où nous hissent nos mulets. Elle est flanquée de gros moulins, dont plusieurs sont hors d'usage. Un roc noir la surmonte, qui porte des murs ruinés. Par temps clair on peut de ce sommet voir Pathmos et Samos. Les ruelles de Khora sont dallées ; ses maisons à terrasses, très jolies. Des pergolas couvertes de vigne en abritent la porte couronnée d'un fronton triangulaire. La grand'rue est caractérisée par la quantité de puits qui s'y alignent à petite distance les uns des autres. C'est là que se réunissent les filles d'Amorgos, célèbres dans l'Archipel par leur beauté. De même que Gaston Deschamps a célébré Plitô la silencieuse, Nanniô qui, tous les matins, à la fenêtre, frottait d'eau claire ses bras nus, et Filiô dont le fin profil faisait songer à un page florentin, je voudrais, en les nommant, préciser l'élégance de ces deux jeunes caryatides, au nez busqué, aux lèvres puissamment modelées, à l'expression farouche et passionnée, qui, debout sur un seuil, nous regardaient passer.

Nous avons déjeuné dans l'arrière-boutique de l'épicier, d'une dinde aux tomates et de fromage frais ; et comme Philippe s'y est largement approvisionné de tabac et de miel odorant, le gros *bakal* nous a promis de nous montrer des « choses antiques », à notre retour du couvent.

Le couvent de la Panaghia de Kossovo est situé de l'autre côté du col, sur la côte qui regarde Astypalæa. Elle tombe à pic dans la mer, soutenue par une formidable barre de rochers. Son rebord supérieur est la mar-

gelle d'un puits dont la mer semble le fond. On s'y enfonce par un sentier abrupt où une chute de mulet faillit jeter Buchon à l'abîme. Suspendu à un repli de cette paroi, au-dessus de la moraine d'éboulis qui descend jusqu'à la mer, le couvent y est plaqué « comme une armoire », selon l'expression de Tournefort, ou comme un nid de guêpes. Deux énormes contreforts l'y maintiennent. De sa terrasse, un escalier, dont la partie supérieure se relève en manière de pont-levis, conduit à sa porte petite et basse. Ses fenêtres qui ressemblent à des meurtrières, et ses créneaux en queue d'aronde, lui donnent l'aspect plus d'une aire de détrousseurs que d'un lieu de piété. Au temps où les paysans brûlaient les images saintes, une femme de Kossovo, pour les sauver, en confia trois à la mer. L'une d'elles fut recueillie au mont Athos. Des deux autres l'une aborda à Pathmos et l'autre à Amorgos. Consulté par saint Gerasimos, l'empereur Alexis Comnène, qui se trouvait alors à Pathmos, décida que deux monastères s'élèveraient dans ces îles, aux lieux où les icones avaient été trouvées. Le vieil higoumène nous accueille avec un discours, du *loukoum* et du miel délicieux. Il nous promène dans un dédale de cellules, de petits escaliers, d'étroits corridors dont le rocher forme l'un des murs.

La mer est lourde et grise. Des brumes se traînent qui nous cachent Astypalæa et Anaphi. Il tonne. Nous nous remettons en route, fouettés par une bise glaciale.

Le bakal nous guette. Une foule emplit sa boutique, étalant devant nous des étoffes tissées d'or, des bijoux italiens du seizième siècle d'un travail admirable, des majoliques mauresques, des poteries allemandes, des

idoles insulaires de marbre blanc, — les trésors d'Ali-Baba.

Ils confirment la réputation de pirates des marins d'Amorgos, qui, plus d'une fois, par représailles, furent pillés à leur tour : « Oiseaux ne gazouillez plus, dit une de leurs chansons, arbres ne fleurissez pas ; pleurez grandement les malheurs d'Amorgos. Qui aurait jamais pu croire qu'un jour elle serait foulée par les pieds des Maniotes, et que ces chiens sans loi, viendraient la ravager ?... »

La *fortunal*, trois jours durant, nous retient à Katapolis où nous couchons à terre sur des lits fort durs, mais que le flot ne secoue pas. Deux fois, sans y parvenir, toujours arrêtés par des averses torrentielles, nous nous sommes mis en chemin pour Kastri, où sont les ruines d'Arkésiné. Nous avons dû nous contenter d'errer, entre les rafales, sur les vestiges de Minoa, patrie de Simonide Armoginos. La côte du sud, extrêmement découpée, allonge sur la mer des promontoires acérés et recourbés, comme des griffes et comme des becs. La mer, plombée au large, d'un bleu de Prusse dans les ports, s'y déchirait en écumant. Les rafales de pluie prêtaient au sol un relief puissant, le vernissaient de verts durs, de violets foncés, de gris mornes. Le vent emmêlait aux nuées orageuses des loques d'azur. Ces clartés, ces ombres intermittentes, ces rayons et ces ombres, ces visions soudaines de côtes fuligineuses, d'îlots de pourpre, prêtaient au paysage austère d'Amorgos une grandeur, une couleur, un mouvement incomparables.

✦

— On part, messieurs ! nous crie Philippe. Dix minutes plus tard nous sommes prêts et buvons le *glyko*

que nous offrent nos hôtes. Le soleil se lève, rose dans des nuages gris. La fille de l'aubergiste, toute dorée dans son voile, nous dit adieu de la main. Et à sept heures, le mardi 6 novembre, le *Saint-Nicolas*, reposé, s'élance à travers la mer violette et écumeuse. Il s'éloigne, rapide, de la nuageuse Amorgos, qui, si douce à Gaston Deschamps sous sa parure printanière, nous laisse le souvenir d'une région presque hyperboréenne.

Nous naviguons tout le jour. Nous passons entre Karos et Anti-Karos, et rangeons cette fois la côte sud de Skinousa, puis d'Héraclée. Un instant de calme permet à Philippe de hêler un pêcheur : « Hé, Coumpare ! » et de lui acheter des poissons écarlates. Nous doublons le cap au nord de Nios, à l'heure où le soleil, entre deux bandeaux de nuages, descend sur la mer; ses rayons sont comme des barres d'or dans l'or poudroyant du ciel. Lorsqu'il s'enfonce sous les flots, on croirait voir couler à l'horizon un fleuve de pétrole en feu. Sur ce brasier, à une distance qui paraît infinie, se profilent, comme taillées dans l'écaille blonde, Milo, Pholégandros et Santorin. En même temps, de derrière le dos bronzé d'Héraclée, surgit la lune énorme et rose, entraînant derrière elle la draperie d'améthyste de la nuit. Nous côtoyons Nios de l'est à l'ouest. Un cap élevé, en forme d'hippocampe, s'avance dans la mer où le *Saint-Nicolas* laisse un sillage vermeil. Héraclée, de bronze qu'elle était, devient pareille à une coquille de nacre. Nos hommes chantent à demi-voix.

Sourires des jeunes Orantes, — fins cheveux ondulés, — petits seins de l'Aphrodite Ludovisi, voluptueux frissons de l'art ionique, c'est à de tels soirs que vous devez l'éternité.

Comme Marcellus voguait sur ces bords il s'entretenait avec le pilote embarqué à Milo. Le pilote lui contait les cruels exploits des pirates. Lui montrant sur la côte de Nios un petit tertre couvert d'arbrisseaux : « Ici il y a très longtemps, une vieille femme vivait avec son fils. Les pirates vinrent, la tuèrent, crevèrent les yeux à son fils. Bien qu'aveugle, le fils ensevelit sa mère. Puis il s'éloigna, parcourut l'Archipel en mendiant. Il aimait la musique, jouait du théorbe, et composait de belles chansons. Il devint vieux... et chantait toujours. Enfin il mourut. On dit qu'il a voulu être enseveli là, près de sa mère, dont nous venons de dépasser le tombeau. » Alors Marcellus lui montra l'*Odyssée* et lui dit : « Voilà les chansons de ton aveugle ! » Le pilote lui demanda de lui réciter la chanson qui apprend à manœuvrer une barque, — et Marcellus lui lut le deuxième livre de l'*Odyssée*. « Ces vers techniques, ajoute-t-il, que j'avais négligés souvent dans ma lecture comme un minutieux et long récit de détails insignifiants, me frappèrent alors par leur vérité. J'y reconnus l'exacte description de toutes les manœuvres et cérémonies nautiques pratiquées encore aujourd'hui dans l'Archipel. »

Le port de Nios est large et bien abrité. Poussée par son élan, la tartane s'y avance comme sur un lac. Les maisons blanches de la petite *scala*, ruisselantes de lune, composent un palais de conte arabe qui réfléchit dans l'eau mauve sa façade de cornaline. Un groupe de palmiers, sur la crête de la montagne, signale la ville. Des parfums descendent de ses jardins. Et je demeure une partie de la nuit, roulé dans mon manteau, à me rassasier du sentiment d'être si loin de la vie quotidienne, et de la certitude que rien ne viendra m'arracher à la contemplation

de ce paysage de lumière, à la divine euphonie d'un silence qui semble fait du glissement de la lune dans l'espace.

Les habitants de Nios, bien différents de ceux d'Amorgos, ont une grâce, une politesse, un désir d'être agréables qui doit rendre charmant un séjour dans leur île. Leur petite capitale plaît par sa propreté, ses arcades, ses terrasses. Le télégraphiste, tout heureux des bonnes nouvelles qu'il nous transmet, nous offre le glyko. Le fils du démarque nous invite chez lui, et sa jeune épouse revêt, sur notre désir, l'ancien costume des femmes de qualité. Un de leurs parents, un jeune Valetta qui descend d'un Lavalette, grand-maître de l'Ordre de Malte, offre de nous accompagner jusqu'au tombeau d'Homère.

Il nous faut deux heures de mulet pour y atteindre, en suivant un sentier qui se dirige, à flanc de coteau, dans le nord de l'île, parmi des chaumes aigus et des champs de cotonniers dont les gousses noires laissent échapper des flocons blancs.

D'un col, d'où nous revoyons Naxos, Paros, Anti-Paros, nous descendons sur une grève solitaire et triste. Elle borde un mur qu'abrite le grand cap en forme d'hippocampe que nous avons rangé la veille.... Nos hommes, vêtus d'un costume semblable à ceux des Naxiens, par la coupe, mais de bure brune, se sont arrêtés. Ils nous montrent, dans un champ de cotonniers, les restes d'un tombeau de pierre tuffeuse. C'est là !

« Il y avait, dit Pausanias, dans le parvis du temple de Delphes, une statue d'Homère, en bronze, élevée sur une colonne. On lit au bas cette réponse de l'oracle que l'on dit qui fut rendue au poète même :

Heureux et malheureux, car tu es né pour l'un et l'autre sort, tu veux savoir quelle est ta patrie. Borne ta curiosité à connaître le pays de ta mère; elle était de l'île d'Ios, où tu finiras tes jours. Sois seulement en garde contre une énigme. »

Le groupe silencieux et immobile des muletiers ne troublait pas la solitude désolée de ce lieu. Le ressac, doucement, sanglotait sur la grève.

O vierges Déliades, que pleure la mer, vos voix se sont tues ! Le poète vous confiait, jadis, sa renommée. Et c'est à lui que vous devez de vivre encore dans la mémoire des hommes. « Salut à vous toutes, chantait-il, et souvenez-vous de moi plus tard, si quelque étranger malheureux survient et vous interroge ainsi : « O jeunes » filles, quel est cet homme, le plus harmonieux des » aèdes, qui reste ici, et que vous écoutez avec un grand » charme? » Alors, répondez-lui, pleines de bienveillance: « C'est un homme aveugle. Il habite la rocheuse Khios » et tous ses chants seront les meilleurs dans l'avenir. »

✣

Le démarque, qui habite, sur le port même, une jolie maison meublée à l'égyptienne, nous a envoyé par son domestique noir une corbeille de fruits magnifiques. Nous allons, après le repas, le remercier, et passons avec lui une soirée très agréable. Il a fait sa fortune au Caire où il séjourne en hiver, consacrant une partie de son temps à ses affaires, et une partie de son bien à sa patrie.

Un bruit de manœuvre nous éveille dans la nuit. Profitant du vent favorable, Philippe a donné l'ordre de mettre à la voile. Lorsque nous sortons, comme des diables d'une boîte, de notre cale, le *Saint-Nicolas* jette

l'ancre devant Sikinos. Quelques maisons, une grève de sable fin où l'on peut tirer les nefs creuses, une grotte où il manque des nymphes, voilà la *scala !* Nous sommes le 8 novembre ; 8 est le nombre de Thésée. Venant de Trézène, c'est le 8 du mois Hécatombéon qu'il est arrivé à Athènes. C'est le 8 du mois Pyanepsion qu'il y aborde à nouveau en revenant de Crète. Le 8 de chaque mois Trézène sacrifiait à Poseidon que l'on prétendait père du héros. « Le nombre 8, dira Plutarque, représente la puissance ferme et immuable du dieu que nous nommons : « Celui qui soutient le fondement de la » terre, et Celui qui embrasse la terre. » Ainsi s'explique sans doute le bonheur et la rapidité de notre traversée.

Longue de sept milles et demi du N.-E. au S.-O., large en moyenne de deux milles, Sikinos est une haute lame rocheuse. La scala est au milieu de sa côte. Sa population, d'un millier d'âmes environ, habite le bourg, situé, comme Kastron, à cheval sur sa crête. Choiseul-Gouffier y avait été accueilli à coups de fusil. On nous traite plus civilement. Des mulets, réquisitionnés en hâte, nous y amènent en moins d'une heure. Les gens, tous vêtus à l'européenne, fêtent saint Dimitri.

Un chemin continue au S.-O. la rue centrale. Il borde la côte, très escarpée. Elle est cultivée avec soin. J'ai, plus tard, retrouvé à Majorque cette même impression d'ordre et d'abondance. Partout des murs soutiennent les terrains. Des figuiers énormes s'accoudent sur leurs branches maîtresses, au ras du sol. Les oliviers sont petits, mais bien fournis. Il y grand nombre d'amandiers. Leurs fines ramures se balancent sur un horizon marin que les îles décorent, de Paros à Pholégandros. Ils doivent, au moment de la floraison, faire de cette

corniche sauvage un des plus ravissants balcons de la nature en fête.

Presque à l'extrémité de l'île, sur un étroit plateau au pied d'un morne pelé, on découvre une église byzantine. Elle surprend par ses proportions, plus haute qu'à l'ordinaire, plus carrée aussi. Sa coupole, en effet, pose sur un temple grec. Un temple à antes, de pierre grise, tronqué à la hauteur des frontons dont on aperçoit les amorces. Le profil de la corniche m'a paru fort singulier. Les soffites et le plafond du pronaos sont intacts. Les deux colonnes du péristyle sont engagées dans la maçonnerie. Mais, malgré les étais, le poids de la coupole commence de disloquer et bientôt écrasera toute la façade est.

Et Phoïbos-Apollon, l'excellent archer, sur le haut promontoire, ne sentira même plus, souvenir des anciens sacrifices, l'encens chrétien parfumer son autel.

D. Baud-Bovy.

(La fin prochainement.)

DE QUELQUES ASPECTS DU PROBLÈME ITALO-SLAVE

Nous publions cet article d'un Italien pour montrer avec quelle indépendance et quelle largeur d'esprit les problèmes territoriaux sont discutés en Italie. L'opinion de M. Dami était celle de Mazzini, celle de Tommazzo. Elle a été défendue avec éloquence par M. Ghisleri pendant toute la durée de la guerre ; M. Bissolati l'a soutenue de son autorité ; le *Corriere della Sera*, le *Secolo* l'ont défendue. Il n'y a pas, en Italie, d'impérialisme annexionniste ; il n'y a pas de militarisme.

Ceux même qui plaident la thèse opposée le font par d'autres motifs que le désir de conquête. Comme il ne nous est pas possible de leur donner la parole, faute d'espace, nous croyons devoir, par esprit d'impartialité, fournir un résumé sommaire de leurs arguments.

Outre les considérations historiques, le souvenir des traditions italiennes persistantes sur la côte dalmate, le caractère tout italien de Zara et des villes les plus importantes, les partisans de l'occupation italienne font valoir :

1° Que la ligne côtière dévolue à l'Italie ne ferait qu'un sixième de celle qui resterait aux Yougo slaves ;

2° Qu'ils auraient au moins neuf ports, dont quelques-uns, celui de Buccari, celui de Seyna, entre autres, sont de premier ordre ;

3° Qu'une question de vie ou de mort se pose pour les Italiens répandus sur la côte, tandis que les Dalmates n'ont à craindre aucune oppression dans le territoire qui serait cédé à l'Italie ;

4° Que l'Italie, par raison de sécurité, est obligée de se garder sur la côte orientale de l'Adriatique, n'ayant aucun base maritime entre Venise et Brindisi. Ancône même n'est pas défendable et les îles dalmates offrent un abri sûr à quiconque voudrait entreprendre des opérations qui causeraient à l'Italie des maux incalculables.

5° Que l'attitude des Yougo-Slaves envers l'Italie, leurs intentions avouées, leurs prétentions sur Trieste, Gorizia et même Udine rendent doublement nécessaires des précautions sans lesquelles un demi-million d'Italiens seraient morts en vain.

M. M.

La question adriatique est en pleine discussion. Autant peut-être que la question du Rhin, elle est vitale pour l'avenir de l'Europe. La frontière franco-allemande et la frontière italo-slave formeront les limites du monde occidental. L'Adriatique, dans l'Italie du peuple comme dans l'Italie officielle, est considérée comme une mer purement italienne, *mare nostrum*, mer intérieure ou plutôt sorte de golfe national dont le royaume doit être maître absolu, sur les deux rives. Ce point de vue, basé uniquement sur les vicissitudes de l'histoire, n'est plus exact au temps présent (puisque la rive orientale de l'Adriatique est habitée par des Slaves, — les gouvernements passent, les peuples restent) et n'a jamais été exact si l'on tient compte de la géographie. L'Adriatique, bien plutôt, sépare deux péninsules, l'italique et la balkanique : voilà ce qui ne saurait être nié et ce que l'opinion italienne modérée reconnaît. Au sud d'une ligne Fiume-Odessa, on se trouve dans les Balkans, et la Dalmatie en fait partie. Dante, déjà, avait tracé les frontières naturelles de l'Italie « sull'Alpe *dal Varo al Quarnero.* » Et c'est Fiume, et non Trieste, qui marque la fin de l'Italie et le commencement de la Balkanie. Le golfe

de Trieste est purement intérieur ; l'immense demi-cercle de la ligne de faîte des Alpes englobe, après lui, toute la presqu'île de l'Istrie, pour mourir peu à peu aux abords du Quarnero. La théorie qui voudrait faire des Alpes dinariques, jusqu'à Cattaro (pourquoi pas alors jusqu'au Pinde ?) la frontière de la région italique est absurde.

Les neuf dixièmes de l'opinion italienne défendent la thèse de la Dalmatie italienne parce que : 1° La Dalmatie fut romaine et sa civilisation toujours latine ; 2° elle appartint, durant cinq siècles, et jusqu'à la date récente de 1797, à la République de Venise, qui y a laissé des traces profondes ; 3° ensuite de cette longue domination, elle est restée italienne de caractère, de langue, italienne dans ses institutions, jusque et même sous le joug autrichien : en 1867, Spalato et d'autres villes dalmates avaient encore un hôtel de ville italien, une administration communale italienne. Les villes de la côte, seuls centres de culture, Zara, Sebenico, Traù, Spalato, Raguse même ont pour emblème les lions de Saint-Marc et parlent en majorité le dialecte vénitien.

A cela la grande presse modérée, l'Italie de Mazzini et l'opinion wilsonienne, dont nous sommes, ont répondu que ni Cavour, ni Mazzini, ni Garibaldi, ni aucun de ceux qui ont fait l'unité de l'Italie, et qui ont regardé ensuite vers Trente, vers Trieste et vers Fiume, n'ont jamais songé à la compléter au delà du Quarnero, que l'annexionnisme dalmate est donc contraire à la tradition du « Risorgimento », que si *les villes* et les marins et les pêcheurs de la côte dalmate parlent l'italien, tout change à moins d'un kilomètre du littoral ; que la masse paysanne autochtone de Dalmatie, d'une extrémité à l'autre, est de « race » slave ; que par conséquent les

Italiens, amenés par Venise, n'y sont que des *étrangers*, tout comme les Suédois de la côte finlandaise (personne n'a jamais prétendu que la Finlande fît partie « géographiquement » de la Suède) ; que d'ailleurs les chiffres sont là : 40 000 [1] Italiens sur 600 000 habitants ; que dans ces conditions il serait difficile de soutenir l'*italianità* de la Dalmatie et encore plus difficile d'y observer la frontière des langues, en annexant à la péninsule une longue bande de littoral d'un kilomètre de large sur la rive opposée, bande qui d'ailleurs devrait s'arrêter à la Narenta.

En dépit de cette vérité, le traité de Londres assura à l'Italie environ la moitié de la Dalmatie, c'est-à-dire sa partie nord, la plus large, jusqu'aux Dinariques et jusqu'aux portes de Spalato (soit sur $^1/_8$ environ de la longueur totale). Zara, Sebenico, Traù et Dernis étaient ainsi adjugés à l'Italie, avec leur hinterland relativement profond. Spalato (Split) devait être le premier port serbe. Et Fiume le port croate.... Car alors on ne parlait guère d'un démembrement de l'Autriche-Hongrie, et encore moins d'une grande Serbie englobant tout le sud de la monarchie.... L'on songeait, au contraire, à créer un Etat croate, indépendant, ou simplement autonome, au sein de la Hongrie. Et Fiume devait rester le grand débouché, le seul port de l'Autriche-Hongrie. On désira laisser

[1] Le chiffre énoncé (que certaines statistiques italiennes ont porté à 60 000) est une moyenne, et se trouve probablement encore au-dessus de la réalité. Les statistiques autrichiennes, évidemment mensongères, accusent 18 000 Italiens. Il est probable qu'avant les persécutions et les slavisations chères à l'administration viennoise, qui ont débuté vers 1860, la proportion italienne fut de près d'un sixième. Mais cela ne change rien au fait que le fond de la population dalmate, *avant* et *pendant* Venise, fut toujours serbe, amenant ainsi aux rives de l'Adriatique, par delà les Dinariques, le bloc yougo-slave.

ainsi à la monarchie un accès à la mer, et ce devait être le littoral croate, de Fiume à Zara, où la côte redevenait italienne. Fiume, port autrichien, devait être aussi port russe, un débouché du monde slave sur l'Adriatique et par là sur la Méditerranée centrale, une fenêtre qu'ouvrit M. Sasonof et que M. Sonnino se garda bien de fermer.

C'était, paraît-il, « nécessaire. » Ce qui le fut moins, en tout cas, et ce que les gens sensés n'ont jamais cessé de trouver absurde, c'est que les diplomates aient cru devoir partager la Dalmatie en deux tranches coupées net, au couteau : la frontière italo-serbe était une ligne absolument droite, courant de la mer au faîte des Dinariques. Ceux qui accouchèrent de ce chef-d'œuvre en usèrent avec les Dalmates comme ils l'eussent fait avec les derniers des Mohicans.... On découpait chez eux des frontières ressemblant étrangement aux démarcations rectilignes du Canada ou de l'Autriche ; une simple colonie, la Dalmatie !

Les stipulations du traité cumulaient ainsi les non-sens géographiques et les non-sens politiques ; elles chargeaient l'Italie d'un inutile et périlleux fardeau en Dalmatie et la privaient, pour satisfaire des intérêts égoïstes et des « équilibres » genre 1815, de la ville essentiellement et *volontairement* italienne de Fiume. Et le droit des peuples se trouvait des deux côtés outrageusement violé. Le sacrifice de Fiume, l'acceptation de la Dalmatie, deux erreurs criminelles.

On ne prévoyait pas alors combien la situation serait changée à la fin de la guerre : la Russie à bas et son panslavisme diplomatique disparu, l'autodémembrement de l'Autriche-Hongrie, l'union des Croates au royaume serbe, autant d'événements qui rendaient le traité caduc,

qui enlevaient aux Slaves tout motif de réclamer Fiume (la Croatie disposait dès lors, outre les siens propres, des ports serbes) et qui obligeaient moralement l'Italie à reconnaître à la Serbie alliée et *désormais voisine immédiate* la possession indispensable de la côte dalmate.

Tout cela ne fut malheureusement pas compris en Italie. L'opinion, au contraire, y resta persuadée, depuis le traité de Londres, que l'Italie avait des droits sur la Dalmatie. Sa conviction en fut renforcée ; s'excitant et s'amplifiant elle-même, elle exagéra encore l'annexionnisme dalmate. Les buts primordiaux de la guerre italienne, ceux que l'on énonçait en disant que l'Italie se battait « pour Trente et Trieste », étant assurés, perdirent de leur importance, et furent noyés sous l'avalanche de territoires que l'imagination du peuple, surchauffée par la presse populaire, voyait déjà formant l'Italie nouvelle.

Dans ces conditions, on conçoit l'accueil qu'ont reçu, ces derniers temps dans le public, tous ceux qui voient clair et tous ceux dont l'idéal de justice, maintenu haut et ferme aux pires instants de la guerre, ne pouvait sombrer avec la victoire. M. Bissolati, soldat intrépide qui s'est battu comme un lion au début de la guerre, se prit un beau matin à parler à son collègue, M. Sonnino, du traité de Londres, ce chef-d'œuvre de la vieille diplomatie secrète qui n'est plus adéquat aux temps nouveaux, et lui fit part de la nécessité de le remanier : pour rester fidèles au droit des peuples, il fallait renoncer à la Dalmatie pour obtenir Fiume. On sait l'accueil qu'il reçut : l'homme des traités secrets et l'homme du grand jour ne pouvaient s'entendre. M. Bissolati donna sa démission. Silencieux durant quelques jours quant aux motifs de

son geste, il s'en ouvrit finalement à un correspondant du *Morning Post,* et confia à un journal étranger ce dont il n'avait pas cru devoir faire part à l'opinion italienne. Grosse erreur, qui attisa plus tard les haines contre lui. Il voulut enfin s'expliquer à Milan. On sait qu'il ne put le faire. Il fut hué et sifflé à la Scala et dut renoncer à la parole sous les outrages. Tous ceux qui soutenaient ses idées étaient dès lors, comme lui, des « renonciataires. » Hélas !

M. Bissolati, allant en cela trop loin et confondant droit des peuples avec limite des langues, renonçait au Haut-Adige et à la frontière du Brenner. Le *Corriere della Sera,* qui est le premier journal d'Italie et l'un des plus grands organes politiques de l'Europe, conservateur en matière de politique intérieure, mais bissolatien et wilsonien en politique extérieure, ne fut pas d'accord avec lui sur ce point. Il soutint avec raison que, dans le Tyrol, l'argument linguistique n'est pas assez défini, assez puissant et assez décisif pour nous faire renoncer à la seule frontière possible avec les pays allemands : la ligne de faîte des Alpes, la ligne de partage des eaux, du col de Reschen à celui de Toblach. Une grande partie des habitants des vallées du Haut-Adige parlent le ladin, langue romane. Et d'ailleurs, l'Italie a été accueillie avec enthousiasme à Bozen, à Meran, à Brixen, qui sont déjà Bolzano, Merano et Bressanone [1]. En cela, le *Corriere,* isolé sur les autres points, est d'accord avec toute l'opinion italienne.

Mais le *Corriere,* et avec lui les modérés et surtout

[1] Comme d'ailleurs à Innsbruck et dans la vallée de l'Inn, où les troupes italiennes furent appelées par le gouvernement du Tyrol pour rétablir l'ordre.

les intelligents, demande comme M. Bissolati que l'Italie renonce à la Dalmatie, excepté pourtant la ville de Zara dont le district est en majorité italien et comprend à lui seul le tiers de tous les Italiens de Dalmatie. Il désire que notre nouvelle frontière nord-est aille du Brenner à Zara, « au delà de laquelle notre droit cesse », en englobant Fiume, selon le vœu unanime de ses habitants, puis les îles du Quarnero, unissant ainsi Zara à la mère patrie, comme la chaîne insulaire unissait sous les Habsbourg la Dalmatie à l'Autriche. « Pourquoi, dit-il en substance, violer la volonté slave de la Dalmatie et nous charger d'un énorme territoire plus au sud, à seule fin de sauver les Italiens de Sebenico, qui y sont d'ailleurs moins nombreux qu'à Spalato, et dont la proportion en Dalmatie, au sud de Zara, est infime ? » C'est absolument juste. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte et l'on verra que la ville même de Zara, tout italienne, peut fort bien se concevoir comme détachée de l'ensemble du pays et que, sans elle, la Dalmatie reste géographiquement entière.

L'Italie ne peut donc annexer la Dalmatie. Mais elle doit exiger de solides garanties pour ses nationaux abandonnés à la domination étrangère, garanties du respect de leur langue, de leurs coutumes, de leurs institutions, de leurs écoles. Ce que l'Italie doit exiger de la Yougoslavie, elle est prête à le faire pour les Slaves que devront englober ses nouvelles frontières. Car l'unité de la Vénétie julienne, c'est-à-dire de la vallée de l'Isonzo, du Carso et de l'Istrie, ne saurait être contestée. L'Italie possédera, du col de Predil à Pola et de Grado à Fiume, ce prolongement de la plaine vénitienne jusqu'au versant des Alpes juliennes, qui lui appartient sans aucun doute

possible. Or, dans cette région habitent des Slovènes (Haut-Isonzo, Carso) et des Croates (Istrie intérieure), et si l'Italie sacrifie 25 000 Italiens en Dalmatie, la Yougoslavie devra faire son deuil de quelque 300 000 Yougoslaves [1]. Cela est nécessaire. Le très modéré *Corriere* n'envisage aucune discussion possible à ce sujet. Un quart environ du peuple slovène fera partie de la Nouvelle Italie. Mais nous croyons que l'Italie peut sans péril renoncer à la région d'Idria et d'Adelsberg pour revenir à peu près à l'ancienne frontière de l'Illyrie autrichienne.

En résumé, l'opinion (qui reste malheureusement une exception) des Italiens instruits et que n'aveugle point un nationalisme outrancier est que l'Italie doit avoir les limites que la nature et que Dante lui ont tracées, les « frontières naturelles » jusqu'au Quarnero, avec, de l'autre côté de l'Adriatique, deux pied-à-terre en Balkanie : Zara et Valona.

A cette opinion s'oppose celle de M. Sonnino et de la majeure partie de la nation. Nous avons affaire aux durs-à-cuire du traité de Londres ; M. Sonnino y tient comme à la prunelle de ses yeux. A la conférence de la paix, l'Italie est représentée par un politicien à courtes vues, par un diplomate entêté de l'ancienne école, qui ne saurait comprendre ce que signifie le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. M. Sonnino a vu, durant quatre ans, bien des événements se dérouler devant ses yeux et changer la face du monde. Mais il n'a rien appris et rien oublié. Qu'il faille négocier à Paris l'annexion d'une ville de 65 000 habitants, tous Italiens et qui veulent l'être,

[1] Qui ne sont établis en deçà des Alpes qu'à titre d'*hôtes* et d'immigrés, comme les Allemands du pourtour de la Bohême.

en renonçant à un Sebenico de 25 000 âmes en majorité slaves et à toute une région continentale en totalité slave, *qui ne nous sert à rien*, il n'y faut pas songer. Cela modifierait le traité de Londres. Il n'y a pas de danger que M. Sonnino y laisse toucher. Oh non !

Ceux qui demeurent fidèles au traité sont nombreux en Italie. Plus nombreux sont ceux qui veulent Fiume en plus. Les « Dalmatisants » désirent même l'annexion de Spalato (qui est d'ailleurs bien plus italien que Sebenico). Et l'on arrive enfin à l'opinion du *peuple*. Le *peuple* veut tout : Fiume et la Dalmatie. La frontière doit être la Narenta. On laissera, en versant quelques larmes, Raguse et Cattaro aux Serbes. Le peuple ne sait rien. On lui a dit que la Dalmatie est italienne. Il la veut. Il croit à ce « on », aux journaux cléricaux, radicaux et socialistes internationalistes qui pullulent. Il s'enthousiasme à leurs appels enflammés autant que démagogiques.

A coups de proclamations et d'affiches, la presse — l'immense majorité de la presse — et les associations patriotiques agitent devant lui le droit historique et le convoquent en innombrables comices de « revendications » et de « protestation. » Le gouvernement laisse faire et même, semble-t-il, encourage cela. On a d'ailleurs relevé (*Secolo*) qu'il agit avec mauvaise foi, du moment qu'il autorise les manifestations pour Fiume *et* Spalato italiennes, organisées par la société *Pro Fiume e Dalmazia*, alors que l'Italie obtiendra, non pas l'une et l'autre, mais l'une ou l'autre. Il entretient ainsi au sein du peuple des espoirs faux.

Le peuple italien — en cela il manifeste quelque bon sens — ne peut comprendre ceci : qu'il ait fait la guerre contre les Croates, que les Croates aient été les ennemis

les plus acharnés de l'armée italienne, que les Croates se soient distingués en Vénétie envahie par des atrocités qui dépassent les exploits des Magyars eux-mêmes et que, l'armistice signé, *ipso facto*, les Croates deviennent des alliés et que l'Entente les traite comme tels parce qu'ils font dès lors artificiellement partie d'une Yougoslavie qui n'est autre que la Serbie alliée, et, alors même qu'ils conservent intact leur « austriacisme » et qu'ils haïssent les Serbes aussi bien que les Italiens (il faut le dire, malgré les admirables efforts d'une *minorité* intellectuelle, celle qui a fondé la Yougoslavie unie) [1]. Et remarquez que cette opinion publique est encore excitée (exaspérée serait le mot juste) par les prétentions saugrenues des Yougoslaves qui revendiquent Trieste, Gorizia et même... Udine, prétentions auxquelles la revue *New Europe* elle-même, défenderesse zélée des extrémistes slaves et hostile à l'Italie, a dû mettre récemment un significatif holà.

Telle est, grossièrement résumée, l'opinion courante.

Il y a enfin M. d'Annunzio, poète « nationaliste et intégral », décadent classicisant, païen et antique, qui veut l'Italie partout où fut Rome, du moins partout où fut Venise, c'est-à-dire à Raguse, en Albanie, sur les côtes et les îles d'Orient : l'Italie maîtresse de la Méditerranée orientale. Il est le visionnaire de la grandeur historique. C'est au nom de Rome qu'il voulut la guerre. Certain jour, au lendemain de la déconfiture bissolatienne, M. Mussolini, du *Popolo d'Italia*, fougueux annexionniste, lançait à d'Annunzio (qui a, et pour cause, lâché le *Corriere*) une dépêche : « Venez défendre la

[1] Des incidents graves et répétés en témoignent. Nous n'avons pas l'aveugle inconscience de nous en réjouir. Au contraire.

Dalmatie ! » Quelques heures plus tard, la réponse arrivait : « Entendu. Réservez-moi trois colonnes ! » Et ce fut la fameuse lettre aux Dalmates, qui a vexé les Français « protecteurs des hordes slaves. »

Si M. d'Annunzio, poète et non homme d'Etat, ne peut être écouté, du moins a-t-il le mérite d'être conséquent avec lui-même. Il a, dès l'origine, voulu la guerre, toute la guerre, pour faire toute l'Italie, celle qu'il rêvait. Et il s'est battu pour cet idéal.

Les annexionnistes à outrance de la dernière heure ne sauraient en dire autant. Certains journaux qui aujourd'hui, après une victoire obtenue sans eux, revendiquent à cor et à cri la Dalmatie, ont défendu autrefois M. Giolitti ou l'Union parlementaire, ont tremblé aux jours de péril, semé parfois le défaitisme à l'intérieur. Et c'est ce qui rehausse encore la beauté de l'attitude courageuse du *Corriere* et du *Secolo* qui, eux, n'ont jamais fléchi aux mauvais instants de la guerre, au cours de laquelle ils n'ont cessé d'affirmer un idéal de justice et qui, à l'heure actuelle, après la victoire, *restent fidèles à leur programme*. Renonciataires ? Non. Patriotes clairvoyants, dont la modération et la constance au jour du triomphe sont admirables. Relevons encore la haute signification de l'accord entre ces deux grands organes, dont l'un représente l'opinion conservatrice de la haute bourgeoisie, l'autre, au contraire, l'Italie radicale-socialiste et mazzinienne, la grande démocratie de 1848.

Enfin, un dernier aspect du problème. Dès le début de la guerre, des écrivains autorisés ont fait remarquer que la Dalmatie est indivisible. Elle forme un tout bien déterminé, une région une par excellence, une de configuration, une de caractère, une de destinée historique, une

de nature économique. M. Colocci, député à la Chambre, insistait sur ce point de vue dans le texte de sa « Carte pour servir au groupement des nationalités d'Autriche-Hongrie. » Il attribuait donc, à son grand regret, la Dalmatie entière à l'Italie, Cattaro compris. Plus tard, quelques idéalistes mal vus, reconnaissant l'unité dalmate, ont émis l'idée d'en faire une république autonome, sous la double protection des rois d'Italie et de Serbie.

Elle ne peut devenir italienne. Ce serait une côte détachée du reste de la nation, une longue côte sans arrière-pays, partant indéfendable, et que des canons (puisqu'il faut encore parler de canons) postés sur les Dinariques auraient bientôt fait de réduire à merci. L'« argument stratégique » de la possession absolue de l'Adriatique se retourne donc contre nous et il ne nous sert à rien de posséder, par raison de sécurité, la rive opposée, stérile, mais riche en abris naturels pour une flotte, s'il nous faut l'abandonner en cas de guerre. Aucun sophisme ne tient.

Nous sommes d'accord : la Dalmatie ne peut point être partagée. C'est pourquoi elle doit aller aux Serbes.

ALDO DAMI.

LA TERMITIÈRE[1]

— M'Bomi, ça est un beau poste, savez-vous, mon commandant ! déclara d'un air convaincu et avec un bel accent de Schaerbeek Crumbrugghe, le commis aux magasins.

Le commissaire de district, vieil Africain, qui estimait la parole avoir été donnée à l'homme pour en user le moins possible, opina du chef, avec un vague grognement affirmatif. Et les assistants, à leur tour, hochèrent la tête de haut en bas, avec énergie. Unanimité !

C'est que M'Bomi, vraiment, était un beau poste. Du mess, situé au haut de la colline et où ces messieurs avaient coutume de se retrouver au déclin du jour, le coup d'œil était incomparable.

A l'horizon, très loin, les monts de l'Ouroua s'estompaient, bleuâtres, sur le ciel très pur, d'un orange délicat qui allait toujours pâlissant davantage pour se fondre dans des demi-teintes, à la fois aigue-marine et émeraude. Puis c'était une suite de croupes arrondies, couleur d'olive pâle d'abord, brunâtres ensuite, qui moutonnaient, tels les dos innombrables d'un de ces grands troupeaux que le pâtre, le soir venu, ramène aux bercails. Les ma-

[1] Cette nouvelle et celle que nous avons publiée dans notre livraison d'avril sont extraites d'un ouvrage en préparation qui paraîtra cette année. (*Réd.*)



melons, chevauchant les uns sur les autres, descendaient jusqu'au fleuve qui, par cette belle soirée, demeurait lisse, sans un frisson, comme assoupi. Sur l'autre rive, à trois cents mètres, un palmier, un seul, au tronc élancé, au bouquet superbe et touffu, piquait droit vers le ciel.

Montant à l'assaut de la colline qu'elles escaladaient de trois côtés, les petites paillottes indigènes, rectangles gris aux toits de chaume couleur vieil or, s'éparpillaient entre les bananiers, les manguiers, les papayers et les citronniers. Devant chaque hutte, de petits groupes, assis en rond autour d'un feu de brindilles, devisaient. Par-ci par-là, dans la pénombre, le pagne rouge vif d'une négresse mettait un point éclatant.

Au haut de la petite éminence et entourant le mess aux murailles passées à la chaux, très blanches, les huit ou dix bâtiments de la station, en briques rouges, aux toits de chaume pareils à ceux des paillottes, formaient une sorte de quadrilatère dans l'intérieur duquel étaient tracées de régulières, de trop symétriques avenues de caféiers vigoureux et de petits eucalyptus, aux branches d'une raideur comique.

De la véranda du mess on apercevait, en se penchant un peu, la rive, le wharf primitif et le port en miniature où étaient amarrées les pirogues des Ouagénia et la baleinière de la station, peinte en blanc clair qui faisait, dans l'onde éclairée par le soleil à son déclin, un miroitement continu. Au bord du fleuve, dans les roseaux, bruyante animation. Des mères, le pagne aux hanches, baignaient leurs nourrissons qui protestaient avec virulence et se débattaient. D'autres femmes, affairées, lavaient du linge, le corps à demi plongé dans l'eau. La bande joyeuse des négrillons, à l'abdomen proéminent, aux membres grêles, jouait et se poursuivait en poussant

des cris gutturaux dont l'écho parvenait, affaibli, jusqu'au poste.

Dans la paix du soir, sous la tiédeur de l'atmosphère alourdie que tempérait cependant un souffle léger, — la brise du Tanganyka ! — le spectacle était ravissant. Et les onze blancs du poste, — un chef-lieu de district, — consciemment ou non, en subissaient le charme. Personne ne disait mot. Mêlé à la rumeur montant du fleuve, le roulement du tambour indigène qu'une main experte, sur l'autre rive, battait à coups précipités, arrivait un peu assourdi, monotone et lugubre.

Cependant, le commandant que la remarque de ce brave Crumbrugghe avait flatté embrassait, d'un regard satisfait, les allées rectilignes, géométriques et bien ratissées ; puis, d'un coup d'œil, il examina le parallélogramme régulier que constituaient les bâtiments du poste. Par contre, le désordre infiniment pittoresque des huttes indigènes semées çà et là au flanc de la colline lui firent froncer le sourcil. C'était là, pour ce militaire, épris de régularité, un objet d'horreur.

— Ces gaillards-là ne sont pas même f.... d'aligner leurs cases !... déclarait-il tous les jours, la lippe méprisante, écrasant de dédain. Et au docteur, — un doux poète, chevelu et barbu, égaré en plein centre africain, qui lui parlait d'esthétique, de couleur locale et de pittoresque, il rétorquait, sarcastique et péremptoire : « Amateur ! Marchand de quinine.... va !... »

Dans la station même, si bien ordonnée, — une vraie caserne, déclarait le commandant en se dandinant avec une évidente satisfaction, — tout eût été pour le mieux, à son gré, sans une termitière. Une seule, énorme. Devant le corps de garde — la misérable ! — elle élevait son dôme grisâtre, dur comme du granit, compliqué

de coupoles, de tourelles et de clochetons du plus heureux effet. La couleur locale y était, pour sûr ! Ah oui.

Mais ce pittoresque, précisément, exaspérait le commandant qui avait failli, bien souvent, en faire une fièvre.

— Sacrée termitière ! répétait-il. Elle gâte toute la station. Malheureux tout de même !... Ces sales bêtes n'auraient pas pu aller s'installer autre part !...

— Pourquoi ne la ferait-on pas sauter, monsieur le commissaire de district ? insinua, empressé et désireux de plaire, le gros sous-intendant. Ce n'est pas la poudre qui manque. J'en ai encore reçu vingt barils de traite l'autre jour. Une bonne bourrée... une mèche et... houp, enlevé ! C'est ça qui rendrait la station propre. On serait chez soi.

— Tiens, après tout, c'est une idée. Mais, au fait, pourquoi pas ? murmura le commandant. S'agirait seulement de ne pas tout chambarder, en voulant enlever cette sacrée termitière. Une mine, ça saute comme ça veut, quand ça peut et où ça veut ! Je connais ça.... Je me méfie.... On ferait peut-être mieux d'attendre qu'on ait par ici un des ingénieurs qui font le piquetage du chemin de fer. Hendrick, par exemple ; c'est justement un artilleur.

— Mais, à propos... et Melaerts ? Un artilleur, lui aussi.... Hé ! Melaerts, ça vous dirait quelque chose, de faire sauter cette machine-là ? Qu'en pensez-vous ? Les mines... vous devez être au courant. Un artilleur doit savoir ça, que diable !

Et le commandant, un peu malicieux (il sortait de la ligne) et enchanté de mettre peut-être dans l'embarras le petit lieutenant très pète-sec arrivé d'Europe par le dernier bateau, le regarda en clignant de l'œil et en penchant la tête.... Hein ?

Melaerts, l'artilleur (un faiseur d'embarras, avec ses deux Nordenfeldt, grognait Coninck, vieux sous-off rengagé qui avait conquis ses galons de capitaine à la force du poignet et à force de « termes »), un garçon à la figure distinguée encore qu'un peu efféminée, à la moustache soignée, aux vareuses d'une coupe toujours impeccable, sortait de l'Ecole d'application. En sa qualité de camarade d'une arme réputée savante, il était moralement obligé de savoir comment on bourrait une mine. Moralement, oui. En théorie, certainement. Mais en pratique, oh ! en pratique, il n'avait sur ce point que des notions vagues, très vagues. Une mine !... Il aurait su, à la rigueur, la faire partir. Mais la bourrer et surtout la bourrer du bon côté... fichtre !...

Cependant, l'air dégagé, souriant un peu dédaigneusement, — cet âne de Coninck le regardait ironiquement, — il répondit :

— Certainement, mon commandant. Rien de plus simple. A vos ordres. Demain à ces heures la termitière aura disparu. Fiez-vous à moi !

— Et tâchez de ne rien amocher, hein ! conclut le commandant un peu inquiet et regrettant presque sa plaisanterie. Mais le vin était tiré, il fallait le boire ! Votre camouflet, ajouta-t-il prudemment, doit faire sauter la termitière et rien de plus. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille, soyez tranquille, commandant ! répétait, supérieur, Melaerts, un peu nerveux pourtant. Et il demeura plongé dans ses réflexions, le front soucieux.

Soudain, sa figure se rasséréna. *Tollen et Cauwe*, parbleu ! Son *Tollen*, son *Guide de l'officier d'artillerie et du génie* qu'il avait quelque part dans ses malles et qu'il

n'avait plus touché depuis l'Europe. Il n'y avait plus pensé. Excellente affaire ! Ça lui fournirait l'occasion de rafraîchir sa mémoire et surtout les enseignements, un peu effacés, de l'Ecole militaire. Dans *Tollen*, il trouverait tous les renseignements qu'il lui faudrait. Il était bon ! Cette vieille baderne de Coninck verrait ce qu'on savait faire. Et la termitière n'avait qu'à se bien tenir !

✣

Toute la matinée, le lendemain, Melaerts, affairé, l'air important, courut du bureau au magasin, du magasin à la termitière et de la termitière au magasin. Il avait commencé par toucher, contre bon, 120 kilos de poudre, six caissettes en zinc, arrachées aux mains du sous-intendant qui, légèrement ironique, lui avait glissé à l'oreille :

— Pas de blague, hein !... Attention ! Et prévenez-moi avant ! J'ai justement une course à faire de l'autre côté de l'eau. J'en profiterai pour juger de l'explosion. Vu de l'autre rive, le spectacle sera magnifique.... A cinq heures, dites-vous.... Parfait.... Entendu !... Je vous ferai signe....

Son *Tollen* à la main, l'artilleur s'empressait. A très haute voix, pour compenser sans doute son souahili rudimentaire, il donnait des ordres impératifs aux quelques soldats noirs qui devaient, sous sa haute direction, creuser la mine, l'aménager et la bourrer. On entendait de grands coups de pioche, le bruit de planches que l'on sciait, de clous que l'on enfonçait, et par-ci par-là un juron énergique de Melaerts qui, d'un geste impatient, arrachait un outil de la main des travailleurs. Tous les indigènes de l'endroit, admiratifs et ébahis, faisaient cercle autour de la termitière. Et l'un d'eux, plus malin que les autres, expliquait à l'assistance, très vibrée, ce

qui allait se passer. *Boum !* mimait-il, avec un grand geste, les deux bras jetés en l'air. Melaerts, ravi, nageait dans la joie et dans l'orgueil. Les artilleurs étaient un peu là !...

A quatre heures du soir, tout était prêt. Le fourneau bourré jusqu'à la gueule, à grand renfort de terre et de vieux journaux, la mèche prête à être allumée. Elle devait brûler cinq minutes.

Les blancs, rassemblés à distance respectueuse, attendaient, légèrement émus. Seul le sous-intendant manquait. Il était sur l'autre rive. Pour mieux voir ! L'instant était solennel. Melaerts, l'air important, alluma la mèche. Puis, au trot, il s'en fut rejoindre ses camarades à l'abri.

Trois minutes, quatre minutes se passèrent. Le silence était profond. Seul un chien, au village, jappait.

Tout à coup une détonation formidable ébranla l'atmosphère. Et, soudain, l'air, tout alentour, fut mitraillé de débris de pierres, de terre, de sable qui retombèrent en pluie, sonnant sec sur le sol durci. Longtemps, l'écho se répercuta dans la montagne, confondu avec les clameurs des indigènes qui battaient des mains et avec les hurlements d'enthousiasme des blancs, transportés d'aise.

Le petit groupe, Melaerts en tête, sortit de sa cachette. Plus rien à risquer. Et, bruyamment, on galopa vers l'endroit où devait être la fourmilière ou plutôt vers l'endroit où elle ne devait plus être... si *Tollen* avait dit vrai.

Tollen, cependant, avait un peu menti. Un peu beaucoup, même. En effet, un flanc seulement du dôme élevé par les bestioles industrieuses avait disparu, éparpillé dans les airs. Les trois quarts, par contre, étaient restés debout et intacts. Une termitière inachevée... quoi !

Melaerts, un peu penaud, considérait son œuvre. Coninck, lui, triomphait bruyamment.

— On voit que vous avez passé par l'Ecole d'application, lieutenant, déclara-t-il.... Félicitations !...

Et il pouffa de rire, sauvagement.

— Allons, allons, Coninck. Pas de méchancetés, voyons !... intervint le commandant, amusé lui aussi. Ce sera pour une autre fois, mon petit Melaerts, ajouta-t-il. Le mal n'est pas grand ! Il faudra mieux calculer la charge et la dispersion, tout simplement. Je vous prêterai mon *Tollen !!!*... Et sur ce, allons nous rafraîchir !...

La petite troupe, à pas lents, se dirigeait vers le mess, lorsqu'on aperçut, accourant du fond de l'horizon, Souédi, le boy du commandant. Dans ses bras, étroitement pressés contre sa poitrine, il portait quelque chose que l'on ne distinguait pas très bien.

— Ah ! Bouâna.... ah !... cria le gamin tout essoufflé. Ah ! Bouâna.... Maison f....e !... tout cassé !... Morceau de termitière !...

Et d'un geste éloquent, Souédi posa à terre, devant le commissaire de district stupéfait, la pendule — ou plutôt ce qui restait de la pendule — de celui-ci, la seule de son espèce à des centaines de lieues à la ronde, une pièce qui, par miracle, disons mieux, par une succession de miracles, avait supporté dix ans d'Afrique, trente déménagements, autant d'incendies, cinq naufrages en pirogue et des mois de voyage dans la brousse. C'est dire que le commandant y tenait comme à la prunelle de ses yeux. Sa pendule !...

— S. n. d. D. !... S. n. d. D. !... hurla-t-il.... Sacré nom d'un chien !... Et, furibond, pourpre de colère, il flanqua au malheureux boy qui lui expliquait, avec force gestes,

que le projectile avait troué le toit, défoncé la table et carambolé le mobilier, une claque à trente-six chandelles dont trente-cinq, au moins, étaient mentalement destinées à Melaerts.

Celui-ci, très peu fier et pressentant l'orage, s'était prudemment dissimulé à l'arrière-plan. Le commandant ne daigna pas le gratifier d'un coup d'œil. Muet, les bras levés au ciel, il courut constater *de visu* le désastre....

Vingt minutes après, Souédi, la joue encore gonflée et les yeux aussi, tapait rageusement à la porte de l'artilleur et lui remettait, sans aménité, une enveloppe officielle que le blanc, fiévreusement, déchira. Ce billet en tomba.

« Etat Indépendant du Congo. District des Rapides.

» Poste de M'Bomi, le 10 novembre 19...

» Le lieutenant d'artillerie Melaerts, Robert, gardera les arrêts quarante-huit heures, à dater de demain cinq heures du soir. Il prendra ses repas chez lui.

» *Motif :* avoir mis en danger la vie de ses camarades, en agissant de façon irréfléchie ; avoir, de plus, causé des dégâts notables au mobilier de la station.

» Le montant desdits dégâts sera retenu sur sa solde,

» Le commisssaire de district :

» BIENFEYT. »

— C.... de *Tollen !...* grogna Melaerts, les poings serrés.

Et muet, mais d'un geste éloquent, il envoya dans un coin le *Guide de l'officier d'artillerie et du génie !*

L'OKAPI

.... Mai, juin... novembre !... Ça fait juste dix-sept mois qu'il est seul en poste. Il faut, décidément, le faire rentrer, ce gaillard-là ! Il devient complètement marteau, ma parole !... Voyez ce qu'il écrit, Hansen !...

Hochant la tête, le capitaine Vallée, chef de la zone de Lindi, tendit à son adjoint, un long Danois anémique, aux cheveux d'un blond presque blanc, un carré de papier, chiffonné et malpropre.

— Qu'en pensez-vous, mon cher ?

D'un coup d'œil rapide et indifférent le sous-lieutenant parcourut la lettre. Sur son visage, un peu mélancolique, d'homme du Nord, un pâle sourire passa. Et, haussant les épaules, il laissa tomber ces simples mots :

— Okapi !... Un peu fou, Vanimpe !...

Puis il reprit ses méditations, le regard perdu.

Un peu fou, en effet, ce Vanimpe dont parlait le capitaine. Détaché « pour quelques semaines » au poste de Kisenge, presque à la lisière de la Grande-Forêt, il avait très proprement mis en train le défrichement, planté café, caoutchouc et ramie. Et il avait demandé à prolonger de six semaines son séjour, puis de trois mois encore. Si bien que de six semaines en six semaines et de trois mois en trois mois il avait fini par passer une année et demie sans voir un blanc et sans donner d'autres nouvelles que son rapport mensuel. Le capitaine, qui se méfiait un peu, était cependant allé, au cours d'une tournée d'inspection, voir le poste de Kisenge, trouvé très en ordre, d'ailleurs. Vanimpe — qui n'avait jamais été fort jovial ni grand causeur, du reste — n'avait pas

lâché vingt mots pendant tout le séjour — une semaine — de son chef. Vivant entre ses femmes, ses boys, ses chiens et ses singes, il avait presque perdu l'usage du français et pour ainsi dire celui de la parole. Il ne s'animait un peu que pour parler de l'okapi. Oh ! l'okapi !

Chasseur enragé, il s'était juré de ne pas quitter l'Afrique sans emporter dans ses malles la dépouille d'une de ces grandes antilopes, si rares et si difficiles à atteindre. Il voulait en tuer une de sa main.

Dans la lettre qu'il écrivait au capitaine, il le priait d'adresser pour lui, à Boma, une demande de prolongation de terme de six mois... pour parachever la station et pour surveiller lui-même la récolte, assurait-il. Ça lui ferait cinq ans de Congo. Soixante mois !

— Ah ! non, par exemple !... déclarait Vallée. Ah ! non !... Je ne marche pas. Et dans quinze jours Vanimpe aura ma réponse.... Rallier le dépôt, mon garçon.... Se reciviliser un peu avant de redescendre à la côte... et départ ! Voyez-vous ce gaillard, maboul comme il est déjà, rester encore six mois tout seul là-bas ? Non, non.

— Vous pouvez y aller, Hansen, si le cœur vous en dit... ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon qui, subitement réveillé, sursauta.

Le lendemain matin, le caporal Tiéba, un grand diable de Sénégalais, courrier ordinaire de la zone, partait pour Kisenge avec une lettre à l'adjudant Vanimpe, lui intimant l'ordre de remettre le poste, dans le plus bref délai, à son premier-sergent noir et de rejoindre Lindi dans les trente jours. Quant à la prolongation, on verrait après !...

✢

Au sommet d'une petite éminence, sur un espace d'une centaine de mètres carrés récemment défriché, —

on voyait encore, coupés à ras du sol, des troncs énormes, déjà couverts d'épiphytes, — s'élevaient, entourées d'une robuste palissade d'euphorbiers vénéneux, aux branches hérissées, les quelques huttes de Kisenge, le royaume de Vanimpe.

Dans un angle de l'enceinte, une sorte de *mirador* en poutres grossièrement équarries — et sur lequel, en permanence, une sentinelle veillait — permettait de surveiller les abords du poste solitaire. Souvent, au déclin du jour, l'adjudant montait à cet observatoire aérien.

Devant lui, vers l'ouest, s'étendait à perte de vue un océan, une toiture continue de verdure : la Grande-Forêt ! Tous les tons, toutes les nuances, tous les degrés du vert y étaient. La gamme allait de l'émeraude clair, du vert chatoyant au noirâtre, au glauque rappelant celui de la mer. A l'horizon lointain, l'aigue-marine devenait un olive très pâle, puis tournait au brun clair qui se confondait avec la brume légère et roussâtre. Vanimpe, longtemps, scrutait les flots de cette immensité mystérieuse et qui semblait infinie.

Brusquement, il se retournait. A l'est, le spectacle était moins farouche, le paysage n'avait pas la lancinante obsession de la grande forêt.

C'était, par les beaux soirs, la pyramide neigeuse du Rouvenzori que le soleil couchant colorait d'un rose ou d'un mauve délicat. Teintes adoucies et caressantes avec lesquelles contrastaient violemment les verts crus du premier plan. A quelques lieues du poste, on distinguait la lisière de la forêt, de cette forêt qui commençait à des milliers de kilomètres, bien loin à l'occident. On apercevait, comme adossées à la grande cime neigeuse, enfants auprès du vieillard, des croupes herbeuses, une succession interminable de mamelons et de dépressions.

Une ligne sinueuse, à peine marquée, laissait deviner la trouée de la Semliki et sa fertile vallée. Çà et là, des fumées légères et bleuâtres montaient au ciel, toutes droites dans l'air limpide qu'elles embrumaient un instant.

Paysage d'un calme reposant, d'une sérénité admirable dont l'adjudant, un vieux dur-à-cuire pourtant, subissait inconsciemment le charme.

Soupirant profondément, attristé sans savoir pourquoi, il rentrait silencieusement dans sa hutte. La nuit tombait.

✣

Le matin du douzième jour, Tiéba, vers onze heures, présentait l'arme à Vanimpe auquel il tendait un petit paquet enveloppé de toile grisâtre et solidement ficelé, retiré de sa cartouchière.

— Une *moukande de Bouana N'dèkè*... (une lettre de Vallée), mon adjudant ! disait-il au blanc qui, indifférent et sans hâte, ouvrait le pli. Depuis longtemps Vanimpe ne recevait plus rien d'Europe. Veuf, seul au monde, il n'avait plus un ami. Et, depuis bien des mois, il n'avait plus parcouru un journal.

La lettre de son chef de zone à la main, il s'assit. Sa figure, déjà renfrognée naturellement, se rembrunit encore. Et sourdement, il lâcha un juron....

— Dans les trente jours !... grogna-t-il. Bon !... On y sera. Mais avant, je veux mon okapi. Et je l'aurai. Quand tous les diables y seraient !...

Puis, sans ajouter un mot, congédiant Tiéba d'un geste impérieux, il rentra dans sa hutte. Songeur, le sourcil froncé, il s'étendit sur son grabat.

✣

Une semaine s'était écoulée. Vanimpe, de plus en plus maussade, songeait au départ. Il rageait.

Mais il y a, pour les Nemrods, une Providence.

Et le huitième jour, à l'aube, Jackie, le vieux sergent de Cape Coast, qui lui servait de factotum et d'homme de confiance, venait déclarer au chef de poste :

— Bouéri-Bouéri, l'Akka, sait où il y a un okapi, un grand... *mkouboua sââââna*.... Bouâna !... Il l'a dit à une des servantes. Un okapi mâle, un vieux ! Haut comme ça, ajouta-t-il en élevant à cinq pieds du sol sa main que sillonnaient des tatouages bleuâtres.

Vanimpe, d'un bond, se trouva debout. Il poussa un grognement d'aise. Jusqu'ici, soit superstition, soit mauvaise volonté, les nains des environs, avec lesquels le poste vivait pourtant en bonne intelligence, — on leur donnait de la farine de manioc, des perles ou des *shokas* (fers de pioches) en échange desquels ils apportaient de la viande fraîche dont ils étaient toujours abondamment pourvus, — s'étaient obstinément refusés à fournir un renseignement quelconque sur le mystérieux animal.

— Va me chercher Bouéri tout de suite. Et amène-le moi mort ou vif.... Tu entends ? dit Vanimpe, surexcité, presque hors de lui, au sergent. Celui-ci s'éloigna aussitôt.

Le blanc, nerveusement, battait la table de ses doigts. D'un geste brusque, il alla décrocher, à la muraille, son Winchester dont le canon bronzé jeta un éclair. Il examina l'arme avec le plus grand soin, les mains tremblantes. Puis ce fut le tour de ses cartouches.

Son impatience, cependant, allait croissant. Il marchait du seuil au lit et du lit au seuil.

— Enfin !... s'écria-t-il. Arrive ici, Bouéri !...

Le nain, souple, ses petites mains, aux articulations menues pendant sur ses cuisses, s'approcha d'un air tout à la fois méfiant et orgueilleux. Ses yeux, mobiles et fuyants, erraient çà et là. Son masque olivâtre, cependant, restait impassible.

— Tu as vu un okapi ?... Oui, oui, je le sais. On me l'a dit. Conduis-moi à son abreuvoir et tu auras pour toi tout seul une caissette de perles, de la poudre et des shokas !...

Les yeux du pygmée, l'espace d'une seconde, brillèrent. Puis, aussitôt, il reprit son air indifférent et haussa les épaules.

— Okapi ?... demanda-t-il avec l'air d'un homme qui ne comprend pas.... Okapi... sais pas !... répéta-t-il en hochant la tête de haut en bas, dénégation énergique.

Vanimpe trépignait.

Le sergent, qui assistait à la scène et qui, longtemps, avait vécu dans les bois, crut devoir intervenir :

— Il sait parfaitement bien de quoi il s'agit, Bouâna. Mais il veut ne pas le dire. Il ne veut pas que le blanc tue son fétiche !... C'est sûr !

— On verra bien! cria Vanimpe, pâle de fureur. Il ne sait pas ce que c'est qu'un okapi.... Et ça, qu'est-ce que c'est ?... ajouta-t-il en ricanant et en secouant rudement le petit homme — de la taille d'un gamin de douze ans et auprès duquel les un mètre soixante-cinq du blanc le faisaient paraître un géant — par la ceinture qu'il portait étroitement serrée autour des reins et qui se déchira.

— Qu'est-ce que c'est ? répéta Vanimpe.

Sur les poils drus, d'un brun fauve et rutilant, de longues zébrures blanches ét bleuâtres, aux reflets métalliques, couraient. Une peau ou plutôt un fragment de peau d'okapi !

Le pygmée, cependant, avait eu un geste de révolte, prêt à bondir. Mais, instantanément, il se ressaisit. Impassible, sans mot dire, il étendit la main vers la ceinture que lui rendait le blanc, d'un geste violent.

— Tu ne veux pas me dire où est l'okapi ? répéta après un court silence Vanimpe, redevenu très calme.

Nouveau haussement d'épaules du nain. De réponse, aucune.

— Très bien... dit Vanimpe.... Jackie, ma chicotte !...

L'Akka, d'un bond, tenta de s'enfuir. Mais la poigne de fer du blanc le rattrapa au vol et le cloua à la muraille.

— Jackie, dit l'adjudant, dix coups pour commencer !...

— Doucement !... ajouta-t-il en français, à demi-voix.

Deux soldats noirs, cependant, maintenaient à terre le petit homme qui se débattait furieusement. Ils l'immobilisèrent. Et le sergent, les manches retroussées, frappa. Au troisième coup déjà, la lanière d'hippopotame, quadrangulaire et dure comme de l'acier, faisait jaillir le sang. Au sixième, Bouéri, grinçant des dents, la face exsangue, tournait vers le blanc un regard expressif.

— Ah ! ah !... pourtant !... fit l'adjudant qui parut soulagé. Il se décide !... Très pâle, il avait détourné la tête. Vas-tu parler maintenant, avorton ? demanda-t-il au nain.

Sans une plainte, avec une grimace de douleur, la face horriblement contractée, le pygmée étendit vers l'horizon son bras qui frémissait.

— *Kescho*, demain quand le soleil sera à cette hauteur, je viendrai te chercher, dit-il simplement.

Puis, sans qu'on eût songé à l'inquiéter davantage, il s'esquiva.

— Rattrapez-le, rattrapez-le donc !... hurlait Vanimpe.

— Pourquoi l'avez-vous laissé filer, imbéciles ? s'adressa-t-il, violemment, au sergent et aux deux soldats noirs stupéfaits.

— Je suis sûr de ne pas le voir revenir. Mais malheur à lui. Je le rattraperai bien. Et alors !...

— Bouâna ! fit le boy, Bouéri-Bouéri est là !

Il était deux heures après-midi, le lendemain. Vanimpe qui avait passé la matinée, agité et fiévreux, a « engueuler » toute la station, se précipita sur le seuil de sa hutte. Son visage s'éclaira.

— C'est lui, ma parole !... Revenu quand même !...

D'un geste caressant il saisit le poignet ténu et délicat du petit bonhomme.

— Tu vois cette belle hachette, Bouéri ? Tu vois ces perles rouges ? demanda-t-il au pygmée qui, en humble posture, attendait devant la hutte. Elles seront à toi... dès que l'okapi sera ici. Compris ?

Ensemble, Bouéri et le blanc étaient partis. Seuls. Car, pour ne pas effaroucher l'antilope fétiche, l'okapi, il fallait être le moins de monde possible, avait déclaré le nain.

Quittant le poste, les deux chasseurs pénétrèrent sous la voûte sombre de la forêt où ne filtraient que quelques rayons de soleil, bien atténués. Une demi-heure de marche les amena à la clairière où les pygmées avaient leur huttes primitives. Des femmes, accroupies, grillaient des quartiers de viande. Un instant, le nain s'arrêta pour échanger quelques paroles, pour poser quelques questions à l'un des indigènes. Celui-ci, de la tête, fit oui.

Mais Vanimpe était pressé.

— Allons, allons, en route !... Tu lui raconteras cela plus tard, Bouéri.... Arrive !...

Et les deux hommes reprirent leur marche, l'un derrière l'autre. Peu à peu la forêt s'éclaircissait. Entre les troncs, au loin, on apercevait des rais de lumière. Les arbres s'espaçaient. Le réseau des lianes était moins dense. Bientôt, l'on déboucha en pleine lumière, sous le

soleil radieux. On était à la lisière de la Grande-Forêt. A la lisière est. L'autre, celle de l'ouest, était à des centaines de lieues de là, sur l'Oubanghi.

Vanimpe, malgré son impatience, s'arrêta un instant. Une brève minute, il aspira à pleins poumons l'air pur et balsamique qui arrivait des montagnes que l'on voyait s'estomper, très loin.

Mais le blanc avait hâte d'arriver. Longtemps encore, on marcha. Enfin, derrière Bouéri qui, un doigt sur les lèvres, lui avait fait signe de ne plus sonner mot, l'adjudant s'approcha d'une crique, aux abords marécageux, hérissés de roseaux gigantesques, plantés dru, aux bouquets touffus. Tout près du blanc, un beau flamant, à grand bruit, s'envola. Ses ailes déployées firent dans le ciel bleu foncé une traînée rouge vif, puis rose tendre que Vanimpe, un moment, suivit des yeux, la main sur la détente de son fusil. Mais il pensa à l'okapi et ne tira pas.

Le soleil était déjà très bas sur l'horizon. La brise soufflait plus fraîche. Et dans le ciel, au levant, quelques étoiles avaient apparu, clignotantes. Le silence était profond.

Bouéri s'était arrêté. D'un mouvement presque imperceptible, il fit signe à Vanimpe de s'approcher. Le blanc obéit.

Devant lui filait une sente, une sorte d'étroit corridor dans lequel les bêtes sauvages, allant se désaltérer, avaient foulé les hautes herbes, rejetées des deux côtés. Au bout du passage, après une fondrière, on apercevait une flaque d'eau dont le miroir luisait comme de l'argent, aux derniers rayons du soleil.

— Marche devant !... souffla l'Akka.... Et ne fais pas de bruit, Bouâna !...

Vanimpe, sans répondre, s'engagea dans l'étroit sen-

tier. Bouéri, un sourire énigmatique aux lèvres, le suivait à cinq pas.

Tout à coup, brusquement, le blanc sentit le sol se dérober sous ses pas. Poussant un appel strident, il fit un bond désespéré en arrière. Mais il glissa sur le bord gluant de la fosse, profonde de deux mètres et recouverte de claies et de branches légères. Un piège à éléphants ! Lourdement, de tout son poids, il vint s'empaler sur un des épieux, aigus comme des baïonnettes et empoisonnés, qui garnissaient le fond de la trappe.

Un cri effroyable déchira l'air. Et un appel poignant : « Bouéri, Bouéri... à moi !... » suivit.

L'œil haineux, les dents serrées, le nain s'avança jusqu'au bord de la fosse. Longuement, sans parler, il regarda Vanimpe qui, fou de douleur, se tordait, la face convulsée, les mains crispées.

Ricanant, le pygmée ramassa le fusil du blanc, tombé sur le talus. Et il ajusta l'adjudant.

Mais, subitement, il abaissa l'arme. Il avait réfléchi !

Et, un sourire diabolique sur les lèvres, il reprit le chemin de son village, sans se retourner.

✦

Les hurlements du blanc, peu à peu, s'étaient espacés. Brusquement, ils cessèrent.

Et, dans l'air très pur où tourbillonnaient des nuées de moucherons, on n'entendit plus que le frémissement des grandes herbes qu'agitait la brise légère.

RENÉ GOUZY.

LA POÉSIE ANGLAISE

PENDANT LA GUERRE

On croit communément, car on l'a répété si souvent, que nous autres Anglais sommes d'une race pratique possédant le génie des affaires, mais dépourvus d'imagination, ayant peu ou point de goût pour la poésie; cependant c'est nous qui avons produit le plus grand poète du monde et nous avons fourni une littérature poétique qu'aucune autre nation n'a surpassée. Il est possible que ce soient quelques-uns de nos propres poètes qui aient, par leurs boutades, contribué à répandre cette opinion erronée sur notre caractère national. Quelques-uns de ces poètes se sont plaints, à travers les âges, de voir la poésie négligée et méprisée chez nous; et si cette plainte a pu être parfois justifiée, il n'en est pas moins vrai qu'à certaines époques la vérité fut tout autre et le public, dans son désir ardent de trouver l'héritier du don divin, en a été réduit à se faire des dieux de poètes très mortels puisque, bien que son heure ait sonné, le grand poète ne s'était pas présenté.

C'est là ce qui nous est arrivé dans les années qui ont précédé immédiatement la guerre. Ce furent des années

d'encrassement, consacrées à l'affectation à la mode ; nous étions livrés au matérialisme, à la course aux richesses, aux convoitises de la chair. Néanmoins, ces années virent une extraordinaire renaissance de goût pour la poésie ; les gens se jetaient sur les œuvres des poètes ; des sociétés et des associations poétiques furent fondées, des critiques donnèrent des conférences sur la poésie, les poètes furent invités à paraître en public et dans les salons du West End pour lire leurs œuvres. Tous les matériaux d'une grande renaissance étaient réunis ; il n'y manquait que les grands poètes.

Nous en étions là, lorsque « d'un seul bond arrivèrent les ténèbres », la tempête de la guerre éclata et répandit un déluge de sang sur le monde ; toutes nos prétentions, tous nos faux-semblants, nos mensonges mesquins furent balayés dans le torrent irrésistible. Le jour du jugement dernier nous avait pris au dépourvu, et, pendant un temps, tout ce qui n'était pas la réalité sous quelque forme que ce fût cessa d'intéresser personne. Les gens les plus fossiles éprouvèrent de l'émotion, mais nos poètes d'avant-guerre ne se trouvèrent pas à la hauteur de l'épreuve amère de ces jours terribles. Parmi leurs poèmes écrits avant la guerre, et ils en avaient écrit beaucoup, il en reste peu qui ne soient déjà moribonds et presque oubliés. Ces vers sont corrects et généreux dans les sentiments qu'ils expriment, beaux parfois par la pensée, mais trop souvent académiques, superficiels, trop rarement pourvus du feu d'une inspiration spontanée, de l'imagination et du sentiment naturels qui seuls peuvent revêtir de chair le squelette du vers et le transformer en poésie.

Cependant, l'idéalisme magnifique, l'ardeur patriotique désintéressée qui, une fois la crise déclarée, transfi-

gurèrent toute la nation, n'ont pas manqué d'interprètes. Ils se trouvèrent personnifiés par trois ou quatre des poètes les plus anciens qui s'étaient déjà affirmés avant l'aube de ce siècle et par une multitude de jeunes écrivains qui, une fois soldats, trouvèrent dans la guerre le berceau de leur talent poétique. L'amour passionné de la patrie, de la liberté, de la justice, qui appela aux armes nos civils et les entraîna à la bataille comme à une croisade spirituelle, fait entendre sa voix fervente dans un poème lyrique de Thomas Hardy :

Que pensez-vous de la foi et de l'ardeur qui animent
Les soldats qui partent,
Avant que le coq de la grange ait annoncé
Que la nuit a commencé à pâlir,
Vers des hasards, d'où aucune de nos larmes ne peut
[les rappeler ?

Et dans : *Pour tout ce que nous avons et ce que nous sommes*, de Kipling, avec son cri de ralliement :

Qui demeurera debout si la liberté tombe ?
Qui mourra si l'Angleterre vit ?

Et la pitié et la fierté douloureuse qui tenaillaient le cœur de l'Angleterre pour ses fils tombés pour elle ; fleur d'une beauté calme dans l'élégie poignante de Laurence Binyon *Pour ceux qui sont tombés :*

Ils ne vieilliront pas comme nous, qui restons, vieillirons,
Ils ne seront ni lassés par l'âge, ni condamnés par les années.
Au coucher du soleil et à l'aube du matin
Nous nous souviendrons d'eux.

Et, plus récemment, la grandeur et l'horreur, l'agonie, l'espoir, le sens intérieur et la philosophie profonde de la tragédie mondiale imprégnèrent la noble *Ode à la guerre*

de Ronald Campbell Macfie, dont l'étendue de vision et l'ampleur d'imagination font un des plus grands poètes inspirés par la guerre.

Mais pour la plupart, et pour la première fois dans les annales de notre histoire, les plus grands et les plus vrais de nos poètes de guerre sont sortis des rangs des combattants.

C'est une banalité de dire que l'âme d'une nation se révèle dans sa poésie ; l'âme de notre nation, qui est revenue à la vie et qui a atteint sa maturité à l'ombre de la guerre, s'est révélée intimement et sans réserve dans les chants de ses soldats. Quelques-uns étaient poètes avant d'avoir endossé l'uniforme khaki, mais vous n'avez qu'à comparer leurs œuvres de début avec les dernières pour voir combien la guerre a ouvert en eux de sources d'émotion, combien elle a élargi et humanisé leur horizon et leur a inspiré des buts plus nobles ; d'un coup elle a accompli le même miracle en ceux qui, comme poètes, ont été ses vrais enfants. Ils ont chanté des chants de guerre tels que notre littérature n'en avait pas connu jusqu'ici ; ils n'ont pas chanté la gloire et le triomphe de la guerre, mais sa cruauté et sa souillure, tout ce qu'elle a engendré de mal et de bien pour le corps et pour l'esprit des hommes qui descendirent dans son enfer. Il est typique que parmi cent et quelques livres que les soldats ont écrits, je ne me rappelle pas avoir lu un seul poème empreint de l'humeur belliqueuse et violente du *Rule Britannia* de Thomson, ou de la *Charge de la brigade légère* de Tennyson.

Les sonnets triomphants de Rupert Brooke :

Dieu soit loué de nous avoir appelés à son heure,
De nous avoir pris notre jeunesse et réveillés de notre [sommeil !...

Sonnez, clairons, au-dessus de ces morts fortunés.
Il n'y a aucun de ces morts, autrefois solitaires et pauvres,
Qui, en mourant, ne nous ait laissé des trésors plus rares
[que l'or.

Et plus loin :

Si je viens à mourir, pensez de moi cette chose :
Qu'un coin d'un champ étranger
Est devenu à jamais l'Angleterre....

Ces sonnets, dis-je, sont empreints de ce patriotisme, de cette foi dans la cause, et de cet esprit de sacrifice héroïque communs à la poésie militaire, qui caractérisent les premières années de la guerre. Le sentiment de joie mystique de la bataille qui resplendit dans le grand poème lyrique de Julian Grenfell n'est qu'un autre aspect de l'extase de se battre et de mourir pour la liberté et le droit, pour la paix de l'avenir et le salut du monde qui sont les thèmes favoris des vers de Rex Freston, de Richard Dennis, d'Ewart Mackintosh, de Walter Wilkinson, de Noel Hodgson, d'Arthur Jenkins, d'Alexander Robertson, de T. M. Kettle, de R. E. Vernede, de Charles Masefield et de beaucoup d'autres.

Mais ces idéals, cette extase, cet enthousiasme du matin sombre ou resplendissant ne pouvaient se maintenir au même diapason pendant cette longue lutte. Presque au début, une protestation amère contre la barbarie insensée de la guerre, contre les holocaustes aveugles de la jeunesse et de ses espérances résonne dans le *Jugement* de Leslie Coulson et dans *Qui a fait la loi?*

Cette note de protestation devait grossir en volume et en importance jusqu'à devenir prédominante dans les chants des soldats, et dès lors elle domina aussi les esprits et les cœurs de notre peuple. Non pas que l'on eût perdu de vue le but, ni que la foi se fût refroidie.

C'était plutôt que la foi avait pris des racines plus profondes et que la volonté s'était endurcie jusqu'à une résolution implacable de lutter et, s'il le fallait, de mourir pour une victoire qui détruirait à jamais les tyrannies capables de plonger les peuples dans un pareil tourbillon de sang et de larmes. La malpropreté et la lente monotonie de la guerre de tranchées, l'absence de toutes les conditions d'hygiène de la civilisation, les années terribles de massacres scientifiques et sauvages changèrent l'humeur de nos civils, de nos soldats et de leur poésie.

Entre leurs premiers et leurs derniers vers, il y a toute la différence qui existe entre l'impétuosité ardente de la jeunesse et l'endurance têtue des hommes qui savent et qui ont souffert, qui ont perdu leurs illusions et sont devenus plus sages, qui sont chargés du fardeau pesant de la vérité, et qui sont plus résolus que jamais, mais sérieusement résolus, à mettre fin au régime du mal et à faire triompher leur rêve d'un monde renouvelé.

S'il reste encore quelqu'un attaché à l'idéal, passé de mode, d'une guerre glorieuse et magnifique, je voudrais lui faire lire les poèmes de guerre crûment réalistes de Ford Madox Hueffer, d'Alec Waugh et plus particulièrement de Siegfried Sassoon, et un poème, *L'autre côté*, de Gilbert Frankan. Rupert Brooke et Siegfried Sassoon sont, à mon avis, les grands poètes de la guerre, et, chacun étant le complément de l'autre, ils représentent essentiellement leur art. Sassoon est un idéaliste aussi élevé que Brooke, mais ses idéals ont été façonnés par la guerre et éclaboussés par la boue des tranchées. Pour lui, le simple soldat est un être infiniment pathétique, inconscient de son héroïsme et de sa haute destinée, qui est d'être cloué sur un nouveau calvaire pour la rédemption de l'humanité ; et c'est son idéalisme qui a porté

Sassoon à flageller avec une ironie méprisante l'égoïsme, la cupidité, la folie des forces sordides et des systèmes de gouvernement mesquins qui, derrière la zone dangereuse, ont fait tourner la roue de la guerre et ont rendu inévitables des sacrifices aussi navrants. Il est dur jusqu'à la brutalité dans ses accusations contre les soutiens de ces systèmes et de ces forces, mais il devient humble et il est attendri d'admiration et de compassion au spectacle du courage serein et de la loyauté des hommes dont la situation cruelle l'eût poussé lui-même à la vengeance. Si Brooke a les idéals généreux et beaux de la jeunesse, ceux de Sassoon sont les idéals pratiques, mais non moins beaux et généreux, d'une virilité qui s'est réveillée des rêveries agréables et humanitaires et, par un labeur ardu et pratique, matérialise son rêve en une Société des nations.

Je ne dis pas que la guerre nous ait donné un poème qui comptera parmi les plus grands de notre littérature; mais je dis qu'elle a purifié notre poésie de ses artifices et de sa banalité et elle lui a redonné la sincérité et la simplicité, avec un sens plus large et plus profond. Ces qualités demeureront-elles et conduiront-elles à de grands résultats ? Ou bien oublierons-nous avec nos poètes les leçons d'hier pour revenir à nos vieilles habitudes et à nos vieilles conventions faciles ? Ce sont là des énigmes pour les prophètes, et je n'en suis pas un.

A. SAINT-JOHN ADCOCK.

LE PROBLÈME

DES

FINANCES PUBLIQUES

APRÈS LA GUERRE

Dans la présente étude, nous nous proposons d'analyser et commenter au point de vue suisse l'important ouvrage de M. Alexandre Michelson, consacré à l'étude du problème des finances publiques après la guerre[1].

L'auteur divise son ouvrage en trois livres, dont le premier montre l'étendue du problème financier posé par la guerre et traite des dépenses publiques et des conséquences économiques de la guerre.

Les dépenses publiques en Angleterre, France, Allemagne et Russie sont chiffrées seulement jusqu'à fin 1917. Comme elles ont considérablement augmenté depuis cette époque, et sont loin d'être déterminées même à l'heure actuelle, l'auteur se propose d'y revenir dans un deuxième volume non encore paru. A fin 1917, les crédits votés par les parlements des différents Etats belligérants étaient en chiffres ronds les suivants (en francs) :

[1] *Le problème des finances publiques après la guerre*, par Alexandre Michelson. — Lausanne, Payot & Cie.

Angleterre	142	milliards.
Allemagne . . .	135,5	»
France.	106,5	»
Russie.	110	»

Au sujet de ces chiffres il y a lieu de remarquer que les sommes déboursées par les trésors publics ne donnent pas une idée même approximative de la charge véritable qui pèse sur les Etats, au point de vue de la richesse nationale et globale. Une bonne partie de ces dépenses n'est pas perdue, lorsqu'il s'agit de la solde des officiers et soldats, des allocations aux familles des mobilisés, des bénéfices exceptionnels des industriels et agriculteurs, etc.; dans tous les cas il y a simplement répartition nouvelle des richesses nationales, tandis que la charge réelle est constituée par la valeur des richesses détruites et des services détournés par la guerre de leur véritable destination.

La guerre est une grande dévastatrice des biens. Elle dévore les matières premières par quantités énormes, et favorise le gaspillage des denrées alimentaires dans les armées. Cette diminution des richesses disponibles, jointe à l'augmentation constante de la demande et à l'émission exagérée des instruments de crédit, amène la hausse des produits. Il en résulte que le revenu net en valeur d'un pays belligérant croît automatiquement sous l'action généralisée des prix, mais cet accroissement du revenu national n'est pas réel, car il ne représente pas un véritable accroissement de richesses, la seule richesse consistant dans l'abondance des objets de consommation, tandis que la conséquence inévitable de la guerre est une déperdition de la fortune et du revenu national en nature occasionnée par l'énorme destruction de biens, la diminution de la production nationale, l'usure de l'ou-

tillage et l'exportation d'une partie du patrimoine mobilier.

En ce qui concerne l'Allemagne, dans la seule année 1914, la production de la fonte et de l'acier était tombée à la moitié de sa valeur et, quoiqu'elle soit remontée graduellement, elle n'a jamais pu atteindre le niveau du temps de paix. L'auteur donne ensuite quelques chiffres concernant la diminution de l'extraction du charbon en Allemagne pendant la guerre. Aux chiffres qu'il cite et qui datent de 1917, nous substituons ceux plus récents qui nous sont donnés par la *Vossische Zeitung* du 3 février 1919 concernant la diminution de l'extraction du charbon dans le bassin de la Ruhr.

Cette extraction, qui avait atteint 9,54 millions de tonnes par mois en 1913, est tombée en décembre 1918 à 5,77 millions de tonnes. A ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de souligner l'importance extrême que présenterait pour les Alliés le contrôle de l'extraction du charbon dans le bassin de la Ruhr, qui est capable à lui seul de produire de 110 à 120 millions de tonnes par année, c'est-à-dire plus du tiers de l'extraction totale allemande, lignite compris. Ce contrôle serait un bienfait pour la Suisse, car il mettrait fin à l'agitation spartacienne en Westphalie et assurerait notre ravitaillement en charbon.

Il serait aisé aux Alliés d'appliquer à la Ruhr les mêmes procédés qu'à la Sarre où, suivant toujours la même *Vossische Zeitung* du 4 février, les Français ont réussi à augmenter de 20 % l'extraction des années de paix en imposant aux mineurs allemands un travail de dix heures par jour contre un salaire de 5 marks. De cette façon l'extraction de la Sarre, qui était de 17 millions de tonnes par an, atteindra 20 millions de tonnes

et pourra à elle seule remplacer tout le charbon que la France tirait de l'étranger en temps normal. Comme la France aura besoin de beaucoup plus de charbon qu'autrefois, notamment pour traiter le minerai de fer d'Alsace-Lorraine, il est donc indispensable qu'elle contrôle la Ruhr, comme elle le fait déjà pour la Sarre. Cette mesure sera justifiée par la mauvaise grâce avec laquelle les Allemands exécutent les conditions de l'armistice, ce qui s'est d'ailleurs traduit par une aggravation des conditions nouvelles.

Malgré l'arrogance qui a remplacé la plate soumission des premiers jours, les journaux allemands ne cachent pas leur anxiété à ce sujet, car l'Allemagne était tellement sûre de gagner la guerre qu'elle ne s'est jamais demandé ce qu'elle ferait si elle venait à la perdre. C'est donc seulement maintenant que se pose pour elle le problème de la carte à payer, qui sera formidable.

D'après Rathenau, la diminution du capital de l'Allemagne, pendant les trente premiers mois de la guerre, atteindrait déjà $^1/_5$ du capital global estimé à 350 milliards de marks. En 1917, la guerre aurait donc déjà détruit environ 70 milliards de marks.

En France, par le fait de l'envahissement de neuf départements, la diminution de fortune est encore plus grave, car la zone envahie était la plus industrielle de toute la France. Elle fournissait à elle seule 68 % de toute la production houillère française, 95 % de la fonte et 90 % du fer. C'est seulement maintenant, après le retour de cette malheureuse région à ses légitimes possesseurs, que l'on peut se rendre compte de l'étendue du désastre causé par l'occupation allemande, au cours de laquelle ont été détruits 5,600 kilomètres de chemins de fer, ainsi que les plus belles mines du bassin

du Pas-de-Calais. On sait que dans les seules mines de Lens, les dégâts peuvent se chiffrer par plus de 200 millions de francs. Un auteur a dit qu'en deux ans de guerre la capacité productive de la France avait été réduite au moins des deux tiers.

Lorsqu'on a sous les yeux de pareils chiffres, on ne peut s'empêcher de se demander à quelle aberration obéissent certains ressortissants alliés qui préconisent la rétrocession des colonies à l'Allemagne. Le bon sens seul indique que cette rétrocession est impossible, car la conservation des colonies par les Alliés est à peu près le seul moyen de faire payer à l'Allemagne ce qu'elle doit. S'il est vrai, comme le dit Rathenau, que la fortune allemande d'avant-guerre pouvait être évaluée à 350 milliards de marks, cette fortune tout entière ne suffirait pas à réparer tout le mal que l'Allemagne a fait.

C'est en Angleterre que l'économie nationale a été le moins influencée par la guerre ; toutefois on peut constater une diminution d'extraction du charbon d'environ 10 °/o et une diminution de production de fonte de 10 à 20 °/o par année.

Le plus grand dommage subi par l'Angleterre est celui de son tonnage maritime, qui avait déjà perdu plus de 7 millions de tonnes à fin 1917. Quant à la Russie, ce n'est pas tant la guerre, mais la révolution qui lui a fait du mal au point de vue économique, et nous nous abstiendrons, du moins pour le moment, de revenir sur ce sujet, déjà fréquemment traité par nous.

La perte la plus cruelle que la guerre ait imposée à l'humanité est celle d'innombrables vies humaines, comprenant les soldats tombés dans les combats, ceux qui sont morts prisonniers, les civils tués sur les champs de bataille. A ces pertes il faut encore ajouter celles qui

ont pour cause la mortalité parmi les réfugiés et parmi les populations civiles en général, ainsi que la grande diminution des naissances. En Allemagne seulement l'augmentation de la mortalité totale de 1913 à 1916 a été de 1 221 000 personnes, et pendant le même temps la diminution des naissances a été de 2 482 000, ce qui fait qu'en trois ans l'Allemagne a perdu 3 703 000 habitants.

Si l'on compte qu'à cette époque le nombre des tués à la guerre était de 885 500, tandis qu'il est aujourd'hui de 1 600 000 environ, sans parler des disparus, on peut admettre que, la proportion restant la même, l'Allemagne seule a perdu pendant la durée totale des hostilités plus de 7 millions d'individus, c'est-à-dire la dixième partie de sa population.

D'après une statistique parue dans l'*Illustrierte Zeitung* du 6 février 1919, la mortalité causée en Allemagne par les privations consécutives au blocus aurait atteint à fin 1918 le chiffre de 762 789 personnes. A l'heure actuelle cette mortalité serait encore de 800 personnes par jour, et cette liste macabre menace de s'allonger encore, car, s'ils s'entêtent à ne pas vouloir exécuter les conditions de l'armistice, les Allemands vont obtenir sûrement une aggravation du blocus plutôt qu'un adoucissement.

L'auteur aborde ensuite la question purement économique du déplacement de la richesse et des bénéfices de guerre qui ont enrichi certains individus et appauvri la masse dans de bien plus grandes proportions, car, si la matière utilisée pour les fabrications de guerre existe encore, partiellement au moins, sur les champs de bataille, la main-d'œuvre a disparu sans profit. L'impôt sur les bénéfices de guerre est donc absolument légitime, à condition qu'il soit appliqué judicieusement et non pas

comme on le fait en Suisse, où l'on poursuit Bloch et Junod avec la dernière rigueur, tandis que l'on évite soigneusement de toucher à la sacro-sainte Metallum et aux fonctionnaires responsables de l'évanouissement des 25 ou 30 millions d'impôt de guerre que cette société allemande, implantée chez nous, aurait dû rapporter au fisc suisse.

Une des conséquences de la répartition nouvelle des richesses nationales est la prolétarisation de la classe moyenne, qui a eu plus à souffrir que toute autre de la diminution du pouvoir libératoire de l'argent. Elle n'a pas été favorisée, comme la classe ouvrière, par une importante augmentation des salaires, et n'a pas bénéficié comme les grands producteurs des résultats d'un mouvement d'affaires exceptionnel.

Dans son livre II, l'auteur expose les principes fondamentaux de la future réforme fiscale, et montre que le problème de la couverture des frais de guerre présente deux aspects différents indissolublement liés. Sous le premier aspect, celui relatif au trésor public, on voit que l'Etat sortira très appauvri de la guerre et que le gouvernement devra prendre des mesures fiscales diverses pour obtenir l'équilibre budgétaire.

Le second aspect fait envisager l'ensemble des mesures à prendre pour augmenter la capacité productrice du pays afin de compenser la perte de la fortune nationale.

Lors même que, grâce à des mesures appropriées, le problème fiscal serait résolu, la diminution des richesses nationales subsisterait et ne pourrait être couverte qu'en compensant les richesses détruites au moyen d'un redoublement d'activité et d'une politique d'économie sévère dans les dépenses publiques et privées.

L'auteur aurait pu nous dire que le phénomène du redoublement d'activité s'est toujours manifesté après les grands bouleversements économiques, tant qu'il restait au pays assez de vitalité pour se ressaisir; ainsi, les ruines causées en France par les guerres de la Révolution et du premier Empire ont été réparées pendant la période suivante comprenant les règnes pacifiques de Louis XVIII et de Charles X, pour faire place enfin sous le règne de Louis-Philippe à une ère d'incomparable prospérité qui s'est poursuivie jusque sous le second Empire.

Il est évident que le problème fiscal revêt actuellement une acuité sans exemple, qui sera de nature à gêner considérablement la restauration économique; toutefois, grâce aux procédés modernes d'industrialisation à outrance, il faut espérer que cette restauration économique suivra son cours normal. L'auteur, qui a en vue exclusivement l'économie des pays belligérants, ne parle pas de la Suisse dans son ouvrage. Notre pays n'a évidemment pas souffert de la guerre au même titre que les belligérants, mais il se trouve cependant placé en bien mauvaise posture par sa situation géographique, et si la réforme fiscale offre moins de difficultés en Suisse qu'ailleurs, il n'en est pas de même de la réforme économique, qui exigera les plus grands efforts. Nous devrons donc suivre avec attention tout ce qui se fera autour de nous dans ce sens et y chercher un enseignement.

M. Michelson fait remarquer qu'il faut surtout redouter de tomber de nouveau dans les erreurs de la réforme financière réalisée en France après la guerre de 1870-71, qui rejeta la plus lourde charge des dépenses de guerre sur les générations futures à l'aide d'emprunts

et presque tout le reste du fardeau sur les classes sociales peu fortunées au moyen d'impôts de consommation écrasants.

La science financière moderne reconnaît en matière d'impôts deux principes de justice: celui de la généralité indiquant que tout le monde doit payer l'impôt, et celui de l'uniformité déterminant la mesure dans laquelle chacun doit être imposé. Si l'on est d'accord, au moins théoriquement, au sujet du premier de ces principes, il est loin d'en être de même au sujet du second, à preuve la manière dont a été établi en Suisse l'impôt de guerre.

Pour résoudre le problème de la répartition uniforme de la charge des impôts, on a posé deux principes : celui de l'imposition suivant l'intérêt et celui de l'imposition suivant la capacité contributive. Selon le premier principe, l'Etat constituerait une sorte d'assurance recevant des impôts et permettant en retour aux individus de jouir de leurs biens en paix et en sécurité.

D'après le second principe, celui de l'imposition suivant la capacité contributive, chacun doit être imposé selon ses facultés ou son aptitude à payer.

La théorie dualiste cherche à résoudre le problème en établissant que le principe de l'intérêt et celui de la capacité contributive doivent coexister dans le système des impôts. C'est selon le principe de l'intérêt que sont établies notamment les taxes locales (urbaines, communales), et c'est conformément à ces idées que fut élaborée la réforme fiscale allemande de Miquel en 1893, ainsi que les réformes des finances communales en 1903 dans le Wurtemberg, et en 1906 dans le grand-duché de Bade.

Dans son chapitre relatif à la politique économique, l'auteur rappelle que pour activer la formation de nou-

veaux capitaux, il faut accroître le revenu national et diminuer la consommation privée et la consommation publique.

Au sujet de la formation de nouveaux capitaux, il faut d'abord, pour combattte la diminution de la fortune, accroître la production nationale par un redoublement d'activité, et par la mise en valeur de toutes les richesses nationales, tout en diminuant le coût de production par l'emploi des procédés techniques perfectionnés. On voit pourquoi la Russie et la Turquie, par exemple, qui possèdent de grandes richesses minières et agricoles, restent des pays pauvres, par suite de la mauvaise utilisation de ces richesses, conséquence d'une mauvaise administration, de la paresse et surtout de l'ignorance. Nous avons déjà maintes fois comparé ces deux pays aux pays scandinaves, en apparence déshérités par la nature, mais habités par une population admirablement douée au point de vue de l'énergie, de l'économie et de l'instruction. La solution de ces problèmes réagira sur la réforme fiscale future, de même que cette réforme réagira sur la production. L'auteur cite à l'appui de ce qui précède les progrès remarquables réalisés par l'industrie sucrière allemande grâce au régime législatif dont elle bénéficiait.

Un gros problème est celui de la concentration des industries dont les cartels et les trusts constituent la plus récente manifestation, et dont l'application a fait la grandeur industrielle de l'Allemagne. On sait que le cartel se contente d'opérer la concentration commerciale des entreprises, tandis que le trust opère en outre la concentration industrielle en uniformisant les procédés et en affectant à telle fabrication spéciale les usines que leur situation topographique ou la nature de leur outil-

lage rendent plus particulièrement aptes à cette destination.

En Allemagne le cartel obligatoire s'est généralisé bien avant la guerre et en Angleterre la politique économique du ministère de reconstruction se propose de favoriser le mouvement de concentration industrielle et commerciale. En France, on commence à reconnaître la nécessité des syndicats de producteurs, mais on sait que jusqu'à maintenant leur établissement a été impossible grâce à l'interprétation que l'on donne de l'article 419 du code pénal sur l'accaparement. Depuis longtemps de bons esprits ont cherché à réagir contre le funeste préjugé qui s'oppose à l'utilisation de ce puissant moyen d'action par l'industrie française, mais sans y parvenir encore.

Il nous semble que cet obstacle tombera de lui-même lorsque la dure expérience de ces dernières années aura affaibli l'esprit particulariste des commerçants et industriels français.

Un autre moyen d'activer la formation de nouveaux capitaux consiste à diminuer les consommations privée et publique, ce qui a été réalisé en temps de guerre par des mesures coercitives. L'auteur indique parmi les moyens les plus efficaces pour restreindre la consommation après la guerre la création de lourds impôts, mais nous ne partageons guère son avis et préconisons plutôt l'enseignement et la vulgarisation des méthodes économiques. D'ailleurs le renchérissement de toutes les matières premières et objets de consommation quelconques incite actuellement tout le monde à l'économie. Telle usine qui gaspillait son charbon cherche maintenant tous les moyens possibles de l'économiser soit par un renouvellement de son outillage, soit par un sérieux contrôle

dont nous nous sommes fait l'apôtre longtemps avant la guerre.

Nous rappellerons à ce sujet les efforts que nous avons faits en vue du développement des appareils servant au contrôle des phénomènes physiques dans l'industrie. En temps de guerre nous avons eu peu de succès, car il s'agissait de faire vite et à n'importe quel prix, mais aujourd'hui la question change de face, et nous ne perdons pas l'espoir de voir un jour triompher nos idées dans ce domaine.

En ce qui concerne les objets de première nécessité l'auteur dit avec raison qu'il faudra réduire, non pas la consommation des objets nécessaires à l'existence de larges couches de la population, mais celle des objets de moyen et de grand luxe. La consommation de l'alcool devra être réduite non seulement pour des motifs d'ordre social, mais aussi pour des motifs d'ordre économique. Ce sera un réel gain pour l'économie nationale si l'on peut restreindre la consommation des spiriteux, car on pourra par là épargner la main-d'œuvre ainsi que les produits agricoles employés à les fabriquer.

Dans son livre III, M. Michelson nous entretient du système des dépenses publiques après la guerre pendant la période de transition, et de l'œuvre de reconstitution nationale. Il montre d'abord l'influence que l'amortissement des dépenses de guerre aura sur les budgets futurs, et les chiffres qu'il donne ne peuvent être considérés par nous que comme de simples rapports, car il est encore impossible à l'heure actuelle de chiffrer l'importance réelle de ces dépenses.

En Angleterre la dette nette au 31 mars 1918 était d'environ 4 milliards de livres sterling, soit en chiffre

rond 100 milliards de francs, aussi d'après les estimations des meilleurs auteurs les intérêts et amortissements de la dette exigeront-ils à eux seuls une somme variant de 325 à 380 millions de livres, la moitié du budget d'après-guerre, qui oscillera entre 650 et 720 millions de livres, soit de 16 à 18 milliards de francs, ce qui correspond à plus du triple des dépenses annuelles normales, lesquelles n'atteignaient pas 5 milliards de francs.

En Allemagne, où l'on estime que le coût de la guerre était déjà d'environ 150 milliards de francs à fin 1917, on prévoit une augmentation de plus de 18 milliards de francs par année sur le budget d'avant-guerre.

En France, où les dépenses annuelles atteignaient environ 5,5 milliards de francs, on prévoit que le budget futur atteindra comme en Angleterre environ le triple du chiffre normal, avec près de 16 milliards.

L'auteur a également fait mention de la Russie, dont le budget d'après-guerre avec 6,5 milliards de roubles, soit environ 17 milliards de francs au cours normal, sera le double des budgets normaux, mais chacun sait qu'il est impossible d'établir, en ce qui concerne la Russie, une prévision quelconque, car nous n'avons qu'une vague idée de l'état de délabrement dans lequel la laissera le bolchévisme.

La progression des charges de la dette publique sous forme d'intérêts et amortissements est très variable suivant les Etats. En Allemagne elle est actuellement vingt fois plus forte qu'en 1914, en Angleterre treize fois plus forte, et en France seulement 4,5 fois plus forte, mais ce rapport, qui paraît favorable à la France, ne l'est pas en réalité, car avant la guerre le service de la dette française atteignait déjà plus du triple du chiffre correspon-

dant pour l'Allemagne. Nous continuons à passer sous silence ce qui est dit au sujet de la Russie, dont l'état s'aggrave de jour en jour.

Chez tous les belligérants, l'augmentation du service de la dette publique n'arrêtera pas sa marche ascendante, car l'époque des emprunts ne sera pas close avec celle des hostilités, et l'Etat sera obligé, une fois la paix conclue, de recourir au crédit pour faire face à la réparation des dommages de guerre, et il est facile de comprendre que l'impôt ne pourra pas fournir ces sommes.

L'emprunt n'étant qu'une anticipation de recettes, l'Etat a le devoir d'amortir, et à cet effet on a prévu en Allemagne le remboursement des bons du Trésor s'échelonnant jusqu'en 1927. En France, l'Etat a introduit un système d'amortissement lors du troisième emprunt de guerre en créant un fonds spécial destiné à l'achat, sur le marché, des titres de ces emprunts. En Angleterre, les trois grands emprunts de guerre sont remboursables jusqu'en 1947.

Il y a lieu de remarquer que, pendant 30 ans, c'est-à-dire de 1881 à 1910, soit en pleine paix, chacun des quatre grands Etats de l'Europe a dépensé en moyenne 35 milliards pour l'armée et la marine, et si toutes les sommes correspondantes pouvaient être après la guerre consacrées à l'amortissement des emprunts, il serait possible, dans un délai relativement bref, d'amortir une partie considérable de la dette publique, à raison de 3 milliards environ par année dans chaque Etat. Il y a donc lieu d'espérer que la Ligue des Nations en voie de formation permettra de pousser le désarmement assez loin pour que la plus grande partie des sommes englouties naguère par ces dépenses improductives soit consacrée au relèvement économique.

En dehors de l'amortissement des emprunts de guerre, les Etats auront à supporter encore pendant de longues années une lourde charge sous forme de pensions aux veuves, aux mutilés et aux orphelins, qui absorberont environ 2 milliards de francs dans chaque Etat.

En résumé, en face de budgets annuels dont le montant oscillera entre 15 et 18 milliards par Etat, on peut entrevoir seulement une économie de 3 milliards, en admettant une diminution considérable des armements, diminution que l'instinct belliqueux de l'humanité rendra toujours problématique. C'est donc à l'épargne publique que les Etats devront demander, sous forme d'impôts, les sommes formidables destinées à alimenter les budgets d'après-guerre, et cela pendant une période dont il est impossible de prévoir la durée. Or si, dans le domaine privé, l'initiative individuelle paraît supérieure à l'action collective, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de résoudre les problèmes économiques de l'heure actuelle. L'Etat est donc devenu forcément le régulateur souverain de la production nationale, car les tâches organisatrices et législatives qui lui incombent depuis le commencement des hostilités n'ont pu être accomplies que grâce à une coopération étroite et confiante entre les pouvoirs publics et les groupements des intéressés. Forcément les vieux partis politiques dus à une conception des plus étroites doivent disparaître sans laisser de traces, et cela sous peine de mort pour les Etats. Il ne s'agit plus maintenant de querelles de castes ou de confessions, et chacun est amené obligatoirement à s'occuper de questions économiques. Il importera seulement de savoir quelle part doit être réservée à l'Etat et quelle autre part doit être laissée à l'initiative individuelle. Les Allemands ont beaucoup souffert du blocus, mais ce qui a empêché leur

ruine totale est précisément cette admirable organisation syndicaliste créée déjà bien avant la guerre. En France, où l'esprit public était rebelle à tout groupement de ce genre, la guerre a rendu nécessaire le renforcement graduel du contrôle de l'Etat sur l'activité économique, contrôle qui s'est traduit par la création d'organismes tels que les comités interministériels et les consortiums.

On a vu le même phénomène se produire en Angleterre, où le gouvernement a été obligé de placer graduellement sous le contrôle de l'Etat la plus grande partie de l'industrie, du commerce et des moyens de transport.

Il y a lieu d'observer ici que l'efficacité de ce contrôle serait rendue parfaitement illusoire s'il ne s'accompagnait d'une collaboration étroite entre l'initiative privée, les groupements des intéressés et l'Etat, car on sait par expérience que l'on a tout à redouter de la bureaucratie livrée à elle-même.

Un des problèmes les plus graves à résoudre est celui de la reprise du travail après la démobilisation, et l'on conçoit qu'une pareille tâche ne saurait être laissée aux individus isolés. D'ailleurs les gouvernements devront donner toutes les facilités et encouragements à la création d'industries nouvelles, chose dont certains d'entre eux ne se sont jamais occupés dans le passé. Il ne devra plus être possible de créer des entreprises fictives ou périlleuses et c'est là que le contrôle de l'Etat devra s'exercer avec la dernière sévérité sous peine de reculer bien loin la restauration économique.

L'acquisition et la répartition des matières premières ainsi que du tonnage et du change, le ravitaillement de la population, la reprise de la production devront être,

durant la période de transition, organisés suivant un plan d'ensemble sous le contrôle et la direction de l'Etat.

La chute rapide des gouvernements autocratiques nous paraît être une première application de ce principe, d'après lequel la réglementation doit faire l'objet d'une collaboration, et non plus être laissée à l'appréciation et au bon plaisir d'un seul ou d'un petit groupe. Les chefs d'Etat se sont trop longtemps crus des maîtres, alors qu'ils sont des serviteurs.

Dans le 3e article de sa célèbre déclaration, le président Wilson demandait la suppression, autant que possible, de toutes les barrières économiques, et l'établissement de conditions commerciales égales, pour toutes les nations consentant à la paix et s'associant pour son maintien. On sait que l'exécution immédiate de ce vœu éminemment libéral est impossible pendant la période de transition, car ce serait faire le jeu de l'Allemagne, dont les industries n'ont pas souffert de la guerre, au détriment surtout de la France, dont les plus riches régions industrielles ont été sauvagement ravagées par l'ennemi, suivant un plan longuement prémédité. Il est évident que la Suisse aurait tout à gagner au libre-échange, mais les nécessités de la reconstruction économique chez les Alliés sont telles que nous devrons encore longtemps attendre ce bienfait.

Il résulte de tout ce qui précède que l'amortissement de la dette de guerre ne peut être obtenu que grâce à l'épargne et à la production, et il s'agit maintenant d'examiner les moyens les plus propres à réaliser les réformes de ces deux moyens d'action.

En France, c'est surtout la reconstitution des régions dévastées qui donnera la possibilité d'organiser la pro-

duction dans des conditions plus économiques, car, n'étant pas lié par la routine des formes industrielles existantes, on pourra, lors de la reconstitution de l'industrie et de l'agriculture des régions envahies, donner libre essor à l'action créatrice en édifiant l'organisation industrielle sur des bases scientifiques, en groupant méthodiquement les usines dans les régions les mieux appropriées à cet effet, en les pourvoyant de l'outillage modernisé, en appliquant en grand le principe de standardisation et en industrialisant l'agriculture. Cette reconstitution rationnelle sera un enseignement pour tout le reste du pays.

Pour diminuer la consommation de charbon, on devra faire un large usage des richesses hydrauliques, et cette obligation imposée par les circonstances à nos voisins de France présentera pour la Suisse le plus sérieux avantage, puisqu'elle amènera forcément l'exécution du plus important ouvrage destiné à la captation de l'énergie hydraulique, le barrage de Génissiat, sur le Rhône, à 40 kilomètres en aval de Genève, seule solution possible du problème de liaison de la Suisse occidentale à la mer.

En Angleterre, vu l'absence presque complète de richesses hydrauliques, on propose d'augmenter les forces motrices disponibles par l'utilisation plus économique du charbon, abominablement gaspillé par un chauffage non rationnel et la multiplicité des petites machines à vapeur. On créera dans les bassins houillers de grandes usines chargées de distribuer l'énergie sous forme électrique par tout le pays. D'après la sous-commission de l'économie du charbon on pourrait produire l'énergie actuellement obtenue en ne consommant que 25 millions de tonnes de charbon au lieu des 80 millions employés annuellement jusqu'ici.

Agriculture, transports, voies navigables, tout doit être amélioré dans tous les pays et chacune de ces améliorations est indissolublement liée aux autres, car à quoi servirait une industrie perfectionnée si l'agriculture était laissée dans l'impuissance de produire les denrées alimentaires ? A quoi serviraient les productions industrielles et agricoles si elles restaient accumulées faute de moyens de transport ?

Les transports maritimes, profondément éprouvés par la guerre, vont enfin pouvoir compter sur de longues années de sécurité, grâce à la destruction de la puissance maritime allemande obtenue par la confiscation et la destruction des vaisseaux de guerre. La nation de proie n'aura pas pu réaliser son rêve de domination des mers.

Plus que jamais nous voudrions voir notre pays se placer au premier rang de cette œuvre de reconstitution universelle qui, en ce qui nous concerne, ne peut être obtenue que par une étroite union de toutes les forces productrices du pays, une lutte de tous les instants contre les instincts démagogiques, un examen attentif des questions sociales et la conclusion de traités avantageux avec nos voisins.

HENRI BESSON.

Genève, le 21 février 1919.

LE CAS FALLET

Nous avons publié le mémoire de M. Fallet, victime innocente des manœuvres allemandes en Suisse et qui a passé à proximité immédiate du poteau d'exécution.

On nous demande comment Fallet a été pris dans les filets des agents germaniques, comment ils se sont servis de lui et comment son innocence a été reconnue.

Voici un résumé des faits : En janvier 1917, un individu du nom de Holz, commerçant à Hambourg, demandait à des négociants zurichois l'adresse d'une personne de la Suisse romande à laquelle il pourrait faire expédier d'Espagne ou de France des correspondances d'affaires absolument inoffensives et sans rapport avec la guerre. Le fondé de pouvoirs de la maison zuricoise, le sieur A., n'eut rien de plus pressé que d'indiquer à l'Allemand l'adresse de M. Fallet, dont la mère tient à Yverdon l'hôtel du Paon, bien connu du monde commerçant. A. prétendit avoir dit dans la suite à Mme Fallet mère, à Yverdon, qu'il viendrait de France et d'Espagne des correspondances à l'adresse de son fils, en la priant de les réexpédier à Zurich.

Quoi qu'il en soit, au reçu de diverses cartes venues de France à l'adresse d'Auguste Fallet, la mère de celui-ci les réexpédia innocemment en France où son

fils se trouvait alors en qualité de cuisinier d'hôtel. Or, lesdites cartes contenaient, écrits à l'encre sympathique, des renseignements très détaillés sur des choses militaires, sur le mouvement des ports, sur le moral du peuple français, et étaient en réalité destinées à l'officine allemande bien connue de la Seidengasse à Zurich.

Certaines de ces pièces furent retenues par la censure à la frontière française, d'autres parvinrent à leur destinataire. Fallet, de retour d'une croisière, se vit filé à Bordeaux et fut arrêté à Lyon le 9 avril 1917, jeté dans un cachot, après un interrogatoire des plus serrés où l'on étala devant lui les cartes compromettantes portant son nom et son adresse.

Le malheureux, atterré par ce concours fatal de circonstances, eut beau protester de son innocence, attester que les sympathies françaises étaient de tradition dans sa famille, jurer qu'il ne connaissait aucune de ces écritures et aucun des noms qu'on lui montrait. Les preuves paraissaient accablantes; à toutes les explications que fournissait l'inculpé, les magistrats militaires haussaient les épaules tout en donnant à Fallet le suprême conseil de tout avouer, pour sauver sa tête. Il était évident que le délit entraînait pour le malheureux jeune homme la peine de mort. Dire les souffrances morales et physiques endurées par notre compatriote au cours de sa détention est chose impossible. Il vaut mieux qu'on s'en rende compte en lisant le mémoire qu'il rédigea tôt après sa libération. Ce document, empreint d'une grande sincérité, méritait d'être publié *in extenso* [1].

Grâce à l'intervention de l'habile et courageux chef de la police de la sûreté neuchâteloise, M. E. Cour-

[1] Nous l'avons reproduit dans nos livraisons de février et de mars.

voisier, ami de la famille Fallet, l'innocence de Fallet fut reconnue au bout de plusieurs mois pendant lesquels le malheureux détenu souffrit de cruelles angoisses, physiques et morales, s'attendant à tout instant à être condamné à la peine capitale.

Le défenseur de l'accusé, un officier français, déploya aussi en faveur de son client la plus louable activité. Convaincu qu'il défendait une cause juste, malgré les fortes présomptions accumulées contre Fallet, l'avocat parvint à faire partager son avis au magistrat instructeur. Un arrêt de non-lieu fut rendu en août 1917 et le prévenu, après avoir dû demeurer quelque temps à Lyon, sous surveillance de police, put rentrer à la maison. En quel état se trouvait-il ? Il faut, pour s'en rendre compte, comparer son aspect actuel avec la fiche anthropométrique de Lyon qui à elle seule en dit long sur les souffrances endurées.

Telle est en peu de mots et dépourvue de tout élément sentimental ou dramatique l'odyssée d'un Suisse qui faillit être fusillé parce que d'odieux personnages, allemands et suisses allemands, ont abusé de son nom. Il eût été bon d'incarcérer immédiatement tous les personnages compromis dans cette affaire et dont les noms étaient connus, perquisitionner chez eux et les traduire devant un tribunal. Nous croyons savoir que l'autorité s'est décidée à mettre la main sur les plus suspects de la bande noire. D'autres courent encore.

MAURICE MILLIOUD.

CHRONIQUE ITALIENNE

Une pénible convalescence. — Les ennemis intérieurs. — Heures de veille. — La production littéraire.

L'heure de la pleine joie n'est arrivée pour personne. Les vainqueurs souffrent aussi. Ils ont même l'impression de souffrir plus qu'auparavant; souvent la convalescence n'est-elle pas plus pénible et plus accablante que le mal ? La lutte engagée appelle à la rescousse toutes les forces de l'organisme et les met en action. La fièvre ardente étourdit le patient et l'enivre presque. Puis la fièvre tombe et le pauvre convalescent sent très lourdement le poids de la fatigue, les souffrances des grandes ou petites douleurs qui n'ont pas disparu. Il éprouve pour ainsi dire une solitude et une misère nouvelles, en ne se trouvant plus aux prises avec son adversaire, et, comme il n'a plus à redouter le mal présent, il éprouve davantage la peur d'un mal possible.

Laissons-là la comparaison de la convalescence. Ou plutôt terminons en observant que la « guérison physique » de la nation s'est opérée jusqu'ici avec assez de rapidité et de continuité. Aucun symptôme de cette inertie, de cette répugnance au travail dont d'autres peuples paraissent atteints. Et l'on supporte les difficultés persistantes de la vie grâce à ces traditionnelles vertus italiennes qui sont la sobriété et la patience.

Mais la terrible gravité des problèmes internationaux et nationaux restés jusqu'ici sans solution tient, naturellement, les esprits dans l'agitation et l'anxiété. On agit, on travaille quand même, car l'Italien sait être actif même s'il est pensif ; mais ce n'est plus ce beau travailleur des jours sereins, qui se fatiguait peu et produisait beaucoup.

Inutile de répéter ici ce que chacun sait sur le problème des nouvelles frontières de l'Italie et sur les dédommagements qui

lui seront dus. La lenteur peu réconfortante du congrès de Paris a valu à l'Italie et lui vaudra peut-être encore quelques avantages, — deux principalement : avoir donné le temps aux Jougoslaves de montrer à tout le monde qu'ils constituent une « civilisation inférieure » (selon la définition de Maeterlinck) et avoir resserré l'Italie et la France dans des liens qui, peut-être, subsisteront même en dehors du congrès. Les adversaires de la solidarité italo-française étaient inspirés par des motifs qui doivent céder à la fatalité par laquelle les deux nations latines se sentent liées pour faire face aux deux nations anglo-saxonnes.

Car l'Italie et la France se trouvent en droit égal et en nécessité égale d'adresser à l'Angleterre et à l'Amérique les dilemmes suivants, admirablement formulés par le *Corriere della Sera* : « Est-il immoral et désastreux de réclamer des garanties stratégiques au détriment des oppresseurs vaincus? Mais alors, qu'on fasse sérieusement la Société des nations, qu'on aie des armes, des soldats, des pouvoirs, des sanctions, qu'on soit perpétuellement en mesure d'intervenir contre ceux qui troubleraient éventuellement la paix européenne. Il est absurde et ruineux de demander aux vaincus des indemnités qui les réduiront à l'esclavage pour des générations ? Mais alors, qu'on fasse uniquement le front financier dans la Société des nations et, s'il est vrai que l'horrible guerre a délivré l'humanité, que l'humanité entière, y compris les Anglo-Saxons, paie les frais de la libération, en remboursant équitablement ceux qui, plus pauvres, anticipèrent le prix du rachat. »

Hélas ! un des éléments du premier dilemme (Société des nations avec de sérieuses garanties) est maintenant exclu par la volonté de l'Amérique elle-même. D'où la nécessité, pour les deux nations exposées à d'autres assauts (Italie et France) d'avoir des frontières défendables. Et, pour y arriver, la nécessité de se soutenir mutuellement contre les deux autres alliés, trop portés à faire de l'idéalisme aux dépens d'autrui [1].

[1] Nos lecteurs savent que ces prévisions optimistes ne sont pas en train de se réaliser. (*Réd.*)

— L'Italie, comme je l'ai déjà dit quelquefois, a le triste avantage de posséder un des moins bons socialismes du monde. Je ne parle pas des masses, auxquelles on ne peut adresser de reproches particuliers, si ce n'est de prêter l'oreille à des chefs si peu dignes et de leur obéir. Quelques-uns de ces chefs ont, comme Turati, l'esprit subtil et le caractère naturellement modéré, mais ils sont esclaves de leur ambition ou de leur pusillanimité, c'est-à-dire disposés presque toujours à seconder les partis extrêmes, pour ne pas avoir l'air d'être inférieurs à d'autres, et perdre ainsi leur autorité en courant le risque de contrastes trop acerbes. D'autres (et parmi ces derniers plusieurs socialistes de la vieille génération) sont des doctrinaires rigides, engoncés de la tête aux pieds, tels des chevaliers moyenâgeux, dans une cuirasse de formules pour la plupart négatives ; armés jusqu'aux dents de méfiances, de suspicions, de rancœurs accumulées durant leur carrière. D'aucuns agissent avec une bonne foi au-dessus de tout soupçon, ils en sont d'autant plus dangereux ; exemple typique : Costantino Lazzari.... Il y a aussi des socialistes énergumènes : les socialistes lombrosiens... dirais-je en rappelant les études de Lombroso sur les formes d'exaltation politique qui confinent au délit. Et il y a les socialistes sémites : chacun connaît l'importance et le caractère de la contribution opposée par le sémitisme au socialisme de toutes les nations. Les socialistes hébraïques sont presque tous plutôt des Hébreux socialistes. Mais, « Hébreux » veut dire tant de choses : cela veut dire une fois l'Ancien Testament, une fois le Nouveau, une fois l'Apocalypse, une fois les Epîtres, une fois le Talmud. En Italie, l'Hébreu socialiste est parfois une sorte de mauvais riche... un peu plus généreux que l'ancien, car — bien que refusant au pauvre Lazare les miettes de sa table — il lui fait pourtant cadeau d'une foule de conseils ultrarévolutionnaires....

Mais la partie la plus décadente du socialisme italien est celle qui a atteint son apogée à la veille de la guerre ou durant la guerre : type Serrati, directeur de l'*Avanti*. Le réformisme et le

syndicalisme ont, dans la première décade du siècle, absorbé ce qu'il y avait de mieux parmi les socialistes de la dernière et de l'avant-dernière génération : les meilleures intelligences et les meilleures consciences. Et, dans le parti officiel étaient restés, avec les hommes déjà mûrs, ceux des jeunes dont la culture inférieure se doublait de rudesse et de violence. Quand commença la lutte pour et contre l'entrée de l'Italie dans la guerre, le parti de l'intervention attira le peu de jeunes gens de valeur qui se rattachaient encore au socialisme officiel.

Je ne prétends certes pas avoir analysé jusqu'au fond la substance complexe qui constitue le parti socialiste italien. Mais, même en tenant seulement compte des éléments indiqués plus haut, on saisit assez exactement comment le socialisme officiel italien a pu, durant la guerre, participer à la conjuration de Zimmerwald et, en général, observer une attitude sans exemple chez les socialistes des autres Etats belligérants. On comprend aussi comment aujourd'hui, bien que l'Italie soit sortie victorieuse de la guerre, on essaie de répandre dans la nation la fièvre bolchéviste, ce désespoir des nations vaincues.

En d'autres termes, les dirigeants du socialisme officiel italien sont le résidu peu estimable de plusieurs sélections opérées avant et pendant la guerre. Or, malheureusement, les dissidents n'ont pas su garder assez de contact avec la masse.

— Cependant, on peut espérer que le programme ouvertement léniniste du socialisme officiel n'aura quand même pas ce triomphe éphémère qui sourit parfois même aux plus folles entreprises. Le premier essai de grève générale, tenté à Rome, n'a, comme on sait, pas répondu aux attentes de ses promoteurs. Il est vrai que le vieux giolittisme impénitent s'évertue à souffler sur le feu pour se frayer, à la faveur de l'incendie, une voie vers le pouvoir. L'organe giolittien par excellence, la *Stampa* de Turin, a publié durant la guerre et, pis encore, publie actuellement — moment encore plus critique, à certains égards — des articles qui, dans une nation moins patiente et moins dédaigneuse seraient considérés comme délic-

tueux. Mais, pour le bonheur de l'Italie, le grand corrupteur piémontais n'est plus en état de préparer des surprises. Et cette fois encore il pratique sa tactique habituelle : s'opposer aux projets des autres partis ou du gouvernement, flatter l'impatience et la cupidité des partis extrêmes, créer une situation révolutionnaire, s'offrir comme un homme providentiel au moment du plus grand danger, favoriser ou trahir un peu les uns, un peu les autres, assurer à soi et aux siens, pour une période plus ou moins longue, un pouvoir incontestable.

Mais, je le répète, c'est un jeu désormais connu de tous, et le grand joueur rencontre un nouvel adversaire puissant : l'Italie, qui gagna la guerre, non voulue par lui, Giolitti, — la guerre contre laquelle lui et ses gens ont accumulé les obstacles de la façon la plus triste. Durant le mois de mai 1915, Giolitti crut probablement combattre contre un parti : contre le parti des interventionnistes.... En réalité, il se mit contre la nation. Ah ! s'il avait su ! Comme il avait fait la guerre libyque, il se serait bien chargé de faire la guerre contre l'Autriche.... Mais c'est là un genre d'inintelligence propre aux hommes très rusés. Or, la finasserie ne suffit pas toujours à ceux qui, pour en avoir trop abusé, ont perdu tout crédit et toute confiance, fût-ce même auprès des moins malins et des plus oublieux.

— Assurément, quelque chose d'important se passera en Italie à une échéance pas très rapprochée. On remarque tous les indices précurseurs d'un profond revirement civil et politique. Parmi les signes à mon avis les plus significatifs relevons la timidité et l'indolence du gouvernement et du parlement, — je dirais presque leur esprit de renoncement. Peureuse, la Chambre s'est arrêtée devant une simple proposition de réforme électorale.... Les projets de réformes fiscales et financières élaborés par le ministère ne dépassent guère la science des finances en temps de paix. Montecitorio est fermé ; on n'entend pas les voix de protestation qui avaient coutume de s'élever pendant les périodes trop prolongées des vacance parlementaires.... On devine la pensée générale : ce n'est plus le temps des petites critiques, des petits remèdes. Le moment est

venu de porter une main aux fondations de la maison, aux murs de soutènement. Cela vaudrait-il la peine de changer quelques tuiles ou de faire un crépissage? Les comités du parti républicain et de l'union socialiste italienne (socialistes-réformistes) réclament la convocation d'une assemblée nationale constituante et l'élection d'un gouvernement provisoire.... Les radicaux milanais réclament un impôt global fortement progressif, allant dans certains cas jusqu'à l'expropriation.... Les socialistes officiels réclament et annoncent même la dictature du prolétariat, à la manière russo-hongroise....

Nous sommes donc à la veille de graves agitations et de bouleversements qui ouvriront peut-être une nouvelle ère dans l'histoire italienne. Mais tout fait espérer que l'avènement fatal d'un nouveau cours pourra s'accomplir sans carnages et sans destructions, à travers une courte fièvre brûlante de renouvellement. La bourgeoisie industrielle de la Haute-Italie, c'est-à-dire la plus intelligente et la plus puissante, a déjà montré qu'elle avait compris combien l'époque des refus obstinés ou des petites concessions avait disparu. D'autre part, le danger d'une révolution prolétarienne qui, entre autres ruines, amènerait aussi la perte de tous les avantages dus à la guerre, semble exclu par le fait que subsistent encore et le parti qui voulut la guerre et la jeunesse qui l'a soutenue. Les citoyens de 1915, comme ceux qui sont rentrés dans leurs foyers en 1918 ne se résigneront — cela va de soi — pas si facilement à la tentative criminelle annoncée avec tant de sollicitude par les léninistes italiens.

La guerre a cessé à peine; la paix n'est, hélas! pas encore là, et déjà la production littéraire redevient abondante comme un torrent après la pluie. Romans et nouvelles, en grande partie : surtout des nouvelles. On le comprend. Les temps agités et incertains offrent des conditions peu favorables aux œuvres d'art complexes, méditées, organiques, comme l'est ou devrait l'être toujours le roman. C'est la saison de l'art fragmentaire, des essais et des ébauches, des tentatives, des récits, des livres dont chaque page est un contraste, des livres dont chaque page est un mélange. Mélange d'excitation lyrique et de narration tran-

quille. *Il libro del mio sogno errante*, par Guido da Verona (Milan, Treves) est à ce sujet typique, et aussi, bien que dans un autre sens, *Giorni di festa*, de Giovanni Papini (Florence, édition de la *Voce*).

Les nouvelles les plus caractéristiques publiées en Italie durant cette dernière période appartiennent à la collection intitulée *Le spighe*, de la maison d'édition Treves, à Milan. Plusieurs de ces petits volumes (également très réussis au point de vue typographique) appartiennent à des écrivains déjà connus et méritant d'être célèbres : je cite Alfredo Panzini et Luigi Pirandello, auxquels revient certainement la place d'honneur. A noter, dans la même collection, les *Storie da ridere e da piangere*, de E. L. Morselli, et *Conoscere il mondo*, de Marino Moretti.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Au Lesezirkel Hottingen. — Le vieux Zurich littéraire. — Gehrart Hauptmann à Zurich. — Le berceau de la jeune littérature allemande. — Jacob Burckhardt et ses idées sur la liberté et l'Etat-puissance. — La conception du monde de Carl Spitteler. — Un vieux forestier grison.

On sait que Zurich possède une grande société littéraire, le *Lesezirkel Hottingen*, qui donne des fêtes dont on parle au loin. L'autre soir, il nous a fourni le privilège d'entendre Gehrart Hauptmann, venu de Berlin pour lire des fragments de ses œuvres. Le poète des *Tisserands* et de l'*Ascension de Hannele* semble n'avoir point changé depuis le jour, pourtant lointain, où Théodore Fontane nous le représentait sous les traits d'un « homme élancé, mince, élégant, portant une redingote de coupe irréprochable. » Fontane admirait aussi son haut front bombé encadré de cheveux blonds. La seule différence est qu'aujourd'hui les cheveux ont grisonné. Gehrart Hauptmann garde pourtant un air de jeunesse. C'est étonnant aussi comme il ressemble à Gœthe.

Le public zuricois lui a fait un très chaleureux accueil. Je me suis d'abord mépris sur le sens de cette manifestation et j'ai cru qu'elle s'adressait à l'Allemand, au représentant d'une nation qu'on juge ici malheureuse. Je me trompais. Les applaudissements, à n'en pas douter, allaient au poète uniquement, au poète génial qui, dans ses drames, s'est penché sur toutes les misères humaines. Il ne faut pas oublier aussi que si Hauptmann signa le manifeste des « 93 », il est resté le poète de la liberté et des revendications sociales. Son Festspiel patriotique en 1913 n'a-t-il pas encouru la réprobation du kronprinz pour avoir montré dans sa vérité le rôle piteux du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III pendant les guerres de la délivrance? L'art réaliste, robuste et sain de Gehrart Hauptmann n'a évidemment rien à voir avec l'art officiel des Hohenzollern, dont la Siegesallee est l'emblème.

Gehrart Hauptmann a sans doute eu du plaisir à se retrouver à Zurich, où il fit ses débuts vers 1888. Zurich était alors un centre littéraire important. Le Lesezirkel, à vrai dire, n'y jouait encore aucun rôle, car il n'était qu'un modeste petit cercle de lecture fondé six ans auparavant par des jeunes gens amis des lettres qui se réunissaient à Hottingen, dans une auberge rustique de la banlieue zuricoise, le Sonneneck. Il était né là parce que Hottingen était le quartier des artistes et des professeurs. L'endroit était plaisant et fort apprécié des promeneurs qui goûtaient la tranquillité de ses champs et la fraîcheur de ses ombrages. Autrefois, quand Zurich avait encore des fortifications, les bourgeois de la ville s'y rendaient le dimanche ou les soirs d'été, après le travail. Martin Usteri, qui nous a décrit les lieux au début du dix-neuvième siècle, nous dit qu'une fois qu'on avait franchi le *Hottingerpörtli*, on se trouvait au milieu de prés, de vignes, de jardins arrosés par un ruisseau murmurant, le Wolfbach, entouré de quelques étangs où, le soir, coassaient les grenouilles. De loin en loin, on y rencontrait des fermes aux larges toits bas. Quand les fortifications furent abattues, la ville déborda sur Hottingen, qui se couvrit de maisons et de villas. Les artistes amis de la verdure y vinrent surtout en fort grand nom-

bre, et peu à peu Hottingen fut la résidence des professeurs, des hommes de lettres, des musiciens et des savants. En 1848, il devint une colonie de réfugiés allemands : on y rencontrait Follen, Herwegh, Freiligrath, Richard Wagner et d'autres moins illustres. Böcklin y dressa sa tente au milieu des prairies : c'est l'Eidmatstrasse d'aujourd'hui. Gottfried Keller ne demeurait pas loin du peintre, au Thaleck, où l'on a apposé une plaque en commémoration de son séjour. Hottingen était alors un milieu très cosmopolite. « Il est vraiment effrayant, dit le poète dans une de ses lettres, combien ce quartier fourmille de savants et de littérateurs ; on y entend bien plus parler le haut allemand, le français et l'italien que notre *Schwyzerdütsch* ; et c'est une chose nouvelle à Zurich. »

Vous n'aurez dès lors pas de peine à comprendre pourquoi le cercle de lecture de ce faubourg zuricois est devenu la grande institution littéraire de la ville agrandie. Au fur et à mesure que Zurich s'étendait, s'enrichissait, devenait la métropole de l'industrie et du commerce de la Suisse orientale, le *Lesezirkel Hottingen* pourvoyait à ses plaisirs. Les bourgeois zuricois ont toujours eu le goût de l'art et des choses intellectuelles. Ils furent admirablement servis par ces jeunes gens entreprenants qui ne se contentèrent pas de créer une riche bibliothèque et d'éditer de belles œuvres, mais organisèrent des soirées littéraires et musicales, firent venir d'illustres écrivains étrangers pour y lire de leurs œuvres, mirent en honneur nos gloires nationales en consacrant à chacun de nos grands écrivains — Gotthelf, Gottfried Keller, C.-F. Meyer, Spitteler, Widmann, Lienert — des séances très courues, et inaugurèrent ces fêtes sylvestres et champêtres si brillantes, telles la *Foire du printemps* à Seldwyla, la fête rococo de Salomon Gessner dans la forêt du Sihlwald, la fête des poètes de la Renaissance au château de Regensberg.

Je songeais à tout cela en écoutant la conférence de Gehrart Hauptmann. Je songeais aussi que le Zurich littéraire qu'il connut vers 1888, pour n'être pas aussi brillant, n'en était pas moins important. Fritz Marti, qui le vit autour de sa vingtième année, nous en fait un tableau animé qui figure dans les écrits

posthumes du critique de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, récemment publiés sous le titre de *Lichter und Funken*[1]. Ce monde littéraire n'avait, à vrai dire, rien de zuricois ; on y rencontrait les figures les plus étranges : les écrivains honnis en Allemagne à cause de leurs théories, *Stürmer* audacieux de la période du théâtre libre et du roman réaliste, apôtres barbus aux cheveux longs voulant régénérer l'humanité, esthètes bizarres et poètes hirsutes qui effaraient le bourgeois par leurs étranges costumes. Tous prêchaient l'évangile réaliste et le retour à la nature. Les questions littéraires et esthétiques n'étaient pas les seules qui passionnassent ces jeunes gens : ils discutaient fort sur la morale, la sociologie et la politique. Ils professaient les idées les plus avancées, surtout les Russes, très nombreux. Gehrart Hauptmann, engoué alors pour la sociologie et les sciences naturelles, nous est représenté par Fritz Marti comme « un grand jeune homme élancé, aux traits accentués, avec un air extatique qui semblait voir autre chose que ce que voient les yeux du visage. » Personne alors ne se doutait à Zurich que ce voyant allait, peu après, révolutionner le théâtre allemand. Ce fut sans doute chez nous qu'il ébaucha son drame *Avant le lever du soleil*, dont le succès fut si retentissant. Zurich fut donc bien, comme l'affirme Fritz Marti, « le berceau de la nouvelle littérature allemande. » — « On ne peut se faire une idée, ajoute le critique zuricois, du nombre de littérateurs qui, dans les années de 1880 à 1890, se sont créé un nom dans les lettres allemandes. »

A côté de Gehrart Hauptmann, on trouve en effet Otto Julius Bierbaum, Otto Erich Hartleben, Wilhelm Bölsche, Carl Henckell, John Henry Mackay, Leopold Jacoby, Elias Tomiaskin, Julius Hart, Franz Blei, Robert Saitschick, F. W. Förster, et un grand nombre de femmes comme Emilie Kempin, la pionnière du féminisme en Suisse, Käthe Schirmacher, à l'esprit batailleur, Anita Augspurg, Ilse Frapan-Acunian, Emma Mandelbaum et Ricarda Huch. Cette dernière a raconté ses souvenirs d'alors dans son roman *Vita somnium breve*. On trouve aussi un tableau

[1] *Ausgewählte Feuilletons*. Zurich, Orell Füssli.

très animé de la vie littéraire de ces années dans la nouvelle autobiographique de Gehrart Hauptmann, *L'apôtre*.

— On croit connaître Jacob Burckhardt, mais si riche est sa pensée qu'on fait avec lui toujours de nouvelles découvertes. Je viens d'en faire encore une fois l'expérience en lisant un livre extrêmement bien fait, *Liberté et puissance chez Jacob Burckhardt* [1], par M. Emile Dürr, professeur d'histoire à l'université de Bâle. On sait en gros que l'historien bâlois était un adversaire déterminé de l'Etat-puissance, et en lutte ouverte avec des théoriciens dont Treitschke et Bernhardi sont aujourd'hui les représentants les plus attitrés. M. Dürr, à l'aide de nombreuses citations, prises dans toutes les œuvres de Burckhardt, nous montre comment cette conviction s'assit en lui. C'est l'expérience de l'histoire qui l'amena à ce résultat. Quand Burckhardt se demandait à quoi l'histoire aboutit, il répondait invariablement : à créer la civilisation. Or, qu'est-ce que la civilisation, sinon l'œuvre de l'individu ? L'individu aspire avant tout à la liberté : par tous les moyens il cherche à briser les chaînes qui l'enserrent, à dompter les lois fatales de la nature. La civilisation est donc la résultante de toutes les énergies de ces individualités libres. Elle n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une nation, et elle est souvent remise en question. Parmi les hommes qui ont surtout contribué à la créer, Burckhardt distingue trois types : l'ascète qui s'est retiré du monde pour vivre la vie de l'âme, l'homme d'action qui, comme Grégoire le Grand, engage la lutte contre les forces brutales du monde, enfin l'homme de la Renaissance qui, après le Grec de l'époque classique, représente le type le plus parfait de l'humanité. Aux yeux de Jacob Burckhardt, la vraie civilisation est inséparable de la liberté, d'où il s'ensuit que la valeur des Etats se mesure au degré de liberté dont ils ont joui. On constate que les grands Etats, où l'individu est toujours sacrifié, ne peuvent se targuer d'un rôle civilisateur important. Ils peuvent propager une civilisation, non la créer. La

[1] *Freiheit und Macht bei Jacob Burckhardt*. Basel, Helbing & Lichtenhann, 1919.



civilisation naît toujours dans les petits Etats où l'homme est citoyen. C'est là le rôle propre au petit Etat. « Le petit Etat, dit Burckhardt, existe pour prouver qu'il y a un coin sur la terre où la plus grande part des habitants sont citoyens dans le sens plein du mot. » Athènes et Florence, la Polis grecque et la Commune italienne, voilà l'idéal de l'Etat. A l'encontre de Treitschke, qui absorbe la société dans l'Etat, Burckhardt sépare nettement l'Etat de la société ; la culture, œuvre de la société, est souvent détruite par l'Etat. Or, quand l'Etat s'érige en puissance il fait œuvre funeste : visant à accroître sa force par tous les moyens, il ne connaît plus de limites, devient un monstre dévorant insatiable, qui n'est jamais heureux en soi, et qui est incapable de créer le bonheur. » D'où la répulsion de Burckhardt pour tous les Etats-puissance, aussi bien les despoties orientales, l'empire romain, l'islamisme conquérant, l'empire byzantin, que les Etats modernes de Charles-Quint, de Louis XIV, de Frédéric le Grand, de Bismarck. Ce n'est pas sans inquiétude qu'il vit ce dernier forger par les guerres le nouvel empire allemand. Jacob Burckhardt, qui goûtait fort la vieille culture germanique, n'attendait rien de bon du régime Hohenzollern, visant à tout centraliser et uniformiser. « Tout ce qui est spontané, génial et grand, dit-il, semble à l'Etat-puissance irrationnel et incommode ;... le génial est pour lui inutilisable ;... il lui faut le colossal ;... l'américanisation marche là à pas de géant. »

Ces considérations suggèrent à M. Dürr des réflexions qu'il vaut la peine de rapporter : « Aucun Suisse, dit-il, n'a suivi avec un intérêt plus passionné la transformation de l'Allemagne ancienne en Allemagne nouvelle, et la voix de Burckhardt mérite d'être entendue à côté de celle des grands Suisses qui, comme Gottfried Keller et C. F. Meyer, ont pris position à l'égard du nouvel empire allemand. Un historien allemand actuel remarque « qu'on a à peine besoin de dire que chez Burckhardt ce sont les germes les plus anciens qui constituent la raison d'être du développement historique de la Suisse. » En effet, pour lui les traditions politiques morales et spirituelles sont des agents autrement puissants de la formation du caractère national d'un peuple que

les rapports de race. Et l'on s'explique ainsi pourquoi Jacob Burckhardt ne put jamais sympathiser avec l'œuvre qui s'est faite en Allemagne de 1866 à 1871. Et si en un certain sens on a pu dire de lui qu'il était resté un Allemand retardé, on peut le dire aussi de la Suisse allemande en général, qui, pour n'avoir pas pris part à l'œuvre essentielle accomplie par le rameau principal, est restée également en arrière pour bien des choses que les Allemands considèrent comme capitales. »

Si tous nos compatriotes alémaniques avaient raisonné ainsi pendant la guerre, et même après, on n'aurait point eu à déplorer le fameux fossé creusé entre Welsches et Suisses allemands.

— Carl Spitteler nous a confessé un jour que c'était Jacob Burckhardt qui l'avait révélé à lui-même. Etudiant en théologie à Bâle, et fort peu intéressé par les sciences qu'on enseignait à la faculté, le futur auteur de *Printemps olympien* se consolait en allant entendre le grand historien. Il y avait beaucoup d'analogie entre les façons de penser des deux hommes : tous deux aimaient la contemplation et étaient artistes, ou, mieux encore, se réfugiaient dans un monde idéal pour échapper aux platitudes de la terre. Un jeune critique, M. Werner Guggenheim, vient de souligner cette ressemblance dans un petit écrit où il étudie la conception du monde de Carl Spitteler [1]. On a dit souvent que Spitteler était un cerveau philosophique. Nullement, dit M. Guggenheim, Spitteler est essentiellement un artiste. Et il nous le montre en le dépeignant vivant dès son enfance le monde de la fantaisie et du rêve. Ce qu'il rapportait de ses contemplations, ce n'était pas des théories, mais des images. Spitteler a essentiellement un talent pictural et aussi un talent musical. Il reconnaît lui-même qu'il aurait aussi bien pu être peintre ou musicien que poète. « C'est le métier qui m'a manqué », dit-il. Comme tout grand artiste, il donne beaucoup d'importance au métier, et à l'instar de Flaubert il peine fort avant d'atteindre à la forme qui le satisfait. « C'est avec la volonté que j'ai édifié mon œuvre », dit-il. M. Guggenheim nous montre

[1] *Carl Spittelers Weltanschauung*. St-Gallen, Fehr, 1919.

aussi que ses créations, toutes plastiques, sont l'œuvre d'une riche imagination ; qu'il n'y a rien de didactique dans sa littérature ; qu'il se moque de ceux qui ratiocinent sur les causes et et qu'il appelle les philosophes « les clowns de l'université. » On se souvient qu'il met les philologues plus bas et que « ces éplucheurs de textes » sont raillés finement par lui dans ses *Paraboles littéraires*. Il résume toute son idée en ces mots : « La vérité du poète n'est pas la vérité du pédagogue. »

M. Guggenheim a raison de remarquer que ces aphorismes apparentent fort Carl Spitteler à Jacob Burckhardt : ce sont deux esprits de même catégorie. On est étonné aussi de voir combien le pessimisme de l'un se calque sur celui de l'autre : c'est le pessimisme d'épicuriens, qu'aucune chimère surnaturelle n'égare, très opposés aux abus et pourtant si peu démocrates que possible ; des sages selon la terre, qui volontiers proclament que tout est vanité, mais font une exception pour l'art.

— Combien différent de cet esprit était le forestier plus que nonagénaire, J. Coaz, dont M. Schröter vient de nous raconter la vie et l'histoire intime [1]. Il était né dans les Grisons en 1822 et il est mort l'année dernière. C'était un homme simple de goûts et qui vivait dans la nature. Il avait l'amour des arbres et des fleurs et aussi l'amour de la montagne. Il fit l'ascension d'un très grand nombre de pics de nos Alpes réputés inaccessibles. Il allait de son pas lent de montagnard et il arrivait toujours au but. Ce sage jouit d'une santé merveilleuse parce qu'il sut bien administrer sa vie. Très équilibré, modéré dans ses désirs, sobre, ignorant les passions et les tourments, ce forestier qui vécut toujours au grand air réalisa le type d'une vie utile et bien remplie. Il est bon de raconter la vie de tels hommes et de les donner en exemple aux générations nouvelles. Johannès Coaz fut un beau montagnard, un bon Grison et un bon Suisse, un de ces hommes qui font honneur à notre pays.

ANTOINE GUILLAND.

[1] *Oberforstinspektor Dr Joh. Coaz* (1822-1918), mit Bildnis. Ein Nachruf von C. Schröter. Zürich, Rascher, 1919.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Encore l'électrification des graines. Est-ce bien l'électrification qui agit ? Ou bien l'humectation ? Expériences anciennes à se rappeler. — Les abeilles et la fécondation des pruniers. — Le dirigeable va-t-il prendre un nouvel essor par l'emploi de l'hélium à la place d'hydrogène ? — Que faut-il penser de la culture de la pomme de terre en caissons ? Avis défavorables. — Le « mystère de Skudesness » : une énigme météorologique. — Publications nouvelles.

A propos de l'électrification des graines dont il a été parlé ici le mois dernier, comme moyen d'accroître le rendement des récoltes, il convient de rappeler des expériences déjà anciennes qui ont peut-être quelque chose à voir dans la question, et qui sont signalées dans une note que publie le *Journal of the Board of Agriculture* britannique pour février 1919.

Comme le font remarquer MM. F. Kidd et C. West[1], l'électrification, telle qu'elle est pratiquée, comporte l'humectation des graines, et cette humectation a, par elle-même, une action. L'électrification en a-t-elle aussi ? C'est possible. Mais il est certain qu'on peut attribuer une partie au moins de l'influence de l'électrification à la simple humectation.

Il y a quelque 40 ans deux agronomes allemands, Kraus et Wollny, ont montré la possibilité d'augmenter le rendement en faisant gonfler les graines dans l'eau avant de les confier à la terre. Ne considérons que le rendement en grain. Ce rendement est accru, dans les expériences de Wollny, dans une proportion qui varie sensiblement selon l'espèce. L'accroissement est considérable pour les pois : il peut atteindre 34 %, mais parfois ne guère dépasser 5 %. Pour les haricots il peut-être de 27 %,

[1] Outre cette note dans le *Journal* en question, voir le mémoire publié par MM. Kidd et West dans les *Annals of Applied Botany*, vol. 5 sous le titre de *Physiological Predetermination ; the influence of the physiological condition of the seed upon the course of subsequent growth and upon the yield.*

pour le maïs de plus de 30 %. Comme il peut ne pas dépasser 5 ou 10 %. Une exception curieuse est fournie par le seigle d'hiver : l'humectation en diminue le rendement ; elle l'augmente (de 5 à 20 %) pour le seigle d'été. Le nombre des espèces soumises à l'expérience n'a pas été très grand : six en tout. Mais pour toutes, sauf le seigle d'hiver, il y a eu augmentation de rendement : il y a eu profit à semer les graines humectées et gonflées, ou encore ayant été humectées, puis séchées avant ensemencement. Au total l'augmentation de rendement en grain varie de 3 à près de 35 %. Il y a certainement avantage à faire gonfler la graine à l'eau avant de la semer.

Encore, toutefois, convient-il d'avoir la manière. Il faut éviter un excès d'eau. Sans doute, trop d'eau permet la sortie et la perte de certains principes nécessaires. Si l'on fait tremper la graine dans trop d'eau, le rendement est diminué au lieu d'être accru. Ainsi, en opérant avec un volume d'eau égal à dix fois le volume de grain, Wollny a obtenu des diminutions de rendement du quart environ, par comparaison avec la graine non humectée. Il convient donc, si l'on veut répéter l'expérience, de faire baigner les graines dans un minimum d'eau : il faut qu'elles acquièrent de l'eau sans perdre de leur contenu, minéral ou autre. Le mieux sera donc de donner peu d'eau, quitte à en rajouter quand elle aura été absorbée et si les graines paraissent pouvoir en avaler davantage. L'expérimentation méthodique fera voir quel rapport doit exister entre le poids ou le volume du grain et celui de l'eau à ajouter. Elle fera voir aussi combien de temps doit durer le bain, au bout de combien de temps la graine a absorbé toute l'eau qu'elle peut contenir : cela doit varier selon l'espèce. On ne s'explique pas très bien que le traitement à l'eau reste efficace même si les graines humectées sont séchées avant d'être semées. L'essentiel est, d'après les expérimentateurs, de ne pas opérer trop vite le séchage après humectation.

Une des conclusions que tirent ceux-ci a un intérêt réel à propos de la proposition, qui a été faite dans la presse, de faire rendre plus à la graine en la trempant au préalable dans des

solutions d'engrais, avec cette idée que les engrais seront mieux utilisés par la graine s'ils sont introduits dans celle-ci que s'ils restent épars dans l'épaisseur du sol. Cette conclusion est qu'en faisant gonfler les graines dans des solutions de sels nutritifs, on obtient les mêmes résultats en gros qu'en faisant gonfler à l'eau ordinaire. Du moment où il en est ainsi, autant faire l'économie des sels puisqu'ils n'ajoutent rien à l'action de l'eau.

A noter encore un point, c'est que le pourcentage de la germination paraît être légèrement diminué par le traitement à l'eau. Mais c'est peu de chose, et en somme il y a accroissement, parfois notable, de rendement pour les plantes soumises à l'expérience : les principales céréales et diverses plantes annuelles d'importance économique, à l'exception d'une seule : le seigle d'hiver.

De quelle façon agit le bain ? Est-ce simplement en assurant à la graine une imbibition totale, ce qui lui permet de germer plus vite dans le sol, et de gagner du temps ? Ou bien autrement ? C'est ce que l'expérience fera voir.

Elle fera voir aussi ce que vaut la méthode dans la pratique agricole, dans la grande culture.

Nous n'en sommes pas encore là ; mais ce qui paraît établi, c'est qu'en définitive l'électrification des graines pourrait bien n'être utile que par l'humectation accompagnant l'électrification.

— Des expériences récemment conduites en Californie montrent que l'abeille joue un rôle considérable dans le rendement des pruniers, et constituent une preuve nouvelle et précise à l'appui des idées de Darwin sur le rôle des insectes dans la fécondation des fleurs.

Les expériences, d'après *La vie agricole et rurale*, un périodique consacré aux choses agricoles, et fort intéressant (J.-B. Baillière), ont consisté à comparer les rendements de trois pruniers de même variété, dans le même verger, de même âge à peu près, l'un soustrait aux visites des insectes, le second sous tente avec des abeilles, le troisième libre, à découvert.

Le premier était sous tente de tulle blanc, posée avant l'ou-

verture des fleurs, et par là soustrait aux visites de tous insectes. Le second était sous tente aussi. Mais dès qu'il se mit à fleurir on plaça sous la tente une ruche qui resta là toute la durée de la floraison, cinq jours environ. Pour le troisième, il servait de témoin simplement.

Il s'agissait de voir si les abeilles augmentent le rendement : l'évaluation se faisait en comptant le nombre de fleurs nouées, de fruits formés.

Avec l'un des pruniers, la variété *Français*, les résultats furent très démonstratifs. Le pourcentage des fleurs nouées fut de 18,05 sous tente avec abeilles ; de 1,04 sous tente sans abeilles ; de 3,59 en verger, à découvert. L'influence favorable des abeilles est évidente. Mais, dans le cas d'un autre prunier, l'*Impérial*, les résultats furent très différents. Sous tente avec abeilles : 1,69 % ; sous tente sans abeilles, 0 ; à découvert, 7,2. L'abeille favorise évidemment la fécondation des pruniers, en promenant de fleur en fleur le pollen dont elle se barbouille. Mais comment utiliser ses services dans le verger ? Ce n'est peut-être pas très pratique d'habiller chaque arbre et de mettre une ruche sous chaque tente. Les expérimentateurs américains pensent qu'en réalité il suffit d'introduire des ruches dans le verger au moment de la floraison, à raison d'une ruche pour 40 ares.

— Maintenant que l'on peut en parler, parlons-en.... Peu après le début des hostilités il devint évident, chez les Alliés, que si l'on pouvait se procurer de l'hélium en quantité suffisante pour remplacer l'hydrogène dans les navires aériens, navals et militaires, les pertes en matériel et en vies résultant de l'emploi de l'hydrogène seraient grandement diminuées. L'hélium convient très bien, comme l'on sait, au remplissage des ballons : il n'est ni inflammable ni explosif. Sans doute il est un peu moins léger que l'hydrogène, mais on peut accroître sa légèreté en le chauffant, électriquement ou d'autre façon, et enfin, il diffuse moins que ne fait l'hydrogène à travers les enveloppes. L'hélium pouvait, en somme, remplacer très avantageu-

sement l'hydrogène en aérostation. Mais où se le procurer ? Les recherches de Sir Richard Threlfall en Amérique, lui firent voir que diverses sources de gaz naturel fournissent de l'hélium en quantité variable, dans des conditions telles que celui-ci pourrait être utilisé à un prix admissible. On s'occupa alors de chercher de l'hélium dans les sources de gaz naturel britanniques, et le résultat fut qu'on trouva au Canada de grandes quantités d'hélium. Quand les Etats-Unis entrèrent dans la guerre, une vive impulsion fut donnée à l'étude du problème, et la conséquence fut que bientôt l'exploitation de l'hélium fut en bonne voie. En même temps beaucoup d'autres problèmes avaient été envisagés et résolus : celui de l'évaluation de la pureté de l'hélium ; celui de la perméabilité à l'hélium des tissus employés en aérostation ; celui de la purification de l'hélium contaminé par mélange avec d'autres gaz ; celui de sa liquéfaction, etc. En même temps on étudiait des lampes à incandescence et des lampes à arc à atmosphère d'hélium, et quand se produisit l'armistice, on était très près du but, qui était de disposer d'hélium en quantité suffisante pour remplacer l'hydrogène.

Avant la guerre, cela eût paru fou : ce ne l'est pas du tout, et le projet est devenu très réalisable. Avant la guerre le pied cube d'hélium coûtait de 7500 à 30 000 fr. Actuellement pour 500 fr. on aura 1000 pieds cubes. Comme arme de guerre le Zeppelin avait fait une faillite retentissante, due principalement à tous les risques que comporte l'emploi de l'hydrogène. Mais le dirigeable à hélium allait se montrer une arme redoutable et une flotte aérienne anglo-américaine devait faire voir aux Boches ce que c'est qu'une entreprise de bombardement sérieuse.

L'hydrogène est, évidemment, ce qui a tordu le cou aux Zeppelins. L'hélium par contre sauvera le dirigeable, le croiseur aérien : car on peut attendre une révolution dans la navigation aérienne. D'aucuns disent que l'hélium porte un coup mortel à l'aéroplane. Il se peut. Il se peut aussi que les deux engins puissent coexister, chacun avec ses attributions spéciales. Rien ne

prouve qu'il faille la mort de l'un ou de l'autre ; rien ne prouve qu'ils ne peuvent pas vivre tous deux, chacun ayant sa fonction spéciale. Il est certain que l'aéroplane est trop dépendant de son moteur. Qu'il y ait accident de moteur, il faut atterrir *hic et nunc :* il n'en est pas de même avec le ballon, qui peut rester en l'air, et fort longtemps. Et puis le plus léger que l'air paraît devoir être plus économique de beaucoup. Dans ces conditions le ballon doit prendre un essor considérable, après avoir paru définitivement condamné. Cet essor il le devra à l'hélium. Est-il besoin de rappeler ce que c'est que l'hélium ? C'est un gaz noble, un métalloïde, qui se trouve dans l'air en quantité infinitésimale, qui se dégage de certaines sources, qui se trouve aussi dans certaines roches et dans certains minéraux, qui se forme enfin aux dépens du radium. Le premier à avoir été sur la piste de l'hélium est Janssen qui en 1868 découvrit une raie jaune spéciale dans la chromosphère et les protubérances solaires. Lockyer et Frankland reconnurent qu'il devait y avoir dans le soleil un gaz voisin de l'hydrogène et le nommèrent hélium ; enfin Ramsay et Clève, en 1905, découvrirent que la clévéite contient de l'hélium qu'ils isolèrent, et que Kammerlingh-Onnes a liquéfié. Ce gaz noble était jusqu'ici très inutile : il va travailler. Il servira en aérostation et aussi dans l'éclairage électrique, étant très conducteur d'électricité.

— La culture de la pomme de terre en caissons a été préconisée par un Américain, M. Hendricks. Elle s'inspire quelque peu de la culture des fraisiers en tonneaux. La méthode consiste à établir un caisson cubique de 2m40 de côté en planches non jointives, les intervalles étant de 6 ou 7 centimètres. Dans le caisson on dispose alternativement en hauteur des couches de bonne terre avec fumier, ou de terreau, de 15 centimètres d'épaisseur. Sur chaque couche on place 48 pommes de terre écartées de 30 centimètres. De cette façon alternent 10 couches de terre et autant de pommes de terre. La superficie totale (face supérieure et parois) étant de 28m80, le rendement serait de 1040

kilos, ce qui correspondrait à 360 000 kilos à l'hectare, chiffre au moins 10 fois supérieur à celui que donne la culture ordinaire dans les meilleures conditions.

La beauté de ce résultat rendait la méthode quelque peu suspecte. Néanmoins, on a voulu la mettre à l'épreuve à l'Ecole nationale d'horticulture à Versailles, en opérant à la fois selon les données de M. Hendricks et avec des caissons et des mélanges différents.

L'expérience a été faite par MM. Schribaux et Nanot, tous deux parfaitement qualifiés. Elle n'a pas donné les résultats attendus. L'idée fondamentale de l'auteur est que les germes de la plante, qui dans la cave atteignent une longueur de plusieurs mètres dans leur course vers la lumière, sont en état de traverser une épaisse couche de terre, et c'est parce qu'ils tiennent cette idée pour inexacte que MM. Schribaux et Nanot ont établi des caissons de faible largeur pour augmenter les chances de sortie latérale des germes émis par les tubercules profonds.

A priori, il ne semblait pas que la face supérieure pût dans ces conditions produire plus que pareille superficie de jardin maraîcher ; au mieux, MM. Schribaux et Nanot attendaient 24 kilos de tubercules. Pour les faces latérales, même probabilité, car il fallait s'attendre à voir les tiges sorties des parties hautes étouffer plus ou moins celles des parties basses et en diminuer le rendement. En somme, théoriquement, les deux expérimentateurs attendaient pour les cinq faces des grands caissons 120 kilos, huit fois moins que le chiffre prédit par M. Hendricks. Leur attente, très atténuée par rapport à ce qu'elle aurait dû être s'ils avaient cru possibles les résultats annoncés par M. Hendricks, a été déçue. Au lieu de 120 kilos, ils en ont eu de 7 à 9, 10 fois moins que le chiffre prédit. La raison en est, disent MM. Schribaux et Nanot, que l'affaissement de la terre a gêné le développement des tubercules sur les faces supérieures ; sur les parois latérales les germes ne sont pas sortis ou ne sont sortis qu'en proportion infime. C'est que la terre, sous l'influence des

arrosages copieux et de son propre poids, s'est prise en bloc et a présenté un état physique tel que les germes délicats n'ont pu s'y faire jour. Quant aux tiges qui ont émergé au dehors, elles ont été tiraillées, parfois même guillotinées par les planches des parois latérales du fait du tassement de la matière.

Dans les petits caissons les résultats ont été un peu moins mauvais, mais même chez eux le poids de la récolte atteint difficilement le double de celui de la semence employée.

On aimerait savoir le nombre de tubercules n'ayant pas germé ou n'ayant rien donné.

Quoi qu'il en soit, l'avis des deux agronomes français est nettement défavorable. Il convient d'ajouter que partout où la méthode Hendricks a été employée dans plusieurs potagers, militaires, scolaires ou municipaux, en France et en Suisse aussi, en particulier à l'Ecole de Grange-Neuve, l'échec a été complet. Le plus souvent la semence n'a même pas été récupérée. Au total, la méthode est sans aucun intérêt pratique, nous est-il dit. Tant pis. Obtiendrait-on mieux en opérant avec un tonneau, selon la méthode adoptée pour les fraisiers, en plaçant chaque pomme de terre en face d'un trou, à quelque 5 ou 10 centimètres en retrait ?

— Il y a un mystère de « Skudesness », sur lequel M. G. Guilbert a attiré l'attention de l'Académie des sciences. Skudesness est au fond du golfe de Stavanger. Et le mystère consiste en ce que les vents y soufflent du sud et de l'est, alors que les isobares exigeraient des vents de S-W et W. Il y a là une anomalie qui intrigue depuis longtemps les météorologistes. M. Guilbert ne prétend pas l'expliquer, mais il en démontre l'intérêt pratique. Les vents anormaux de Skudesness lui paraissent être commandés non par un minimum voisin, comme ce semblerait devoir être le cas, mais pas une dépression lointaine, un cyclone au large sur l'Atlantique, un cyclone dont les stations britanniques, pourtant plus rapprochées, n'ont encore aucun pressentiment, dont elles ne fournissent aucune indication. Il arrive sou-

vent que ces stations, Stornoway, Valencia, Blaksod, enregistrent une dépression orientée vers les Féroë ou la Laponie, tandis que Skudesness, plus à l'est, plus éloigné, prophétise déjà une dépression située bien au delà, dans l'Atlantique, et qui s'avance à son tour.

Ce mystère de Skudesness a un intérêt pratique. Il faut évidemment accorder une attention spéciale à ce que dit Skudesness. Il paraît divaguer ; pas du tout : il prophétise, il voit de loin et de haut, il annonce une bourrasque arrivant sur les côtes d'Europe, du Portugal à l'Irlande et surtout de la Bretagne au nord de l'Ecosse. Voilà ce qu'il faut retenir. Maintenant, pourquoi Skudesness a-t-il le privilège de voir si juste et de si loin ? On n'en sait rien. Un mystère subsiste. Mais si on ne l'explique pas, on l'utilise. On écoute avec attention Skudesness dans le monde des météorologistes et on a raison, car il dit vrai dans 80 °/° des cas.

— Il y a eu l'an passé pénurie générale de fruit. Celui-ci a manqué à peu près partout, et pour beaucoup l'absence de cet aliment si varié et si agréable a été et est encore une épreuve. Sans compter que l'absence de fruits fait qu'on mange davantage d'autres produits dont le prix s'accroît devant l'accroissement de la demande. Il y a des fruits sauvages, naturels, qui généralement ne manquent pas, et dont on ne fait pas suffisamment usage. Certains ont un habitat limité, comme les myrtilles : mais encore dans les limites de cet habitat devrait-on en faire un emploi plus fréquent. Les myrtilles donnent des conserves ayant leur prix, pour l'hiver. Pourtant peu de personnes en profitent. On ne profite pas toujours assez des framboises sauvages, si abondantes dans les parages convenant à cet arbuste. Il est vrai que le sucre est rare, mais la framboise est un fruit assez sucré pour qu'on le conserve sans addition de sucre, en marmelade. Il y a un autre fruit très répandu, dont seule l'enfance tire parti, occasionnellement : la mûre, c'est-à-dire le fruit de la ronce sauvage. La ronce est très généreuse :

elle porte chaque année une abondance de fruits. Ceux-ci mûrissent dans toute la France et la Suisse, à des dates qui varient selon l'altitude et la latitude. La récolte ne manque jamais. Pourquoi ne pas utiliser davantage ce fruit gratuitement mis à la disposition du passant, dans toutes les haies, à tous les coins de champ? Il est bon, et on peut en faire de très satisfaisantes conserves. Il importe peu qu'après en avoir mangé, on ait l'intérieur de la bouche teint de façon à faire croire qu'on vient de manger un nègre à l'encre. La mûre ne produit pas d'effet nuisible sur l'organisme. Il n'y a donc aucune raison pour ne pas l'utiliser.

Peut-être bien, d'ailleurs, pourrait-on en améliorer la race? Il y a là de quoi tenter un horticulteur. Il vaudrait la peine de chercher à établir par sélection une race de mûres perfectionnée, donnant des fruits plus gros ou plus savoureux. Beaucoup d'espèces sauvages existent, dont on pourrait tirer des variétés de culture améliorée, de rendement supérieur et de qualité meilleure. Quand on voit tout ce que la sélection a fait des quelques rares espèces végétales dont nous avons tiré des légumes usuels, on se dit qu'en « travaillant » systématiquement partie des plantes dont on ne tire rien, on pourrait obtenir des ressources précieuses pour l'alimentation. Les résultats obtenus déjà sont si topiques et encourageants.... Sauf erreur, des horticulteurs américains travaillent déjà la mûre depuis quelque temps; Bailey en parle dans son *Evolution of our native Fruits*, mais il ne semble pas que l'on cultive en Europe les variétés améliorées déjà obtenues de l'autre côté de l'Atlantique. En attendant, toutefois, on devrait bien utiliser la ronce fournie par la nature et tirer parti des fruits dont elle est si généreuse.

— Publications nouvelles : *La Trinité sociale*, par M. P. Dugave (Berger-Levrault), petite brochure bien comprise résumant les faits fondamentaux de la sociologie et exposant les notions élémentaires qu'il convient de tenir présentes à l'esprit, sur la liberté, la solidarité, le rôle de l'Etat, la religion, le suffrage

universel, l'aristocratie, la vie ouvrière, l'impôt, la propriété, le capital. A lire et faire lire. — Les *Leçons morales de la guerre*, par M. Paul Gaultier (Flammarion). Peut-être est-il prématuré de penser tirer dès maintenant toutes ces leçons. Mais il en est qui s'imposent, par exemple le développement de l'âme mystique collective qui a permis à la France d'accomplir l'œuvre héroïque que l'on sait. Il faut lire aussi les pages consacrées à l'âme collective des autres Alliés : à l'honneur anglais, à la résistance belge, à l'idéalisme américain, etc. L'auteur ne s'occupe que des Alliés, sujet plus attrayant, à coup sûr, que leurs adversaires, avec les visées, la mentalité et les moyens d'action que l'on sait. Très bon livre, très substantiel et nourrissant. — Dans le même ordre d'idées, il faut signaler *Vertus guerrières*, du capitaine Z. (Payot). Il y a certainement les « horreurs de la guerre » (mais il y a aussi les « horreurs de la paix » : elles existaient, elles existent encore). Il n'empêche que la guerre développe la plus haute vertu dont l'homme soit capable : celle qui lui permet de s'immoler pour les autres. Il n'y a rien au-dessus, comme abnégation, rien, absolument rien. Cette vertu suprême est faite elle-même d'une série de petites — et grandes — vertus que l'auteur énumère et étudie de façon pittoresque, toujours avec faits à l'appui. Beaucoup de philosophie autour d'anecdotes, toutes vécues et authentiques. Se lit comme un roman, mais un roman d'une noblesse trop rare, comme n'en font guère les littérateurs. — Voici pour les métallurgistes : *Le fer et le charbon, conditions de la paix future*, par M. H. Paulin (éditions Bossard), livre à lire, comme cet autre : *La question du fer ; le problème franco-allemand du fer*, par M. L. Férasson (Payot), dont nous avons déjà signalé *L'industrie du fer*. La question, toutefois, intéresse surtout les belligérants. — Pour les physiciens, — et aussi pour les esprits ayant de la philosophie, — *La genèse de la science des cristaux*, par Hélène Metzger (F. Alcan), livre intéressant au point de vue historique et montrant entre autres combien les progrès de la cristallographie se lient à

des progrès dans des domaines très différents, selon une loi générale trop méconnue. — Avec M. Paul Portier, auteur d'un ouvrage des plus nouveaux, intitulé *Les symbiotes* (Masson & Cie), nous entrons dans un ordre d'idées tout différent et qui ne manquera pas de secouer le lecteur. La thèse générale est que tous les êtres vivants supérieurs vivent en réalité en symbiose avec d'infiniment petits. Mais alors que devient la doctrine de Pasteur? Peut-être n'y a-t-il pas à s'alarmer outre mesure. Mais il faut lire avec grand soin ce livre, qui va tant à l'encontre des idées reçues, mais qui, il faut le reconnaître, répond à un courant d'idées récent, né en France, qui a ses défenseurs convaincus, et se montre de plus en plus défendable. Physiologistes et biologistes doivent lire avec grand soin cet ouvrage révolutionnaire. Disons plutôt évolutioniste. — Voici pour les techniciens : *La tourbe et son utilisation*, par Pierre de Montgolfier. — *L'exploitation industrielle de la tourbe*, par C. van Eecke (tous deux de chez Dunod & Pinat). La tourbe est fort à la mode. Il faut espérer qu'on en tirera meilleur parti. De quelle façon? On a le choix, comme le font voir ces deux monographies, toutes deux fort complètes et substantielles. — Pour les techniciens encore, *Les combustibles liquides*, par A. Guiselin (Dunod & Pinat), étude très complète sur les essences, huiles, résidus de pétrole et goudrons, des schistes, lignites, tourbe, bois, et sur l'alcool industriel et leur rendement ; — et encore, *Le régime de l'alcool, sa réforme nécessaire*, par M. J. Tournan (Dunod & Pinat), un plaidoyer en faveur de l'alcool industriel et en faveur de la destruction de toute la législation inintelligente dont des parlementaires incompétents l'ont encerclé et entravé. A ce propos, lire aussi dans *Pour renaître*, de Lysis (Payot), deux chapitres excellents sur ce sujet.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La conférence de Paris et la paix. — La ligue des peuples. — Le désordre de l'Allemagne. — La menace bolchéviste. — L'erreur de l'Entente.

Dans l'espace d'un mois, on constate que la conférence de Paris a quand même marqué une assez forte étape. C'est que la procédure s'est remarquablement simplifiée. Au lieu des grandes et fraternelles délibérations, ouvertes à tout le monde, dont on parlait au début, on en est arrivé à discuter à quatre, en comité strictement fermé où la concorde ne règne pas toujours. Ce régime doit permettre d'abattre beaucoup de besogne. Il est seulement singulier que les éminents interlocuteurs varient leurs conversations à l'extrême, passent sans sourciller du bassin de la Sarre aux frontières de la Syrie ou à Kiao-Tchéou.... Ce n'est pas la méthode que les pédagogues recommandent aux élèves dont ils forment le bon sens ; elle doit pourtant avoir des avantages, puisque les quatre l'ont adoptée.

Le grand effort a porté sur l'Allemagne. Après trois mois de délibérations, les chefs de gouvernement se sont aperçus que la question allemande était la clef de voûte d'où dépendait tout l'édifice de la paix. Il est seulement singulier qu'ils aient mis autant de temps pour en arriver là....

L'Allemagne sera dépouillée des populations de nationalité étrangère qu'elle a absorbées durant sa période ascensionnelle. Là où le principe ne « joue » pas, mais où des nécessités économiques imposent le morcellement, dans le bassin de la Sarre, par exemple, ou le couloir de Dantzig, c'est la Société des nations qui, provisoirement au moins, assumera la direction politique de la contrée. L'Allemagne paiera une indemnité de guerre de 125 milliards, subira une occupation militaire et sera limitée quant aux armements.

C'est un compromis. L'Allemagne ne réparera pas tous les désastres qu'elle a provoqués, par la bonne raison qu'elle en serait incapable ; mais, pour un pays épuisé par la guerre, la somme n'en est pas moins assez ronde. Elle n'est pas démembrée, rayée de la liste des grandes nations ; mais, pour peu que les Alliés y mettent de la sagesse, elle ne paraît pas pouvoir troubler de quelque temps la paix du monde. Dans l'ensemble, c'est bien à peu près ce que nous attendions.... Malheureusement, les Allemands ont tant répété, depuis tantôt cinq mois, qu'on leur avait promis une paix d'égalité et de justice, que celle-là seule est acceptable pour eux, qu'ils ont fini par le croire. Le traité que prépare l'Entente et dont les clauses n'ont pas encore été rendues publiques provoque déjà des commentaires indignés. Pour l'imposer aux plénipotentiaires qu'on attend et après eux à la nation, il faut que la conférence de Paris donne une impression irrésistible de force matérielle et morale. Malheureusement ce n'est pas le cas.

Le temps perdu a eu des résultats fâcheux. La démobilisation est très avancée et il y a des efforts que les peuples ne renouvellent pas volontiers. La conférence a perdu en prestige : ses hésitations ont été trop souvent prises pour de l'impuissance ; ses discussions n'ont pas toujours paru inspirées par l'amour des peuples ; et, qui plus est, elle n'est pas d'accord.

Nombre de questions restent environnées de ténèbres. Les rapports sur les frontières entre les peuples de l'ancienne Autriche-Hongrie, par exemple, ne paraissent pas avoir encore attiré spécialement l'attention du haut cénacle des quatre. Mais sur la seconde affaire d'importance majeure que la conférence a abordée avec la volonté d'en finir, celle de l'Adriatique, un complet désaccord s'est révélé.

L'Italie tient au traité de Londres du 26 avril 1915 ; elle a ajouté à son programme Fiume, insistant sur le caractère italien de la ville et alléguant que, la combinaison de peuples réunis sous la couronne de Saint-Etienne n'existant plus, le

grand port du Quarnero ne leur est plus nécessaire : elle est assez mollement soutenue par ses alliées cosignataires, la Grande-Bretagne et la France. Le nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes revendique toute la côte, de Trieste à Cattaro, quitte à faire quelques concessions au nord si les circonstances l'exigent : il est défendu par le président Wilson qui, fidèle à ses principes, réclame un plébiscite. Durant un nombre inconnu de séances, la discussion s'est poursuivie sans aboutir à quoi que ce soit. Les propositions transactionnelles ont échoué l'une après l'autre. Maintenant la délégation italienne annonce qu'elle s'en va. Comme les représentants de l'Allemagne vont venir et qu'en vertu d'un autre pacte, celui du 5 septembre 1914, contresigné dans la suite par l'Italie, il est interdit à une partie de l'Entente de signer une paix séparée, on peut s'attendre à un replâtrage : c'est nécessaire pour sauver la face ; mais que vaudra l'acte dans l'avenir ?

— On le voit : la paix que le président Wilson devait faire en un tour de main, cette paix que les braves gens saluaient d'avance comme parfaite, donne lieu à la plus laborieuse des gestations et ne peut que créer une foule de mécontents. Fâcheux prélude de l'ère d'apaisement, de bonne volonté et de justice à laquelle l'humanité croyait toucher déjà !

Pourtant, la commission de la Ligue des peuples a achevé son travail. Le protocole a été voté en séance solennelle ; la ville de Genève a été désignée comme siège du pouvoir central : manifestation éclatante d'estime et de confiance à laquelle la Suisse entière est sensible.... Malheureusement, quelques atténuations importantes ont dû être consenties en cours de route : le lien s'est relâché au lieu de se fortifier. Pour faire droit aux injonctions de l'opinion américaine, qui ne badinait pas, le président Wilson a dû insister sur la souveraineté des Etats et réserver la doctrine de Monroë, ce qui gâte la symétrie de l'œuvre. Pour éviter de donner à la création un caractère par trop inquisiteur ou guerrier, la majorité de la commission a

repoussé la demande de la France, qui aurait voulu adjoindre à la Ligue un mécanisme de surveillance pour prévenir les armements, et un organisme militaire pour intimider les mal intentionnés.

Ce sont de troublantes lacunes.... On comprend l'inquiétude de l'opinion française, qui estime le pays insuffisamment protégé en face des retours possibles de l'Allemagne. On ne peut qu'approuver les efforts des gens pratiques qui tendent à créer une solide alliance entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis pour garantir les traités : mesure éminemment propre à prolonger la paix de l'Europe ; indice d'une médiocre confiance dans la vertu efficiente de la Ligue des peuples.

Il n'en est pas moins vrai que la Société des nations, telle qu'on la voit se dessiner, peut faire grand bien : elle marque un progrès évident sur tout ce qui a existé jusqu'ici dans l'histoire du monde. Mais, pour cela, il faut que tous les Etats y entrent promptement et librement, décidés à oublier les griefs de l'heure présente en regard des félicités que leur promet l'avenir ; car la ligue ne vaudra qu'en raison de la sincérité des peuples qui la composent. Sommes-nous en droit d'espérer qu'il en sera ainsi ; pouvons-nous même compter que la paix se fera demain ?

— L'Allemagne reste un des grands sujets de préoccupation. La situation ne s'est pas éclaircie depuis un mois ; loin de là ! Sans doute l'assemblée de Weimar continue de discuter sur toutes choses, inspirée d'un esprit de discipline et, en d'autres circonstances, on dirait qu'elle fait d'utile besogne. Mais que représente cette assemblée au milieu d'un peuple agité qui ne regarde plus à elle ?... Les grèves continuent : quand on les croit étouffées dans une contrée, elles éclatent dans une autre ; puis elles reviennent, à leur point de départ, comme un mal endémique. Les spartaciens persistent à soulever des villes et ne cèdent que devant la force armée après de sanglantes bagarres. Et surtout, la Bavière a proclamé la république des conseils, ou des soviets, ce qui est une seule et même chose.

Sans doute les pays du sud qui, s'ils ont donné beaucoup de sang, sont restés pendant toute la guerre une contrée privilégiée dans l'Allemagne affamée, ne paraissent pas mûrs pour le bolchévisme. La révolution sociale n'a gagné que des grandes villes ; maintenant elle semble circonscrite à Munich et sa banlieue. Mais la facilité avec laquelle le mouvement a triomphé dans des centres de première importance, la torpeur découragée des anciennes classes dirigeantes qui ne savent opposer aucune résistance à des groupes d'agitateurs, étrangers pour la plupart, font une impression fâcheuse.

Maintenant encore, Munich est courbée sous la dictature d'un comité de quinze membres où dominent les Israélites allemands ou russes ; des troupes bavaroises, wurtembergeoises et prussiennes se massent tout autour. C'est la guerre au couteau entre socialistes, frères de la veille : les uns qui admettent l'évolution de l'Etat vers des buts communistes, les autres qui exigent la brusque transformation et la dictature de classe telles que les a réalisées Lénine. Et si la bataille ne s'engage pas, ou si elle s'arrête à peine commencée, cela n'indiquera pas la victoire du gouvernement « légal » présidé par M. Hoffmann.

En Allemagne le malaise est universel et profond. En quelques mois le peuple a parcouru un chemin immense. Au début de cette année, il mettait encore sa confiance dans les socialistes majoritaires et croyait que la conférence de Paris lui assurerait, sitôt réunie, une bonne paix et un retour de bien-être. Il a été amèrement déçu. Les promesses du gouvernement ne se sont pas réalisées ; et il devait en être ainsi, car, si l'on ne veut pas détruire les sources de production et propager la misère, un subit changement de la vie économique et sociale est impossible. L'alimentation est restée insuffisante. L'Entente, par une imprudence sans exemple, a fait attendre son verdict cinq mois ; il en est résulté une inquiétude, une nervosité dont ont abondamment profité tous les agitateurs et les pêcheurs en eau trouble. Et les conditions de paix sont présentées par tous les journaux comme injustes, affreuses, inouïes.

Le peuple ne regarde plus vers M. Wilson ; il se tourne vers Moscou. Sans doute le bolchévisme intégral ne l'a pas conquis : l'Allemagne est un pays d'instruction universelle et il ne faut pas une bien grande intelligence pour constater que, sous le régime extrémiste, la Russie ne jouit pas d'un bonheur parfait. Mais les apôtres de l'avenir ne proclament qu'une doctrine adoucie, juste assez pour permettre aux prolétaires de se nourrir, de se vêtir, de jouir de la vie aux dépens des exploiteurs de jadis et d'assurer leur domination de classe ; assez aussi pour échapper aux exigences de l'Entente que le bolchévisme rend impuissante.

Le gouvernement Ebert-Scheidemann perd du terrain. Il est abandonné par toute la jeunesse, qui trouve ses formes vieillies ; il est détesté des réactionnaires, qui voient le salut autre part ; il n'inspire confiance à personne. Il se maintient péniblement grâce aux soldats de Noske. Aura-t-il la résolution nécessaire pour signer une paix que toute l'Allemagne réprouve d'avance, et, s'il s'y décide sous la menace, pourra-t-il l'imposer au pays ? Telle est l'inconnue de demain et de plus tard.

— L'autre préoccupation grave, c'est le bolchévisme. L'Entente porte le poids de ses fautes : elle aurait dû adopter une ligne de conduite en face de ce phénomène, prendre parti nettement contre les philanthropes de Moscou qu'elle aurait eu tous les moyens de réduire à merci, ou bien traiter avec eux en les forçant, en échange de la reprise des rapports, à adoucir leurs procédés et à circonscrire leur action. A défaut de résolutions nettes, elle a essayé de tous les demi-moyens et donné l'impression qu'elle n'avait ni plan, ni volonté, ni force. Les échecs la trouvent en effet impuissante, résignée.

De là l'idée qui se répand de proche en proche en Europe qu'il suffit de proclamer la république des conseils pour éviter toutes les conséquences fâcheuses de la guerre. La conférence de Paris semble ne rien négliger pour l'encourager.

Elle a l'air de ne pas se préoccuper de ce qui se passe dans la

Bavière qui, partie intégrante de l'Allemagne, doit supporter sa part des charges. Peut-être le conseil des quatre a-t-il pris les événements de Munich pour sujet de quelques-unes de ses conversations ; mais aucune décision, aucun acte n'en est résulté.

Vis-à-vis de la Hongrie, pays tributaire également, la conférence a d'abord paru prendre une attitude ferme ; puis elle a envoyé là-bas, sous prétexte de renseignements, le général Smuts, un Africain, qui ne pouvait rien découvrir d'intéressant sur ce terrain nouveau pour lui. De fait, c'était une amorce de négociation. La bande qui domine Budapest s'est hâtée d'en profiter.... Pourvu qu'on la laisse poursuivre son œuvre de terreur, elle promet de ne pas molester les étrangers et de respecter même leurs créances. Il est vrai qu'elle entend ne pas laisser démembrer son champ de travail : la guerre se poursuit aux frontières contre les Roumains ; en attendant que les ressources militaires de la nouvelle république ou l'intense propagande qu'elle a immédiatement entreprise lui permettent de diriger sur d'autres points son activité féconde. La conférence de Paris prend son parti de cet état de choses et n'a pas l'air de se douter que, quand il s'agira d'imposer des frontières aux peuples, elle ne rencontrera peut-être pas une universelle obéissance.

Dans la Russie méridionale, l'Entente a subi de graves échecs ; les troupes des soviets ont pris Odessa de haute lutte et occupé la Crimée : c'est une défaite militaire, une tache au drapeau victorieux ; le bruit a dû s'en répandre au loin. Mais, jusqu'à maintenant, nous ignorons quelles mesures la conférence de Paris a prises pour rétablir le prestige compromis ; nous ne savons même pas si elle se donne la peine de pourvoir à la défense de ses alliés roumains que le bolchévisme ne peut tarder à attaquer à leur tour.

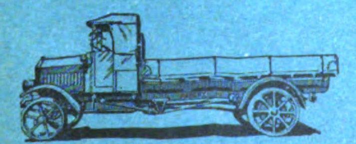
Et les rapports redeviennent bons entre Berlin et Moscou; on parle d'une convention militaire que les événements pourraient transformer en une alliance fort étroite.

— C'est ainsi qu'au moment où l'on annonce la conclusion de la paix comme l'affaire de quelques jours, le trouble s'accroît et de nouvelles luttes menacent. Un premier ministre français, M. Painlevé, je crois, déclarait, dans son discours d'avènement, qu'il soutiendrait la guerre jusqu'au bout, « pas une heure de trop peu, pas une heure de trop. » A-t-on désarmé trop tôt? Peut-être.... Dans tous les cas le geste a manqué. Alors qu'il ne fallait plus qu'un léger effort et une attitude énergique pour imposer la volonté de l'Entente à l'Europe et la rendre docile à l'œuvre de régénération, on s'est jeté à corps perdu dans la philanthropie impuissante. Comme s'il ne fallait pas la force pour corriger les actes de force, réprimer les violences et châtier les crimes! Maintenant la réussite est singulièrement compromise.

Et si les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* trouvent cette chronique trop pessimiste, je leur rappelle que j'écris au moment où la délégation italienne menace de quitter Paris, où l'Allemagne déclare qu'elle ne signera pas la paix, où l'on annonce une alliance entre Allemands et Russes. Espérons que, d'ici quelques jours, le ciel s'éclaircira.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 25 avril 1919.



IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCIV — N° 282. — Juin 1919.

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

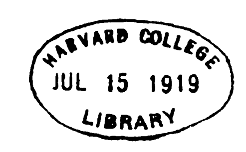
23, Avenue de la Gare, 23.

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principaux libraires.

PRIX DE L'ABONNEMEMT : SUISSE . . . un an, fr. **26** — Six mois, fr. **14**
ETRANGER . » fr. **30** — » » fr. **16**

Prix d'une livraison : **2 fr. 50**





L'AVENIR DE L'AGRICULTURE

I

Un savant illustre du siècle dernier, Marcelin Berthelot, le créateur de la thermo-chimie et de la synthèse organique, faisait, il y a quelque vingt-cinq ans, le rêve d'un état de civilisation où la faim, qui gouverne encore l'humanité, ne serait plus apaisée au moyen des nourritures grossières que nous empruntons aux deux règnes animés de la nature : le progrès scientifique, dans le domaine de la chimie, nous doterait d'aliments concentrés que l'industrie, appliquant les données de la synthèse organique, préparerait au moyen des éléments de l'air et de l'eau. Plus de cuisine et presque plus de service de table ; les repas remplacés par l'absorption de quelques pilules ou globules, avec quelques gouttes d'élixir ou d'essences concentrées. Et par suite, plus d'agriculture ; plus d'étables ni de fumiers malodorants ; plus de champs cultivés à grand'peine : des pelouses, des jardins fleuris, des parcs ombreux et surtout, sans doute, des forêts immenses, comme au début de l'apparition de l'homme sur la terre.

Inutile de dire que nous sommes aujourd'hui plus éloignés que jamais de la réalisation de cette fantaisie scientifico-philosophique.

Nous sommes aujourd'hui, comme hier, comme toujours, sous l'étroite dépendance de la production du sol. Bien plus, les progrès mêmes qui ont été réalisés au cours des dernières années nous montrent plus clairement encore cette dépendance.

Des efforts intenses ont été accomplis, en Allemagne, pays par excellence de l'industrie chimique, au cours du blocus, pour suppléer à la production naturelle et à l'importation des aliments par la production industrielle.

Ces efforts ont eu un seul résultat pratique : la fabrication de matières protéiques et de corps gras par l'intermédiaire de *levures*, c'est-à-dire encore de végétaux, mais de végétaux inférieurs pouvant vivre, se développer et produire de la substance organique sans l'intermédiaire obligé du sol, donc en dehors de l'agriculture.

Les levures séchées ont été utilisées en Allemagne, pendant la guerre, dans l'alimentation des classes pauvres, en mélange avec d'autres aliments. On les a préparées également pour l'alimentation des porcs. Mais là se sont bornées les conquêtes de la science dans le domaine de la production synthétique des aliments. Et il est plus que probable que ces applications cesseront avec les circonstances qui les ont provoquées. Abandonnons donc le rêve et voyons ce qu'est la réalité.

II

Les événements tragiques de ces dernières années nous ont fait faire, dans des directions variées, des expériences en général cruelles et décevantes. Nous avons dû constater entre autres que le spectre de la famine, loin d'être écarté définitivement de notre monde civilisé, apparaît plus menaçant, dans les conditions actuelles, qu'il ne l'était autrefois.

Autrefois, disons jusqu'à l'introduction et la généralisation des transports rapides, la disette était fréquente. Chaque pays la connaissait à son tour. Mais elle était locale et temporaire.

Aujourd'hui, la disette est généralisée, et sa durée sera certainement plus longue qu'aux temps passés. Le grand progrès des transports maritimes, sur lequel était fondée notre sécurité alimentaire, a été anéanti temporairement par la *guerre sous-marine*. Je qualifiais celle-ci, dans un discours public, en février 1917, d'un mot qu'on m'a reproché aigrement de l'autre côté de l'Aar. Je disais qu'elle constituait un *crime contre l'humanité*. Le mot n'était cependant pas trop sévère ; l'expérience de deux ans s'est chargée de le démontrer avec éclat.

Nous avons donc affaire aujourd'hui, par une de ces manifestations de la loi de l'éternel retour, à une disette véritable, comparable à celle qui a suivi les guerres du premier Empire, mais infiniment plus grave par son extension à la surface du globe. C'est, au premier examen, le seul progrès que l'humanité semble avoir fait dans cette direction et l'on avouera qu'il est peu encourageant.

Les disettes d'autrefois, ai-je dit, étaient plus localisées. Un pays souffrait de la disette à la suite d'une guerre, d'une invasion, d'une série de mauvaises récoltes ou d'un fléau accidentel, la peste, par exemple, qui enlevait à la terre ses ouvriers. Le manque de moyens rapides de communication et de transport empêchait les secours d'autres pays mieux pourvus d'arriver à temps. Mais le fléau ne durait guère ; l'égalisation se faisait bientôt avec d'autres pays plus favorisés et la disette, tout en étant locale, était de courte durée, donc limitée à la fois dans l'espace et dans le temps.

Aujourd'hui la disette, qui dure déjà depuis deux ans, menace de se prolonger encore, par suite de l'arrêt de production, de la destruction formidable de denrées et surtout de la destruction des moyens de transport, résultat de la guerre sous-marine. Elle durera, plus ou moins grave, jusqu'à ce que, la paix revenue, l'humanité puisse de nouveau se vouer aux œuvres de production et et de reconstruction.

III

Si un bien doit sortir de ce mal incalculable, occasionné par une guerre dont la puissance d'anéantissement n'a jamais été égalée, ce doit être tout d'abord sans doute la faillite définitive de l'impérialisme et du militarisme, qui en sont responsables. Puis aussi, je le crois et je l'espère, une nouvelle mentalité, une manière nouvelle d'envisager les nombreux problèmes que la vie sociale pose à l'homme civilisé. Je veux dire, et cette considération sera le point de départ et l'idée directrice de cet essai, que l'homme doit arriver à ne plus localiser les problèmes de production, d'échange, de consommation, dans son pays ou même dans un groupe de pays. Il doit s'habituer à les généraliser et à considérer la terre dans son ensemble et l'humanité tout entière dont elle est l'habitat.

On emploie volontiers, dans ces dernières années, et surtout à l'heure actuelle, le qualificatif « mondial » : la guerre mondiale, la production mondiale, la richesse mondiale, etc.

Le mot est un peu exagéré : notre petite planète n'est dans le *monde* qu'un grain de poussière ou plutôt une gouttelette en partie solidifiée. Ce qui s'y passe non seulement n'intéresse pas Sirius, mais n'intéresse pas

même les autres planètes, ses voisines relatives, et encore moins le soleil qui l'entraîne avec lui dans l'espace illimité.

Il serait peut-être préférable de parler d'une conception terrestre ou *terrienne* des phénomènes, d'ordre divers, de l'activité humaine, et des résultats de cette activité. Il faut de plus en plus s'habituer, et cela dans tous les domaines, à observer, à comparer, à raisonner, en se plaçant à ce point de vue *terrien*. Et l'un des caractères de l'Etat moderne, ou plutôt de l'Etat futur, sera peut-être celui-ci, qu'il ne se préoccupera pas seulement de ses propres conditions d'existence, de sécurité, de progrès, mais de la Terre et de l'humanité dans leur ensemble. Il est du devoir de l'homme moderne d'observer, de comparer, de raisonner en habitant de la *Terre*, et non de la Suisse, de la France ou de l'Italie, ou même de l'Europe. Penser et agir en Terrien, voilà, semble-t-il, un de nos devoirs futurs.

IV

Qu'est-ce donc que la Terre, envisagée du point de vue spécial où il faut nous placer, celui de la production agricole ? Nous nous bornerons à constater qu'elle se montre à nous, de ce point de vue, à peu près de la constitution suivante, en allant de l'extérieur à l'intérieur :

1° Une enveloppe continue de gaz et de vapeurs, encore assez peu connue et dont l'étude nous réserve sans doute de nombreuses surprises. Cette atmosphère, qui nous paraît en équilibre chimique pour autant que nous la connaissons, est la condition première, le facteur indispensable des phénomènes de vie végétale et animale à la surface du globe.

2° Une masse aqueuse recouvrant environ les trois cinquièmes de la surface du globe, soit en chiffres arrondis 364 millions de kilomètres carrés, et constituant les mers et les océans.

3. Les continents émergés de la couche aqueuse, occupant le reste de la surface, soit environ 146 millions de kilomètres carrés.

4. Enfin, et c'est ce qui nous importe, à la surface des continents, une *couche de matériaux meubles*, à peu près continue, mesurant de quelques centimètres jusqu'à un mètre et au delà de profondeur. C'est le *sol arable*, support de la végétation, sur lequel s'exerce l'effort de l'agriculteur.

Au-dessous de ce sol existe une masse solide que nous ne connaissons, et nous devrions en rougir de confusion, que jusqu'à une profondeur de quelques milliers de mètres. C'est de cette couche que la vaste industrie minière extrait les combustibles minéraux, les métaux, les sels métalliques, etc. Enfin, sous cette croûte solide est un noyau central dont nous ignorons tout, sauf la densité relativement élevée, déterminée par le calcul, et dont on infère que ce noyau est probablement métallique.

Toute la vie terrestre dépend de cette couche de matériaux meubles dite *couche arable* dans laquelle s'enracinent et s'alimentent les végétaux. Sans elle, pas de végétation, et sans végétation pas de faune, pas d'animaux. C'est donc bien le sol arable qui est la condition première de notre existence. Sans lui, et notre terre a passé par cette période, pas de vie terrestre, sinon pour les espèces rudimentaires qui ne demandent qu'un support. En revanche, une vie marine d'autant plus développée.

V

Voyons maintenant ce que la Terre offre à l'humanité comme conditions principales d'existence actuelle et future. Nous faisons abstraction des mers et océans dont l'utilisation est encore rudimentaire et ne considérons que le sol. Nous avons vu que la surface totale en est estimée à 146 millions de kilomètres carrés, dont il faut déduire, pour les contrées polaires inhabitées et les régions de neiges ou de rochers indéfiniment stériles, environ 16 millions de kilomètres carrés. Restent 130 millions de kilomètres carrés sur lesquels vit une population d'un peu moins de 1500 millions d'habitants, soit à peu près 11 habitants par kilomètre carré ; telle est la répartition moyenne de l'humanité sur le globe terrestre. Comment faut-il envisager cette densité moyenne de population ?

Incontestablement comme très faible. Celle de l'Europe, pour prendre le continent le plus peuplé, est de 46 habitants par kilomètre carré ; celle de l'Asie 20 ; celle de l'Amérique et de l'Afrique seulement 4 $^1/_2$ à 5 habitants ; de l'Australie, pas même 1 habitant par km^2.

Or, la densité européenne elle-même est loin d'être une limite. Sans parler de la Belgique (pays importateur de denrées alimentaires), qui avait 262 habitants par kilomètre carré avant la guerre, ni de la Suisse (environ 92 habitants par km^2), nous pouvons indiquer ici la France, qui suffit à peu près à son alimentation en temps normal et compte *74 habitants* au km^2, l'Autriche, qui en compte à peu près autant, l'Allemagne 120, etc.

On peut dire sans crainte d'erreur que la production du globe, si tous les terrains cultivables étaient mis en

valeur, simplement comme ils le sont aujourd'hui dans les pays civilisés, suffirait largement à entretenir une population au moins décuple de celle que l'on compte actuellement. Donc, pas de préoccupation à ce sujet, surtout si l'on songe aux immenses territoires, fertiles comme sol et comme climat, non encore mis en valeur. Non seulement la population de notre globe n'est pas trop nombreuse relativement à la production possible de celui-ci, mais, sans même escompter les progrès réalisables dans la culture du sol, les procédés *actuels*, simplement généralisés dans les contrées aujourd'hui incultes ou à peu près, suffiraient à alimenter une population décuple. On voit combien étaient erronées au début du siècle dernier les craintes de l'école malthusienne concernant la rupture de l'équilibre entre la production agricole et l'augmentation de la population.

L'humanité actuelle devrait donc vivre dans un état d'abondance et de bien-être général. Chaque individu devrait pouvoir disposer bien au delà de ses besoins en aliments, vêtements, objets d'usage de tous genres, si notre planète était aménagée de façon à obtenir l'augmentation possible, l'utilisation et la répartition convenables de sa production.

VI

Qu'en est-il en réalité ? Même avant l'effroyable catastrophe qui appauvrit pour de nombreuses années notre misérable humanité, chacun sait, ou au moins se doute, que le bien-être matériel, condition première du progrès intellectuel, moral et social, n'était la part que d'une faible minorité. Il est bon d'apporter ici quelques précisions. Je les emprunte à un ouvrage remarquablement documenté, de Novikof, *Le gaspillage dans les*

sociétés modernes. Novikof estime, sur des données d'avant la guerre, que, si l'on prend l'ensemble de l'espèce humaine, 9 individus sur 10 n'ont pas une nourriture suffisante. Quant au vêtement et à l'habitation, d'après le même auteur, il n'est guère qu'un individu sur 300 qui dispose d'un logement et d'un mobilier qu'on puisse qualifier de convenables.

Voici du reste un exemple concret et précis de la pauvreté de nos ressources, comparées au pouvoir de consommation. La production totale du *sucre* avant la guerre était d'environ 6 milliards de kilogrammes. La consommation normale, si chaque individu disposait de la ration de sucre d'un homme civilisé de classe aisée, devrait être de 30 kilogrammes au moins par an et par tête, soit au total 45 milliards. Il faudrait donc une production 7 fois plus forte pour que chaque habitant du globe fût pourvu selon les besoins de l'homme civilisé. On aboutit à des résultats analogues en considérant les aliments essentiels, pain, riz, maïs, viande, lait, etc.

La population humaine est donc pauvre, malgré que les possibilités de production du globe terrestre lui permettent d'être richement pourvue. Et cette pauvreté est due, sans doute, pour une part, à une répartition défectueuse de la richesse; mais elle est due surtout à une *production insuffisante.*

La solution de la question sociale ne réside que pour une faible partie dans la répartition équitable de la richesse, et par là nous entendons, cela va sans dire, les produits de consommation et d'usage, en premier lieu ceux servant à l'alimentation. La véritable solution, c'est l'*augmentation de la production,* aussi bien de la production agricole que de la production industrielle, et

l'acheminement, la distribution des produits, facilités dans les régions où le besoin s'en fait sentir.

Cette distribution, le développement des moyens de transport donne toute facilité de l'assurer. Les douanes et les droits d'entrée y mettent un obstacle, mais qui s'abaisse d'autant que le produit est plus nécessaire à la vie. Reste la production par l'agriculture, qui doit maintenant nous occuper.

VII

La production agricole des denrées alimentaires pour l'homme et les animaux et celle des matières premières de nombreuses industries (textiles, sucre, alcool, chocolat, tabac, industries du bois, des huiles, du savon, etc.), a déjà fait des progrès considérables durant le siècle dernier : elle est bien éloignée cependant des rendements auxquels l'expérience a montré qu'elle peut parvenir.

Expliquons tout d'abord que nous prenons ici l'agriculture dans le sens restreint du mot, c'est-à-dire la production du sol cultivé. Nous laissons de côté toute la production animale qui est, en quelque manière, une industrie annexe, transformant, par l'intermédiaire de l'animal domestique, en produits anoblis les matières premières fournies par l'agriculture.

La production agricole, disons-nous, est susceptible de progrès considérables. Prenons un seul exemple, la *culture du blé,* la plus importante pour l'alimentation humaine.

Pendant une longue période, qui n'a pris fin que vers le milieu du siècle dernier, la culture du blé est demeurée sans autre amélioration que celle résultant d'un travail du sol plus soigné et de soins culturaux plus entendus.

C'est l'introduction des *engrais chimiques*, combinée

avec la sélection méthodique des semences, la création de véritables races de blé, qui a conduit aux rendements élevés que l'agriculteur intelligent obtient presque régulièrement, sous la réserve, toujours nécessaire en agriculture, de conditions météorologiques favorables. Du rendement de 8 à 10 quintaux de blé par hectare on est arrivé successivement, en appliquant les données scientifiques, à 15, puis 20, 25 et même 30 quintaux par ha. Dans des conditions particulièrement favorables, ce chiffre est encore dépassé. Nous pouvons cependant le prendre comme une limite actuelle dans la pratique. Mais ces résultats sont ceux des pays où le progrès agricole s'est fait sentir, ils sont loin d'avoir jusqu'ici un caractère général.

Ainsi, en Suisse, nous avons obtenu de 20 à 25 et même 30 quintaux de blé à l'ha, dans ces dernières années. C'est le résultat d'une culture très perfectionnée, avec sélection des semences, emploi des engrais chimiques et travail soigné du sol.

Si nous appliquons le chiffre pratiquement très réalisable de 20 quintaux à l'hectare à l'ensemble des emblavures du globe, environ 108 millions d'ha, nous obtenons une récolte de 2 milliards 160 millions de quintaux ou 216 millions de tonnes. Or, d'après les données statistiques, cette production (avant guerre) ne dépassait pas 1100 millions de quintaux, 110 millions de tonnes et n'atteignait par conséquent pas 10 quintaux à l'ha. Le progrès agricole peut donc aisément, par sa seule diffusion, *doubler* la quantité de blé récolté sur la surface actuellement emblavée de la Terre, cette surface étant d'ailleurs susceptible elle-même d'une considérable extension.

Il faut noter que, sur les 1100 millions de quintaux de récolte globale terrienne, on doit réserver, à raison de

deux quintaux environ par hectare, les semences nécessaires à la récolte suivante, soit plus de 200 millions, ce qui n'en laisse que 900 millions pour la consommation. Si nous doublons la production à l'unité de surface, la quantité de semence reste la même, et nous livrons à la consommation le total de l'augmentation de production. La population humaine, au lieu de 900 millions de quintaux, ce qui est la misère, dispose de 2 milliards de quintaux, ce qui est à peu près suffisant.

VIII

Ces quelques chiffres nous font saisir l'ordre de grandeur de la production agricole du globe. Songez que les 1100 millions de quintaux de blé récoltés en une année représentent aux prix d'avant-guerre près de 30 milliards de francs, et que si le blé est l'un des produits agricoles les plus importants, il est en même temps l'un des moins coûteux. A quel total formidable arriverions-nous, si nous y ajoutions toutes les autres céréales panifiables et non panifiables, les légumes et les racines, les plantes industrielles et surtout le produit énorme du bétail, viande, lait, graisse ? Seulement pour la production annuelle globale du lait, on arriverait, en utilisant les données connues, à une valeur d'environ 50 milliards.

Une revue évaluait dernièrement à 33 milliards de francs la valeur de la production du sous-sol, soit des mines diverses, combustibles minéraux, charbon et pétrole, métaux nobles et usuels, enfin sels métalliques et produits analogues. C'est à un chiffre au moins décuplé qu'il faudrait estimer la production agricole actuelle. Et, pour en donner une idée, essayons de calculer en partant des chiffres que nous connaissons assez exactement concernant notre pays.

La Suisse compte environ 4 millions d'habitants sur un territoire de 41 298 kilomètres carrés, dont environ 9000 km. sont improductifs. La valeur annuelle de sa production agricole totale était évaluée avant la guerre, donc avant la hausse des prix, à environ 950 millions de francs. Si nous appliquons ce chiffre à la population totale du globe, nous obtenons pour la valeur terrienne de la production agricole annuelle *356 milliards de francs*. Si nous calculons la production au kilomètre carré, sans même déduire les surfaces improductives, nous trouvons pour les 130 millions de kilomètres carrés des continents 650 milliards de valeur annuelle. Je ne me hasarde pas à choisir entre ces deux chiffres et me borne à constater qu'ils ont pour point de départ un pays loin d'être parmi les plus privilégiés au point de vue de la productivité de son sol et de ses conditions climatériques.

En résumé, à l'heure actuelle, la production du sol, tout en représentant relativement à la production du sous-sol une valeur formidable, est encore nettement inférieure aux besoins de l'humanité existante, et cependant elle pourrait s'élever de façon à suffire à une population du globe dix fois plus nombreuse.

IX

L'agriculture a donc devant elle de larges perspectives de développement. Que faut-il pour obtenir ce développement, ce progrès indispensable au bien-être matériel, qui est lui-même, il ne faut pas craindre de le répéter, la condition première du progrès social ?

Remarquons tout d'abord qu'il ne faut pas se faire d'illusions sur la nature du *progrès agricole*. Celui-ci n'a pas et n'aura jamais le caractère de rapidité, d'intensité du *progrès industriel*.

L'agriculteur est tout autrement que l'industriel soumis aux conditions, aux lois de la nature. Tout d'abord aux conditions de climat, puis aux lois de la vie végétale et animale. Quoi qu'il fasse, il ne peut dépasser les limites que la nature lui impose, tandis que l'industriel a une beaucoup plus grande liberté d'action.

Dans l'industrie, l'*invention* joue un rôle capital, un rôle de premier ordre. Dans l'agriculture, ce rôle est subordonné. Il se manifeste dans les perfectionnements des machines agricoles, dans la préparation des produits auxiliaires, engrais et fourrages. Dans les procédés culturaux déjà, ce rôle est diminué, comme on a pu fréquemment le constater.

Ce qui joue en agriculture le rôle principal, c'est l'observation combinée à l'*expérimentation*. Mais cette dernière est longue ; elle dure pour les plantes ce que dure la période de végétation, une année, sauf dans les pays les plus favorisés du soleil. Pour les animaux, c'est la période de gestation et de croissance qui entre en ligne de compte ; ici encore l'expérience est lente à donner ses résultats.

On trouve une démonstration de la lenteur du progrès en agriculture dans le très petit nombre d'espèces végétales ou animales cultivées et domestiquées, comparé à l'innombrable quantité d'espèces réparties à la surface du globe terrestre.

Pour les végétaux, tandis qu'on compte par centaines de milliers (environ 250 000) les espèces appartenant à la grande division des phanérogames, on n'en trouve guère plus de 150 à 160 faisant l'objet d'une culture vraiment importante, en vue soit de l'alimentation, soit de l'utilisation industrielle.

En 1882, A. de Candolle, dans son ouvrage classique

sur l'origine des plantes cultivées, en décrit 249, parmi lesquelles un certain nombre de plantes pharmaceutiques ; aujourd'hui ce nombre s'est notablement accru, à la suite du développement des explorations ; il ne dépasse cependant pas, pour le globe entier, le chiffre de 2000. Quant aux cryptogames, il n'y a guère à indiquer qu'une espèce cultivée, le champignon de couche, l'agaric.

Pour les espèces animales, la domestication est encore plus étroitement limitée ; quelques mammifères, quelques oiseaux, l'abeille et le ver à soie, chez les insectes, voilà à peu près à quoi se réduisent à ce jour les conquêtes de l'homme sur la faune terrestre. Et la faune des mers et océans, de même que leur flore, toutes deux si abondantes et si riches, si elles sont exploitées jusqu'à la ruine pour certaines espèces, ne font encore l'objet que d'essais isolés de culture. C'est un vaste champ qui demeure à conquérir, mais qui sort trop de notre domaine pour que je fasse autre chose que de le mentionner.

X

Une autre différence capitale entre l'agriculture et l'industrie qu'il importe aussi de mettre en évidence, c'est l'impossibilité pratique de donner à une entreprise agricole ces dimensions gigantesques auxquelles l'industrie moderne nous a habitués.

Pour une industrie, le développement ne dépend que de facteurs dont l'homme est le maître : matières premières, main-d'œuvre, écoulement des produits, moyens financiers. Dans la plupart des cas, l'extension de l'usine correspond à un abaissement du prix de revient des produits fabriqués, et l'intérêt de l'entreprise est de faire toujours plus grand pour lutter avantageusement contre la concurrence.

Il en est autrement en agriculture. La dépendance des facteurs naturels, la nécessité, à un moment donné, d'une main-d'œuvre excessive, combinée avec une saison morte plus ou moins prolongée, toutes ces conditions mettent dans la plupart des cas la grande culture en état d'infériorité sur la culture moyenne et surtout la petite culture.

La petite culture est celle qui procure ce que la comptabilité agricole appelle le *revenu économique* le plus élevé. C'est un fait d'une importance sociale considérable et sur lequel il faut insister. Le Dr Laur l'a mis en évidence très nettement dans la forte documentation qu'il réunit, au Secrétariat des paysans suisses, depuis une quinzaine d'années, sur la rentabilité agricole. Cette œuvre considérable, et je crois unique en son genre, consiste dans le contrôle de plusieurs centaines d'exploitations agricoles choisies dans les conditions les plus variées et dont les chefs sont préparés, par un cours spécial, à tenir une comptabilité serrée, sur un type uniforme. Elle s'augmente chaque année d'un fort volume sous le titre de *Recherches relatives à la rentabilité de l'agriculture suisse*. Les exploitations contrôlées sont divisées en cinq catégories :

1. Petites exploitations, inférieures à 5 hectares.
2. Petites exploitations paysannes de 5 à 10 hectares.
3. Exploitations paysannes de 10 à 15 hectares.
4. Grandes exploitations paysannes de 15 à 30 hectares.
5. Grandes exploitations, supérieures à 30 hectares.

Or, voici le résultat obtenu, concernant le *revenu économique à l'hectare*, c'est-à-dire l'ensemble des revenus obtenus dans l'exploitation. Il s'agit des *chiffres moyens* pour la période de 1903 à 1916 inclusivement :

Petites exploitations	Fr.	652 27
» » paysannes .	»	584 29
Exploitations paysannes . . .	»	506 65
Grandes exploitations paysannes.	»	465 23
» »	»	391 35

L'unité de surface du sol agricole rend, on le voit, en produits divers, dans les petites exploitations, presque le double de ce qu'on obtient en grande culture.

C'est donc la petite propriété de 5 à 10 hectares et même de contenance inférieure qui procure, en utilisant le plus de main-d'œuvre, à l'ensemble de la société humaine la plus grande quantité de produits indispensables à la vie. Et les pays de petites propriétés comme la Suisse sont ceux qui, à l'unité de surface, rendent le maximum. Ce rendement est le produit du travail humain, bien plus que des capitaux engagés dans ces modestes exploitations. La valeur n'en est que plus grande, au point de vue social, puisque le travail des champs est de tous celui qui prépare la race la plus forte, la plus robuste, celle en qui réside l'avenir physique et physiologique de l'espèce, et dans une large mesure son avenir moral.

XI

La place nous manque pour entrer plus avant dans l'examen de ces questions pour lesquelles l'enquête permanente du Secrétariat des paysans suisses fournit une documentation de premier ordre. Il nous reste à examiner rapidement quels sont les progrès, les améliorations qui semblent devoir contribuer à amener peu à peu la production agricole à couvrir assez largement les besoins de l'humanité pour que le bien-être matériel ne soit

plus le privilège de quelques-uns, mais l'apanage du plus grand nombre et si possible de la totalité des habitants de la Terre.

Dans cet ordre d'idées, il faut rappeler en premier lieu que l'augmentation de production reste en grande partie inutile sans les moyens rapides et économiques de communication. Nombre de denrées agricoles sont périssables et demandent une circulation et une répartition rapides. Et même pour les produits de longue conservation, seules des communications, sinon rapides, au moins économiques les mettent à la portée du consommateur dans des conditions de prix accessibles à tous. Nous touchons ici au vaste problème des transports qui jouera un rôle considérable dans l'aménagement de notre planète ; je dois me borner à le signaler.

Venons-en aux progrès agricoles proprement dits.

On peut les classer comme suit :

1. Améliorations foncières.
2. Travail du sol.
3. Production végétale.
4. Production animale.
5. Industries agricoles.

Nous ne nous occuperons pas de ces deux derniers groupes qui nous conduiraient trop loin et sortent des limites que nous nous sommes tracées.

Le premier groupe a le caractère le plus général et en outre, en ce moment, un caractère d'actualité indéniable, surtout dans les petits pays fermés, comme le nôtre, sans colonies, sans aucune possibilité d'extension territoriale. Le but de ces améliorations, sorte de colonisation intérieure, est de mettre en état de culture des terrains jusqu'ici incultes, par suite ou bien de l'excès d'eau, ou bien

du manque d'eau. Donc, dans le premier cas, assèchement ou assainissement, pour employer l'expression consacrée, par le drainage combiné à une canalisation entraînant les eaux collectées. Dans le second cas, apport d'eau par le moyen de canaux d'irrigation. Cette opération adaptée surtout aux pays chauds et secs a donné lieu à de vastes travaux, de toute antiquité, par exemple en Egypte. Dans nos pays tempérés, en Suisse surtout, c'est contre l'excès d'eau qu'il faut lutter, et c'est le cas général de nos améliorations foncières.

Il est aussi des cas, en Valais, par exemple, où le drainage et l'irrigation se combinent avec relèvement du sol par le colmatage ; c'est l'opération la plus complète d'amélioration foncière qui rendra à une production féconde des terrains actuellement sans valeur.

Les améliorations foncières ont pris en Suisse un développement considérable, avant et surtout pendant la guerre. On le comprend aisément. La surface totale du sol productif, ou du moins capable de production, pour la Suisse est de 2 321 200 hectares, sur laquelle on estime que le 10 %, soit environ 200 000 hectares, sont actuellement à l'état de prés marécageux, ne donnant qu'un fourrage de qualité très inférieure ou de la litière. C'est sur cette surface, dont le canton de Vaud a pour sa part près de 15 %, que s'exerce l'activité des syndicats d'améliorations foncières, sous la surveillance de l'autorité cantonale et fédérale. Bon exemple de collaboration de l'initiative privée et de l'autorité, qui subsidie, dirige, conseille et contrôle. Si l'on songe que chaque hectare gagné peut fournir l'alimentation d'une petite famille, on se rendra compte de l'importance de ces travaux. Dans le canton de Vaud seulement nous avons, depuis la mise en vigueur de la loi, rendu à la cul-

ture près de 4500 hectares, sans compter les vastes travaux en cours dans la vallée du Rhône.

Dans les améliorations foncières, l'industrie est déjà venue en aide à l'agriculture. De puissantes machines automobiles creusent les tranchées dans lesquelles se déposent les drains et les tuyaux en ciment des collecteurs. Mais c'est dans le *travail du sol* que récemment l'industrie des automobiles a apporté des progrès marqués, pour suppléer aux chevaux mobilisés durant la guerre. Les charrues automobiles sont apparues, et maintenant on commence à voir circuler dans nos campagnes de véritables tanks dont le travail pacifique n'a rien de commun avec celui des tanks héroïques des armées alliées. D'autres types automobiles, également à traction, sont à l'essai et permettent d'espérer dans les opérations d'ameublissement indispensables au maintien et à l'augmentation de la fertilité du sol des progrès appréciables. Le caractère de la campagne en est désagréablement affecté, il est vrai ; le travail du sol à la charrue automobile n'a pas la poésie du labour antique, mais c'est une vision passagère à laquelle il faudra s'accoutumer. On dira, et c'est exact, que les machines de ce genre destinées au travail en grand ne s'accommodent guère de la petite culture dont j'ai signalé l'importance. Mais on a tourné la difficulté par le remaniement parcellaire, groupant les propriétés de façon à en faciliter la culture rationnelle. Et si un petit propriétaire ne peut songer à l'achat d'une de ces coûteuses machines, c'est l'association qui intervient et résoud le problème.

Les progrès de la production végétale, s'ils ne se manifestent que rarement par l'augmentation des espèces acclimatées et cultivées, n'en sont pas moins très importants et intéressants comme application d'une science en

formation et riche de promesses. Je veux parler de la *sélection*. Appliquée depuis longtemps au règne animal, elle l'a été plus tard aux végétaux, et en premier lieu aux plantes industrielles, betterave à sucre surtout. Actuellement, toutes les plantes de grande culture sont l'objet d'études serrées dans cette direction, études dont les résultats, transportés aussitôt dans la pratique, ont provoqué des améliorations très sensibles du rendement, en qualité et en quantité. C'est par la sélection, jointe aux améliorations de culture et d'engrais, qu'on est arrivé à doubler et tripler le rendement du blé, de la pomme de terre, à faire passer de 12 à 18 et 20 % le sucre de la betterave, à obtenir des variétés de légumes et de fruits supérieures à la fois en qualité et quantité.

Un autre problème capital de la production végétale réside dans l'*alimentation des plantes cultivées*, ou plutôt le supplément d'alimentation nécessaire à la production intensive. Ces aliments minéraux indispensables sont les engrais, et en particulier les engrais chimiques. Ici encore la science et l'industrie ont porté à l'agriculture un puissant secours, qui a été précieux pendant la guerre et le restera encore à l'avenir. L'industrie électro-chimique fournit actuellement à l'agriculture les engrais azotés qu'elle demandait auparavant aux gisements lointains du Pérou (nitrate de soude). C'est une révolution dont le caractère général mérite d'être indiqué tout au moins ; c'est l'exploitation de la source inépuisable d'azote qu'est l'atmosphère, substituée à l'exploitation de gisements restreints dont l'épuisement est une question de temps.

Je note encore à ce sujet que l'industrie électro-chimique rendra probablement, sinon à l'agriculture, du moins à l'alimentation, un service d'ordre semblable en réalisant la production synthétique de l'alcool à partir du

carbure de calcium ; or, jusqu'ici, la matière première de cette fabrication était la pomme de terre et la betterave, dont des quantités importantes étaient soustraites à l'alimentation de l'homme ou du bétail. C'est une perte qui disparaîtra.

XII

Tels sont, énumérés plutôt que décrits, les progrès techniques que l'agriculture aura à réaliser pour arriver à faire disparaître définitivement ce spectre de la faim qui plane encore en ces temps troublés sur nos cités, sinon sur nos villages. Si la tâche est grande, elle est certainement réalisable. Il faut pour cela, tout d'abord, le retour à la sécurité et à la facilité des transports sans lesquels l'augmentation de production des régions ouvertes à la culture n'a aucune valeur pour nos pays appauvris par la guerre.

Mais il ne faut pas compter sur une contribution immédiate de ces régions nouvelles dont l'humanité attend la satisfaction de son besoin le plus impérieux. Il faut aussi et surtout, et c'est par là que je terminerai, continuer et développer le mouvement auquel la disette actuelle a donné naissance ; je veux dire l'utilisation plus complète des ressources de notre pays. Au lieu de demander à un développement excessif d'industries tributaires de l'étranger une richesse illusoire et décevante, il faut ramener au sol natal, au sol nourricier, les forces qui lui font défaut, et chercher un équilibre *harmonieux et durable* entre les deux ordres de production.

Notre peuple y gagnera en bien-être, en sécurité et en santé physique, sans laquelle la santé morale est bien souvent compromise.

Ce vœu d'un retour à la terre, si souvent exprimé en

vain, est-il incompatible avec notre état social actuel, et en particulier avec les revendications ouvrières aujourd'hui si violentes et, je dois le dire, à beaucoup d'égards si justifiées ? Je ne le crois pas. La première de ces revendications, la *diminution des heures de travail*, est légitime, lorsqu'il s'agit du travail monotone, sans intérêt et sans joie, de l'usine ou du grand atelier à travail spécialisé. Elle le sera encore davantage quand la taylorisation du travail aura rendu celui-ci à la fois plus productif et plus pénible.

Mais il faut qu'à la réduction du travail d'atelier corresponde, non le loisir avec ses tentations dangereuses, mais le travail salubre et réconfortant de la terre.

La chose est possible, si l'on veut s'appliquer avec persévérance à la réaliser. Nous avons vu pendant la guerre le développement réjouissant des petites cultures citadines et l'on a constaté dans les services de ravitaillement l'importance considérable de leurs productions réunies. Il s'agit de continuer dans cette voie, de procurer à l'ouvrier de l'industrie la possibilité de garder ou de reprendre le contact avec la terre, de cultiver, sinon son champ, au moins son jardin. Car c'est encore le dernier mot de la sagesse humaine, de nos jours comme au temps de Candide, et ce que disait le bon vieillard, son voisin de campagne, est toujours vrai : le travail des champs éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Dr E. CHUARD.

AUX INDES

Bombay.

Le canal de Suez fortifié, contre les Turcs, de sacs de sable et de fils barbelés, le ciel blanc chauffé à outrance de la mer Rouge, les îles Kamaran couleur de désert où les pèlerins de la Mecque font leur quarantaine, les Portes de la Mort qui s'ouvrent sur la mer d'Oman, Aden surmonté de rochers aux flancs raboteux, avec ses maisonnettes où grouille le plus extraordinaire mélange de peuples d'Afrique et d'Asie et ses gosses noirs qui barbotent dans l'eau parmi les requins, ne sont déjà plus pour nous que des souvenirs quand l'*Aronda* jette l'ancre dans la rade de Bombay.

Les collines qui cernent la baie au loin sont dans la lumière rose du matin, la forêt des mâts se devine dans le port, les navires-hôpitaux se balancent au large, prêts à partir pour la Mésopotamie. Derrière la ville, le grand plateau de l'Inde, qui monte lentement de la côte orientale pour s'arrêter à pic à l'occident, forme la crête qu'on voit couverte de palmiers.

Débarqué, c'est une déception. Nous croyions toucher l'Inde de fantaisie que notre imagination s'était créée depuis l'enfance et nous sommes dans une ville moderne, agitée, secouée du mouvement des autos, des voitures et

des trams. Elle a ceci de particulier, cette grande cité, qu'un architecte aux idées baroques y a importé un style gothique appliqué à toutes sauces ; d'innombrables bâtiments officiels jouent les cathédrales. Nous croyons entrer dans une église, nous sommes dans la gare centrale : les trains sont rangés dans la nef enfumée, les bureaux du chef de gare sont dans le chœur, les bagages dans le transept. Parfois, pour changer, on a pris le style des mosquées, ainsi l'Hôtel des Postes se donne des airs de Sainte-Sophie de Constantinople. N'est-ce pas Ruskin qui a prétendu que la première condition d'une œuvre belle est d'être appropriée au but qu'elle vise ? Nul n'est prophète dans ses colonies.

La « Ville noire », par son éclat et son originalité, nous a dédommagé de la ville européenne ; les rues irrégulières, assez larges, sont bordées de hautes maisons à colonnes, à vérandas, à balcons de bois ciselé, à saillies de toutes sortes, ornementées, bizarres, criardes, désassorties quand on les regarde séparément, et harmonieuses dans l'ensemble sous le soleil tropical. Au rez-de-chaussée s'ouvrent les boutiques où s'étalent toutes les marchandises de l'Inde. Dans les étages vit, entassé pêle-mêle, le million d'individus qui forme la population native de Bombay ; on compte jusqu'à cinq cents personnes par immeuble ; deux ou trois familles par pièce, une famille comprenant les grands-parents, dont les enfants ne se séparent jamais.

Le jour, les maisons se vident dans la rue et ce qui frappe tout d'abord, c'est le goût avec lequel ce peuple choisit les étoffes dont il aime à se draper. Ce ne sont pas les couleurs violentes et crues qui disent chez le Marocain l'orgueil de la race, ni les couleurs sombres et

ternes qui montrent l'Egyptien vaincu et dominé depuis des millénaires, ce sont les tons intermédiaires, doux à l'œil, qui vêtent depuis de lointaines générations ces gens restés impassibles et insondables au contact des nations qui l'une après l'autre, Portugais, Hollandais, Français, Anglais, se sont emparées des Indes.

Ces draperies couvrent ou laissent à nu toutes les couleurs de peau, du noir d'ébène des négroïdes au blanc des Eurasiens de sang mêlé, en passant par les teintes du vieil ivoire, du cuivre et du bronze. Les mahométans ont la tête couverte du monumental turban vert ou amarante, savamment construit. Les Parsis portent la haute mitre de toile cirée noire, la redingote, et un pantalon rose ; les Jaïnes sont vêtus de blanc ; aux carrefours, la toque jaune-canari des policemen indigènes brille sur leur tunique bleue. Les Hindous des hautes classes sont souvent habillés à l'européenne, mais ils portent la chemise par-dessus le pantalon, battant au vent comme un étendard. Les brahmanes ne quittent pas leur symbolique cordon ; les artisans montrent leur torse musclé par l'effort et leur jambes nerveuses, une cotonnade jetée autour des reins.

Les femmes font retentir la rue de leurs anneaux qui s'entre-choquent aux chevilles ; des boucles brillantes percent les narines ; des bracelets de métal ou de verre remontent jusqu'au coude ; les doigts de pied sont chargés de bagues d'argent. Elles sont vêtues de deux pièces d'étoffe colorées ; l'une couvre la nuque et la poitrine, l'autre enveloppe le bassin, laissant les flancs à découvert. Elles ont à califourchon sur la hanche leurs rejetons qui semblent avoir appris en naissant à se cramponner de leurs petits doigts pour ne pas tomber.

Les Hindous portent au front ces étranges signes de couleurs vives, raies transversales, disques, lignes verticales en forme de V, que leur dessine chaque matin un prêtre, après les ablutions dans l'étang sacré du temple. Ces signes sont différents suivant que le fidèle appartient au culte de Brahma le Créateur, de Vichnou le Conservateur, de Siva le Destructeur, ces trois incarnations de l'être primordial adorées en d'innombrables divinités secondaires.

Les Hindous qui croient à la métempsycose, assurés de renaître dans le corps de quelque animal sauvage ou domestique, leur attribuent un caractère sacré. Non seulement ils ne mangent pas de viande, mais ils regardent comme grand crime le meurtre d'un bœuf ou d'un serpent.

Le Pinjrapole, au centre de la « Ville noire », est un hospice de vieillards pour animaux ; les Hindous y amènent par milliers les zébus usés au travail, les chevaux boiteux, les singes fatigués de la vie, les chiens paralytiques, les buffles au poil rare, les perroquets atteints de laryngite qui finissent là leur existence, entourés de soins attentifs ; on leur donne une nourriture abondante, on les promène doucement sous les arbres des cours, en attendant le moment où leur âme bienheureuse se réincarnera dans un homme ou dans une autre bête.

Nous avons eu nous-même la preuve de ce respect des Hindous pour les animaux ; nous partagions notre chambre avec quelques couples de ramiers qui, par les nuits de clair de lune, se gargarisaient en roucoulements sonores peu propices à notre sommeil, deux corbeaux sur la fenêtre nous assommaient, le matin, de leurs

croassements, des rats palmistes et des lézards gambadaient sur les murs, mais aucun des boys accroupis à notre porte ne consentit à faire quelque violence à cette ménagerie.

✤

Sur les pentes de Malabar Hill qui descendent à la mer, au milieu des jardins où les fleurs charnues d'Asie, cultivées selon le subtil codex du jardinier hindou, poussent sous les palmiers et les aréquiers, s'élèvent les tours du Silence. Rangés comme des créneaux, cinq cents vautours gras et repus leur font une couronne vivante. C'est là que les Parsis, adorateurs du feu, perpétuant la vieille doctrine de Zoroastre, confient aux oiseaux de proie le soin de faire disparaître leurs morts.

Un jeune Parsi très moderne, diplômé de l'université d'Oxford, mais qui, comme tous les Hindous cultivés, garde un cœur vierge de toute contingence anglaise, nous explique les rites de sa caste : trois fois par jour les cadavres sont introduits dans les tours par les prêtres qui se livrent auparavant à de longues cérémonies de purification. Les vautours — si lourds qu'on dit qu'un homme ne pourrait en porter deux — savent l'heure et ne manquent jamais au funèbre festin ; en deux heures ils ont terminé leur besogne, le soleil se charge ensuite de réduire le squelette en poudre ; ils emportent parfois des morceaux de chair qu'ils laissent tomber dans les jardins voisins, mais en Orient cela importe peu.

Il y a cinq tours disposées sur un vaste demi-cercle ; l'une est réservée aux patriciens, trois autres au peuple, la dernière aux suicidés ; au milieu est le temple où les prêtres entretiennent, sous une cloche d'argent, le feu qu'ils ne touchent jamais de leurs mains et qu'ils alimentent d'essences rares, de cinnamome et de santal dont

les parfums se mêlent aux odeurs lourdes des fleurs. A l'aide d'une baguette de métal précieux, les prêtres mettent de la cendre sacrée au front des fidèles et leur rappellent qu'eux aussi ne seront que cendre.

Une fois l'an, — c'est une sorte de jour des morts, — les Parsis de la ville apportent au temple des fleurs et des fruits qui sont ensuite distribués aux pauvres. Toute cette religion des Parsis est empreinte de gravité et de poésie.

✣

Vers minuit, quand la « Ville noire » s'endort, le quartier des courtisanes s'éveille. Les rues sont garnies de boutiques comme celles des marchands, sauf que d'épais barreaux de bois en ferment l'accès. Derrière les grilles, les « honnestes dames » hindoues jacassent en attendant l'amant passager. Elles ont revêtu leurs plus beaux colliers, leurs plus belles cotonnades, leurs voiles de lin léger brodés d'or. Chaque boutique a sa couleur propre et l'on dirait des perruches en cage qu'on aurait soigneusement assorties d'après leur plumage.

Dans une échoppe, un savant chinois tatoue un dragon multicolore sur le bras d'un patient un peu ivre.

Dans la rue japonaise, les dames nippones, minuscules dans leurs kimonos foncés où se lutinent des papillons ou des libellules de soie claire, sont assises sur leurs nattes de paille de riz. On dirait des petites pensionnaires très sages qui ont bien profité de leurs leçons de tenue et de maintien. L'une d'elles gratte une cithare et cherche à en tirer des sons rebelles, une autre est toute à une lanterne de papier violet... mais voilà qu'une horde de matelots russes, frais débarqués du torpilleur mouillé au port, fait irruption dans la maison et vient troubler la paix du pensionnat.

Delhi.

Pour voyager aux Indes on se munit d'une literie complète qu'on roule dans une gaine de toile brune cerclée de cuir. Nous sommes bientôt suivis d'une montagne de bagages. Il convient aussi d'engager un boy, domestique indigène qui le jour s'occupe à ne pas perdre nos malles, raccommode notre linge, va chercher de la glace aux stations, et la nuit, replié sur lui-même comme une chauve-souris, couche sur sa natte à la porte de son maître et lui sert de garde du corps. Nous arrêtons notre choix sur un Parsi, Hira Peyma, « Fils de diamant », qu'on nous dit stylé comme la plus alerte des soubrettes ; on avait exagéré, et nous ne tardons pas à l'appeler le « Diamant noir », tant à cause de la couleur de sa peau que pour ses vagues notions sur la propreté de l'homme blanc.

En vingt-quatre heures, le Central India Railway nous transporte dans le nord de l'Inde. Aux Européens sont réservés les wagons-salons où rien ne manque de ce qui fait le confort ; dans les compartiments qui lui sont destinés s'entasse, accroupie, la foule indigène. Il y a quelque cinquante ans, on avait pensé que les chemins de fer récemment créés aux Indes contribueraient à abolir les barrières que les castes mettent entre les Hindous. Les brahmanes ou prêtres, les kchatriyas ou guerriers, les vasyas, marchands et agriculteurs, les soudras, ouvriers et artisans, les parias qui ont perdu leur caste, obligés de voyager ensemble, devaient cesser de se considérer comme souillés par un contact avec la caste inférieure. Mais il n'en fut rien ; il y a dans toute religion des arrangements avec le ciel ; les prêtres ont simplement

décidé que le contact en train ne compte pas, et les divisions sont restées plus absolues qu'autrefois.

Aux stations, des coolies grimpent sur le toit des wagons et vident l'eau de leur outre de peau de bouc. C'est une cohue invraisemblable d'Hindous, le torse nu, la tête casquée d'une chevelure sombre et moirée. Ils sont suivis des femmes qui portent les hardes et les mioches. Où vont ces voyageurs affolés ? Quel destin les pousse ? Ils ne connaissent ni horaire ni temps, ils n'ont pas la passion des affaires qui fait agir l'homme d'Occident : une spatule de riz suffit à leur existence. Pendant deux ou trois jours ils campent autour du puits de la gare, couchent à même le sol ; plusieurs transportent avec eux leur basse-cour. Après avoir bien regardé, un peu rassurés, ils se décident à monter dans un train. D'autres en descendent, vont au puits faire leurs ablutions et laver leurs cotonnades, — les spectateurs ne sauraient les gêner, — ils se drapent à nouveau dans leurs étoffes mouillées qui collent, et sécheront sur leur corps. De tous ces wagons s'échappent les senteurs âcres de la peau noire, l'odeur de fauve qui prend à la gorge.

Sur le quai, les marchands offrent les mets de luxe : les grains de maïs trempés dans du lait aigre, les fritures d'orge ruisselantes d'huile, les petites lentilles rouges, les galettes de froment et la poudre de turmenic dont on fait le curry qui mord les gencives.

La foule s'écarte, c'est un rajah couvert de pierreries, vêtu d'une redingote de peluche cramoisie ; des serviteurs l'entourent portant des fleurs pressées en bouquets bien ronds comme en font les petits enfants. Le rajah gagne sa voiture, le train repart.

✦

A la fin du jour, sur une des tours du Ridg, le gouverneur de Delhi nous dit l'héroïque résistance des Anglais pendant la révolte de 1857. Les perroquets roses et verts battent de l'aile et vont gîter sur les mimosas en fleurs, les ramiers se hâtent vers un trou de mur pour la nuit, les aigles tournoient à la hauteur des nuages. D'un côté sont les dômes et les minarets de marbre de la vieille cité musulmane, de l'autre, les palais et les bungalows des maîtres de l'heure ; au fond, les tentes innombrables des troupes qu'on prépare à la guerre.

Dans le Chandi Chouk, qui est la rue principale du bazar indigène, la vie est intense. Les mahométans sont la majorité, mais il y a aussi les kodjas aux bonnets dorés, les jaïnes qui poussent le respect de la vie animale jusqu'au scrupule : ils portent un voile sur la bouche de peur d'avaler quelque moucheron en respirant ; des Gourkas, grands types du nord à l'esprit batailleur, des Thibétains trapus venus des hauts plateaux. Des fakirs échevelés et sales promènent leurs taureaux sacrés. Les femmes musulmanes ne sortent qu'enfermées dans des cages de jonc et de toile suspendues à une forte tige de bambou qui relie par l'épaule les deux porteurs toujours courants, nus, trempés de sueur dans la poussière sous l'ardent soleil ; dès qu'on veut photographier la cage, la belle, qui guigne par un trou de sa prison, s'affole, craignant le mauvais œil, pousse des cris ; les porteurs prennent le galop et, secouant leur fardeau, déambulent dans une ruelle étroite.

Les zébus, aux cornes élancées et divergentes, terminées par des ornements de cuivre et des pompons de soie, tirent sous le joug d'antiques chariots aux roues

pleines chargés de balles de coton. Le conducteur, assis sur le timon, agite les rênes passées dans les naseaux perforés et frappe à coups de pied et de pique les animaux peu pressés. Derrière eux, les balayeurs, les dents rougies par le bétel, de la caste des mehtars impurs qu'aucun Hindou d'une autre caste ne touche, ramassent le crottin, en font des deux mains des galettes serrées qu'ils empilent sur leur âne. Ils les sécheront au soleil et les revendront comme briquettes ; le pauvre n'a pas d'autre moyen de cuire son riz.

Dans les échoppes, les artisans martellent les bijoux, incrustent le maroquin, tissent la soie légère. Les sculpteurs, devenus myopes à la peine, enchâssent dans le santal odorant des dentelles d'ébène ou d'argent, creusent dans le précieux ivoire tous les sujets familiers de la vie des Indes. L'un d'eux termine un charmeur de serpents accroupi, les joues gonflées, soufflant de la cornemuse, tandis que devant lui un cobra se dandine, prêt à saisir sa proie ; un scorpion noir se traîne sur le sol, trois ou quatre serpents verdâtres sortent leurs têtes du sac où on les tient enfermés.

Dans un atelier, de grandes pièces de velours vert émeraude et lilas sont tendues sur de bas châssis. Une centaine de brodeurs passent dans l'étoffe les fils d'or pesant ; ils se relaient nuit et jour, car le maharajah du Népaul compte sur la parure de son éléphant favori pour la fête prochaine. Le temps nous a manqué pour accepter l'invitation du maharânah d'Oudeypore et nous n'avons pas vu ces cours des princes indiens dont les fastes sont célèbres ; par contre, dans une réception que le vice-roi donna dans son palais de Delhi en l'honneur de la Croix-Rouge de Genève, nous avons pu voir comment les Anglais ne leur cèdent en rien et nous gar-

derons longtemps le souvenir de ce cérémonial de cour dans un somptueux décor, tandis qu'aux portes les cipayes rouge et or, le coutelas à la ceinture, immobiles, ne paraissent vivre que par les yeux où brille du noir et du blanc.

✦

Tout autour de Delhi gisent six villes défuntes, détruites par un conquérant ou victimes du caprice d'un maître. De tous les merveilleux palais qui furent la gloire de l'Inde, beaucoup sont morts pour toujours ; quelques-uns revivent un peu grâce aux restaurations savantes, deux ou trois sont encore intacts.

La Jama Masjid, de marbre blanc sur ses assises couleurs de brique, passe pour une des mosquées les plus grandioses de l'Orient. Des quatre côtés monte l'escalier qui se couvre de peuple à l'heure de la prière. Les jours de fête, sa terrasse immense s'emplit de la foule des croyants ; nous l'avons contemplée ensoleillée par un matin paisible. Dans la cour, les prêtres devisent ou rêvent en égrenant leur chapelet d'ambre ; ils ne sauraient travailler, car ils se disent descendants du Prophète et vivent des aumônes qui affluent. Ceux qui ont été à la Mecque se laissent pousser une barbe hirsute qu'ils teignent en rouge vif ; ils sont l'objet d'une vénération toute spéciale.

Dans le fort, la grande allée de cyprès conduit au palais du schah Jehan, de grès rose et de marbre blanc. C'est dans ces salles aux vastes colonnades de piliers hindous, aux plafonds dorés qu'au dix-septième siècle le plus grand des Grands Mogols donnait audience à ses sujets et recevait les ambassadeurs d'Occident éblouis. Son peuple venait se prosterner devant ce trône incrusté de perroquets fantastiques à la gorge d'aventurine dorée,

aux ailes de turquoise, de lapis-lazuli, de néphrite verdâtre et de nacre changeante. On le voit s'avançant sur les tapis de Perse, tandis que ses ministres portent derrière lui cet éventail de pierres précieuses en forme de queue de paon resté légendaire.

Mais ce qui est plus touchant, c'est de parcourir les lieux où vécut cette divine Arjmande qui fut son épouse aimée comme une amante. Sous les dômes semés de marguerites et d'arabesques aux couleurs tendres taillées dans le marbre, on a placé comme de son temps les divans couverts de lourds coussins. C'est là que les jongleurs et les danseuses venaient la réjouir au son des crotales. Sur les terrasses on déployait le vélarium qui la protégeait contre les rayons du soleil trop chaud. Elle dut être très belle et l'on ne sait pas si elle était noire ou claire, cette femme hindoue du grand empereur musulman, puisqu'aucun portrait d'elle ne nous est parvenu, tandis que ses traits à lui, son visage pâle, ses yeux profonds, son collier de barbe noire, ses longues mains soignées nous sont familiers par les miniatures finement enluminées des artistes persans.

On a de fortes raisons de croire que l'architecte des palais de Delhi et d'Agra fut un Français nommé Austin, de Bordeaux. Il ne nous déplaît pas de penser que le génie de la France a passé par là.

⚘

De la cité des Teudâks il reste des murailles croulantes envahies par les épines, paradis des serpents. A l'intérieur des portiques, les balcons achèvent de s'effondrer. Elle date du treizième siècle, cette ville chaotique, et l'on ne sait rien d'elle sauf qu'elle fut grande, puis vaincue. Hors des murs, la mosquée blanche de ses rois a bravé les temps ; c'est toujours ainsi en Orient : les

palais s'écroulent, les temples demeurent respectés par ceux qui passent. Sous une des coupoles le tombeau du dernier roi n'est pas dans l'axe de la voûte ; il avait préparé une place pour son successeur, qui n'est jamais venu.

La tour de Koutoub Minar se dresse très loin dans la campagne, seule survivante d'une des cités d'avant la conquête musulmane ; des écureuils rayés de brun et de jaune, des perroquets criards animent seuls l'immensité des ruines. Cette tour, qui fut dans son temps la plus haute du monde, est un faisceau de colonnes de grès rose qui rayonnent du ciel vers le sol.

Ailleurs, entre des pans de murs, le tombeau du saint Nizam Oudine est une exquise féerie de marbre. Près de lui, derrière une porte fleurie, repose son ami qui fut poète. Depuis le douzième siècle, ces tombeaux, vestiges eux aussi d'une ville détruite, sont un objet de vénération, et l'on vient de loin apporter des fleurs à la mosquée qui les abrite.

Tout à coup, un homme nu se dresse à la pointe du dôme, il s'élance dans le vide et plonge dans l'étang sacré. Il n'est ni saint ni poète et c'est sa manière à lui d'offrir aux dieux la roupie que nous lui donnons pour son exploit.

L'auto roule vers la ville vivante, la paix noire de la nuit descend sur le paysage sans fin du Punjab, les visions des villes mortes dansent dans notre tête ; Maulvi-Zafar-Hassan, l'archéologue musulman, nous donne les dernières explications que nous n'écoutons plus, perdu dans une nostalgie étrange.

Agra.

Dans la brume de l'aube encore grise, l'auto file sur la chaussée qui relie Delhi à Agra et traverse les hameaux

silencieux de pisé et de chaume où les Hindous frileux se serrent dans leurs minces cotonnades.

Les arbres font par leur feuillage qui s'entre-croise une voûte de verdure sur la route ; dans les branches, les singes réunis en familles nombreuses dorment encore ; gros et velus, ils s'étirent au bruit de l'auto comme des gens qu'on dérange, et font semblant de reprendre leur somme ; ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'on les a réveillés. Les écureuils furtifs courent sur le sol, les perruches vertes et bleues se querellent sur nos têtes.

Le soleil se lève et tout de suite devient trop chaud. Au bord des mares, les paons sauvages déploient leur queue ; les outardes trapues, les flamands roses en équilibre sur une patte, les hérons ardoisés et les macreuses qui volent bas, allongent leur cou pour boire. Le sanglier chagrin à la hure ridée s'en va en grognant sous son poil rude.

Les buffles arrivent à leur tour conduits par un enfant brun qui montre la surprise de ses dents blanches et frappe du fouet les peaux insensibles. Les bêtes couleur d'argile s'arrêtent le mufle haut, poussent un beuglement sourd et repartent lentement. Puis ce sont les mouvants troupeaux de brebis blanches ou noires.

Les routes sont rares à travers les grandes étendues des plaines hindoustaniques et la vie y est étrange ; c'est un défilé de carrioles à deux roues attelées de chevaux largement tachés de blanc sur fond rouge comme on en voit dans les carrousels, de longs chariots à bœufs où s'entassent les femmes drapées de vieilles soies froissées comme les pétales des pivoines et couvertes de bijoux d'argent. Les roues mal arrondies crient sous les charges.

Les mahométans saluent en faisant le geste de ramasser un peu de terre et de la porter à leur front, ce qui

veut dire : « Je ne suis que poussière devant toi » ; les Hindous, eux, portent les deux mains à leurs tempes en murmurant : *Gharib paiwar* (protecteur des pauvres).

Dans le tourbillon de poussière se perd le mendiant pèlerin, le sadhou, qui seul, la sébile sous le bras, le bâton à la main, marmotte des prières ; sa vie est de marcher toujours jusqu'à la cité lointaine.

Des coolies réparent la chaussée, leurs bras patients manient la dame, leur peau miroite au soleil, ils laissent tomber la lourde masse, inlassablement, à la cadence de leur chanson triste.

Les femmes leur apportent l'eau du puits dans les trois cruches de cuivre qu'elles superposent sur leur tête ; on dirait les boules dorées d'un minaret.

Les paysans arrosent leurs champs de blé vert aidés de ces zébus qui portent un monticule sur le dos ; ils tirent l'eau du sol et vident les outres gonflées dans les rigoles. Près d'eux passent les troupes de gazelles au ventre clair, au dos tacheté de roux ; les faons les suivent à pas menus ; elles savent que l'homme noir ne tue pas, mais dès qu'elles aperçoivent le casque de liège qui caractérise l'Européen, elles fuient en sauts prodigieux.

Dans la matinée la chaussée devient brûlante, il faut s'arrêter aux puits près des hameaux où les ânes entravés broutent les fines scabieuses et les chardons jaunes, et arroser les pneus qui malgré cette précaution éclatent les uns après les autres. Les nudités haillonneuses sortent de partout, forment vite une foule, entourant l'auto pendant que l'on répare et se tiennent à respectueuse distance toutefois de l'infernale machine.

D[r] F. BLANCHOD.

(La fin prochainement.)

DANS L'ESSOR DE L'AIGLE AUX PLUMES D'OR

M. le comte Albert du Bois, connu bien avant la guerre et dont le *Rabelais* a été joué à Paris avec un vif succès, a écrit une *Bérénice* que la Comédie française a acceptée et que Mme Bartet doit créer en octobre, si l'éminente artiste ne fait pas à ses admirateurs le chagrin de se retirer avant l'automne.

M. Albert du Bois a consacré à la guerre un ouvrage de forme épique dans lequel le héros, au lieu d'être selon la tradition quelque illustre chef, s'appelle *Populo,* — le peuple, — le peuple des diverses grandes nations en présence, peuple dont l'âme s'incarne successivement, au cours du poème, dans l'âme d'un simple soldat de chacune de ces grandes nations.

Voici un important fragment du huitième chant, consacré à la guerre et au soldat de l'Italie :

Chant VIII

Fidenzio Greco vivait près d'Agrigente,
Au bord du golfe bleu, d'un bleu profond et dur,
Que brodent, réguliers, de blancheur transparente,
De hauts monceaux de sel, — blancs sur le noir azur.
Sous le ciel délicat, que sa grâce apparente
Au ciel attique, au ciel entre tous doux et pur,
Nulle rive n'est plus caressante à ses ondes
Que cette rive plate, aux vastes grèves blondes.

De place en place, rose, emmi les hauts tas blancs,
Une ville fleurit, douce, la molle grève,
Et vers ses oliviers, en efforts indolents,
Languissamment, très lentement, elle s'élève....
Parfois au loin, si loin, sur les marais salants,
Au fond des horizons, surgit, vision brève,
Dans les antres du soir, Cyclope fabuleux,
L'Etna pourpre, trônant sur ses contreforts bleus.

La mer n'a nulle part de rives plus sereines,
Et le ciel, nulle part, ne voit de plus beaux jours :
Homère entendit là sa chanson des sirènes,
Et, douces nudités en des voiles trop courts,
Il vit Nausicaa jouer sur ces arènes....
Toute la jeune Grèce est là, jeune toujours,
Car c'est par cet azur qu'elles furent bercées,
Les nefs de vermillon voguant aux odyssées....

Partout en Italie, ailleurs, les sols latins
Fleuris de fils ardents, sont fauves d'épopées :
Romains, Gênois, Pisans, Milanais, Florentins
Portent des noms tout lumineux d'éclairs d'épées ;
Des noms prestigieux de dompteurs des destins....
Mais ces Midis charmants — grâces enveloppées
Dans un péplos dont la Hellas drapa les plis —
Parlent surtout d'amour en leurs Néapolis !

Fidenzio Greco, Latin fait de Hellade,
Sous les caresses d'or d'un ciel toujours clément,
Bruissant et vermeil d'un chant de sérénade,
Préférait au beau coup le puissant argument.
Entre ce qui massacre et ce qui persuade,
Il n'hésitait jamais à choisir sagement ;
Fuyant les sots hasards de bestiales luttes,
Des brutes l'eussent cru peu courageux.... Des brutes ?

Simple ouvrier, vivant de son modeste emploi
De casseur et broyeur de sel, ce prolétaire
N'eût point, les yeux fermés, plein de béate foi,
Dit : « J'accepte d'aller à quatre pieds sous terre,
Sans comprendre pour qui, ni sans savoir pourquoi,
Pourrir !... » Il n'était point doué d'un caractère
A croire aveuglément aux dévoûments d'autrui,
Et n'acceptait jamais que l'on pensât pour lui !

Comme il ne cachait point qu'il trouvait un peu triste
Que des messieurs bruyants fissent avec splendeur
Un tas de lourdes lois, comme son cœur résiste
A tout obscur lien qu'on forge à son ardeur,
Fidenzio Greco passait pour anarchiste ;
Citoyen turbulent, militaire frondeur,
Le préfet attendait de lui plus d'un déboire,
Et son nom figurait sur une liste noire.

Les deux ans qu'il avait passés en garnison
Se résument en la peu flatteuse scholie :
« Cas de guerre : il vaut mieux laisser à la maison !
Mauvais soldat. Hargneux. Têtu. Rien ne le plie ! »
Ainsi disait la liste noire avec raison.
En août de mil neuf cent quatorze, l'Italie
Frémissante crispa sur son glaive la main :
L'Allemand se montrait peuple de grand chemin.

De grand chemin ! De large et plantureuse voie !
Se ruant, santé grasse et superbe appétit,
Sur le corps d'un voisin qu'il déchire et qu'il broie
Fièrement... ce voisin étant faible et petit.
Pas un être viril, qui, sans horreur ne voie
Sur ce faible ce bras qui, lourd, s'appesantit,
Et tout ce peuple fier, dont le cœur bat à Rome,
Contre la brute fut dressé comme un seul homme !

Peuple dont l'épopée est une œuvre de Droit,
Pour la tâche sacrée il se dresse unanime !
Il n'a qu'un vœu : lutter pour ce faible qu'il croit
D'un brutal agresseur l'innocente victime !
Il n'est plus désormais question d'être adroit,
Au spectacle du lâche accomplissant son crime....
Ce seul désir remplit ses fils, — tous, tous ! — Courir
Aux combats ; tout entiers, pour le bon droit s'offrir !

Fidenzio Greco, jeune athlète robuste :
Vingt-huit ans, vif, nerveux, svelte corps élancé,
Reçoit l'ordre de marche en une large « buste » :
« Doit du service armé demeurer dispensé ! »
Et sous son nom, pour qu'au texte légal s'ajuste
L'ordre que Greco lit tout décontenancé,
Cette raison, qu'ainsi son papier vert libelle :
« Travaux du sel ! Nécessités de la gabelle ! »

. . . .

Cependant, quand en ce mois de mai fatidique,
Le sol italien n'eut plus un seul écho.
Qui ne redit cent fois le fier mot d'ordre antique :
« *Fuor il Barbaro ! Fuor il Tedesco !* »
N'étant point un de ces héros tenant boutique
De nobles sentiments, Fidenzio Greco
Devant le seul témoin, auquel rien ne se cache,
Un soir traîna son âme et lui dit : « Es-tu lâche ?...

» Es-tu lâche, mon âme ? on va bien le savoir.
Tous, sans exception, les hommes de ma race
Se battent aujourd'hui pour déjouer l'espoir
D'un orgueil effréné, d'un appétit vorace.
Résister au Teuton est-il un saint devoir ?
Est-ce qu'un doute — un seul — sur ce point t'embarrasse ?
Crois-tu que ton pays n'ait pas cent fois raison
Et veux-tu demeurer, paisible, en ta maison ?

» Je suis heureux, mon âme, et la vie est si belle !
Clavia m'aime et j'ai deux chers petits enfants,
En qui mon sang, au sang de mon amour se mêle....
Tout n'est-il pas au mieux, si des messieurs savants
Estiment que je suis utile à leur gabelle?...
Le divin golfe bleu, vois, joue avec les Vents,
Et couronnant de blanc ses rutilantes ondes,
Semble jeter vers eux des fleurs roses et blondes !

» Des voiles vertes, feu, mauves, carmin s'en vont
Vers le porche du soir et son pourpre Cyclope ;
En ce pays, si doux, tout mon être se fond ;
Son immense douceur m'imprègne et m'enveloppe....
Mourir... tout quitter !... Tout !... En somme que me font
Les espoirs des kaisers, les destins de l'Europe,
Et l'honneur de mon Peuple, et l'orgueil de mon sol ?
Tout quitter : ce soleil... mes fils... Clavia... Fol ! »

Fol ! Elle est dans ses bras, Clavia, sa compagne,
Qui suit dans ses regards le procès de son cœur,
Et semble lui crier : « Quelque côté qui gagne,
Jamais, mon cœur à moi, ne te tiendra rigueur !
Même si tu veux fuir, quand d'autres font campagne,
Tu resteras toujours mon héros... mon vainqueur !
Je t'aime et tu n'as pas à craindre que mon âme,
Quel que soit ton chemin, te méprise et te blâme ! »

— Ma Clavia, dit-il, là-bas on est certain
D'avoir peur.... Elles sont atroces ces batailles !
Bien souvent, malgré moi, j'y pense le matin.
Je me vois sous leurs gaz et parmi leurs mitrailles ;
Il me semble que l'ouragan de plomb m'atteint,
Et je me tords par terre, arrachant mes entrailles,
Du gris de ma cervelle éclaboussant le mur....
C'est atroce ! Là-bas, on a peur j'en suis sûr !

» Je vois luire l'acier pâle des baïonnettes
Qui pénètrent... et, noir, le sang ruisselle autour !
Dans l'odeur de phénol des étroites couchettes,
Où râlent les mourants j'agonise à mon tour....
Sous les mouches masquant nos gueules violettes,
Mort, dans un tas de mort, je gis au carrefour,
Et je me reconnais, cireux visage exsangue
Qui s'esclaffe, et stupide, et gris, tire la langue !

» Tout ça me suit ! Tout ça d'horreur c'est obsédant !
Rien qu'y songer fait froid, rien qu'y penser rend blême....
Il serait donc ignoble, ignoble et dégradant,
Qu'un autre homme pour moi, pour toi, pour ce que j'aime,
S'exposât à ce sort ! Il est bien évident,
Qu'on ne fait un pareil métier que pour soi-même,
Et je n'accepte pas, qu'un autre à tes genoux
Puisse te dire un jour : « J'ai fait cela pour vous ! »

» Non, non, ma Clavia n'aura pas la vergogne
De songer : le meilleur ne m'a pas fait mes fils !
Puisque je suis venu dans ce temps où l'on cogne,
Qui m'aime ne devra cacher ce que j'y fis !
Ah ! tu voudrais canner, ma poltronne charogne,
On va prouver le cas qu'on fait de tes avis....
J'ai peur de leurs horreurs, mais ma crainte suprême
C'est de voir cette peur dégrader ce que j'aime ! »

Elle écoutait, brûlant visage italien,
Grands yeux noyés de pleurs qu'une âme ardente éclaire,
Leur pays — le pays de cet homme et le sien ! —
Tout revêtu de sa poupre crépusculaire,
S'exprimer en ces mots qu'elle entendait trop bien,
Et dont le battement de son cœur s'accélère,
Fière que ce pays, si sublime et si doux,
Fût un peu d'elle, — et fût beaucoup de son époux !

Sans savoir, évoquant après trois mille années,
Le tableau que l'ancêtre hellénique traça
En nous montrant, dans ses tuniques safranées,
L'héroïne δακρυόεν γελάσασα
Tendant le bambino joufflu — jambes tannées —
Au père, vers lequel, bruyant, il s'efforça,
Et pleurant en riant, à voir leur accolade,
La brune Tarentine entra dans l'*Iliade !*

Les combats les plus durs, les combats les plus longs
Du bon saunier — combats d'autant plus héroïques
Qu'ils le justifiaient de tourner les talons ! —
Furent livrés à dix autorités publiques :
Prefetto méfiant et bureaux tatillons....
Et ces obscurs combats, navrants et pathétiques,
Le menaient refrénant de trop justes terreurs,
Imagination de feu, vers des horreurs.

. . . .

Devant la volonté qui résiste et persiste,
Plus énergique après chaque refus souffert,
Même un bureau qui vous a flétri d'« anarchiste »
Et veut rester fermé... finit par être ouvert !
Un régiment d'alpins mit Greco sur sa liste ;
Greco put revêtir l'uniforme gris-vert,
Et sur son front, avec le retroussis de règle,
Pencher le feutre mou qu'orne la plume d'aigle.

Le cœur pesant d'angoisse et domptant la terreur
Dont l'emplit l'incessante et secrète poursuite
De visions de mort, il entra dans l'horreur...
Et tout de suite il fut transformé. Tout de suite,
Dans sa nouvelle vie, il comprit son erreur :
Le cauchemar au sein des combats prit la fuite,
Vite il en oublia les pénibles côtés,
Pour les douceurs, pour les grandeurs, pour les beautés !

. . . .

Au milieu des combats, Fidenzio, dans l'âme,
De l'âme de son sol sentit frémir l'éveil.
Pour l'épique devoir sanglant qui le réclame,
Surpris, il se révèle ouvrier sans pareil.
Calme et brûlant : tête de glace et cœur de flamme,
L'effort qu'il crut si noir lui paraît tout vermeil,
Car par l'esprit qu'il tient de la terre divine,
C'est un peu de César qu'il porte en la poitrine !

Il se croyait poltron. Aux dangers du combat
— Sport terrible — bientôt il marche plein d'ivresse.
A ce jeu, le plus froid et le plus calme bat
Ceux que la crainte trouble ou que l'angoisse oppresse....
Et le cœur qui de son rythme habituel bat,
Et la raison de tous ses gestes bien maîtresse,
Fidenzio luttait, tout rempli de la foi
Que l'on est le vainqueur tant que l'on croit en soi.

Souriant, avec de nonchalantes parades,
Il détournait l'assaut frénétique en douceur....
Et puis les effrénés devenaient des malades,
Le *Jäger* se brisait contre un maître chasseur ;
Fulgurant au milieu des fauves escalades,
Sa prestesse énervait le fiévreux défenseur ;
Une volonté froide ordonnait tous ses gestes,
Qui demeuraient précis, autant qu'ils étaient lestes.

Maître à ce jeu, ce jeu, voilà que maintenant,
Ce jeu qu'il supposait ignoble, atroce, immonde,
Bien vite lui parut le plus passionnant,
Le plus prestigieux, le plus noble du monde ;
Toute l'horreur du cauchemar hallucinant,
Où la mort le menace, et hurle, et râle, et gronde,
Ne fut plus qu'un mirage adventice, où son cœur
Dressait l'orgueil de cette foi d'être un vainqueur !

Il s'était cru poltron... il devint légendaire,
Par son calme, et sa bonne humeur, et ses exploits....
Sergent, n'en sachant pas plus que l'abécédaire,
Il ne pouvait prétendre aux suprêmes emplois.
Mais dans le régiment chacun le considère
Comme le frère aîné, dont les avis font lois ;
Et ses chefs, chérissant ses gestes d'épopée,
Savaient que nul n'eût plus fait honneur à l'épée.

Partout il combattit, sans ménager sa peau :
Sur l'Isonzo, le long des vignes en terrasses ;
Puis entre les rochers dispersés, — blanc troupeau,
Taureaux pétrifiés de monstrueuses races, —
Escaladant du Kars le broussailleux coupeau ;
Puis sur le Stelvio, parmi l'azur des glaces,
Où, sous les pieds, au fond de gouffres anxieux,
On voit l'aigle s'emplir du vertige des cieux !

Pluie ou soleil, roc ou marais, poussière ou neige,
Partout, s'aidant de tout : de la glace ou du feu,
Infaillible sang-froid hardi, qui se protège
Du rocher gris, du pampre vert, du glacier bleu,
A son mortel gibier — l'homme — il dressa son piège,
Séduit, terriblement, par son terrible jeu,
Et sûr que, des jouteurs, celui-là toujours tombe
Qui s'émeut un instant à voir s'ouvrir la tombe !

Devant Asiago je le vois.... C'est le soir....
La ville dominant le sombre lit de pierre
Que la nuit a déjà submergé de son noir,
— Lit profond, où, de place en place, la rivière,
Etale en un bassin, se change en un miroir,
Tout rouge de couchant, plein de rouge lumière, —
La ville, aux pieds des monts, semble faire un effort
Pour fuir le voile ardent qui sur elle se tord....

Le voile ardent, le voile en feu de la bataille :
Haillons que les brasiers firent fauves et roux,
Que le gaz mordora de verdâtre limaille,
Que poissèrent de sang de sauvages courroux.
Bellone tord, Furie, à l'entour de sa taille
Ces haillons, et sa chair livide, par leurs trous,
Sa chair livide, sa chair terrible de morte
Contraste avec le geste enfiévré qui l'emporte....

Greco, tout bas, discute avec son colonel ;
On saisit quelques mots, quand leur discours s'anime :
— Non ! C'est trop dangereux... trop hardi ! — Rien de tel :
Coup prévu ; coup paré ! — La chance est bien minime !
— Quel tour à leur jouer pourtant.... — Pour vous... mortel !
— Ça ne ferait « canner » qu'un cœur pusillanime !
— Non ! — Mais, mon colonel ! — Vos plans sont trop hardis !...
— Dix hommes seulement... laissez-moi faire.... Dix !...

Sa fougue quelquefois s'exhalant en un geste,
Fidenzio persiste ; il insiste ; il reprend
Ses arguments : il prie, il explique, il proteste....
Malgré tous les refus du chef, on le comprend,
L'importance du plan lui paraît manifeste ;
Mais la chance est minime et le danger est grand.
Il s'obstine : Greco pressant, démontre, plaide,
Et l'on dirait enfin que le colonel cède.

Trois jours plus tard, à la même heure, au même endroit,
La rousse Asiago dore sa fauve conque ;
Greco tenant la plume en un poing maladroit
Trace, en gros traits, des mots que bien souvent il tronque....
Il écrit mal, — très mal, — ou du moins il le croit,
Car son style est, malgré l'orthographe quelconque,
Simple, et notre pauvre art n'a rien qui soit plus beau.
« Ce que l'on conçoit bien !... » disait ce vieux Boileau.

« Ma chère Clavia, cette fois-ci, je pense
Que, quand tu recevras ceci, je serai mort....
Le Coup le vaut! L'espoir de réussir compense,
De cette perspective un peu triste d'abord....
Entrer dans les détails du Coup, je m'en dispense,
Et d'autres te diront, plus tard, quel fut mon sort....
Mais comme en réchapper serait plus fort qu'un terne,
Je veux t'écrire un mot sur ce qui te concerne.

» Tu diras aux petits (c'est très important, très...
Sitôt qu'ils seront grands, chère femme, n'oublie,
Penser qu'ils sauront ça, je m'en vais sans regrets!...),
Tu leur diras que si je meurs pour l'Italie,
Ce n'est pas que j'y sois contraint par ces décrets
Et ces lois, sous lesquels il faut qu'un faible plie,
Mais parce que j'avais conscience vraiment
Qu'un homme doit — *oui, doit!* — se battre en ce moment.

» Dis-leur bien que j'étais très heureux sur la terre.
Très heureux, tu diras,... car je t'aimais beaucoup!
Et que, d'abord du moins, pour l'état militaire
Je croyais ressentir le plus profond dégoût,
Mais que de mon plein gré, je partis volontaire,
Songeant : « Je marcherai, sans regarder au coût! »
Notre cause est la bonne et quoique j'en pâtisse,
Plutôt crever que voir triompher l'injustice!

» Explique-leur donc bien, sitôt qu'ils seront grands,
Pour quels motifs la Cause est évidemment bonne.
Surtout pas de ces mots, aussi creux qu'encombrants,
Que d'Annunzio crie et que n'entend personne!
Mais ce que tu sais, toi, mais ce que tu comprends,
Mais ce que comprendrait tout être qui raisonne :
Comment ces *Tedeschi*, gredins sans foi ni loi,
Ne veulent pas laisser en paix chacun chez soi!

» Dis-leur bien les raisons, de gros bon sens vulgaire,
Qui font que je me bats contre ces Allemands,
Comment la paix des gens avec eux est précaire,
Comment ils ont voulu tous ces égorgements,
Comment ils s'y sont pris pour commencer la guerre,
Foulant aux pieds traités, promesses et serments ;
Explique-leur l'histoire et qu'ils se rendent compte,
Qu'un homme ne pouvait rester chez lui sans honte !

» Femme, qu'ils sachent bien l'histoire de ce temps.
Déjà tous ces blagueurs qui se font des carrières
Du malheur des petits, ces lâches charlatans,
Spéculant sur l'horreur de notre œuvre guerrière
Et sur la peur des saligauds, s'en vont chantant
Qu'on se bat sans savoir pourquoi.... C'est ma prière
Suprême : dis aux fils, dis-leur qu'en vérité
J'ai su ce que j'ai fait, lorsque j'ai tout quitté !

» Répète-leur mon cri, Clavia, si tu m'aimes :
« Je sais très bien pourquoi je me bats, mes enfants ! »
Ces vains grands mots de petits sots, dans leurs poèmes,
Ne m'ont jamais grisé de songes triomphants !
Mes chers petits, ce sont mes paroles suprêmes :
Je me défends, mes chers petits, *je vous défends !*
Je ne veux pas qu'on souille ou bien qu'on humilie,
Tout ce que nous portons en nous de l'Italie ! »

. . . .

» Quant à toi, si tu veux te souvenir, revoir
Quelquefois ton pauvre homme, avant que je ne meure,
Je te dis (après tout peut-on vraiment savoir
Si de nous en ce monde il n'est rien qui demeure ?)
Je te dis : « Va le soir sur la grève t'asseoir,
Sur le vieux banc caché par l'olivier qui pleure,
Mon âme sera là, ma femme, bien souvent,
Dans cette pourpre tiède et cet azur mouvant ! »

» Tu penseras à moi, je l'espère, ma femme !
Tu penseras que je t'aimais beaucoup... beaucoup !
Et ce sera — surtout si tu le crois ! — mon âme,
Cette flamme en tes yeux, ce souffle sur ton cou....
Oh ! tâche que je vive encor dans cette flamme....
Tâche ! ça m'aide tant à frapper mon grand coup....
Si tu savais combien ça rend fort devant l'ombre,
Et comment, me survivre en toi, la rend moins sombre !... »

Le « Coup », c'était tourner les *Tedeschi*, logés
Sur un vaste plateau, forteresse vermeille,
Le flanc droit tout en haut d'imprenables rochers,
Que pour cette raison personne ne surveille.
Quelques soldats choisis, à ces rocs accrochés,
Profiteraient de l'heure où l'ennemi sommeille,
Se hisseraient en haut, et puis disséminés,
Sous les débris de vieux *palazzi* ruinés,

En « liaison » avec une attaque frontale,
Ce petit groupe au point du jour se démasquant
Derrière l'ennemi, tant qu'il le peut étale
Armes, clairons, drapeaux, et flammes, et boucan.
L'Autrichien surpris, recevant la rafale
De mitraille qui lui vient ainsi de son camp,
S'imaginerait voir, à travers la fumée,
Derrière lui, soudain, surgir toute une armée....

L'attaque aurait alors, étant poussée à fond,
Des chances de succès, — au lieu d'être impossible.
Divers détails de temps, de terrain, d'armes, font
Que l'entreprise en somme était assez plausible.
Par ce coup dont l'audace à prime abord confond,
L'adresse italienne eût pu toucher la cible....
Mais je ne puis m'étendre, à mon profond regret,
Sur ces nombreux détails qui le justifîraient.

On partit dans la nuit profonde, — vingt bons drilles,
Robustes, aguerris, impassibles, adroits,
Souples pattes de chat, s'ouatant d'espadrilles,
Cœurs de lion que tous les dangers laissent froids.
Et ces vingt corps d'acier, chaînes, nœuds, crampons, vrilles,
Par des roches n'offrant que de lisses parois,
Aux sommets réservés à l'aigle seul naguère,
Se glissèrent avec tout leur harnois de guerre !

Fidenzio les conduisait. Depuis des jours
Scrutant incessamment l'inaccessible roche,
Ses brisures, ses creux, ses degrés, ses contours,
Corniche où l'on respire, arête où l'on s'accroche,
Il portait dans l'esprit ses tours et ses détours....
Aussi, grâces à lui, lorsque l'aube fut proche,
Les vingt héros étaient à l'affût, installés
Dans les écroulements déserts des vieux palais.

Au jour, la principale attaque se déclenche :
Dix chars d'assaut anglais, — massifs monstres d'airain, —
Rayant de traits de feu subits la brume blanche,
D'un vif glissement lourd labourent le terrain ;
Puis derrière eux le sol désert, soudain, épanche
D'épais fourmillements gris-vert qui, pleins d'entrain,
Sous un scintillement aigu de baïonnettes,
Grimpent vers le sommet, d'où l'ennemi les guette.

Plus de vingt fois déjà pareil assaut fut vain !
De haut, l'Autrichien, tapi dans sa tranchée,
Commande entièrement la pente du ravin
Du fond duquel l'attaque est vers lui déclenchée ;
En vingt des points de cette pente, — en plus de vingt ! —
Sa soldatesque sur quelque attaque penchée,
La vit se ralentir... hésiter... refluer...
Et puis dès lors n'eut plus qu'à tuer et tuer !

Contre les gabions se pressent leurs rangées :
On voit, sortant du sol, fourmiller leurs partis ;
Et chacun s'assurant de ses armes chargées,
Tout le long de leurs rangs court un sec cliquetis,
De ceux que balaîront ces armes en plongées
Les élans furieux déjà sont ralentis ;
La pente pèse lourd à la charge emportée....
Enfin l'Italien est à bonne portée !

La masse par endroits, sous le clou d'un shrapnel
Se fixe, se laissant devancer par l'élite.
Des ordres brefs. Attention ! Un colonel,
Qui se courbe nerveux sur son théodolite,
Soulève un poing ganté. L'instant est solennel.
Sur l'œuvre atroce qu'à la mort tout facilite,
Sur la moisson que son bras maigre va faucher,
Le plus dur, sans émoi, ne pourrait se pencher....

Silencieusement l'Autrichien regarde
Le flot humain qui, lent à présent, lent, très lent,
Roule vers lui.... La pente à chaque instant retarde
Un peu plus la ruée et refrène l'élan.
En ce moment les bersagliers d'avant-garde
Sont encor à quatre cents pas : point excellent
Pour commencer le feu sur la mouvante cible,
Dont l'assaut une fois de plus semble impossible.

Quatre cents pas encor d'un roide escarpement,
D'un glacis naturel sans rien, rien qui permette
De se mettre à l'abri, pour souffler un moment.
Ni rocher, ni repli du sol ! La pente est nette,
Et le feu la balaie en plein, totalement....
Sur ce terrain uni, la moindre silhouette
Offre au plus maladroit un magnifique but....
La distance est propice et l'assaillant fourbu.

« Fusil en joue ! » On voit l'éclair des baïonnettes :
De pâles éclairs gris, parmi les gabions....
« Quatre cents pas !... » Déjà les faces se font nettes,
Aux dômes réguliers, gris-vert, des morions....
« Quatre cents pas !... » On distingue, aux marionnettes
Qui grimpent, les détails de faces de lions :
Bouches de volonté, fronts fiers, grands yeux de flamme....
« Fusil en joue !... » L'*Oberst* a soulevé sa lame.

Et tout à coup, voici qu'un hameau ruiné
Qui sur l'Autrichien se penche et le surplombe,
Et dont l'écroulement roussâtre et calciné
Domine, de très haut, toute l'immense combe,
Voici que ce hameau, soudain, a fulminé,
A rugi, s'est couvert de flammes, qu'il en tombe,
De la mort, crépitant, tonnant, fumant, hurlant....
Qu'il s'y déploie un pavillon rouge, vert, blanc....

Aux rangs autrichiens, stupeur, terreur, colère....
L'assaut italien gagne cinquante pas !
Les chefs sont consternés et leur surprise est claire....
Cette attaque à revers on ne la comprend pas !
Le roc en cet endroit est perpendiculaire.
L'assaut italien, durant ce temps, grimpa
De cinquante autres pas... et toujours les ruines
Hypnotisent l'armée adossée aux fascines.

Dans la tranchée on voit déjà plusieurs blessés....
Un *Fähnrich* s'est lancé, brandissant son enseigne ;
Vers la ruine il court, l'enseigne aux poings dressés....
Et beaucoup l'ont suivi, tant le désarroi règne,
Tandis que derrière eux, déjà, les plus pressés
Des bersaglieri, dans l'aube qui les baigne,
Pour livrer avec chance égale leurs combats,
N'ont plus qu'à parcourir deux cent cinquante pas !

Dans le hameau croulant le vacarme est terrible :
Un corps d'armée entier y semble déchaîné.
L'Autrichien d'un feu désordonné le crible,
Pour couvrir cet assaut par le *Fähnrich* mené ;
Seuls quelques chefs encor songent à l'autre cible,
Au régiment grimpant, sous leurs yeux égrené,
Et dont la course à deux cents pas se fait pesante....
Deux cents pas?... Non. Cent quatre-vingt ! Non. Cent soixante !

Tous autour de Greco, certes, ne sont pas pris :
Le colonel autrichien hurle et trépigne ;
Ce vétéran a tout deviné, tout compris.
Il sort de son abri, court le long de la ligne,
Criant ses ordres, ses appels, et quand ses cris
Sont couverts par le bruit, il s'explique par signe :
« Alerte ! Regardez ! le danger vient d'en bas ! »
Et les Italiens ne sont plus qu'à cent pas !

Cent pas ! L'expression farouche des visages
Qui montent : tous ces yeux où luit un fauve éclair,
Toutes ces lèvres que torsionnent des rages,
Puis ces aciers pointés, avides de sa chair,
Poussent l'Autrichien, en des hâtes peu sages,
Vite, à vider le magasin de son mauser....
Mais le flot monte, croît, gagne, rien ne l'arrête,
Bientôt de la tranchée il affleure la crête....

Ces soldats valeureux, mais indisciplinés,
Qui suivirent les pas de l'enseigne leur guide,
Vers les entassements de palais ruinés,
Enfin touchent au but.... Le but est presque vide !
Rien que quelques alpins, bien vite exterminés,
Rien qu'un maxim, dont un homme impassible évide
Le chapelet aigre et pressé : Bing ! Bing ! Bing ! Bing !
Le Fähnrich l'a fait taire en un coup de browning.

L'assaut ayant touché le but, la lutte est brève :
Dans la poussière où, pâle, un tranchant d'acier luit,
Sous un voile clément, le triomphe s'achève ;
L'Autrichien, rompu, jette les armes... fuit,
Car sans cesse à présent, au flanc du mont s'élève
Le flot italien, qu'un flot et qu'un flot suit ;
A quelque résistance impossible de croire :
Sous la croix de Savoie, ils ont vu la Victoire !

Près de sa mitrailleuse, on retrouva Greco ;
Qui l'aperçut d'abord crut encor le voir vivre,
Et lui cria joyeux : « Hardi ! le Tedesco
Fiche le camp ! Viens vite ! Allons ! Il faut le suivre ! »
Mais l'appel belliqueux n'éveilla nul écho :
Il dormait, doigts crispés, sur la gachette en cuivre....
A l'appel du clairon, son ardent : « Je suis prêt ! »
Désormais, jamais plus — jamais ! — ne répondrait....

On l'enterra dans son drapeau — rouge, blanc, vert....
Vite, un dernier regard ! Vite que je m'incline
Sur le funèbre trou dans la pierraille ouvert....
Sous les cheveux bouclés, l'ardente face fine
Sourit.... Le héros rêve au sacrifice offert.
Au don divin, qui fait sa race plus divine....
Inclinons-nous ! Vous qui savez prier, priez !
Vous qui ne savez pas, jetez-lui des lauriers !

Quant à son âme, elle est là-bas, près d'Agrigente,
Au bord du golfe bleu, d'un bleu profond et dur,
Que brodent réguliers, de blancheur transparente
De hauts monceaux de sel, blancs, sur le noir azur.
Sous ce ciel délicat que sa grâce apparente
Au ciel attique, au ciel entre tous doux et pur,
Sous ce beau ciel qu'emplit l'ombre pourpre d'Homère,
Deux fils, dignes de lui, croissent près de leur mère !

Et moi, je viens vers toi terminer mon essor,
Aire capitolin, qui domines le monde,
Berceau prestigieux de l'aigle aux plumes d'or !
Sur la force brutale, ô Rome! il ne se fonde,
Ton empire à des milliers d'ans promis encor !
Et rien n'en peut saper les assises profondes !
Ton esclave à jamais chérit ta primauté :
Ce qui l'enchaîne à toi, Rome, c'est ta beauté !

Nous sommes des Latins ! Nous, les Celtes des Gaules,
Goths, Lombards, Espagnols et Trévires hautains,
Dès qu'un instant ta pourpre adorna nos épaules,
Dès qu'un instant, un seul, par la main tu nous tins,
Rome auguste, éblouie, et tes splendeurs pour pôles,
Nous crions fièrement : « Nous sommes des Latins ! »
Notre orgueil désormais caresse la chimère,
Souveraine beauté, que nous t'eûmes pour mère !

Nous sommes des Latins ! Nous existons par toi !
Au rythme de ton cœur nos cœurs ont puisé l'être !
Ta conscience altière a dicté notre loi,
Et notre âme en la tienne aime à se reconnaître....
Brutus, j'ai ta fierté ! Régulus, j'ai ta foi !
Caton, sois mon héros ! Lucrèce, sois mon prêtre !
Haussons nos cœurs ! Levons nos fronts ! Merci, destins !
Nous portons Rome en nous ! Nous sommes des Latins !

Comte Albert du Bois.

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE

LA CRISTALLISATION DES FRONTS

ET LES

CARACTÈRES DE LA GUERRE NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

« Si tu savais combien j'aime mes hommes ! » s'écrie devant un ami, d'une voix tremblante d'émotion, un jeune médecin belge qui, quatorze mois durant, a vécu avec les soldats de Liège et de l'Yser. Par leur courage et leur endurance, les « jasses » — c'est leur surnom familier — méritent qu'on leur témoigne cette tendresse. Galvanisés par l'exemple d'un « roi-camarade » qui restera l'une des plus hautes et plus pures figures de la guerre et d'une reine qui est toute grâce, bravoure et charité, les soldats belges se sont montrés dignes de leurs ancêtres qui, à Courtrai et ailleurs, besognèrent si vaillamment contre les puissants de ce monde. Avec certaines nuances, ils ne sont pas sans ressembler à nos « poilus. » Comme eux ils grognent et critiquent ; mais comme eux, dans les boues de l'Yser, ils attendent avec une ardeur patiente le moment de bondir sus à l'enva-

[1] Pour la première partie, voir la livraison de mai.

hisseur abhorré et comme eux ils ne doutent pas du triomphe final de l'éternelle Justice. Ils détestent d'ailleurs la guerre, qu'ils proclament « une chose ignoble » et dont ils sont depuis longtemps déshabitués ; mais ils la font tout de même avec constance et avec le sentiment qu'ils défendent non seulement leur cause personnelle, mais une grande cause idéale. On nous a cité ce mot d'un simple mineur : « Mi, je n'me bats ni pour le roi, ni pour la Belgique. Non ; je m'bats pour mes idées. »

Assez différents des « poilus » sont les « tommies » anglais. Concentré, volontiers silencieux et même un peu distant, flegmatique, ami du confort et de la correction, le soldat britannique a pu surprendre par son calme et sa lenteur d'allures la vivacité française. Ce n'est qu'à la longue que nos troupiers reconnurent tout ce que cette froideur apparente recouvrait d'indomptable courage, d'énergie obstinée, de haute conscience et de générosité morale. Pour cette armée de volontaires, la guerre est d'abord un sport, plus difficile et plus dangereux que les autres, mais qui, avant tout, exige la rigoureuse observation de certaines « règles du jeu », imprescriptibles, immuables, et ils n'ont pas assez de mépris et de colère pour la « déloyauté » des « Huns » qui violent ces règles avec une si outrageante impudeur. Ceux d'entre eux qui ne se sont pas rendu nettement compte que les plus hauts et les plus pressants intérêts anglais sont engagés dans ce terrible conflit et qui sont venus se battre uniquement parce que Kitchener leur a dit que c'était leur « devoir », ceux-là mêmes sentent, plus ou moins confusément, qu'ils font œuvre de justice. Ce qui les anime et les soutient, « c'est l'idée du droit (*right*), la simple idée

du bien et du mal. La victoire de l'Allemagne leur apparaîtrait comme le triomphe du mal. »

Pareil sentiment, tantôt obscur et tantôt lucide, parmi les troupes bariolées que les autres peuples ou leurs colonies respectives ont envoyées aux nations de l'Entente. Italiens, Suisses, Américains, Polonais, Tchèques, Espagnols qui composent les régiments de notre Légion étrangère, Canadiens d'origine française venus au secours de leurs deux patries, Néo-Zélandais, Sikhs ou Gourkas accourus à l'appel de la vieille Angleterre libérale et civilisatrice, Soudanais, Marocains, Tunisiens ou Algériens enrôlés dans nos troupes coloniales, tous se sentent les soldats du droit et les défenseurs d'une civilisation supérieure. Un caïd de la province de Constantine, trop vieux pour aller venger « ses frères de 1870 », écrit à son fils blessé : « Mon cher enfant, les miens ainsi que moi nous prions pour que tu sois vite guéri, afin que tu puisses retourner sur le champ de bataille pour te venger de cette race maudite d'Allemands, ce peuple sans cœur, *qui ne possède pas la moindre notion de justice*, ces vandales qui veulent envahir *notre chère France !*... Dieu sera *avec la nation juste* pour écraser l'Allemagne et la rayer de la carte d'Europe. J'espère que la présente te trouvera rétabli et prêt à repartir, pour prouver la valeur des turcos et montrer à tous les peuples que *les Arabes savent défendre leurs bienfaiteurs. La France a fait de nous des hommes, c'est le moment ou jamais pour nous de nous montrer dignes d'être appelés ses enfants.* » Les Allemands seraient bien gênés de citer pareille lettre d'un indigène du Cameroun !

Non pas que leurs soldats, eux aussi, ne croient à la justice de leur cause. On leur a fait croire, et ils ont

cru, au moins pour la plupart, que l'Allemagne a été attaquée, qu'elle poursuit une guerre défensive et que l'Angleterre, en particulier, a juré son anéantissement. *Gott strafe England !* « Dieu punisse l'Angleterre ! » est leur véritable cri de guerre et il n'est pas d'injures qu'ils ne vomissent contre les « mercenaires britanniques. » Ces violences, ce manque d'esprit critique ne sont pas les seules choses qui nous gâtent leur patriotisme. Celui-ci d'abord ne sait pas s'élever à la notion d'un droit vraiment humain, comme celui de leurs adversaires. *Deutschland über alles !* voilà leur devise : le droit allemand, — lequel n'a point de limites, — la patrie allemande, la *Kultur* allemande, — qu'ils opposent volontiers, leur kaiser en tête, à la « civilisation » simplement humaine des peuples latins ou anglo-saxons, — voilà leur univers moral. A cette grossière et brutale déesse ils sacrifient tout : pudeur, pitié, loyauté, bon sens, tout ce qui distingue l'homme de la brute. Bouffis d'un incommensurable et niais orgueil, se considérant comme le peuple élu, prédestiné à l'empire du monde, ils s'abandonnent à tous leurs instincts, à tous ceux du moins qu'encourage et qu'exploite leur impitoyable discipline. Et comme brutalité et duplicité sont le fond de leur nature, ils commettent sans remords les innombrables atrocités dont ils ont déshonoré leurs très réelles vertus militaires. Car ce sont d'admirables soldats, braves, — d'une bravoure peut-être plus collective qu'individuelle, — disciplinés, laborieux, tenaces, dédaigneux de la mort, et nos hommes, qui les ont vus à l'œuvre, ne leur ménagent point les éloges. Mais comment louer sans réserve des soldats qui massacrent, pillent, incendient, et, de leur propre aveu, renouvellent, avec des raffinements inouïs,

les pires horreurs des vieux âges ? « Ce que nous avons vécu au cours de cette semaine — écrit l'un des tristes héros de la première armée d'invasion — défie toute description. Ce n'est pas là une campagne de 1914, mais un retour à la guerre de Trente ans. » On pourrait multiplier les témoignages analogues. « Pourquoi, puisqu'ils sont courageux, — demandait un simple soldat français, — font-ils tant de cochonneries ? » Et ce mot, dans sa simplicité familière, exprime, mieux que tous les commentaires, la différence des deux mentalités guerrières.

III

Le front intérieur en Allemagne et en France.

Ce n'est pas seulement l'armée que le commandement et le gouvernement allemands ont nourrie d'illusions et de mensonges ; c'est aussi la population civile. A vrai dire, le gouvernement allemand a complètement abdiqué entre les mains du parti militaire et l'empereur lui-même ne fait guère que contresigner les vœux ou les ordres de l'état-major. Le jour même de la mort de son père, dans sa proclamation à l'armée, Guillaume II avait solennellement déclaré : « Nous appartenons l'un à l'autre, moi et l'armée ; *nous sommes nés l'un pour l'autre et nous resterons unis par un lien indissoluble*, que nous ayons, par la volonté de Dieu, la paix ou la tempête. » Il tenait parole. Le chancelier n'a plus de volonté personnelle : ses discours sont l'écho des directions du grand quartier-général. Quant aux partis politiques, ils n'ont plus d'existence individuelle. Trompés ou asservis, ils répètent les leçons apprises sur « la guerre défensive » et sur « l'invincibilité » de l'Allemagne et ils votent sans dis-

cussion sérieuse toutes les mesures qu'on leur propose. Ne parlons pas des conservateurs pangermanistes qui chaque jour annexent bruyamment l'univers. Mais les nationaux-libéraux, par l'organe de Bassermann, n'hésitent pas à repousser les « veules nostalgies de paix » et à affirmer que tant de « sacrifices sanglants doivent servir à fonder *l'extension territoriale* de la patrie et à lui donner *à l'est et à l'ouest* des frontières telles qu'elles lui assurent la paix pour des générations. » Mais le centre catholique, le parti du noble Windthorst, est à la remorque d'un politicien ineffablement vulgaire, Mathias Erzberger, vraie mouche du coche, qui, en attendant qu'on lui confie la signature d'un humiliant armistice, et le rôle d'un larmoyant fourrier de la défaite, intrigue au Vatican, intrigue en Suisse et fait jeter en prison un catholique luxembourgeois, Emile Prüm, coupable d'avoir critiqué son peu évangélique langage. Car elle est d'Erzberger, dans le *Tag*, cette déclaration sanguinaire : « A la guerre, *la plus grande absence de scrupules*, si l'on y va intelligemment, coïncide en fait *avec la plus grande humanité*. Quand on est en situation *d'anéantir Londres* par un procédé que l'on a, *cela est plus humain* que de laisser *un seul* de nos camarades allemands perdre son sang sur le champ de bataille, car une cure si radicale amène la paix au plus vite. » Mais enfin les socialistes qui rêvent l'exploitation économique du monde par la social-démocratie et de transformer le moindre ouvrier allemand en un cossu « contremaître », les socialistes votent avec entrain les crédits et les emprunts de guerre, et ce n'est que vers la fin de 1915 qu'ils se diviseront en majoritaires et en minoritaires, ces derniers, plus clairvoyants et un peu inquiets de l'avenir, se déclarant déjà

partisans d'une paix « sans annexions ni indemnités. » En fait, toute l'Allemagne politique est convertie au pangermanisme.

A cette conversion, la presse allemande tout entière a très activement collaboré. Jamais presse au monde n'aura été plus servile, plus honteusement domestiquée que celle-là. Elle est toute dans les mains du haut commandement ; elle obéit au mot d'ordre universel ; elle ne publie que des articles inspirés. Très habilement adaptée d'ailleurs à la grossière psychologie germanique, elle a pour fonction unique de déformer les esprits en leur ressassant sans trêve tous les articles du credo militaire et en leur distillant « la vérité allemande. » Elle n'est qu'une succursale de l'*Agence Wolff*. C'est grâce à elle que l'état-major tudesque a pu escamoter des défaites telles que la Marne et l'Yser, le Grand-Couronné, l'Artois et la Champagne, en attendant Verdun, amplifier jusqu'à l'infini ses victoires de Charleroi, de Tannenberg et de la Dunajec. Et il est si bien arrivé à ses fins que les journaux ennemis et neutres peuvent circuler sans inconvénient à l'intérieur de l'empire : ils n'entament pas la foi robuste de la population dans « l'invincibilité » des armées impériales.

Sur un point cependant il semble qu'il ait été particulièrement nécessaire de rassurer la religion alarmée des neutres, et même de quelques Allemands. Les atrocités commises en Belgique et dans la France du nord faisaient le tour du monde et provoquaient un peu partout, et jusqu'aux Etats-Unis, un mouvement de réprobation croissante. Il fallait ruiner cette prétendue légende. Telle fut l'origine du « manifeste des 93 », ce « colossal » monument d'hypocrisie ou de sottise qu'ont signé de

leur nom quelques-unes des plus hautes illustrations de l'Allemagne pensante :

« *Il n'est pas vrai* que l'Allemagne ait été la cause de cette guerre.... *Il n'est pas vrai* que nous ayons violé d'une façon criminelle la neutralité de la Belgique.... *Il n'est pas vrai* que nos soldats aient touché à la vie et à la propriété d'un seul citoyen belge sans y être contraints à leur corps défendant.... *Il n'est pas vrai* que nos troupes ont ravagé brutalement Louvain.... *Il n'est pas vrai* que notre façon de faire la guerre méconnaisse le droit des gens. *Elle ne connaît pas de cruautés indisciplinées* [quel aveu !].... Croyez-nous ! »

Et voilà ce qu'ont osé signer — sous « les rires moqueurs du monde civilisé », comme l'a dit Harden — les Lamprecht et les Harnack, les Eucken et les Wundt, les Ostwald et les Hæckel, les Hauptmann et les Sudermann ! Et comme si de tels noms ne suffisaient pas, l'empereur lui-même — qui lui au moins devait *savoir* — n'a pas hésité à envoyer au président Wilson « une protestation indignée » contre les « méthodes barbares » de « la population civile belge » à l'égard de l'armée allemande :

« Les cruautés commises dans cette guerre de guérilla *par les femmes et les enfants, par les prêtres* même, sur les soldats blessés... ont été telles que nos généraux ont été finalement obligés de recourir aux moyens les plus rigoureux pour châtier les coupables et de semer la terreur dans la population *assoiffée de sang*, pour l'empêcher de poursuivre ses meurtres et ses horreurs.... *Mon cœur saigne de voir* que de semblables mesures ont été rendues nécessaires et de songer aux innombrables innocents qui ont perdu leur vie et leurs biens par suite de la conduite barbare de ces criminels. »

Rassurée par ces abjects mensonges, l'Allemagne s'est délestée de ses derniers scrupules. Elle a donné carte blanche à ses gouvernants, à ses généraux. Elle a approuvé leurs méthodes, les inutiles destructions de monuments célèbres, les lourdes rançons extorquées aux populations envahies, les mauvais traitements infligés aux prisonniers, l'enfer des camps de représailles, les effroyables déportations de femmes et d'enfants, les pillages éhontés, le sabotage des usines et des mines ; elle a accepté sans rougir le produit des innombrables vols commis en pays ennemi par l'armée d'invasion ; elle a poussé à la guerre sous-marine ; elle a pavoisé, elle a frénétiquement applaudi au torpillage du paquebot *Lusitania* et au meurtre de 1200 passagers innocents. Sûre d'une victoire qui justifierait tous ses crimes, et qui n'était qu'ajournée, elle a accepté sans trop se plaindre, et même avec un réel courage, les sacrifices qu'on lui demandait : la vie de ses enfants, les restrictions, le rationnement, la réglementation minutieuse de ses habitudes, l'existence plus difficile, l'alimentation moins abondante et moins saine. Pour lui faire prendre patience et pour soutenir son énergie, on agitait bruyamment devant ses yeux la fameuse « carte de guerre » et la liste soi-disant confidentielle des revendications qu'avaient arrêtées les six grandes associations économiques de l'empire [1]. Cette pâte molle et sans consistance de l'opi-

[1] Ces six associations de paysans, d'industriels et de petits bourgeois réclament impérieusement la mainmise économique et militaire sur la Belgique, l'annexion des côtes de France depuis la Belgique jusqu'à la Somme, des charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, du bassin de Briey, de tout le territoire compris entre Verdun et Belfort, avec ces deux places, d'une partie des provinces baltiques et de la Pologne russe, etc. C'est tout le programme pangermaniste.

nion publique allemande reçoit avec une docilité exemplaire toutes les empreintes officielles. Pervertie et comme envoûtée par le caporalisme prussien, l'Allemagne a perdu son âme : elle n'est plus qu'une malfaisante nation de proie, tout entière tendue vers la satisfaction des plus matérielles convoitises, — une bête brute enragée déchaînée à travers le monde.

La vie intérieure de la France présente un tout autre spectacle. Une seule idée soutient tout ce peuple, qui était si mal préparé, par son imprévoyance naturelle, à une guerre, et surtout à une longue guerre d'usure matérielle : durer, tenir, s'armer, pour vaincre, et vaincre non point pour annexer, mais pour restaurer le règne de la justice. Le gouvernement qui, certes, a eu ses faiblesses, comme tous les gouvernements humains, — une démocratie parlementaire est évidemment moins adaptée à la guerre qu'une autocratie militaire, — a été au total, et en dépit d'inévitables lenteurs, à la hauteur de sa lourde tâche. Il est rentré à Paris en décembre 1914, et il y travaille avec une active énergie à l'organisation de la défense nationale. Réduit par la constitution à un rôle, peut-être trop discret, d'arbitrage et de suggestion, plutôt que d'action, le président de la République se multiplie en visites aux armées, et toutes les fois qu'il a l'occasion de prendre officiellement la parole, il le fait avec cette sobriété alerte et forte, cette justesse d'expression qui caractérisent sa classique éloquence. Ses principaux ministres remplissent avec une intelligente activité leurs fonctions respectives. M. Viviani, M. Briand éclairent et coordonnent ces communs efforts. M. Ribot administre avec une prudence consommée les finances nationales, et, par d'habiles

mesures qui ajournent les impôts et les emprunts, il rend confiance au crédit public : la Bourse peut rouvrir le 7 décembre. M. Delcassé, dont la perspicacité, à vrai dire, se trouvera bientôt en défaut dans les affaires de Bulgarie et de Grèce, entretient et consolide nos alliances acquises, et, appuyé par notre habile ambassadeur à Rome, M. Barrère, il combat efficacement les campagnes de corruption du prince de Bülow, et il entraîne peu à peu l'Italie dans notre orbite. Enfin, M. Millerand, avec une ténacité, une méthode, une ardeur auxquelles on n'a pas rendu assez hommage, travaille à nous doter, nous et nos alliés, d'un copieux matériel de guerre. La tâche était ardue, presque décourageante par son immensité même : il fallut du temps pour la réaliser. C'est grâce à M. Millerand — et au prodigieux génie d'improvisation de la France — qu'elle put être menée à bonne fin.

Car les Allemands se flattaient, non sans raison, de nous avoir réduits à l'impuissance. Par leur crime de la violation de la Belgique, et par l'invasion, la France a perdu « 60 000 de ses ouvriers métallurgistes sur 112 000, 40 pour 100 de ses ressources en charbon, 80 pour 100 de ses resssources en coke, 90 pour 100 de ses ressources en minerai de fer, 70 pour 100 de ses ressources en fonte, 80 pour 100 de ses ressources en acier, 80 pour 100 de son outillage. » Elle ne possède plus que 30 hauts-fourneaux pouvant produire de la fonte. « Des 123 hauts-fourneaux qui étaient à feu en France au commencement de 1913 sur les 170 existants, il n'y en a pas moins de 95 qui se trouvent dans la zone de guerre. » Dans ces conditions d'infériorité écrasantes, la France accepte fièrement la lutte : elle rappelle les ouvriers des tranchées ; elle rouvre toutes ses usines, en fonde de nouvelles, les

transforme toutes en usines de guerre ; elle va chercher de la main-d'œuvre à l'étranger et dans ses colonies ; elle embauche les femmes (41 000 au 1er juin 1915, 300 000 au 1er janvier 1917) ; malgré les sous-marins, elle importe de partout tous les produits qui lui manquent ; elle crée de toutes pièces l'industrie chimique qui lui manquait ; démunie, mutilée, elle devient en quatre années une puissance industrielle de premier ordre. La fabrication quotidienne des obus passe de 5000 à 250 000. En février 1915, sur le front de Champagne, il n'y a qu'une centaine de pièces lourdes ; il y en aura 1100 en septembre. De 1912 à 1917, le nombre des canons de 75 a augmenté de 50 pour 100 ; celui des canons lourds a passé de 300 à 6000. Et tout le reste à l'avenant. Voilà l'œuvre que M. Millerand a eu le courage de concevoir et d'entreprendre.

A ce gouvernement de la Défense nationale, le parlement, en dépit de quelques incartades, du reste postérieures, a prêté, surtout dans ses commissions, un précieux concours. Il s'était séparé, le 4 août 1914, dans la ferveur unanime d'une séance inoubliable. Après Charleroi, après la Marne, après l'Yser, il put reprendre ses travaux d'une manière à peu près ininterrompue. Dans la séance de rentrée du 22 décembre, la Chambre applaudit longuement deux vigoureux discours de M. Deschanel et de M. Viviani, définissant le sens de la guerre et affirmant la volonté française de lutter « jusqu'au bout », « pour réaliser, disait l'un, la pensée de notre race : le droit prime la force. » Et le second, déclarant que ce heurt sanglant de tant de peuples avait pour unique objet de « régler le sort du monde », s'écriait, dans un fort beau mouvement : « Rien de plus grand n'est jamais

apparu au regard des hommes : contre la barbarie et le despotisme, contre le système de provocations et de menaces méthodiques que l'Allemagne appelait la paix, contre le système de meurtre et de pillage collectifs que l'Allemagne appelle la guerre, contre l'hégémonie insolente d'une caste militaire qui a déchaîné le fléau, avec ses alliés la France émancipatrice et vengeresse, d'un seul élan, s'est dressée. Voilà l'enjeu. Il dépasse notre vie.... » On ne pouvait mieux exprimer le sentiment commun non seulement du parlement français, mais de toute la France.

Car la France tout entière, la France parisienne ou provinciale, partage à cet égard la foi de son gouvernement et de ses mandataires. Elle sait ou elle devine l'immensité temporelle et la portée métaphysique de l'enjeu et depuis la Marne, depuis l'Yser, elle ne doute pas de la victoire finale. Elle dirait volontiers comme le président de la Chambre : « Demain, après-demain, je ne sais ! » Mais sur l'issue elle-même elle n'a aucune inquiétude. Elle a l'obscure intuition que la guerre de tranchées ne durera qu'un temps et qu'elle est, de la part de l'adversaire qui nous y a contraints, un aveu d'impuissance. Pleine de sollicitude pour ceux de ses enfants qui, dans la boue glacée, sous les rafales de neige ou de pluie, la défendent avec une si touchante constance, elle seconde de son mieux les pouvoirs publics, elle envoie au front douceurs et vêtements chauds, lettres réconfortantes et témoignages d'affectueuse confiance ; elle adopte les soldats des pays envahis ; elle prodigue dans les hôpitaux sa maternelle charité et sa délicate gratitude. Elle accepte sans maugréer les entraves, d'ailleurs assez bénignes, que l'on impose à la liberté individuelle ; elle en

accepterait bien d'autres, qu'on a eu la faiblesse ou l'imprévoyance de ne pas édicter dès la première heure, comme les restrictions alimentaires et l'interdiction de la vente de l'alcool de bouche. Enfin elle travaille avec une inlassable énergie à réparer les ruines de la guerre, à remplacer, dans la mesure du possible, ceux qui sont au front, en un mot à manifester par tous les moyens et sous toutes les formes la continuité de la vie française. Dans une de ses visites au front, M. Poincaré a eu sous les yeux un spectacle dont il a vivement senti et noté la valeur symbolique : « Lorsque, écrivait-il, à portée des projectiles, devant un horizon que les éclatements d'obus couvrent de fumée ou déchirent de lueurs, on voit des paysans tranquilles pousser leur charrue et ensemencer leur sol, on comprend mieux encore combien sont impérissables sur notre vieille terre de France les provisions d'énergie et de vitalité. »

Cette énergie, cette vitalité ne se marquent nulle part mieux que dans les lettres de l'arrière qui nous sont parvenues. La veuve d'un lieutenant de réserve tué au Four de Paris répond en ces termes à des condoléances : « J'ai fait de cet être si cher le sacrifice complet à la France, et *de ce sacrifice je ne dois pas mesurer l'étendue. Ce qui est donné est donné :* un regard en arrière pourrait être une défaillance. » Une mère, en apprenant la mort de son fils, écrit ces lignes, dignes du grand Corneille : « Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste. Pendant dix-sept ans j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladies. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins constants. *Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver pour lui permettre de mourir pour la patrie. Là est ma grande consolation.* » Et voici

ce qu'une vieille mère, dont huit enfants sont morts à l'ennemi, dicte à ses filles pour l'un des survivants :

« J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août. Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et Jean, ils sont morts aussi. Rose a disparu. Maman pleure. *Elle dit que tu sois fort, et que tu ailles les venger*. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait eu la Légion d'honneur. *Succède-lui*. Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir. *On ne te demande que cela*. Dieu t'a donné la vie ; il a le droit de te la reprendre, c'est maman qui le dit.... Tes sœurs. »

Et un jour viendra où un journal allemand, publiant un nouveau décalogue à l'usage des Allemands, écrira :

« 8e commandement. — *Exemple prendras sur la volonté de vaincre et sur l'abnégation des épouses et des mères françaises* qui ont souffert pendant quatre longues années pour l'amour de leur patrie. » [*Volkszeitung* de Cologne, 20 octobre 1918.]

VICTOR GIRAUD.

LES
HYMNES NATIONAUX ET RELIGIEUX
DU PEUPLE POLONAIS

Je parlais un jour ici même des diverses manifestations de la vie polonaise à Paris [1]. Il en est une que je me reproche d'avoir oubliée, c'est l'existence d'une librairie, et d'une librairie qui depuis quatre ans a fait preuve d'une louable activité. Autour d'une revue hebdomadaire estimée, *Polonia* [2], elle a groupé un certain nombre d'éditions utiles pour le double public auquel elle s'adresse.

I

Une, entre autres, dont le titre m'a particulièrement séduit et sur laquelle je me suis jeté avec empressement, c'est le volume intitulé *Recueil de chants polonais nationaux et religieux*, par l'abbé Jean Wienckowski, aumônier de l'armée polonaise, lauréat de la *Schola cantorum*. Ce recueil, qui donne tout ensemble les paroles et la musique, s'adresse, comme on le voit, à un double public.

[1] Voir *Bibliothèque universelle* d'août 1918.

[2] Arrivée dans sa cinquième année d'existence, *Polonia* a suspendu sa publication. Son directeur, M. Venceslas Gonsiorovski, était allé rejoindre l'armée nationale qui s'est formée à Paris. Nous sommes à une époque où l'épée vaut encore mieux que la plume.

La Librairie polonaise se trouve à Paris, 3 bis, rue La Bruyère.

Pour moi, qui me suis complu pendant tant d'années à étudier l'âme des peuples slaves, ce sont naturellement les textes qui m'intéressent.

J'ai raconté ici même [1], il y a bien longtemps, comment, le 21 mai 1863, j'avais pour la première fois, dans l'église de Montmorency, entendu chanter les strophes polonaises du cantique national *Boze cos Polske* (Dieu qui pendant tant de siècles a protégé la Pologne), comment la curiosité de déchiffrer le texte mystérieux offert par une voisine obligeante avait orienté mes recherches sur la grammaire polonaise et par suite sur la philologie slave. En prenant en mains le volume de l'abbé Wienckowski, mon premier mouvement a été de rechercher le texte de cet hymne et je n'ai pas été long à le découvrir. Mais il est loin d'occuper la première place. L'abbé, qui est peut-être plus patriote encore que catholique, a donné la place d'honneur aux hymnes nationaux. Il veut évidemment que son petit volume accompagne les troupes dans le combat et son recueil s'ouvre par le chant célèbre : *Non, la Pologne n'est pas morte,* hymne qui date, dit-on, du lendemain des partages et qui accompagna les légions polonaises de Dombrowski au service de la France révolutionnaire. L'éditeur n'a pas tenu à faire œuvre d'érudit. Combien il eût été intéressant de nous édifier sur les origines de chaque poème, sur les particularités de sa musique ! Il faudrait de terribles recherches pour arriver à combler cette lacune à propos d'un recueil qui compte soixante-seize numéros.

Le poème du chant *Non, la Pologne n'est pas morte,* est écrit sur un air populaire de mazurka qui s'est transformé en une marche guerrière. Cet air a été adopté

[1] Ce récit a été réimprimé dans mes *Souvenirs d'un Slavophile,* chap. Ier (Hachette, 1905).

tour à tour par les Slovaques, par les Tchèques, par les Ukrainiens, par les Croates, et le motif initial est partout celui-ci : Non, la Pologne n'est pas morte tant que nous vivons. Remplacez le nom de la Pologne par celui de tel ou tel peuple slave. Ce que leurs aïeux chantaient vers 1795, les Polonais le chantent encore aujourd'hui. Mais est-ce avec la même confiance et le même enthousiasme qu'aux jours où l'explosion de la Révolution française semblait promettre aux nations asservies la liberté du monde ? On a subi depuis près d'un siècle et demi de si amères désillusions !

Ecoutons ces fiers accents, en regrettant qu'on ne nous ait rien appris sur l'auteur des paroles :

Non, non la Pologne n'est pas morte tant que nous vivons. Ce qu'une force étrangère nous a ravi, par la force nous le reconquerrons. Ce que le désespoir a commencé, la vaillance l'achèvera. Marchons, marchons, Polonais. Dieu donnera la victoire.

La patrie sortant du tombeau crie à ses enfants : Qui est mon fils, qui est un vrai Polonais, qu'il vole au combat !

O notre mère ! O sainte patrie, nous, tes enfants, nous briserons tes fers.

Pour la liberté, pour la patrie courons aux armes ! Frères, ce n'est pas le nombre, c'est la valeur qui triomphe.

L'honneur et la gloire sont avec nous. Il est beau de mourir pour la défense de la patrie.

Avec notre chef, nous ne redoutons aucun péril. La confiance dans le chef, l'Union, la Concorde : voilà notre devise. Ce qu'a commencé le désespoir, la vaillance l'achèvera. Marchons, marchons, Polonais. Dieu donnera la victoire.

Terre de nos aïeux, terre arrosée de leur sang, tu es de nouveau à nous ; tu n'auras plus de maître étranger.

Aux armes, frères, aux armes ! Sous l'insigne sacré de l'Aigle et du Cavalier.

Ceci est une allusion au double écusson de la Pologne et de la Lithuanie figurées, l'une par un Aigle blanc, l'autre par un Chevalier brandissant son épée.

Le texte de ce chant est suffisamment clair et je laisse au lecteur le soin d'y joindre les commentaires que son cœur et son imagination peuvent aisément lui suggérer.

Le numéro suivant porte un titre assez vague, *Choral*, chœur ou choral au sens où nous disons le *Choral de Luther*.

Au point de vue littéraire, le morceau est infiniment supérieur à l'hymne que nous venons de traduire. Avant de le présenter au lecteur, il est bon de l'accompagner de quelques commentaires. Nous savons fort bien qui en est l'auteur et dans quelles circonstances il a été composé. Pour bien le comprendre, il faut remettre en lumière des événements lointains qui sont aujourd'hui quelque peu oubliés.

Les traités de 1815, en sanctionnant définitivement les partages de la Pologne, avaient cependant laissé subsister un débris de l'infortunée nation. C'était la république de Cracovie. Cette ville, disaient formellement les textes officiels, avec son territoire, sera envisagée *à perpétuité* (notez en passant ce à perpétuité et songez à la neutralité de la Belgique) comme cité libre, indépendante et strictement neutre. Aucune troupe armée ne pourra jamais y être introduite sous quelque prétexte que ce soit. Toutes les puissances signataires du congrès de Vienne s'engageaient solennellement à concourir au maintien et à l'accomplissement de ce traité.

Cracovie devint nécessairement un ardent foyer de polonisme. Ceci ne faisait pas l'affaire des puissances copartageantes, qui ne négligèrent aucune occasion d'intervenir dans l'administration intérieure de la petite répu-

blique. Il fallait trouver moyen de la supprimer et de mater l'aristocratie polonaise de la Galicie. Les prétextes étaient faciles à rencontrer. Il suffisait d'exploiter les rancunes agraires, la haine des paysans contre les seigneurs. C'est ce que nous avons vu faire récemment en Russie. Un plan fut élaboré à Lemberg. On jeta dans les campagnes des soldats libérés chargés d'exciter les paysans à la haine des seigneurs et à la réalisation de leurs revendications agraires. La jacquerie éclata simultanément dans les centres de Tarnow, de Bochnia, de Rzeszow. Ce fut une débauche de pillages et de massacres. Non seulement les autorités autrichiennes laissaient faire, mais elles récompensaient les assassins ; des églises furent pillées, des ecclésiastiques égorgés. « Mon cœur, disait l'empereur Ferdinand le Bienfaisant, éprouve le besoin de faire savoir à mes fidèles Galiciens toute la reconsance dont il est pénétré. » Aux Pâques qui suivirent, des prêtres osèrent refuser l'absolution aux pillards et aux meurtriers. Ils furent l'objet de mesures de rigueur.

Voilà comment on comprenait la liberté de conscience dans la catholique et apostolique Autriche.

C'est au lendemain de ces circonstances tragiques que jaillit du cœur d'un vrai poète le choral dont nous allons donner la traduction. Disons d'abord quelques mots de l'auteur. Kornel Ujejski, né en 1823, mort en 1897, n'avait que vingt-trois ans à l'époque où il a composé ce beau poème et naturellement il n'a pas pu le publier en Autriche. Il l'a fait paraître à Londres dans un volume édité en 1847 et qui porte ce titre significatif : *Les lamentations de Jérémie*. L'une de ses œuvres les plus douloureuses est intitulée : *Eli, Eli, lama sabachtani*. Le patriotisme d'Ujejski le réduisit à émigrer au moment de l'insurrection de 1863. Son pays le récompensa en l'en-

voyant siéger comme député au Reichsrath. Il est mort sans avoir salué la terre promise.

Le *Choral* est un chant inspiré par un douloureux épisode de guerre civile. C'est une véritable lamentation de Jérémie et, si les Polonais ont le devoir de le savoir par cœur, il est à souhaiter qu'ils n'aient plus jamais l'occasion de le chanter.

Avec la fumée des incendies, avec la vapeur du sang de nos frères, vers toi, Seigneur, monte ce chant. C'est une plainte terrible, c'est un gémissement suprême. De telles prières font blanchir les cheveux. Nous ne connaissons plus de chants sans plainte ; la couronne d'épines s'est enfoncée sur notre front. Sans relâche, comme pour attester ton courroux, se tend vers toi notre main suppliante. Combien de fois tu nous as flagellés ! Et nous, non pansés de nos récentes blessures, nous crions de nouveau : Il s'est laissé désarmer ; car il est notre Père ; il est notre Seigneur.

Et nous, nous nous dressons de nouveau, plus sincères dans notre confiance et nous te demandons si c'est par ta volonté que l'ennemi nous opprime, et un ricanement nous écrase la poitrine : Où est-il ce Père, où est-il ce Dieu ?

Et nous regardons vers le ciel pour voir si de ses voûtes cent soleils ne vont pas tomber en signe pour nos ennemis. Silence et silence ! Dans l'azur, comme avant, plane l'oiseau libre.

Et dans cette effroyable agonie du désespoir, avant d'avoir réveillé notre foi, nos lèvres te blasphèment tandis que notre cœur pleure ; juge-nous d'après notre cœur, non d'après nos paroles.

O Seigneur, Seigneur, à la terreur du monde quelles abominations le temps nous a apportées ! Le fils a tué sa mère, le frère a tué son frère ; il y a parmi nous beaucoup de Caïns.

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, a dit notre Musset. Ce poème évoque à mon souvenir

les vers les plus amers d'Alfred de Musset et de Mme Ackermann.

Si je ne me trompe, il n'est pas terminé dans notre édition. Dans un texte manuscrit que j'ai eu sous les yeux il y a bien des années, il s'achevait par une strophe d'espérance. Mais je ne sais aujourd'hui où retrouver ce texte.

Le poème de Kornel Ujejski est l'un des plus beaux cris de désespoir de la poésie moderne. Celui qu'on va lire est l'œuvre d'une femme, Mme Marie Konopicka. C'est un défi adressé aux Allemands, une réponse au fameux mot d'ordre de Bismarck, *ausrotten :*

Nous ne lâcherons point la terre d'où vient notre nom. Nous ne laisserons pas ensevelir notre langue. Nous sommes la nation polonaise, le peuple polonais, nous sommes la descendance royale de Piast[1]. Ainsi Dieu nous soit en aide ! Ainsi Dieu nous soit en aide !

Jusqu'à la dernière goutte de notre sang nous défendrons notre âme, jusqu'au jour où s'écroulera en poussière le tourbillon des Teutoniques. Chaque seuil nous sera une forteresse. Ainsi Dieu nous soit en aide !

L'Allemand ne nous crachera pas au visage ; il ne germanisera pas nos enfants. Notre masse se lèvera en armes et l'esprit la conduira le jour où la corne d'or retentira. Ainsi Dieu nous soit en aide !

II

Ces trois poèmes suffisent à donner une idée de l'esprit qui anime la poésie patriotique en Pologne. On devine aisément quel est celui qui inspire la poésie religieuse. Cet esprit se résume dans l'hymne célèbre qui,

[1] Piast, personnage légendaire qui aurait été le fondateur de la première dynastie nationale.

si je ne me trompe, est postérieur à la révolution de 1830 et qui a conduit au combat — sinon à la victoire — les insurgés de 1863. Montalembert, l'apôtre passionné de la cause polonaise, fut un des premiers à le vulgariser chez nous. On lui en attribue même la traduction. Mais en réalité Montalembert ne savait pas le polonais :

Seigneur, qui pendant tant de siècles as entouré la Pologne de la splendeur, de la puissance et de la gloire, qui l'as couverte du bouclier de ta protection contre les malheurs qui voulaient l'écraser, au pied de tes autels nous apportons nos supplications. La patrie, la liberté, daigne nous les rendre, ô Seigneur !

Toi qui depuis, touché de sa chute, l'as soutenue luttant pour la plus sainte des causes, toi qui, voulant faire du monde entier le témoin de sa vaillance, as augmenté sa gloire même dans ses malheurs, au pied de tes autels....

La foi et la liberté qui ont vécu avec nous, sont, ô Seigneur, tes dons les plus précieux ; par le martyre de la nation qu'elles renouvellent nos forces pour un nouveau triomphe de la liberté et de la foi !

Par nos nouveaux tourments et nos nouveaux sacrifices que la Pologne, la Rous, la Lithuanie, grâce à l'intercession de la Vierge, renouvellent l'antique alliance fraternelle, qu'elles constituent à jamais une patrie unique.

La dernière stance du poème renferme toutes les espérances et hélas ! toutes les illusions des Polonais de 1863. C'était le moment où un décret du gouvernement insurrectionnel nommait un amiral des flottes polonaises, où l'on réclamait la Pologne *de la mer à la mer* et où l'on multipliait les cartes géographiques à l'appui de ces prétentions. Les amis sérieux de la Pologne sont plus modestes aujourd'hui. Nous venons de voir comment la *Rous*, c'est-à-dire le pays des Petits-Russes, autrement dit l'Ukraine, lui échappe et n'a nulle envie de lui

revenir ; comment les Lithuaniens de langue lithuanienne réclamaient une autonomie qui, pour le moment, n'aura d'autre résultat que de créer un nouvel Etat, vassal de l'Allemagne. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que les contrées où les Polonais constituent la majorité ethnographique soient définitivement affranchies et que la nouvelle Pologne ait libre accès à la mer Baltique. Ce sont là des idées que l'on peut soumettre à un congrès européen, mais qu'il est difficile de résumer dans une stance de cantique.

L'abbé Wienckowski a réparti ses cantiques suivant l'année liturgique : cantiques de l'Avent, noëls, cantiques du Carême, de Pâques, hymnes à la mère de Dieu, cantiques de circonstance, cantiques pour les morts.

Au fond, dans toute la littérature chrétienne de tous les peuples et des diverses sectes, il y a des thèmes communs qui ne peuvent être relevés que par le talent du poète et ce talent est en général assez rare dans les recueils de ce genre. Entre les cantiques de Saint-Sulpice et les chœurs d'*Esther* ou d'*Athalie* il y a quelque différence.

Ces cantiques de Noël qui célèbrent la naissance et la première enfance du Christ, la visite des trois rois Mages s'appellent en polonais des *Kolendy*. Dans le parler de Genève, si j'en crois Littré, *Chalende* est le nom populaire du jour de Noël. Il y a là un rapprochement qui n'est pas purement fortuit. Dans les langues slaves le mot *Kolada*, *Kolenda*, *Kolinda*, suivant les dialectes, désigne la période qui s'écoule entre la nuit de Noël et le jour de l'Epiphanie. Ce mot est tout simplement une transformation du latin *Kalendæ* qui désignait le premier jour de chaque mois et fut particulièrement appliqué au premier jour de l'année. De ce mot Kalenda on a fini

par faire un personnage imaginaire comme le petit Noël, qui est tout simplement l'enfant Jésus couché sur de la paille, ou le père Noël qui représente un vieillard à barbe blanche distribuant des cadeaux aux enfants bien sages.

En ce qui concerne les cantiques à la Vierge il y a dans le catholicisme polonais un détail à relever. Les catholiques occidentaux honorent surtout la virginité de Marie ; ceux de Pologne, surtout la mère de Dieu. En cela la Pologne a été influencée par la tradition de ses voisins du rite grec qui honorent surtout la *theotokos*[1]. Et notons que leur culte de la Vierge trahit cette influence dans l'iconographie. Le catholiques occidentaux vénèrent surtout des statues de la Vierge ; les Polonais honorent particulièrement des figures peintes. Telles sont les deux Vierges les plus célèbres de la Pologne : celle d'Ostra Brama, à Wilna, et celle de Czenstochowa. Les plus anciennes dérivent directement des types byzantins ; les plus récentes ont été modifiées par l'influence de l'école italienne. Mais il est un fait certain, c'est qu'il n'y a pas de statues de la Vierge — mais uniquement des images de la mère de Dieu — sur le territoire de l'ancienne Pologne.

Si le livre de l'abbé Wienckowski doit dans des temps plus heureux avoir une nouvelle édition, nous souhaitons bien vivement qu'il soit accompagné du commentaire historique dont nous regrettons aujourd'hui l'absence et qu'il nous fournisse des détails complets sur les auteurs des mélodies, dont quelques-unes sont fort intéressantes.

LOUIS LEGER.

[1] En grec, mère de Dieu.

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS

CINQUIÈME PARTIE [1]

XIII

— N'êtes-vous pas étonné, monsieur Micromégas, dit le nain de Saturne, qu'ayant inventé des armes aussi meurtrières, ces atomes aient eu le courage de déclarer la guerre ? Représentez-vous, je vous prie, le roi Poing de Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche, assis dans son cabinet, dans le temps même de sa digestion et fumant un cigare exquis. Il sait qu'il lui suffit, à lui aussi, de peser sur un petit bouton qui se trouve à portée de sa main, non pour griller comme harengs saurets quelques centaines de malheureux, ainsi que le font ses imbéciles esclaves avec les clysopompes dont ils nous ont parlé, mais pour envoyer à la mort près de vingt millions d'hommes et pour faire de ce pauvre petit globe terraqué une vallée de larmes, un jardin des supplices, un enfer, un abîme effroyable de misères sans nom et sans fin ; et bien qu'il sache tout cela.... Ah ! monsieur, je n'achève point : tout mon sang pétille de fureur dans mes vieilles veines.

[1] Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de février, mars, avril et mai.

— Monsieur, dit l'animal de huit lieues, mes veines sont plus jeunes et plus solides que les vôtres, bien que je sois votre aîné de quelques milliers de lustres pour le moins, et je sens aussi qu'elles sont prêtes d'éclater ; mais tâchons de savoir, s'il vous plaît, pourquoi ces homoncules ont décidé d'allumer un feu qui devait nécessairement consumer toute leur planète.

— Faut-il croire, dit le nain, qu'ils y auraient été contraints par d'autres homoncules encore plus méchants qu'eux-mêmes ?

— Oh ! pour cela, monsieur, dit le philosophe de Sirius, je ne le crois point. Supposez en effet que ces homoncules-ci eussent déclaré la guerre pour se défendre, vous sentez assez qu'ils se battraient justement, — car que peut-il y avoir de plus juste qu'une guerre défensive ? — et vous ne pensez pas, j'imagine, qu'ils s'amuseraient à détruire eux-mêmes la justice de leur cause en assassinant des femmes et des enfants, et en composant de mauvais vers pour glorifier des crimes aussi infâmes ? Vous savez, monsieur, que j'ai peu de goût pour les suppositions et conjectures qu'on nous donne trop souvent pour argent comptant, mais je puis bien vous assurer que lorsqu'on fait la guerre comme la font ces atomes, on ne peut être que l'agresseur.

— Monsieur, dit le Saturnien, cela me paraît en effet très probable.

— Comment ? probable, s'écria le Sirien ; dites que cela est certain ; mais, ajouta-t-il, vous allez en avoir la preuve.

Ayant ainsi parlé, M. Micromégas remit son microscope en position ; il s'assura ensuite que la petite canule du téléphone était toujours au bon endroit ; puis il demanda aux atomes de lui faire connaître la cause

d'une catastrophe aussi épouvantable. Le capitaine des homoncules s'éloigna de l'appareil ; l'ancien attaché d'ambassade prit sa place.

Il parla pendant plusieurs heures : de temps en temps il donnait de grands coups de poing sur une petite table qui était à côté de lui, afin de se faire mieux entendre. M. Micromégas et son nain l'écoutaient avec une patience admirable ; quand il eut tout dit, ils prirent la liberté de lui poser quelques questions auxquelles il répondit de son mieux avec sa petite bouche et avec son petit poing. La conversation prit fin ; la physionomie du nain de Saturne exprimait la colère, l'indignation et le dégoût ; la belle figure de M. Micromégas n'exprimait que le dégoût, et il haussa les épaules.

— Monsieur le secrétaire, dit-il, vous avez entendu ?

— Oui, monsieur, dit le nain, ce sont des menteurs. Il est clair qu'ils ont voulu la guerre bien qu'ils disent le contraire, mais leurs propres paroles suffisent à les confondre.

— J'aime assez les proverbes, qu'on dit être la sagesse des nations, reprit M. Micromégas, ainsi que les maximes et sentences qu'on ne trouve que dans la bouche du peuple. En voici une que je tiens d'un villageois de ma planète : *Il est plus facile d'attraper un menteur qu'un boiteux*. Monsieur le secrétaire perpétuel, savez-vous pourquoi ?

— Monsieur, dit le nain de Saturne, je crois le deviner. Le boiteux ne marche pas vite, mais il va toujours tout droit devant lui ; il avance lentement, mais il avance, et pour peu que le poursuivant hésite sur le chemin qu'il doit prendre pour le rejoindre, mon homme finit par échapper, tout boiteux qu'il est ; tandis que le menteur revient sans cesse sur ses pas pour tâcher

d'ajuster ce qu'il vient de dire ou ce qu'il va dire avec ce qu'il a déjà dit ; il se corrige, il se rétracte, il piétine sur place et s'enlise dans sa propre fourberie, en sorte qu'il n'y a qu'à allonger le bras pour lui mettre la main au collet.

— C'est cela même, dit le grand homme de Sirius, mais ne trouvez-vous pas, monsieur, que ces dictons populaires sont tout pleins de substance et de saveur ?

— Assurément, dit le petit homme, et je trouve aussi que les opinions successives et contradictoires de cet animalcule diplomatique qui accuse tantôt l'un, tantôt l'autre, puis un troisième d'avoir vilainement commencé la guerre, prouvent irréfutablement qu'il n'y a qu'un seul coupable, et que c'est le roi Poing de Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche qui a attaqué tout le monde.

— Vous avez raison, dit M. Micromégas, mais il faut dire aussi que lorsqu'on refuse un arbitrage grâce auquel on aurait pu éviter tant de maux, on est.... Ah ! monsieur, je ne trouve point de termes dans la langue de Saturne, et moins encore dans celle de Sirius pour qualifier ces gens-là ; et, je crois, à dire le vrai, qu'il n'y en a dans aucune langue.

XIV

Le capitaine des homoncules, fatigué de tenir sa lunette à la hauteur de ses yeux, l'avait laissée pendre à sa ceinture pendant que l'ancien attaché d'ambassade parlait à M. Micromégas et au nain de Saturne, mais il vit très bien que l'animal de huit lieues avait haussé les épaules. Et comment ne l'aurait-il pas vu, même sans le secours de sa lunette, puisque la moitié du ciel en fut obscurcie et que les habitants des vallées voisines crurent à une éclipse de soleil ? Il faut ajouter que le geste

immense et magnifique de M. Micromégas ne pouvait donner lieu à aucune méprise ; aussi M. le capitaine des homoncules devint-il tout pâle ; il s'approcha du diplomate :

— Monsieur le diplomate, lui dit-il, je crains que vous n'ayez trop parlé.

— Monsieur le capitaine, dit l'autre en portant la main à la visière de sa casquette, je n'ai fait que réciter les trois grands discours de M. le chancelier du royaume, que je sais par cœur.

— Cela fait trois discours de trop, repartit brusquement le capitaine ; vous savez très bien, monsieur, que les discours de M. le chancelier ne peuvent convaincre personne.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit le diplomate ; ils ont convaincu les Plantigrades.

Le capitaine des homoncules tourna le dos à M. l'ancien attaché d'ambassade et se mit à réfléchir très profondément. Il avait cru jusqu'alors que M. Micromégas était neutral : il sentit que cette croyance qui l'avait soutenu dans le tête-à-tête le plus effrayant dont l'histoire fasse mention n'était plus aussi ferme. « M. Micromégas, se disait-il à lui-même, a haussé les épaules : voilà un terrible indice pour un homme qui a appris à raisonner. Il est très certain que les trois grands discours de M. le chancelier sont stupides, mais il n'est pas moins certain que les Plantigrades les ont fort admirés, comme le fait remarquer M. l'attaché d'ambassade et comme il convient à de vrais neutraux. M. Micromégas serait-il un faux neutral ? »

Tout le monde sait que lorsque le doute a une fois pénétré dans une âme homonculaire, il ne tarde pas à y exercer les ravages les plus affreux : « Si les trois grands

discours de M. le chancelier qui est docteur en philosophie et maréchal de camp, se disait encore à lui-même l'infortuné vermisseau, ont fait hausser les épaules à M. Micromégas, qu'aura-t-il pensé des miens qui sont sortis de la bouche d'un simple capitaine ? Il est bien vrai que j'ai vu sur sa figure les signes indubitables du plus pur ravissement, mais les philosophes nous enseignent que nos yeux sont sujets à de multiples illusions et que les meilleures lunettes ne nous garantissent pas de l'erreur. »

Le capitaine des homoncules roulait ainsi dans sa tête les plus sombres pensées ; accablé enfin de ces réflexions funestes, il se laissa choir plutôt qu'il ne s'assit sur son banc de quart. Au bruit qu'il fit en tombant, la plupart des autres homoncules, officiers, sous-officiers et soldats, qui avaient vu le haussement d'épaules de M. Micromégas et qui en avaient conçu le plus fâcheux augure, pensèrent que tout était perdu et qu'ils seraient écrasés dans cinq minutes.

Dans le même moment, M. Micromégas, qui tenait déjà depuis plusieurs heures la petite embarcation entre son gros pouce et son gros index, la posa sur le haut d'une aiguille voisine ; aussitôt les atomes respirèrent avec plus de liberté. Ils virent tout de suite qu'ils pouvaient très bien s'enfuir en escaladant quelques rochers, puis en descendant dans la vallée. Cela leur était d'autant plus aisé que l'un d'eux avait fait plusieurs fois l'ascension de cette aiguille, qu'il en connaissait les moindres anfractuosités et qu'il avait encore dans la poche de sa veste un papier où il avait écrit les noms des plus riches habitants de la vallée, pour les piller en cas de guerre, avec un état complet de leurs troupeaux, de leurs meubles, hardes et vêtements, ainsi que de leur argente-

rie et de leurs pendules. Et déjà M. le capitaine était à moitié sorti du vaisseau, ainsi que M. l'aumônier qui avait une fort belle barbe et qui portait une grosse Bible, lorsque le professeur de philosophie de l'Université Frédérika-Wilhelmine-Augusta-Kunégonde les arrêta d'un geste :

— Messieurs, leur dit-il, vous allez faire une sottise. A supposer en effet que vous puissiez gagner la vallée sans vous rompre le cou, vous y rencontrerez certainement le garde champêtre de la commune de Chamonix qui vous fera prisonniers de guerre et vous enverra dans des camps où vous serez obligés de travailler au moins vingt-quatre heures par jour. Vous n'ignorez sans doute pas que les vaillantes armées du roi Poing de Fer ne sont pas encore arrivées dans cette région et qu'on ne les y verra que dans une semaine ou peu s'en faut. Ne bougeons donc pas de l'endroit où nous sommes. Je vais parler à M. Micromégas et réparer la bévue de M. le diplomate. Je vous assure que lorsque le philosophe de Sirius m'aura entendu il ne sera point tenté de hausser les épaules, comme il a fait pour les trois grands discours de M. le chancelier qui sont bons tout au plus pour les Plantigrades. Qui sait même s'il ne nous offrira pas son alliance, laquelle n'est point à mépriser ?

Ces paroles ne rassurèrent pas complètement les atomes, mais ils avaient une si grande peur du garde champêtre de la commune de Chamonix, et ils craignaient si fort d'être envoyés dans ces camps de prisonniers où on leur avait dit bien souvent, que leurs frères mouraient par milliers sous le bâton, qu'ils se décidèrent à rester dans leur navire. Le capitaine reprit sa place au banc de quart, ainsi que M. l'aumônier avec sa belle barbe et sa grosse Bible. Celui-ci fit un beau sermon pour exhorter

les atomes ses frères à avoir confiance dans le vieux Dieu de leur pays. Le professeur de philosophie se retira dans un coin pour mettre de l'ordre dans ses idées et préparer la leçon dont il attendait de si merveilleux effets. Il annonça qu'il serait prêt dans un quart d'heure. Les atomes étaient silencieux : ils craignaient et ils espéraient. Au bout d'un moment, M. le capitaine osa tourner les yeux du côté des deux colosses. Il vit que M. Micromégas était occupé à nettoyer son microscope avec le bout de son grand mouchoir à carreaux et que le nain de Saturne regardait son confrère d'un œil narquois.

XV

M. le capitaine des homoncules avait bien vu ; mais il faut savoir pourquoi le nain de Saturne regardait son confrère d'un œil narquois pendant que celui-ci nettoyait son microscope avec le bout de son grand mouchoir à carreaux. C'est que le nain de Saturne, qui a par ailleurs cent belles qualités, ne laisse pas d'être assez rancunier de son naturel, en quoi il ressemble à beaucoup de gens dont la taille est au-dessus de la médiocre. Il ne pardonnait pas à M. Micromégas de l'avoir pris en faute sur l'article de la lune et il méditait une vengeance. Il saisit donc le moment où l'animal de Sirius fourbissait son instrument pour lui livrer bataille.

— Monsieur, lui dit-il avec vivacité, vous m'avez reproché de juger quelquefois trop vite. Croyez-vous, s'il vous plaît, que cela ne vous arrive jamais ?

— Mon Dieu ! monsieur, dit M. Micromégas, cela m'arrive assez souvent ; mais veuillez me dire, je vous prie, quand je donnai la dernière preuve de mon étourderie.

— Eh ! monsieur, dit le nain, faut-il donc tant

chercher ? Ce fut tout à l'heure. Parce que ces atomes étaient d'excellents chimistes, vous vous assurâtes qu'ils devaient passer leur vie à aimer et à penser. Ne vous souvient-il plus du beau discours que vous leur fîtes ?

— Il m'en souvient, dit M. Micromégas.

— Vous voyez maintenant, reprit l'animal de Saturne, à quoi leur servent leurs chimies.

— Je ne le vois que trop, dit l'animal de Sirius.

Il souffla sur son microscope, puis se tournant vers son compagnon :

— Monsieur, lui dit-il, je conviens que j'ai fait une assez sotte harangue. Souffrez toutefois que j'allègue pour ma défense une raison toute semblable à celle dont vous vous êtes servi pour la vôtre. Aurais-je pu penser qu'après avoir inventé tant de moyens d'adoucir l'amertume de la vie, ces atomes déplorables en useraient justement pour la rendre plus cruelle qu'elle ne fut jamais ? Pouvais-je imaginer.....

— Monsieur, dit le nain, confessez donc sans détour que vous aviez fait une hypothèse.

— Oui, Monsieur, dit le Sirien, en remettant son microscope dans sa poche avec son mouchoir par-dessus, j'avais fait une hypothèse, et vous pouvez juger par mon aventure, aussi bien que par la vôtre, combien il est dangereux de céder à la fantaisie, principalement dans les sciences d'observation. Il faut examiner d'abord et raisonner ensuite.

— Vous avez raison, dit le nain ; mais maintenant que nous avons examiné ces insectes, ne pourrions-nous raisonner un peu ? Sauriez-vous me dire pourquoi des atomes si savants sont en même temps si barbares ?

— J'allais vous poser la même question, dit M. Micromégas.

— Monsieur, dit le nain, nous avons dans notre académie un célèbre grammairien qui bat sa femme du matin au soir et du soir au matin. J'ai voulu connaître la raison d'une conduite si extravagante. J'ai appris que ce savant homme descendait d'une famille de brutes où les maris avaient coutume de battre leurs femmes, et qu'il ne faisait que ce qu'avaient fait avant lui son père, son grand-père, son arrière-grand-père et son trisaïeul. J'ai conclu qu'on pouvait devenir un bon philologue sans rien perdre d'une certaine rudesse native.

— Cela est vrai, dit M. Micromégas, et je connais deux académiciens de Sirius qui sont logés à la même enseigne que votre philologue de Saturne.

— Pourquoi donc, reprit le nain de Saturne, n'y aurait-il pas sur ce petit globe où nous sommes des peuples entiers, ou du moins un peuple tout entier qui ressemblerait à mon grammairien de Saturne et à vos deux savants de Sirius, je veux dire qui serait demeuré inculte et violent, quoiqu'il eût acquis depuis peu une grande science et se fût donné à lui-même quelque teinture de politesse ?

— Monsieur, dit l'animal de huit lieues, on assure que le savoir a pour effet ordinaire d'adoucir les mœurs, et j'avoue que je suis assez de ce sentiment, mais je pense aussi comme vous-même que cet effet ne se produit qu'au bout d'un temps fort long, du moins dans certains individus ou dans certaines variétés qui sont particulièrement féroces. Il est donc vraisemblable que si ces atomes qui ont fait de grands progrès dans les sciences se conduisent comme des brutes, c'est parce qu'ils n'ont pas encore dépouillé leur grossièreté primitive et que leurs âmes sont restées barbares, tandis que leurs esprits devenaient

chaque jour plus polis et plus ornés. On s'expliquerait ainsi, continua-t-il, que leurs coutumes de guerre se rapprochent de celles de certains atomes sauvages qui, au rapport de bons auteurs, se font des colliers de perles avec les dents des ennemis qu'ils ont massacrés, ou qui boivent de l'hydromel dans des crânes encore tout dégouttants de sang et à peine vidés de leur contenu naturel. Toutefois, monsieur le secrétaire perpétuel, cette explication ne me satisfait pas entièrement, et je suis porté à croire qu'outre la brutalité dont vous parlez, et qui tire son origine de l'instinct, ces gens-là en ont une autre qui est cent fois plus condamnable, et qui a sa source dans leur esprit.

PAUL SIRVEN, *doyen suisse.*

(La suite prochainement.)

DES CYCLADES EN CRÈTE,

AU GRÉ DU VENT

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

C'est à 2 heures du matin que, profitant d'un coup de vent propice, le capitaine Zanis démarre et met à la voile. Un clair de lune rose sculpte les falaises du cratère. Les villes aériennes mêlent leur feu à la scintillation des étoiles. Et bientôt le *Saint-Nicolas* retrouve la mer libre.

✣

Au jour, nous sommes en vue de Sikinos et de Pholégandros, dont la silhouette rappelle le front cornu d'un jeune taureau. Le vent a tourné ; le ciel est laiteux, la mer très forte et nos compagnons gisent sans appétit. Nous nous rapprochons de l'îlot buissonneux de Polinos dont le bord est coloré d'étranges tons métalliques, verts et carminés. Il ne nous laisse voir qu'une partie de Kimolos, où une petite ville se tasse à mi-hauteur. Kimolos produit la *terre cimolée*, sorte d'argile blanche dont les anciens faisaient grand cas. Ils l'employaient à blanchir les étoffes et, assure Tournefort, « à résoudre les tu-

[1] Pour les cinq premières parties, voir les livraisons de novembre et décembre 1918, janvier, février et mai 1919.

meurs. » Ils y exploitèrent aussi des mines d'argent, d'où son second nom d'Argentière. L'Argentière est restée pauvre et nue depuis que les Vénitiens, dans leurs guerres contre les Turcs, y ont coupé tous les oliviers. Les corsaires en avaient fait leur quartier-général. « Ils y dépensaient, dit le même auteur, en débauches horribles ce qu'ils venaient de piller sur les Turcs ; les dames en profitaient ; elles ne sont ni des plus cruelles ni des plus mal faites. » — « Les corsaires, dit à son tour Choiseul-Gouffier, y avaient établi un usage dont profitent encore nos navigateurs à Madagascar, celui de se marier solennellement pour le temps de leur relâche... » et il ajoute : « J'y ai vu plusieurs filles fort jolies ; elles auraient pu faire regretter à d'autres qu'à des corsaires les anciens usages du pays. C'est toujours un propos de vieillard de regretter le temps passé ; il faut aller à l'Argentière pour que ce soit un propos de jeune homme. »

✣

Le capitaine Zanis comptait-il raviver à Kimolos de tendres souvenirs ? Mais le double cône de Milo nous appelait. De toutes les Cyclades, c'est celle où la Vénus du Louvre a été découverte que je désirais le plus ardemment visiter. Vers 4 1/2 heures, nous y abordons sur la grève de la baie retirée de Boudia. Une grotte y bâille, abri rocheux des nymphes. Nous grimpons à travers des buissons épineux sur un sommet voisin. Milo est une sœur géologique de Santorin. Elle a la forme d'un C dont les pointes, très rapprochées, indiquent le dessin de l'ancien cratère. Elles enferment un port vaste et très sûr. Le pain de sucre tronqué de Plaka le domine au nord. Au sud, c'est le Saint-Elie dont les replis abritent de fertiles vallons. Mais au siècle dernier le volcan

s'est ranimé, a empesté l'île de vapeurs délétères. Un grand nombre de ses habitants se sont expatriés. Les autres sont marins, pilotes, ou vivent de l'exportation des pierres meulières, du minerai de manganèse et du soufre.

De la haute colline d'où nous regardons Milo nous pouvions voir le morne de Plaka et les moulins posés sur son épaule. Au sud, pareille à un lac, luisait une partie de la rade, au pied de la pyramide du Saint-Elie. Une banderole de nuages couleur gorge de tourterelle accompagnait le soleil dans sa chute. Il en jaillissait parfois en palmes d'or qui s'étendaient sur la montagne comme une main de lumière. Parfois l'éclat de ses rayons s'apaisait au point que les espaces qui les séparaient demeuraient seuls visibles et semblaient à leur tour rayonner obscurément. Ce paysage aux lignes très simples, où l'ombre et la lumière alternaient avec calme, donnait une rare impression de grandeur, de mesure et de sérénité.

A notre réveil nous plongeons dans la mer, tiède encore malgré la saison, d'une transparence de cornaline. Des paysans, seuls habitants de ce havre, ont sellé pour nous leurs bourriques. Ils nous apportent quatre anneaux d'or sans alliage qu'ils ont trouvés dans un tombeau, au flanc de la colline où nous sommes montés la veille. Le ciel est pommelé de nuages ronds ; il n'y a pas un souffle. Nous trottinons entre des collines basses. La pauvre vallée que nous suivons débouche sur la côte nord, en face d'un promontoire. Plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, une bourgade s'y était construite à proximité d'une fabrique d'instruments d'obsidienne. Le nom de *verre des volcans* définit l'apparence de cette matière. La fabrication consistait d'abord à dégrossir le bloc d'obsidienne, puis à détacher par le choc, du *nucleus*

ainsi obtenu, des éclats dont les meilleurs devenaient des couteaux, des rasoirs, des pointes de flèche. Il n'y a que Milo, dans tout le monde égéen, qui produise l'obsidienne. Elle l'exportait dans les Cyclades, en Crète, en Asie-Mineure, jusqu'en Egypte. D'où l'importance du site de Phylocapi. Il a été fouillé par l'Ecole anglaise. Les explorateurs y ont mis au jour trois villes superposées. On a retiré de la première des poteries dont certaines marques ressemblent aux caractères de l'écriture crétoise. La seconde est remarquable par un rempart de six mètres d'épaisseur, formé de murs parallèles, qui la défendait du côté de terre. Une de ses maisons était ornée de fresques où s'ébattent les mêmes poissons volants qui décorent Cnossos. M. René Dussaud en conclut que cette seconde Phylocapi a fleuri au dix-neuvième siècle avant notre ère, probablement jusqu'en 1500. Un palais qui rappelle celui de Tirynthe et toute une série de poteries mycéniennes caractérisent la plus récente de ces cités préhistoriques. Elle périt en même temps que le commerce de l'obsidienne, ruiné vers la fin de l'âge de bronze par le métal devenu moins rare.

Nous avons erré sur son squelette parmi les amas de débris d'obsidienne, parmi les tas de tessons, sur les murs énormes de ses remparts, sur les fondations de son palais, et, par un escalier taillé dans le roc, nous sommes descendus jusqu'à la crique profonde, séparée de la mer par un porche naturel, qui servait de port à ses nefs primitives.

Et puis nous nous sommes remis en route le long d'un sentier creusé dans le sol blanc par les mulets. Du côté de terre, Plaka ressemble à un triste faubourg ; des maisons ruinées, une rue sale où traînent des os, des chiffons, des ordures. Chez le bakal, où nous entrons nous

désaltérer, stagne une affreuse odeur de morue ; mais on y voit toute une collection de vases à décor géométrique et de cruches à col renversé qui proviennent de Phylocapi. Une partie de Plaka regarde la rade. Elle étage ses maisons et ses jardins sur les ruines de l'ancienne Mélos.

Parmi les touffes d'oliviers et les murs en pierres sèches émergent çà et là les fondements d'une puissante enceinte hellénique. Le théâtre s'adossait au flanc de la colline. A demi cachés sous les cailloux, mais d'une élégance et d'une précision admirables, quelques-uns de ses degrés de marbre s'y enchâssent encore. Et leurs courbes blanches et pures, en accord avec les inflexions de la côte et les profils des montagnes, imposent toujours au paysage un ordre harmonieux. Des enfants nous ont suivis. En nous répétant : « Aphrodite, Aphrodite... » ils nous conduisent un peu au-dessous du théâtre, dans des terrains labourés par des fouilles successives. C'est là que la Vénus a été découverte.

Tandis que mon compagnon, suivi par la troupe criarde des enfants, emploie ses dernières plaques, je vais m'asseoir sur un des gradins attiédis. Et je songe aux aventures de la statue. C'est en 1820 qu'un paysan nommé Yorgos, arrachant des lentisques dans son champ, heurte de grosses pierres de taille ; elles servent de cadre à une sorte de niche taillée dans le roc ; il en déblaie l'entrée ; un torse de femme lui apparaît. Il se prépare à le recouvrir de terre, vraisemblablement pour dissimuler sa trouvaille. Mais un jeune élève de la marine française en a été témoin. Embarqué à bord de l'*Estafette* qui était mouillée à Milo avec une autre gabarre, la *Lionne*, il cherchait des fragments antiques dans le voisinage. Il s'approche de l'excavation et, stupéfait d'admiration,

conseille à Yorgos de continuer sa fouille. Le paysan, soupçonneux, commence par transporter le buste dans son étable. M. Voutier s'empresse d'informer l'agent consulaire de son pays, M. Brest. Yorgos cependant a repris ses recherches ; un caveau étroit attient à la niche ; parmi des débris d'inscription gisent deux gaines surmontées l'une d'une tête de Bacchus barbu, l'autre d'une tête de Mercure, et la partie inférieure couverte d'une draperie, de la statue féminine. Voutier s'empresse de prendre quelques croquis, qui nous ont été conservés, de ces antiques. Au vu de ces dessins, le commandant de l'*Estafette* décide d'appareiller pour Constantinople, afin d'instruire de l'événement le marquis de Rivière, ambassadeur de France. Le 10 avril, la frégate la *Bonite* vient relâcher à Milo. Son commandant, M. Dauriac, voit le torse de la Vénus et informe immédiatement le consul de France à Smyrne, M. Pierre David, à qui M. Brest avait écrit de son côté. Enfin, le 16 avril, la corvette la *Chevrette* jette à son tour l'ancre en rade de Milo. Dumont d'Urville y était enseigne. En compagnie du capitaine en second, Matterer, il examine les marbres et note ses « observations. » « Le 19, dit-il, je pus visiter quelques morceaux d'antiques découverts à Milo peu de jours avant notre arrivée. La statue était de deux pièces, jointes au moyen de deux petits tenons de fer. Ce Grec, craignant de perdre le fruit de ses travaux, en avait fait porter et déposer dans une étable la partie supérieure avec les deux Hermès. L'autre était encore dans la niche. » Par un bizarre mystère, les récits de ceux qui ont été mêlés à la découverte de la Vénus ne coïncident jamais exactement. C'est ainsi que la relation de Matterer ne correspond pas dans tous les détails avec celle de d'Urville : « Après avoir contemplé cette niche et les

deux Hermès et surtout les draperies qui formaient la partie inférieure de la statue, nous demandâmes où était l'autre partie. On nous conduisit alors à une petite cabane située non loin de là. Rien de plus misérable que ce réduit, sorte d'étable dont le sol était couvert de fumier de mouton. C'est sur de telles ordures que gisait la belle Vénus. A la vue de ce marbre qui semblait parler, nous restâmes stupéfaits, M. d'Urville et moi. Nous le regardâmes longtemps en silence. Le soleil baissait et nous ne pouvions nous décider à quitter la belle Vénus. Nous la saluâmes avec respect et même avec un saint respect et nous descendîmes tristement la montagne de Castro pour rejoindre la corvette. »

D'Urville, qui avait fait un croquis de la statue, est hanté par son souvenir. Comme ses camarades et ses supérieurs il a engagé Brest à s'en assurer la propriété auprès des primats de l'île, pour le compte de la France. Arrivé à Constantinople il en entretient l'ambassadeur. C'est surtout à l'un de ses secrétaires, M. de Marcellus, son compagnon d'herborisation sur les rives du Bosphore, qu'il vante la splendeur souveraine de la statue. Transporté du désir de la conquérir, de Marcellus obtient de M. de Rivière d'être envoyé à Milo, pour l'acquérir : « Le 23 mai, à peine avions-nous jeté l'ancre à Milo que l'agent français, le zélé M. Brest, se rendit à bord de l'*Estafette* et m'apprit le peu de succès de ses démarches. La Vénus était vendue et allait quitter l'île ; j'eus même, en descendant à terre, la douleur de voir embarquer sur un brick grec couvert du pavillon turc tous ces marbres, objets de mes plus vifs désirs.... Je venais d'apprendre que la statue avait été accaparée par un moine, lequel, accusé d'irrégularité et de malversation auprès de ses chefs spirituels, était mandé à Constantinople

pour rendre compte de sa conduite, et espérait acheter par ce riche présent la faveur du drogman de l'arsenal. Ce caloyer avait usé de quelque violence sur l'esprit du propriétaire Yorgos pour lui arracher la statue.... » Irrité, résolu à tout tenter, de Marcellus réunit les primats, les admoneste, réclame leur appui. Il cherche à voir la Vénus, mais le capitaine albanais hisse le pavillon turc et couche son canot en joue. Le lendemain il reprend les négociations, détruit une à une les objections des primats, leur fait remarquer que « venu dans leur île avec un bâtiment de guerre et de bons droits à soutenir », loin de proférer une menace il s'est contenté d'user des armes de la raison. Il promet de tout apaiser à Constantinople, il paie à Yorgos le prix promis par le caloyer, et y ajoute un tiers en plus. Brest racontera plus tard qu'il fallut arracher par la force les marbres au caloyer et à l'équipage. C'est là sans doute une fable. « Je fus mis le soir même, dit simplement de Marcellus, en possession de la statue que je fis transporter aussitôt du bord du bâtiment grec sur celui de l'*Estafette*.... Je la vis enfin, sa vue me dédommagea de tous mes ennuis et mon enthousiasme surpassa celui de mes compagnons de voyage. » Mais la Divine, qui dompta l'esprit de Zeus ami des foudres, frappa d'une douce blessure l'audacieux jeune homme qui l'enlevait.... Un peintre allemand lui avait montré le portrait de la fille d'un pilote de Milo. Elle habitait Plaka, que l'on désignait sous le nom de Castro, et les Français sous celui de Six-Fours. Il se présente chez Maritza ; elle le reçoit « dans une toilette négligée à demi ; elle n'a sur la tête qu'une légère mousseline entrelacée à ses cheveux ; » jamais il n'a contemplé beauté humaine aussi parfaite, des yeux plus larges et plus noirs, un teint plus éclatant. Elle a dix-

sept ans. Il la questionne sur ses travaux ; elle aide sa mère à raccommoder des filets, à sécher les poissons et les olives. Le dimanche elle va se baigner avec ses compagnes aux sources chaudes, au bas de la montagne, près de Prothalassa, ou bien elle va visiter ses parents de Kimolo. Elle lui offre des oranges, des confitures et un verre d'eau ; il lui fait cadeau d'un collier de grains de corail.... Et lorsque sa gabarre lève l'ancre il a un long soupir pour Maritza.

Le 21 septembre, par un beau clair de lune, il peut présenter « au Nestor des antiquaires orientaux », — ainsi que le nomme le comte de Fortin dans une note récemment publiée par M. Michon, — à M. Fauvel, consul de France à Athènes, « les divins attraits » de la déesse. Le 24 octobre enfin, il la remet à M. de Rivière, qui lui-même, nommé capitaine des gardes, l'offre à Louis XVIII, le 1er mars 1821. Cependant les primats de l'île ont été bastonnés à Syphante, par le drogman de l'arsenal, le prince Morousi, et condamnés à payer 7000 piastres d'amende pour avoir livré la statue à la France. En attendant d'être remboursés, ils seront vengés. A la suite de la protestation du marquis de Rivière auprès de la Porte, le sultan fera trancher la tête à Morousi.

Lorsque Tournefort visita Milo, elle était digne encore d'abriter celle qui donne aux dieux le doux désir, qui dompte les races des hommes mortels et les oiseaux de l'air et la multitude de bêtes sauvages que nourrit la terre ferme, et celle que nourrit la mer. « La terre, écrit-il, sans cesse échauffée par des feux souterrains, y produit presque sans se reposer du blé, de l'orge, du coton, des vins exquis et des melons délicieux. »

Cette fécondité explique, de même qu'à Santorin, le

choix des colons doriens qui s'y installèrent. Leur ville s'élevait en amphithéâtre, sur les pentes de son acropole, telle une petite Gênes ou une petite Naples. Ses maisons, ses édifices s'étageaient, reliés par des portiques d'un beau marbre bleu. Durant la guerre du Péloponnèse son origine en fit une alliée de Lacédémone. Nicias ne parvint pas à s'en emparer. Cléomène et Tisias, à la tête d'une flotte de 38 galères et d'une armée de 3000 hommes, furent plus heureux. Ils essayèrent de traiter avec les Méliens, en les prévenant que toute résistance serait vaine. « On sait, leur mandèrent-ils, qu'il n'est pour les puissants d'autres bornes à leurs droits que celles de leur pouvoir même, et que c'est aux faibles à céder. » Malgré une défense héroïque la ville tomba, dut se rendre sans conditions. Sur la proposition d'Alcibiade, tous ses habitants mâles furent mis à mort, les femmes et les enfants furent emmenés en esclavage. Une colonie de 500 citoyens pauvres d'Athènes vint les remplacer.

Plus tard elle appartint à Rome, et plus tard dépendit du duché de Naxos. Elle partagea dès lors le sort commun aux autres Cyclades. Oubliée, abondante, elle était presque heureuse malgré les Turcs. Au dix-septième siècle on y comptait 20 000 habitants. Vers le milieu du dix-neuvième elle n'en avait plus que 2500. Elle en a un peu plus du double aujourd'hui.

Sa parenté de forme avec Santorin est aussi une parenté de nature. La grande éruption de 1707 qui dressa un cône de lave entre les deux Kaïmeni atteignit du même coup Milo. Son volcan ne creva pas. Mais à partir de ce temps, une dangereuse atmosphère d'hydrogène sulfuré sortit de son sol et s'étendit sur toutes ses parties basses. Elle est funeste aux hommes comme

aux animaux. Une malédiction pèse avec elle sur cette terre féconde où avait régné Aphrodite.

Le soleil s'abaissait. Les mêmes palmes que nous avions observées la veille de nouveau se formaient au-dessus du Saint-Elie. Elles vibraient dans une atmosphère alourdie d'un poudroiement violet. L'une d'entre elles s'enfonçait dans la rade comme un fer rouge dans un plateau d'étain. Une ombre vermeille soulignait les gradins du théâtre.

J'imaginais quelle splendeur cette lumière réverbérée par les portiques devait conférer au grand Poseïdon et à la Vénus.

La première fois que mon père me guida au Louvre, il me conduisit devant elle. J'étais bien enfant. Entouré d'un groupe d'élèves, un professeur de l'école du Louvre la faisait pivoter lentement sur son piédestal. Il parlait presque à voix basse et sa voix résonnait dans un silence attentif. Les visiteurs traversaient la salle sur la pointe des pieds. Stupéfait, je regardais se mouvoir la statue. Elle me parut formidable. Mon père se pencha vers moi.

— Souviens-toi, me dit-il, de cette Vénus. On l'a trouvée dans une île grecque, à Milo. Elle peut compter parmi ce que le génie de l'homme a créé de plus beau à la fois et de plus réconfortant. Sa vue m'enlève tous mes soucis.

Et il m'entraîna gaiement, de son pas allègre, le long des quais, jusqu'au parvis Notre-Dame.

A bien des années de distance, élève alors moi-même de l'Ecole du Louvre, un matin de printemps, dans cette même salle de la Vénus, j'avais rencontré Carrière et Rodin. Leur conversation s'était enfoncée en moi et me revenait alors tout entière à l'esprit.

— Je ne parcours plus guère les galeries de peinture, disait Carrière, c'est à la sculpture que je demande des leçons, et surtout aux squelettes du Museum ; ils m'enseignent le *structural de la vie*. Et se tournant vers moi :

— Votre père a raison, ce qu'il y a de plus beau dans les montagnes, c'est leur ossature. Et ce qui m'émeut le plus dans la Vénus, c'est la puissance, l'harmonieux agencement des supports internes. La forme extérieure ne fait qu'en accentuer la beauté.

Sans répondre directement, Rodin saisit, pour la modeler plus complètement, la pensée du peintre :

— Il est vrai, ce corps palpite du dedans au dehors. Cette Vénus est femme, elle respire, elle est construite pour aimer, pour enfanter. On devine l'armature de ses os, comme on devine la naturelle majesté de ses rêves. Toute cette force calme, toute cette santé sereine, toute cette passion équilibrée, dépendent de la perfection de l'architecture corporelle. Ce qu'il y a en elle de vraiment divin, c'est l'amour pour la nature de celui qui la sculpta. A travers elle il me rend les plus beaux instants de ma jeunesse et m'égale aux immortels. Quelle patience, quelle humilité, quelle adoration dans son ouvrage ! Et comme, à chaque seconde de son travail, à chaque détail amoureux, il s'est référé à la grandeur de l'ensemble! Il a travaillé comme le soleil éclaire, à grands pans simples. Tournez autour de cette statue, placez-vous à vingt points de vue différents, vous contemplerez vingt profils admirables, chacun parfait, tous unis les uns aux autres et qui ne constituent qu'un seul volume indissoluble. L'ombre qui dort sous la double colline des seins fait la poitrine plus éclatante. Le ventre est souple, onduleux, calme comme la mer, comme la mer d'où elle est sortie.

Le soleil cependant roulait avec lenteur le long du Saint-Elie. La brise du soir plissait la rade ; sur la plage un ourlet d'écume imitait la courbe des gradins.

Je revoyais le visage si grave de Rodin tandis qu'il parlait, — je songeais vaguement au paysan Yorgos, au jeune de Marcellus, à Maritza la fille du pilote, — aux malheurs de Milo, à sa misère actuelle, à sa grandeur passée. Seules les lignes de son paysage n'ont point changé, elles sont toujours dignes d'encadrer la merveilleuse statue, mélange exquis de réalisme minoën, de grâce ionienne, de force dorienne, mouvante comme la mer, paisible comme la montagne, éternelle comme la vie.

D. BAUD-BOVY.

A PROPOS D'UN CONCOURS

PLAIDOYER POUR LES AUTEURS DRAMATIQUES

Dans la préface qu'il consacre au *Barbier de Séville* Beaumarchais, défendant sa pièce contre la cabale et contre la critique médisante, écrit, en s'adressant au lecteur :

« Je ne reconnais plus d'autre juge que vous ; sans excepter messieurs les spectateurs qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal. »

Beaumarchais en appelle donc des spectateurs mal informés au lecteur qu'il juge plus apte à le comprendre, à mieux saisir ses intentions. Cette seconde épreuve au public offre à l'auteur ce singulier avantage de ne jamais connaître l'opinion directe de la masse des lecteurs et par conséquent l'agréable possibilité de la juger favorable.

Beaumarchais eût dû — et c'est ce qu'il a fait — en appeler des premiers spectateurs, influencés par une cabale odieuse, aux seconds spectateurs qui, libérés de préjugés, affirmèrent le succès de son étincelante comédie. Il avait donc tort, à notre sens, de faire

juge de sa pièce un lecteur ; car le lecteur qui n'a jamais vu représenter une œuvre théâtrale est en général, pour ne pas dire toujours, un fort mauvais juge. S'il s'agit d'une œuvre connue, il ne la voit qu'à la lumière des études critiques qu'il a lues ou des études qui lui furent imposées, ou de la réputation de l'ouvrage. S'il s'agit d'une œuvre inédite, il n'en prend connaissance que superficiellement, incapable qu'il est de rendre la vie à l'œuvre dramatique par la seule lecture.

Il faut cependant se mettre dans l'esprit qu'une œuvre dramatique, quelle qu'elle soit, vaudeville, farce, comédie, drame, tragédie, est conçue par son auteur en vue d'être représentée.

Le *Barbier de Séville* nous offre un exemple typique de cette indiscutable vérité. Quelque plaisir que donne la lecture de l'œuvre de Beaumarchais, il n'est point comparable au régal de la représentation. En vérité, la lecture ne nous permet de saisir les intentions de l'auteur que lorsque nous avons vu jouer la pièce. Chacun de nous peut en faire l'expérience, et cette expérience peut se renouveler après chaque représentation des chefs-d'œuvre. Il n'y a qu'à chercher dans sa bibliothèque l'ouvrage que l'on vient d'écouter, et le lire; alors, mais alors seulement, il est possible d'en pénétrer la véritable portée en lui restituant le mouvement et la vie.

L'œuvre dramatique n'existe en tant qu'œuvre dramatique qu'à compter du jour où elle a été représentée devant un public, où elle a supporté, sans faiblir, même contre la cabale, les feux de la rampe et le jeu des acteurs.

Ce n'est pas un paradoxe que nous entendons soutenir. Il ne faudrait pas nous prêter une pensée que nous n'avons pas. Nous sommes persuadé qu'il existe des

pièces de théâtre de valeur qui ne seront jamais jouées et qu'on en joue qui n'ont aucune espèce de valeur.

En règle générale, il y a deux sortes d'œuvres dramatiques ; d'abord, celles qui plaisent au public pour les qualités que voici : le mouvement dans le dialogue, l'action rapide, l'ingénieux agencement des scènes. Dans ce genre d'œuvres on peut ranger les vaudevilles et les drames.

Il y a celles qui ont la faveur de tous les publics parce qu'en dehors des deux qualités indispensables que nous venons de citer, elles en offrent d'autres plus substantielles : le style, la psychologie, l'observation et le don de vie. Elles ne sont pas la vérité, — l'art n'est pas la vérité, — mais elles traduisent la vérité. Elles donnent de la vie ce que la peinture donne d'un paysage : la perspective. Elles mettent en lumière les traits principaux.

Le dramaturge doit posséder par-dessus tout les dons qui ne s'acquièrent pas : l'observation, le mouvement, la force, le don de la vie en un mot. Le reste vient par surcroît, pour peu que l'auteur le veuille et travaille, ainsi que l'écrivait Gaspard Vallette à l'un de nos amis.

Celui qui a le sens du théâtre interprète sa pièce en l'écrivant. Les répliques qu'il aligne sur le papier blanc ne sont pas de simples signes calligraphiques, elles ont un son, un accent. Des personnages de chair et d'os les prononcent. Qu'il s'agisse d'un vaudeville, d'une comédie ou d'un drame, les procédés de traduction de la pensée ne varient guère. Le dramaturge vit avec ses personnages, il les entend rire et il les voit pleurer ; toutes les modulations de la diction frappent son tympan avant de se traduire par des mots sur le papier. Ils vont et viennent, les héros de la pièce en écriture, ils expriment des pen-

sées, ils les expriment pratiquement, si j'ose dire, physiquement et non point théoriquement. Une réplique amène une réplique. Le dialogue n'est pas un vain ramassis de phrases plus ou moins académiquement écrites, avec des recherches de style, c'est un dialogue entendu, traduit par la plume, un dialogue qui se poursuit dans le cerveau de l'auteur, lequel cerveau agite en face de l'écrivain les protagonistes. Ils sont vivants et passionnés. Ils se heurtent, ils se bousculent, ils discutent, ils se querellent, ils se déchirent même ; ils sont agissants, ils vivent de cette vie particulière que seul l'auteur perçoit ; la page blanche qui se noircit en donne la traduction, la perspective, ainsi que nous le disons plus haut.

Cette perspective offerte par l'auteur, qui la traduira ? Le metteur en scène, — qui sera peut-être l'auteur lui-même, — les acteurs, mais jamais le lecteur.

Le romancier a besoin de longues descriptions pour faire vivre ses personnages, il les dépeint avec soin ; l'auteur dramatique a besoin d'interprètes qui incarneront en chair et en os les héros de chair et d'os que son imagination, avec l'aide de ses dons d'observation, a jetés sur le papier.

Une œuvre dite dramatique à laquelle il manque ces dons essentiels peut faire illusion lorsqu'elle est défendue par d'excellents comédiens, mais elle ne résiste pas aux efforts décevants de méchants acteurs. Elle s'affale lamentablement. Une bonne pièce, au contraire, porte les acteurs, même médiocres, car il ne faudrait point s'imaginer que les comédiens donnent de la vie aux œuvres, alors que c'est au contraire les œuvres qui donnent de la vie aux comédiens.

Une œuvre dramatique mal écrite, scéniquement parlant, est toujours mal défendue. Nous laissons le soin au

lecteur averti de faire la part de ce que notre observation peut avoir d'absolu. Il y a évidemment des nuances qu'il nous est difficile d'examiner dans une étude nécessairement limitée par un espace également limité.

Supposons un dramaturge ayant réussi à faire mettre en répétition une de ses œuvres, ce qui est un miracle même à Paris, où les auteurs dramatiques sont cent et peut-être plus encore pour un théâtre. La lecture de la pièce a fait bonne impression sur le directeur. Les rôles sont distribués. Les répétitions commencent. Dès cet instant, — cela va paraître paradoxal à ceux qui n'ont pas vécu ces moments, — l'auteur dramatique ne sait plus ce que vaut sa pièce. Il est incapable d'en saisir les lumières et les ombres, les faiblesses et les valeurs. Les acteurs en jugent, eux, d'après l'importance de leurs propres rôles. Même le metteur en scène se perd dans les méandres des scènes qui se succèdent. La répétition générale accentue encore ce malaise. C'est le soir de la première, en face du grand public qui a payé, que l'œuvre développe toutes ses qualités et toutes ses erreurs, tout son comique ou tout son tragique.

Si la pensée de l'auteur n'a pas été rendue vivante par l'écriture, tous les efforts des acteurs demeureront stériles. La pièce mourra de sa belle mort, parce qu'elle n'était point née pour vivre.

Nous savons l'objection que l'on peut nous opposer. Combien de chefs-d'œuvre n'ont pas sombré tout d'abord pour vivre après d'une vie immortelle ! Les chefs-d'œuvre ayant subi l'injustice de la mode et la malveillance de critiques inféodés à cette mode ne sont pas si nombreux qu'on a l'air de le dire.

On pourra observer encore que d'autres œuvres médiocres ont connu les plus grands succès. A ces dernières

qu'a-t-il manqué pour demeurer au répertoire et plaire à toutes les générations : le style, — et encore il faudrait s'entendre, la langue de Molière a été très discutée de son temps, — l'observation, la vérité dramatique ? Mais elles avaient pour elles la gaîté s'il s'agissait d'un vaudeville, l'habileté dramatique, l'émotion s'il s'agissait du drame, et toutes possédaient le mouvement. Cela prouve une chose, c'est qu'au théâtre, pour le succès direct, immédiat, la valeur littéraire n'est point nécessaire si le mouvement existe, mouvement qui se manifeste par la vivacité du dialogue et par l'habile agencement des scènes, en dehors de toute préoccupation de vérité psychologique ou même de simple observation.

Mais dans les chefs-d'œuvre du théâtre, il n'en est pas un qui ne présente les qualités exigées pour le dramaturge de second ou de troisième ordre, en dehors d'autres qualités non moins indispensables à leur assurer l'immortalité.

Aussi bien, pour les œuvres simplement habiles ou pour les chefs-d'œuvre, la représentation est indispensable; pour ceux-ci, afin de mettre en lumière toutes leurs qualités, toute leur humanité si vous aimez mieux, et pour les premières, afin d'en faire valoir des qualités secondaires, il est vrai, mais qui existent néanmoins et qui leur permettent de tenir en haleine un public.

Or, ce n'est pas à la seule lecture que toutes les qualités *de toutes les pièces de théâtre* ressortent. La lecture d'une pièce « inconnue » n'offre que peu de prise, même à une personne avertie des choses du théâtre. L'impression qui s'en dégage n'est jamais nette, ne peut pas être nette. Il faudrait que le lecteur se trouvât dans le même état d'âme que l'auteur au moment où il concevait sa pièce, où il l'écrivait, et cela est à peu près impossible.

Il jugera du style, le lecteur, des idées générales, mais il ne pourra point faire le travail laborieux et patient du metteur en scène et des acteurs qui vivent les personnages et qui les mettent en lumière, dans leur cadre.

Le lecteur jugera d'une pièce un peu comme un critique d'art jugerait d'un tableau éclairé par un méchant soupirail.

Il ne faut pas exiger l'impossible. Les Grecs avaient bien compris cette indiscutable vérité, puisque les œuvres dramatiques n'étaient couronnées qu'après avoir été jouées. Ils se seraient bien gardés de les juger avant. Leur logique, autant que leur bon sens, leur interdisaient de mettre la charrue devant les bœufs.

Ces quelques réflexions nous ont été inspirées par un récent concours de pièces de théâtre, concours qui nous a révélé que la Suisse romande ne manquait point d'auteurs de théâtre, mais que le théâtre manquait aux auteurs, puisque les pièces ont été primées avant d'avoir été jouées. C'est-à-dire avant qu'elles aient pu développer toutes leurs qualités.

Le jury, qui ne comportait aucun homme de lettres ayant écrit un dialogue pour le théâtre, a jugé au plus près de sa conscience. Nous sommes persuadé que son travail n'a subi d'autre influence que celle d'une impartialité absolue et d'une compétence littéraire indiscutable. Ses décisions, il le sait mieux que nous, ne sont pas irrévocables ; elles ne sauraient atteindre ceux qui, comme nos amis les plus intimes, ont eu la faiblesse de prendre part à un concours aléatoire et dangereux, malgré les meilleures intentions de ceux qui l'organisèrent et le dotèrent.

Au demeurant, ce n'est pas un concours de théâtre qui apprendra à nos dramaturges le métier qu'ils ne peuvent

savoir qu'à demi, — le métier est nécessaire, quoi qu'on en dise, — mais c'est un théâtre qu'il leur faudrait, un théâtre, des théâtres, où ils puissent loyalement essayer leurs forces et affirmer leur talents, s'ils en ont.

Ce n'est pas un vain besoin de polémique qui nous a poussé à demander au directeur de la *Bibliothèque universelle* l'hospitalité bienveillante de ses colonnes, ni l'envie de maudire des juges qui, semblables aux spectateurs de Beaumarchais, jugèrent en premier ressort, mais le désir de montrer à quel point l'art dramatique est difficile aux auteurs. Il est aisé d'écrire une pièce et même de la faire lire, mais quels obstacles pour la faire jouer, même en... payant !

Un romancier trouve toujours un éditeur et un imprimeur ; un auteur dramatique ne trouve presque jamais un directeur et des acteurs. Et cependant....

Qu'objectent les directeurs ? Les œuvres d'auteurs du cru ne font pas recette. Hélas ! c'est vrai ; elles n'ont aucune portée lointaine ; mais est-il prouvé qu'elles n'occasionneront jamais que des pertes aux directeurs ? Et puis, nombre de pièces, même d'auteurs parisiens, ont causé à la caisse de certains théâtres des déficits inquiétants. Nous pourrions citer quelques exemples qui ne manqueraient pas de piquant.

Ouvrir un concours, c'est bien, ouvrir un théâtre serait sans doute mieux.

A. VIERNE.

LA VIE ÉCONOMIQUE EN SUISSE

Par une circulaire du 25 avril 1919, la direction de la Société suisse de surveillance économique (S. S. S.) a porté à la connaissance des intéressés la décision des Alliés de supprimer immédiatement les contingents d'importation, et la presse a répandu cette nouvelle dans le public en l'accompagnant parfois de commentaires qui semblaient ne pas toujours reposer sur une bien exacte compréhension des choses.

Si c'est là, en effet, une mesure de nature à nous rapprocher d'une situation économique normale en même temps que l'affirmation de la volonté des gouvernements de l'Entente de desserrer à l'égard des neutres les liens du blocus, encore ne faudrait-il pas croire que nos importations vont de nouveau et immédiatement retrouver leur libre jeu tel qu'il existait avant août 1914.

Lorsqu'à fin 1915, les pourparlers s'engagèrent entre le Conseil fédéral et les gouvernements alliés en vue de l'organisation d'un contrôle à exercer sur l'utilisation des marchandises livrées par eux à la Suisse, on était en plein chaos. Les exportations de France et des pays alliés à destination de la Suisse ne pouvaient bien avoir lieu que moyennant des autorisations d'exportation délivrées par les gouvernements intéressés, mais ceux-ci, très mal placés pour exercer le moindre contrôle sur les garanties présentées par les requérants aux exportations, n'avaient aussi aucun moyen d'empêcher qu'ils fissent des autorisations obtenues un usage abusif en les négociant. Il ne leur était pas possible non plus d'arrêter par ce moyen les spéculations et la contrebande.

Cette situation et la nécessité d'augmenter encore l'étanchéité du blocus économique des empires centraux engagèrent les gouvernements alliés et le Conseil fédéral, qui avait de son côté un intérêt majeur à assurer, autant que faire se pouvait, un ravitaillement rationnel de la Suisse, à entrer en pourparlers. C'est de là qu'est née la S. S. S.

Lors des conférences qui eurent lieu à Berne, en août-octobre 1915, les plénipotentiaires alliés indiquèrent déjà la volonté de leurs gouvernements de déterminer quantitativement l'importance des exportations de certains produits en Suisse et de limiter celles-ci de telle façon que l'industrie et le commerce suisses pussent obtenir ce dont ils avaient besoin, mais pas davantage. Il fut convenu que l'on déterminerait le chiffre annuel global des importations de même nature en Suisse pendant une période de plusieurs années, puis qu'on prendrait la moyenne de ces taux annuels. Le chiffre ainsi obtenu donnerait la quantité de chaque marchandise annuellement exportable en Suisse. C'était le contingent.

Lors des conférences qui eurent lieu à Paris au début de novembre 1915, la liste des marchandises soumises à cette mesure fut arrêtée et la quantité déterminée pour chacune d'elles. Par la fixation de ces chiffres, les Alliés n'entendaient nullement garantir à la Suisse qu'ils lui fourniraient ces articles en quantité correspondante, mais voulaient seulement imposer par là à nos importations des limites maximales.

Du côté des Alliés, c'était donc une mesure, et du côté suisse un total à répartir entre tous ceux qui avaient besoin de ces produits.

La Commission permanente internationale des contingents à Paris fut instituée et eut le contrôle des autorisations d'exportation délivrées par les gouvernements des différents pays de l'Entente.

A la S. S. S. incombait la tâche énorme, et combien délicate, de répartir ces contingents et d'en contrôler l'usage.

Pour mener ce travail à chef, la S. S. S. provoqua la constitution de groupements réunissant tous les importateurs inté-

ressés aux mêmes marchandises et remplissant les conditions nécessaires, aux termes de l'article 3 du règlement intérieur, pour pouvoir importer par son intermédiaire, et c'est ainsi que furent créés les syndicats S. S. S. Au début on avait cru que cinq groupements seulement suffiraient, alors qu'aujourd'hui il existe une cinquantaine de syndicats !

La répartition des contingents alloués à la Suisse entre les importateurs effectifs fut également faite sur la base de la moyenne des importations réalisées par chacun d'eux au cours des années 1911 à 1913. Elle eut lieu par l'intermédiaire des syndicats, auxquels était ainsi dévolue la tâche de contrôler et l'utilisation la plus complète possible de leurs contingents par les ayants-droit, et l'usage fait par ceux-ci des marchandises importées et soumises aux conditions de la S. S. S.

On peut se représenter sans peine le travail qu'une telle répartition et un tel contrôle ont nécessité, si l'on songe qu'il y avait, au 31 décembre 1918, 274 contingents groupant un nombre bien supérieur de positions du tarif douanier suisse.

Et l'on doit bien reconnaître aujourd'hui que ce rouage excessivement complexe a tout de même pu fonctionner d'une manière satisfaisante puisque nous avons, malgré tout, eu de quoi manger et nous vêtir et que nos industries ont eu, à quelques rares exceptions près, des matières premières à travailler.

Cependant et malgré toute la diligence apportée tant par la S. S. S. que par les syndicats et les importateurs, on doit constater aussi que nous ne sommes jamais parvenus à utiliser intégralement les contingents qui nous avaient été fixés. Beaucoup ont cru, et croient encore, que la faute en est aux trop nombreuses formalités qui ont dû être établies en vue d'un contrôle efficace ; d'autres y voient le résultat d'un défaut d'organisation, principalement en ce qui concerne la comptabilité des contingents ; d'autres enfin vont jusqu'à prétendre que c'est à un mauvais vouloir des gouvernements alliés que nous sommes redevables de cet état de fait.

Nous croyons pouvoir affirmer ici que ces trois explications ne sont pas satisfaisantes pour la raison très simple qu'au-des-

sus de ces circonstances spéciales, et pour ainsi dire secondaires, il y avait des circonstances générales nées de la guerre, de son développement immense dans l'espace et de sa durée hors de toute prévision, auxquels les belligérants, et les Alliés en particulier, ont dû, tout comme nous, se soumettre. S'il y a quelque chose qui étonne celui qui a pu mesurer de près les besoins des Alliés et suivre les difficultés et les angoisses qu'ils ont eu à supporter pendant ces quatre ans de guerre, c'est de voir jusqu'à quel point ils ont poussé le scrupule chevaleresque à l'égard des petites nations neutres qui dépendaient complètement de leur bon vouloir, comme nous, et le souci constant qu'ils ont eu d'atténuer nos moindres privations, même au prix d'un sacrifice.

Les causes fondamentales de la non-utilisation des contingents ont été de deux sortes :

C'est tout d'abord la diminution de la production qui s'est fait sentir dans tous les domaines; trop d'hommes aux armées, trop d'hommes dans les usines travaillant pour la défense nationale ont dû déserter leurs champs, leurs mines et leurs fabriques. Pendant un temps les stocks, réserve des années précédentes, ont pu suppléer à ce défaut de production, puis ils se sont trouvés épuisés et la chasse aux marchandises a commencé ; qui détenait un produit quelconque, où qu'il fût, s'est vu assiégé par des acheteurs n'ayant plus aucun souci des prix à payer, mais uniquement désireux de se procurer coûte que coûte des marchandises. La loi de l'offre et de la demande s'est trouvée renversée, ce ne sont plus les acheteurs qui ont fait la loi sur le marché, mais les vendeurs. Cette situation par elle-même offrait un grave danger, parce que dès ce moment les vendeurs n'avaient plus intérêt à favoriser une production intensive qui eût pu, en jetant sur le marché de nouvelles quantités de produits, provoquer une baisse.

Une fois l'importateur pourvu de marchandises, une nouvelle difficulté se présentait à lui : celle de leur transport en Suisse et ici nous arrivons à la seconde de ces causes générales dont nous parlions plus haut.

Sur mer tout d'abord la flotte marchande mondiale s'est trouvée en face d'une tâche énorme. Ne fallait-il pas amener en Europe, avec les troupes combattantes et leurs *impedimenta*, de quoi les ravitailler ? En même temps, vu la diminution de production, qui tout naturellement s'est d'abord fait sentir en Europe, on devait importer d'outre-mer une foule de produits nouveaux. Et cela il fallait le faire sans l'appoint peu négligeable de la marine allemande, avec des équipages privés de leurs meilleurs éléments mobilisés sur la marine de guerre, sans avoir le temps de faire dans les ports les moindres réparations et en courant le risque des sous-marins et des mines.

Sur terre la situation n'était pas meilleure. Transports de troupes et de munitions, transports de vivres devaient se succéder sans interruption alors que la France, en particulier, était privée de toutes ses grandes voies ferrées transversales du Nord et d'une partie importante de son matériel roulant, pour ne rien dire de la disparition de celui de la Belgique.

Et tout cela a duré quatre ans. Pendant ce service intensif au plus haut degré, l'entretien du matériel a été nul et son usure considérable. Moyens de transport maritimes et moyens de transport terrestres sont encore épuisés par cet effort. Combien de temps faudra-t-il pour les remettre en état, combien de temps faudra-t-il aussi pour que le marché reprenne un aspect normal et que la production donne de nouveau ce que l'on attend d'elle ?

De ces deux questions dépend pour nous celle de savoir si la suppression des contingents, c'est-à-dire si la possibilité pour la Suisse d'importer toutes les marchandises qu'elle veut, en quantité indéterminée, va amener une amélioration de la situation économique et une baisse durable des prix dans un avenir plus ou moins rapproché. Et quand la production doublerait les étapes, dans combien de temps serait-elle à même de subvenir aux demandes non seulement des Alliés et des neutres, mais encore des pays centraux, exclus du marché jusqu'à ce jour et dont il faudra pourtant bien satisfaire les besoins une fois la paix signée ?

Une récente communication de la Commission interalliée à Berne vient d'annoncer la suspension par les gouvernements alliés ou associés de toutes les listes noires, publiées ou non, à partir du 28 avril à minuit.

Cette mesure complète celle prise, il y a quelque temps déjà, supprimant pour les importateurs suisses de produits français l'obligation de fournir aux autorités douanières françaises un certificat de nationalité établi par un consul français en Suisse.

On avait beaucoup critiqué à l'époque cette exigence du gouvernement français, et des plaintes extrêmement vives parfois s'étaient élevées à propos des enquêtes auxquelles certains consuls croyaient devoir procéder avant de délivrer les certificats demandés. Leur suppression a donc été accueillie avec une vive satisfaction.

La disparition des contingents, celle de la liste noire et des certificats de nationalité, la levée du blocus de plus en plus étendue sont autant de preuves que les Alliés sont désireux de favoriser la reprise aussi rapide que possible des relations économiques normales entre nations et qu'ils ont bon espoir de voir les pourparlers de paix aboutir dans un avenir rapproché.

Ces mesures libératrices, même si elles ne sont pas suivies d'une amélioration rapide de la situation de notre commerce et de notre industrie, doivent donc être saluées avec satisfaction. En fortifiant l'espérance des peuples en des temps meilleurs auxquels ils aspirent d'autant plus qu'ils les devinent plus prochains, elles leur feront désirer davantage la paix et les engageront, il faut l'espérer, à faire dans l'intérêt de cette paix l'effort de quelque sacrifice.

PIERRE BURNIER.

Berne, 1er mai 1919.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La question de la paix. — Opinion d'un pacifiste. — La haine de la France. — La guerre économique. — Révélations d'un livre du quartier-général impérial. — Le grand plan allemand. — Conversion des pangermanistes. — Une ligue des peuples allemands. — Kautsky et les socialistes indépendants. — En attendant des temps meilleurs.

A l'heure où j'écris la paix se négocie à Versailles et à l'heure où cette chronique paraîtra il est fort probable que la paix ne sera pas encore signée. D'aucuns même se demandent si elle le sera jamais. A en juger par les journaux allemands, un mouvement très vif se dessine dans le pays pour pousser le gouvernement à la refuser, si des modifications importantes ne sont pas introduites. Même des esprits indépendants comme le pacifiste Fried sont de cet avis. « Le traité qu'on veut imposer au peuple allemand, dit-il, ne pourra jamais assurer la paix, ne pourra jamais procurer le repos à une Europe épuisée, car il cherche à enchaîner de manière permanente au cœur de l'Europe un peuple de 70 millions d'hommes, à l'exclure de la vie du monde, à le ruiner moralement. Cette paix perpétue pour les Allemands la guerre. Car, en définitive, n'est-ce pas la même chose si des hommes meurent par des grenades ou des gaz asphyxiants et par le blocus ou s'ils sont anéantis par les chaînes de l'esclavage et les conséquences physiques de leurs douleurs morales?... Le peuple allemand, qui a une histoire et des traditions si riches, qui par ses œuvres d'art et de science a déjà tant donné à l'humanité, ne peut pas se laisser traiter comme une tribu de nègres du cœur de l'Afrique. »

Et si un homme qui, dès la première heure, a reconnu la culpabilité de son pays raisonne ainsi, on s'imagine aisément

ce que disent les autres. Ce ne sont plus seulement les anciens organes du pangermanisme qui jettent l'huile sur le feu, ce sont encore les socialistes, en tête le *Vorwärts* qui est devenu la feuille officielle du gouvernement et, après lui, toute la cohorte des feuilles libérales bourgeoises, à commencer par la *Gazette de Francfort* et le *Berliner Tageblatt*.

Il en résulte qu'au lieu du *peccavi* de l'Allemagne qu'on attendait c'est à une explosion de haine que l'on assiste et qui paraît pour le moins étrange chez des gens dont la conscience est lourde de crimes. Au cours de la guerre, cette haine qui n'a jamais sommeillé s'exerça d'abord à l'égard de l'Angleterre, puis de l'Amérique. On plaignait même la pauvre France si héroïque et si généreuse et qui se saignait pour ses alliés rapaces. Aujourd'hui cette haine se déverse presque uniquement sur la France. Aucun journal ne fait exception. La France est redevenue « la grande ennemie », « l'ennemie irréconciliable », « le plus farouche adversaire de la paix de justice que rêvent les Allemands. » Le pasteur Naumann, ce doux berger qui prêchait l'extermination des Arméniens pour le plus grand profit de son pays dans l'Orient turc, s'est surtout distingué par sa violence. « La France veut notre ruine, s'est-il écrié, elle veut notre mort. Mais elle ne sait pas encore ce qu'est la haine de l'Allemagne. »

Des menaces, toujours des menaces ! Décidément la guerre n'a point changé la mentalité de ces hommes ; ils restent ce qu'ils étaient avant : arrogants, imbus de la primauté de leur droit, se croyant des êtres d'élite dans l'univers. Il n'est sans doute pas mauvais de faire sentir à ces gens, qui naguère n'avaient que le mot de force à la bouche, ce qu'est la force quand on peut l'appliquer. Certes, la paix qu'on leur impose est dure, mais est-elle plus dure que celle qu'ils auraient imposée s'ils avaient été victorieux ? Que leur réclame-t-on, en effet, sinon la réparation des crimes qu'ils ont commis ? On ne leur demande point même l'indemnité qu'en 1870 ils ont exigée de la France meurtrie. Qu'on se rappelle les conditions draco-

niennes qu'Erzberger fixait dans son programme de paix de 1914. Et qu'ont-ils voulu par cette guerre qui dans leurs rapports secrets est envisagée surtout comme une guerre économique devant ruiner l'industrie belge et l'industrie française ? Ecoutez ce que dit un gros livre, publié par ordre du quartier-général impérial en 1916, *Die Industrie im besetzten Frankreich*[1] : « L'industrie sucrière française doit disparaître comme concurrent sur le marché mondial dans les deux à trois années prochaines. Elle sera, au début, à peine en mesure de subvenir aux besoins du pays et de reconstituer les stocks épuisés. » Est-ce assez clair ? Et ceci : « Il existe immédiatement à l'arrière du front français toute une série de villes industrielles, florissantes avant la guerre, dont les établissements doivent être considérés comme entièrement détruits. » Et des instructions très précises sont données pour rafler « les machines spéciales, difficiles à remplacer et dont l'acquisition, l'installation et la remise en marche demanderont des mois, peut-être des années. » Ce qu'on ne peut emporter, on l'anéantit et le rapport note, non sans satisfaction, que dans la région de Sedan-Rethel « dix tissages de fils peignés ont été anéantis,... toutes les machines et toutes les installations ont été enlevées des bâtiments et gisent en plein air comme de la ferraille. » Conclusion : « Si ces maisons veulent reprendre le travail après la fin de la guerre, il faudra nécessairement rééquiper les fabriques entièrement à neuf. Aucun des dix établissements énumérés ne pourra commencer à fonctionner, même partiellement, qu'un an au moins après la conclusion de la paix et encore faudra-t-il que les fabriques de machines soient capables de livrer dans ce délai. »

Ce rapport nous apprend aussi que pour les filés de laine l'Allemagne sera en situation de reprendre sa pleine capacité de production deux ou trois ans avant la France ; que l'industrie française du cuir est complètement paralysée et qu'il lui faudra des dizaines d'années pour retrouver sa production d'autrefois ; que pour assécher telle mine de houille et lui rendre sa produc-

[1] München, R. Oldenburg.

tion de 1913, il faudra au moins dix ans ; que la remise en état des installations électriques des mines ne sera pas seulement coûteuse, mais aussi difficile et très longue ; que « par suite de la destruction des cuvelages les bassins sont immobilisés pour des années », etc., etc.

Et ces hommes qui subsidiairement à ces dévastations prévues et préparées, soigneusement conduites avec la méthode et le sens d'organisation dont se targuent les Allemands, annonçaient la formation prochaine d'une grande Mitteleuropa soumise à l'autorité allemande, avec annexes dans la péninsule balkanique et la Turquie d'Asie qui leur ouvraient la route des Indes ; ces hommes qui voulaient détruire la puissance mondiale de la Grande-Bretagne et lui substituer la leur ; ces hommes dont le plan colonial vraiment colossal ne visait à rien de moins qu'à créer une vaste Mittelafrika, avec des dépouilles du Congo français, du Congo belge et des possessions anglaises, et se prolongeant au nord par le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et l'Egypte, arrachés à la France et à l'Angleterre ; ces hommes qui avec assurance annonçaient leur prochaine hégémonie dans le monde, ce sont eux qui voudraient, aujourd'hui que leur coup a manqué, nous apitoyer sur leur sort ! Pour eux la guerre qu'ils ont déchaînée pour la satisfaction de leurs appétits est chose du passé. Doit-on s'appesantir sur ses origines ? C'est pure « discussion académique » qui ne changerait rien aux choses. Et même si l'Allemagne a eu quelques torts, comme l'a confessé le comte Brockdorff-Rantzau à Versailles, ne les a-t-elle pas rachetés par ses souffrances ? N'a-t-elle pas déposé les armes, chassé ses potentats, organisé la république ? Passons l'éponge sur le passé et réconcilions-nous dans la fraternité des peuples. Et c'est ainsi que les disciples de Bernhardi qui voulaient faire peser sur le monde « la dure loi de fer du vainqueur », maintenant que leur pays est vaincu, réduit à l'impuissance, à bout de ressources, déchiré par la guerre civile, prétendraient nous faire accroire qu'ils sont devenus démocrates et républicains, avec en poche un projet de Ligue des nations bien supérieur à celui qu'offrent les vainqueurs.

Sans doute, parmi les Allemands il en est de sincères et quelques-uns, instruits par l'expérience, seraient portés à condamner le passé. Mais comme ceux-ci sont maladroits! Une chose a toujours frappé : c'est, chez la presque totalité, l'absence de sens psychologique, ce que Pascal appelle l'esprit de finesse. Ils peuvent avoir toutes les qualités qu'on voudra, l'application, la science, la méthode, le don d'organisation, mais ce tact de l'esprit leur fait complètement défaut. M. de Brockdorff-Rantzau vient d'en fournir une preuve nouvelle à Versailles. A en juger par ses portraits, le noble comte a l'air fin et distingué. On aurait volontiers cru que ce représentant d'une vieille race qu'une longue culture a dû affiner aurait révélé psychologiquement qu'il a la compréhension de la situation, Eh bien, il est tombé dans les mêmes errements que le commun de son peuple! Certes il a fait preuve de sincérité en reconnaissant les torts du gouvernement de son pays et l'émotion qu'il a eue pendant sa lecture n'était point feinte ; mais il n'a pas su voir les paroles qu'il importait de dire en cette heure solennelle. Maximilien Harden, qui n'a pas la distinction du comte Brockdorff-Rantzau, mais qui est très intelligent, a eu raison de confier à un journaliste français que les hommes politiques de son pays ont tout fait pour accréditer chez leurs ennemis l'idée qu'ils n'étaient pas sincères. Et, parlant plus spécialement du discours de Brockdorff-Rantzau, il a ajouté : « Ce qui manque à ce discours, ce sont les mots qui prouvent qu'on a rompu absolument avec le passé. On n'y trouve aucune expression de blâme ou de regret. La révolution n'y est pas même mentionnée. Et pourtant si le peuple a mis à bas toutes les dynasties, c'est bien parce qu'il a compris que, plus que d'autres, elles étaient responsables du crime. Dans ce moment d'une importance mondiale le noble comte aurait dû reconnaître que le peuple allemand a été trompé quand on lui a soutenu qu'il s'agissait d'une guerre défensive. C'est le gouvernement allemand qui a voulu la guerre. Lorsque la France et l'Angleterre firent tout pour l'éviter, c'est l'Allemagne qui a rejeté la proposition d'arbitrage de lord Grey. Jaurès

a dit : « Est responsable d'une guerre quiconque refuse de soumettre un litige à un tribunal d'arbitrage. »

Il semble qu'avec quelques rares esprits indépendants — Mühlon, Förster, Lichnowsky, Alexandre de Hohenlohe — il n'y a actuellement en Allemagne que les socialistes indépendants qui se rendent clairement compte de la situation. Parmi ces derniers, il convient surtout de citer Kautsky dont j'ai, à plusieurs reprises, invoqué ici le témoignage. Au moment où les délégués allemands partaient pour Versailles, Kautsky écrivait dans le journal *Die Freiheit* que la chose qui importait surtout, c'était de se bien pénétrer de l'état d'esprit de l'adversaire et, songeant particulièrement à la France, il disait : « Ce n'est pas seulement Clemenceau et son parti qu'il faut rendre responsables des dures conditions qu'on impose à l'Allemagne. La masse du peuple français se rend compte que son pays est, avec la Belgique, le pays qui a été le plus ruiné par la guerre et que dans l'avenir il a plus à redouter de l'Allemagne que l'Angleterre ou l'Amérique. L'Allemagne est ruinée économiquement par la guerre, mais son matériel technique, bien qu'il ait été fortement mis à contribution, reste pourtant intact. La France n'a pas été seulement cruellement éprouvée au point de vue économique par la guerre ; tous ses territoires du nord, les plus industriels et les plus riches de l'Etat, ont été transformés en désert par l'invasion allemande. Son agriculture, ses mines, ses fabriques sont détruites. La France serait dans la situation la plus désespérée si elle devait, de ses propres forces, tirer une nouvelle vie de ses ruines. L'Allemagne a donc le devoir de l'aider, selon ses moyens, à se relever en lui fournissant de la main-d'œuvre, des machines et du charbon. D'autre part, la France se sent au plus haut point menacée par la supériorité de l'Allemagne. L'Angleterre et l'Amérique n'ont rien à craindre de l'Allemagne tant que leurs flottes sont maîtresses de la mer. Mais la France, avec ses quarante millions d'habitants, touche à l'Allemagne qui, si elle est unie à l'Autriche allemande, comptera plus de quatre-vingts millions d'habitants. C'est pourquoi

elle a intérêt à créer une forte Pologne, un Etat tchéco-slovaque, et à exiger que la rive gauche du Rhin soit désarmée. Ainsi donc donner des garanties à la France qui soient compatibles avec le droit qu'un peuple a de fixer son propre sort, est une des tâches les plus importantes des négociations allemandes.

Rien de plus juste que ces paroles : inspirer confiance est la condition primordiale d'une entente ; c'est la seule manière de désarmer les soupçons. Certes, Kautsky n'approuve point tout dans le projet de paix proposé, et il croit que plusieurs de ses dispositions devront être modifiées, mais, somme toute, il pense que l'Allemagne a plus de profit à le signer qu'à le rejeter. Il juge aussi avec raison que les Allemands auraient tort de compter sur le bolchévisme pour les tirer d'embarras. « Le bolchévisme, qui se nomme la dictature du prolétariat, dit-il, mais qui n'est qu'une autocratie centralisée d'une organisation de parti dirigée par des intellectuels, peut se maintenir pour un temps plus ou moins long dans un pays arriéré comme la Russie où la grande masse du peuple n'a aucune part à la vie publique et n'est pas habituée à se gouverner. Mais il n'en est pas de même en Allemagne, où ce stade a été depuis longtemps dépassé. La dictature du prolétariat ne pourrait être exercée que par la masse du prolétariat elle-même. Mais celle-ci n'est pas organisée. Chaque tentative d'établir un pouvoir dictatorial ne fait qu'augmenter l'émiettement du prolétariat et ne crée que des poussières de communes et de petites villes libres. Or, plus ce pouvoir s'affirme, plus la production est entravée et plus on s'éloigne du marxisme producteur pour se rapprocher du communisme qui ne fait que consommer, qui vit du pillage des biens particuliers et qui conduit finalement à l'affamement du peuple. Il est bien certain que l'Allemagne serait acculée à cette extrémité si elle n'était matériellement secourue par les Alliés. Or, la chose se produira infailliblement si elle refuse de signer la paix. Maintenant, qu'elle s'imagine qu'un tel régime puisse sourire à des pays voisins et que ceux-ci soient tentés de l'établir chez eux, c'est une illusion dont elle doit se débarrasser. Du reste, si la

France devenait la proie d'une telle anarchie, qu'y gagnerait l'Allemagne ? Croit-elle vraiment que sa propre misère en serait le moins du monde amoindrie ? »

Ainsi parle Kautsky, homme de sagesse et de bon sens, et Haase et d'autres socialistes indépendants font chorus avec lui. « Si nous refusons de signer, dit un journal socialiste de Halle, les troupes de l'Entente pénétreront dans le pays pour mater le prolétariat. Les bourgeois en seront satisfaits, mais non les travailleurs, qui verront s'aggraver leurs misères avec le renforcement du blocus. »

On s'est demandé si, au cas où le gouvernement actuel refuserait de signer, les socialistes indépendants consentiraient à prendre le pouvoir. Il est bien certain que si ceux-ci venaient à reconstituer l'unité du parti socialiste, s'ils parvenaient à faire disparaître les dernières survivances de l'impérialisme et du militarisme allemand, s'ils consentaient à livrer au châtiment les coupables, ils donneraient aux autres peuples du monde les garanties et les preuves d'une entière rénovation de l'Allemagne, et alors ils seraient capables de signer une paix qui pourrait devenir une paix de réparation et de justice. Mais le feront-ils ? Cette éventualité du reste ne se présentera pas. Malgré les récriminations et les menaces qui retentissent dans les assemblées et remplissent les journaux, on a de plus en plus l'impression qu'en fin de compte le gouvernement signera. Et c'est ce qu'il fera de mieux. L'intérêt de l'Allemagne, autant que celui du monde dont l'Allemagne est solidaire, leur en fait un devoir impérieux.

— Depuis longtemps je voulais parler de quelques livres qui ont paru à la fin de l'année dernière et au début de celle-ci. Les événements, plus forts que mon désir, m'en ont empêché. Espérons qu'avec l'été et la paix enfin revenue nous aurons le loisir et la liberté d'esprit de nous en entretenir.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'opposition à la « Ligue des nations » et l'attitude du président Wilson. — Chaos législatif. — A propos de la loi sur « l'économie de jour. » — Adoption de la prohibition fédérale des boissons alcooliques.

Il va de soi que toute discussion générale de la Ligue ou Société des nations est hors du cadre de cette chronique. Cela est bien heureux pour le chroniqueur, mais surtout pour le public, puisque, avec l'étonnante lenteur des communications entre l'Amérique et la Suisse, le lecteur risquerait d'être fort mal servi.

Notre rôle se borne donc à envisager la question au point de vue particulier des Etats-Unis et à essayer d'en expliquer certains aspects qui paraissent peut-être un peu vagues lorsqu'on les considère de l'étranger.

Et, tout d'abord, d'où provient le violent courant d'opposition à la Ligue qui s'est manifesté dès le début dans ce pays et quelle en est l'étendue ? Pour désirer en principe une Société universelle de nations, tout le monde est d'accord, bien entendu, en ce sens que tout le monde voudrait voir la guerre rendue impossible. Est-ce à dire maintenant, ainsi que les amis de M. Wilson désirent le faire croire, que l'opposition est uniquement une affaire de politique intérieure, que les *républicains* ont saisi cette occasion de battre en brèche une administration *démocrate ?* Malgré tout ce qui a été dit et écrit là-dessus, nous n'hésitons pas à affirmer que des querelles de parti ne sont pas la seule cause du conflit. La preuve en est que bien des démocrates qui ont soutenu le président depuis des années le lâchent sur ce point et que, d'autre part, des républicains, comme l'ex-président Taft, soutiennent la Ligue.

Dans l'attitude adverse à la Ligue prise par une très grande partie de la population, il y a deux facteurs : une question de

personnes et le sentiment que le temps n'est pas venu de changer la politique extérieure traditionnelle des Etats-Unis.

Il ne faut pas se le dissimuler, l'attitude du président, depuis quelque temps, a indisposé bien des gens. Après sa réélection, disent ceux-ci, il est devenu un peu trop autoritaire et s'est fait octroyer des pouvoirs sans précédent. A ceci, il est vrai, l'on peut répondre que les circonstances étaient exceptionnelles. Mais on l'a beaucoup blâmé de se rendre en Europe pour exposer et faire triompher ses théories personnelles, sans vouloir consentir à donner au Sénat, avant de partir, aucun éclaircissement sur ses plans. Le pays, qui paie les frais du voyage et se trouve privé de chef pendant cette longue absence de M. Wilson, à un moment où tant de problèmes intérieurs importants restent à régler, le pays avait droit à plus de considération. On ajoute que M. Wilson n'a pas même voulu donner pleins pouvoirs au vice-président en ce qui concerne l'expédition de beaucoup d'affaires. Ce sentiment s'est accentué encore quand on a vu le chef de cette nation démocratique par excellence (en théorie !) s'embarquer comme un souverain avec toute une suite et en emmenant sa femme ; quand on a vu le couple présidentiel, en Europe, passer des semaines à faire des visites aux têtes couronnées, aller de festin en festin et récolter tant de présents qu'un navire spécial, paraît-il, est nécessaire pour les transporter. Tout cela ne pouvait manquer de produire une mauvaise impression et l'on ne s'est pas fait faute de dire que le président compromettait la dignité de son pays en ayant l'air d'aller quérir, en famille, des remerciements pour la participation de l'Amérique à la guerre. M. Wilson, avouons-le, n'a pas arrangé les choses en requérant, par marconigramme, le Sénat de s'abstenir de toute discussion sur la Ligue avant sa propre arrivée à Washington. A ce moment, la haute assemblée était dans un tel état d'énervement que le malencontreux message a déchaîné des tempêtes. Pour comble de malchance, le jour même où le président s'embarquait, deux des plus importants membres du cabinet, M. Mac Adoo, ministre des finances

et directeur général des chemins de fer, et M. Gregory, ministre de la justice, donnaient leur démission, tous deux avec l'étrange raison que leur fortune personnelle ne leur permettait pas de rester plus longtemps à leur poste. Deux autres fonctionnaires de haut rang suivirent cet exemple ; ceci désorganisait des services très compliqués et rendait l'absence du chef de l'exécutif — absence indéfinie d'ailleurs — encore plus regrettable. Lorsque, en sus de cela, on apprit que M. Wilson ne resterait qu'une semaine aux Etats-Unis et repartirait le 5 mars pour Paris, il se produisit un mouvement d'irritation bien explicable.

Voilà pour le facteur personnel, qui n'existerait probablement pas si le champion de la Ligue était autre que M. Wilson.

Quant à l'opposition basée sur des mobiles de politique extérieure, elle peut se formuler ainsi : une ligue de l'espèce proposée entraînerait l'abandon presque complet de la doctrine de Monroë et des principes qui se résument dans la fameuse lettre de Thomas Jefferson à Thomas Paine, du 15 mars 1801 : « Déterminés comme nous le sommes à éviter, si c'est possible, la déperdition d'énergie de notre peuple dans des guerres et la destruction économique qui s'ensuit, nous éviterons d'être impliqués avec les puissances européennes, en vue même de soutenir les principes que nous tenons à observer. » Ces idées furent exprimées ensuite dans un document encore plus célèbre, le message au Congrès du président Monroë, le 2 décembre 1823 : « Notre politique à l'égard de l'Europe, adoptée au début de ces guerres qui ont si longtemps agité cette partie du globe, demeure néanmoins la même : c'est de ne pas intervenir dans les affaires intérieures d'aucune des puissances européennes. »

Cette règle de conduite était celle de Lincoln aussi bien que de George Washington. La question de savoir si elle répond aux exigences modernes et si elle est conforme au vœu de la majorité de la nation, cette question, il est difficile d'y répondre. Il semble que la plus grande partie de la presse soit, tout au moins, dans l'incertitude. Personnellement, nous avons trouvé neuf sur dix de nos interlocuteurs opposés à la façon dont M. Wilson est

intervenu dans la solution du formidable problème de l'après-guerre. Cependant il est impossible pour le moment de déterminer quel parti l'emporte. Ces sortes d'enquêtes, de recensements tentés par divers périodiques ne prouvent rien, par suite de la modicité du nombre des réponses obtenues par rapport à la population totale de l'Union. Peut-être sera-t-on fixé sur ce point quand ces lignes paraîtront [1].

— Le second voyage du président en Europe a eu pour conséquence de laisser inachevée l'œuvre du 65e Congrès. En effet, le Sénat, très troublé par le plan de Ligue des nations élaboré par le président, consacra tellement de jours à cette discussion qu'il se trouva à court de temps lorsque la fin d'avril arriva. Il demanda donc au président une prorogation de session afin de voter les lois sur le bureau. Mais alors M. Wilson, vexé que le Sénat se fût permis de discuter la Ligue malgré sa requête expédiée par marconigramme, tint à la haute assemblée à peu près ce langage : « Que faisiez-vous en mon absence ? Vous ergotiez ? J'en suis fort aise ; eh bien, travaillez maintenant ! Vous avez une semaine avant mon retour en France pour passer vos lois. Il n'y aura pas de prorogation ! » Furieux, à leur tour, d'être traités en petits garçons, les sénateurs déclarèrent que, le temps manquant, ils ne voteraient que la loi sur le 5e emprunt de la Liberté, absolument indispensable pour les dépenses les plus urgentes. M. Wilson riposta en faisant décider que le Sénat siégerait jour et nuit jusqu'à la fin de la session, de façon à ce qu'il n'y eût plus d'excuse basée sur le manque du nombre de séances nécessaires. A quoi les sénateurs dissidents répliquèrent en *bloquant* la tribune : ils parlèrent tous, à tour de rôle, — plusieurs pendant cinq heures de suite, — sur des sujets étrangers aux lois en question, nuit et jour, jusqu'au moment où retentit

[1] Au moment d'expédier cette chronique, nous apprenons que les partisans de M. Wilson ont réussi à empêcher la presse européenne de connaître l'état exact des esprits aux Etats-Unis, ce qui indiquerait que l'ensemble de l'opinion est loin d'être favorable au président. L'administration a déclaré que cette sorte de censure n'avait pas un caractère officiel ; s'il en est ainsi, comment a-t-elle pu fonctionner ?

le coup de maillet du vice-président marquant la fin du 65e Congrès. L'on se sépara donc, au grand chagrin du président, en laissant inachevés des *bills* d'une importance considérable : ceux sur l'organisation de l'armée et de la marine, l'agriculture, l'administration des Indiens, etc. Ces bills, à eux seuls, se rapportaient à des dépenses d'environ *quatre billions* de dollars. Il est aussi bien regrettable de voir rester sur le bureau le projet d'affectation de terres aux soldats blessés. Dans ce naufrage législatif a sombré également la proposition d'amendement à la constitution pour introduire le suffrage féminin.

— Un des résultats de l'abandon du bill sur l'agriculture a été d'empêcher le rappel de la mesure qui, l'an passé, a introduit chez nous l'« économie de jour » — ainsi qu'on l'appelle ici — et qui, comme dans certaines nations européennes, a avancé le temps d'une heure, depuis le 30 mars jusqu'à la fin d'octobre.

Il est fort à parier que, sans la fin prématurée du 65e Congrès, le *Day Light Saving* n'aurait pas été renouvelé en 1919. L'idée due à l'Anglais Willett a, évidemment, une valeur variable avec la latitude. L'Angleterre et l'Allemagne sont en état d'en tirer le maximum de bénéfice ; l'Ecosse et la Scandinavie se trouvent avoir un excès d'heures de jour. Mais les Etats-Unis, étant en général sous une latitude méridionale, n'ont pas un aussi grand intérêt au changement. Dans les Etats du sud, il y a réellement trop peu de différence dans la durée du jour entre l'été et l'hiver pour justifier la mesure. On n'a pas fait d'opposition sérieuse à l'innovation quand elle nous fut présentée comme nécessité de guerre, parce que le gouvernement comptait sur une grande économie de charbon, qui devait atteindre, par exemple, sur le gaz seul, dans la seule ville de New-York, un million et demi de dollars. Toutefois, la prolongation du jour favorise les excursions plus longues en automobile ; et, à un moment où la benzine était rare, il y eut de ce chef une grave déperdition se répercutant sur le service des transports de l'armée. On a fait remarquer aussi qu'en avril, et

en octobre, on perd en éclairage, le matin, ce qu'on gagne le soir.

Toujours est-il que maintenant qu'il ne s'agit plus de mesure de guerre, le *Day Light Saving* est fortement attaqué. Une des raisons de son adoption était qu'on pensait donner ainsi plus de temps aux fermiers pour travailler au grand jour. Or, il est de fait que nombre de ces derniers n'ont jamais observé la mesure, qui les obligerait à traire ou à s'occuper des étables, etc., dans l'obscurité, tandis que, d'autre part, ils n'auraient pu vaquer plus tôt qu'auparavant aux travaux des champs, puisqu'il faut presque toujours attendre que le soleil sèche la rosée. Les gens de la campagne déclarent aussi qu'ils sont forcés de réveiller le bétail trop tôt le matin et de retourner, eux et leurs bêtes, au travail, après le repos du milieu du jour, alors que le soleil est encore trop haut. En un mot, ils dénoncent l'innovation comme favorisant la population citadine aisée, laquelle dort le matin quand le fermier est à la besogne à la lueur d'une lanterne, et jouit du surplus de lumière en faisant une promenade en auto après le souper, tandis que le fermier, qui ne peut fournir une plus grande somme de travail journalier qu'auparavant, va se coucher au crépuscule. Cette inégalité entre l'homme des champs et celui des villes fait l'objet de plaintes dans toute la presse rurale, d'un bout à l'autre du pays. Il paraît que 85 % des fermiers sont contraires à la mesure.

Du reste, même dans les villes, il se rencontre, parmi la classe ouvrière surtout, bien des ennemis de l'innovation. Cela tient principalement à la température élevée de nos étés. Les femmes déplorent de devoir s'occuper des repas du soir alors que le soleil est encore très chaud et rend leur cuisine intolérable ; les travailleurs, qui doivent se lever matin, grognent qu'il leur faille se mettre au lit avant que la soirée soit assez avancée pour rafraîchir un peu les chambres de ces maisons ouvrières, — de vrais fours pendant le jour.

Il est à remarquer qu'au Canada la mesure a été abolie cette année.

— Par suite de l'interruption des chroniques américaines, due à la censure, nous n'avons pu parler, en son temps, de la « prohibition » des liqueurs alcooliques aux Etats-Unis. Dans la livraison de décembre 1917, la marche ascensionnelle de la tempérance, en ce pays, a été expliquée avec quelque détail. Au 31 décembre 1917, vingt-six Etats avaient déjà adopté la prohibition plus ou moins complète. Mais, dès le milieu de ce même mois, il s'était produit un événement d'une extrême importance : le 17, la Chambre, par 282 voix contre 128, et, le 18, le Sénat, par 47 voix contre 8, adoptèrent la résolution Sheppard, établissant la prohibition *fédérale* totale par amendement à la constitution des Etats-Unis. On doit se rappeler qu'un tel amendement ne devient valable que s'il est accepté ensuite par $^3/_4$ des Etats. Dès lors, la puissante organisation de la Ligue contre les débits de liqueurs se mit en mesure d'obtenir, des divers parlements, la ratification nécessaire. Pour abréger, disons que le nombre voulu, 36, a été dépassé, car il y a, aujourd'hui, 44 Etats sur 48 qui ont admis la résolution Sheppard. D'après la loi, donc, la fabrication et la consommation des vins, bières et autres spiritueux cessera un an après l'obtention du consentement du 36e Etat, — c'est-à-dire en janvier 1920. Mais il existe une autre loi, signée par le président le 21 novembre 1918, qui établit la prohibition fédérale totale, à dater du 1er juillet 1919, *comme mesure de guerre*, jusqu'au moment où la *démobilisation* sera terminée. Cette dernière loi, par conséquent, menace donc de supprimer le commerce des boissons alcooliques *six mois avant* l'entrée en vigueur de l'amendement constitutionnel.

Elle a causé d'autant plus de surprise que, le 21 novembre, l'armistice était déjà vieux de dix jours, et qu'elle constituait, en somme, une mesure de guerre posthume.

George Nestler Tricoche.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Questions d'alimentation : l'importance de la caséine comme albumine. — Mutation chez les bactéries. — L'utilisation du charbon sous forme de poudre. — Une méthode nouvelle de transmission de l'énergie : la méthode *sonique*. — La richesse du Spitzberg en minerai de fer. — Publications nouvelles.

Le temps est très loin où le communiqué boche faisait savoir que « l'armée de héros » assiégeait « la forteresse France » dont la chute, d'ailleurs, était imminente : affaire de jours, tout au plus de semaines. Il faut croire qu'il y avait erreur de conjugaison, confusion de temps grammaticaux, car le siège s'étant poursuivi il est arrivé ce que l'on sait, et tout aussitôt — *Bauch über alles* — une grande plainte s'est élevée sur la question alimentaire.

Un physiologiste, directeur de l'Institut physiologique de Hambourg, a écrit au physiologiste américain M. Benedict, de Boston, que l'Entente faisait mourir de faim la vertueuse Germanie. Celle-ci dépérissait à vue d'œil, car, à en croire M. Kestner, elle n'avait plus que 50 grammes d'albuminoïdes et 1400 calories par jour, alors qu'il lui faut 90 grammes des premiers et 2000 des dernières. M. Benedict pouvait lui répondre qu'en réalité elle n'avait pas à se plaindre. Tout ce qui était arrivé était arrivé par sa faute et par sa volonté ; et dans la vie la logique veut que chacun supporte les conséquences de ses actes. A vrai dire, aucune réponse n'était nécessaire. Car il est amplement démontré par des témoignages de neutres, et d'Allemands aussi, qu'il n'y a nulle famine en Bochie. La rupture à Spa, au début de mars, des pourparlers relatifs au ravitaillement de l'Allemagne a montré qu'en réalité nul ne dépérit dans ce pays.

On y a dépéri toutefois, et il suffit de lire les témoignages des prisonniers français, russes et anglais en Allemagne, de

ceux du moins qui ont pu témoigner, qui n'ont pas péri par suite de la famine à laquelle ils ont été systématiquement soumis, pour les rendre tuberculeux et s'en défaire de la sorte. Le médecin et l'hygiéniste, en Allemagne, ont tiré à coup tout aussi sûr que le peut faire un soldat — et avec moins de risques.

Ce que fut le régime alimentaire des prisonniers en Allemagne, beaucoup l'ont dit ; et celui-ci a, par surcroît, été étudié scientifiquement par M. A. Benoit qui, prisonnier lui-même, a pu utiliser un laboratoire pour suivre les échanges nutritifs de ses compagnons de malheur, et a présenté les résultats de ses recherches à la Société de biologie (séance du 22 février). Or il en résulte nettement que les prisonniers n'avaient pas leurs 50 grammes d'albuminoïdes par jour. Ils n'avaient pas non plus les 2000 calories réclamées pour l'infortunée Germanie.

Notez qu'il s'agissait, dans le cas étudié par M. A. Benoit, d'un camp d'officiers, c'est-à-dire de sujets qui — aux yeux des Allemands — étaient admirablement nourris, plutôt surnourris. Notez au reste que la ration a suffi, — tout juste, — et dès lors pourquoi ne suffirait-elle pas aux Allemands aussi ? En effet, M. A. Benoit le constate, 16 mois du régime boche n'ont pas réussi à tuer les 78 officiers russes sur lesquels se faisait l'expérience. Sous nourris, ils l'étaient manifestement : mais ils ne faisaient guère de dépense de forces physiques, et ceci explique en partie qu'ils n'aient pas péri comme tant de leurs compagnons d'infortune, simples soldats encore moins nourris, naturellement, et par surcroît astreints à un travail excessif, dépassant de beaucoup les forces qu'ils pouvaient avoir avec l'alimentation qui leur était infligée. Il y a autre chose à observer. C'est que si la ration d'azote était faible, inférieure à celle qui constitue le minimum nécessaire, d'après le physiologiste allemand, du moins la caséine y jouait un rôle important. On sait depuis longtemps la valeur alimentaire de la caséine : les recherches faites récemment un peu partout sur les acides aminés, qui ont pris une place importante dans les préoccupations des physiologistes, ont montré que la caséine est riche en acides aminés et

contient en particulier ceux qui importent le plus à la nutrition, d'après les biologistes les plus autorisés. La caséine du lait et du fromage est un aliment azoté très complet qui donne l'essentiel comme acides aminés. C'est grâce au fromage que les prisonniers ont pu résister. L'expérience dont M. Benoit a été le témoin ne fait que confirmer les physiologistes dans la très bonne opinion qu'ils avaient du fromage comme source de matières azotées. Si donc les Allemands se plaignaient de ne pas manger assez, qu'on les mette au régime où étaient les officiers russes! Ils ont le devoir patriotique de résister à ce régime et même d'engraisser un peu, pour justifier leurs procédés du temps où ils se croyaient les maîtres.

A propos de ces procédés, on ne saurait trop recommander la lecture des récentes considérations sur l'état sanitaire de la ville de Lille pendant l'occupation allemande qu'a présentées M. A. Calmette à l'Académie de médecine. On verra là comment s'y est pris l'Allemand pour assassiner en douceur, sans en avoir l'air, une population entière, et pour produire la dégénérescence quand il ne pouvait pas tuer. Au reste, son intention a été avouée, proclamée même : nul ne peut se méprendre à ce sujet. Mais nul ne se laissera prendre aux lamentations, parties du fond du ventre, que font entendre de l'autre côté du Rhin ceux qui avaient si bien organisé, si scientifiquement « ostwaldisé » l'assassinat.

— Il faut bien admettre, d'après des faits d'observation, que de nouvelles races de microbes se forment. Ce n'est point qu'on constate l'apparition de formes nouvelles, de races présentant des différences morphologiques appréciables; mais il est évident que des phénomènes d'accoutumance se produisent et que les microbes arrivent à vivre dans un milieu inusité. Autre chose est évidente aussi : c'est que des microbes s'accoutument à vivre et à fonctionner dans des milieux artificiels où ils ne se rencontrent pas communément. MM. Ch. Richet et H. Cardot ont observé récemment un cas intéressant de ce genre.

Il s'agissait de ferment lactique pur obligé à vivre dans un

milieu arsenical et dont on éprouvait sans cesse la vitalité en observant sa physiologie, en mesurant sa fonction essentielle, de formation d'acide lactique.

Dans ce milieu à l'arséniate de potasse, le ferment normal non accoutumé pousse à peine. L'expérience a consisté à y introduire du ferment lactique et à doser l'acide lactique au bout de 24 ou 48 heures, puis à réensemencer avec la même souche, à refaire le dosage et ainsi de suite. En réunissant les chiffres des dosages en une représentation graphique, on constate ceci : qu'il n'y a pas progression régulière dans la quantité d'acide lactique produite, d'une culture à l'autre. L'accoutumance ne se fait pas progressivement : elle a lieu par une série de brusques variations ou mutations. La courbe consiste non en une oblique ascendante, mais en une série de hauts et de bas dont l'ensemble, du reste, indique une progression. Mais les hauts se présentent plutôt sous forme d'ascensions brusques, séparées par des périodes d'oscillations moindres. Et chacune des mutations brusques se traduisant par un accroissement considérable de formation d'acide lactique est accompagnée d'un accroissement subit et intense de multiplication microbienne. Ces périodes brèves et intenses de suractivité sont séparées par des périodes de stabilité relative, mais où la formation d'acide est plus abondante qu'à la précédente.

L'adaptation est parfaite : en quatre mois, MM. Richet et Cardot ont obtenu une race accoutumée au milieu arsenical, qui y donne un croît égal à 159, alors que le croît du ferment normal en milieu normal n'est que de 100. Cette race a de la stabilité, car on peut la cultiver, au moins un certain temps, en milieu normal sans qu'elle perde sa faculté de végéter dans l'arsenic.

Le fait est intéressant au point de vue de la biologie générale : il vient à l'appui de la théorie des mutations et il montre que, contrairement à l'adage, *natura facit saltus*.

— On s'occupe beaucoup, dans le monde industriel, d'une méthode nouvelle de chauffage, de l'utilisation des combustibles

pulvérulents. On a eu, durant la guerre, plus de poussier que de charbon : il a fallu s'en accommoder; on a dû s'arranger pour en tirer parti et on s'est aperçu qu'après tout on y pouvait arriver, et que même il y avait avantage à convertir le charbon en poussier.

Différentes notes ont été publiées sur ce sujet dans la *Revue générale d'électricité*, dans *Chimie et industrie*, dans *La science et la vie*. Des tentatives avaient été faites il y a 45 ans environ, mais elles avaient échoué. Elles ont réussi, aux Etats-Unis surtout, en particulier là où il s'est agi d'utiliser des chaudières aménagées pour le chauffage par le gaz naturel ou l'huile. Les appareils eux-mêmes se prêtaient dans une certaine mesure à cet essai : du charbon en poudre coule à peu près comme de l'huile. Le tout, en l'espèce, est d'organiser l'arrivée de la poudre de charbon et d'agencer convenablement le foyer. Le problème vaut la peine qu'on l'étudie : n'y a-t-il pas un avantage à brûler complètement, c'est-à-dire à utiliser intégralement le charbon, à en tirer toute la chaleur, et ceci sans produire de fumée, c'est-à-dire sans perdre du charbon et sans souiller la nature?

A l'heure qu'il est, la question est résolue. La solution, on la tenait avant la guerre, mais au cours de celle-ci on a pu voir combien il était heureux qu'il en fût ainsi.

L'utilisation du charbon en poussière se fait en grand dans nombre d'installations américaines en particulier : installations métallurgiques, centrales électriques, etc. Et non seulement on utilise le poussier de charbon, mais on convertit délibérément le charbon en poussier pour l'utiliser sous cette dernière forme.

Actuellement, la calorie produite en brûlant du pétrole lourd ou de la houille en poudre coûte le même prix dans les deux cas, aux Etats-Unis où le pétrole est bon marché. Mais d'après les essais prolongés faits sur des foyers chauffés au pétrole, au gaz, à l'eau et à la houille en poussière, on estime, dit M. F. Giraumont dans *La science et la vie*, que, pour une dépense d'environ 5 centimes de frais d'exploitation, on recueillera 25 000 calories avec l'huile lourde, 29 000 avec le gaz Mond et 33 000 avec le

charbon pulvérisé. On pourrait même arriver à 43 000 calories.

Beaucoup d'appareils ont été imaginés pour cette utilisation de la houille en poudre. Tous comportent un système quelconque de broyage en morceaux de 20 millimètres de diamètre, un séchage, puis une pulvérisation assez fine pour que 85 % du produit passent au tamis de 6400 mailles au centimètre carré.

La poussière obtenue est envoyée par des conduites aux brûleurs, dans les foyers; la conduite amène à la fois le combustible et le comburant : le charbon et de l'air. En diverses usines, on fait circuler ce charbon par des conduites à grande distance : il y coule comme coulerait du pétrole.

Le charbon pulvérisé s'emploie dans quantité d'industries : il a été appliqué aux locomotives aussi, et à coup sûr l'usage va s'en répandre partout. Il faudra s'en féliciter, car par là sera sensiblement diminué le gaspillage que l'on a fait partout d'une ressource des plus précieuses.

— On parle, sans grands détails, toutefois, d'une invention qui paraît devoir donner des résultats fort intéressants : *Nature* et le *Times* y ont fait allusion. Il s'agit d'une découverte due à un Roumain, — naturalisé Anglais, — M. G. Constantinesco, découverte qui a paru assez intéressante au gouvernement britannique pour l'inciter à donner à l'inventeur un important laboratoire de recherches, laboratoire qui, au mois de mars, a reçu la visite des reines d'Angleterre et de Roumanie. Que se passe-t-il aux *Sonic Works* de West Drayton? On ne peut tout dire et sur une grande partie des opérations on garde le secret. Mais on sait qu'il existe un système sonique de transmission, et que c'est ce système qui a rendu possible l'appareillage de synchronisation C C qui a tant fait pour l'aviation britannique et qui a permis de tirer jusqu'à 2000 balles à la minute à travers une hélice faisant de 1000 à 2000 tours à la minute. Le système sonique de transmission a été jusqu'ici appliqué aux choses de guerre principalement, mais il pourrait aussi rendre de grands services aux besognes de paix. Certains estiment qu'il constitue une révolution comparable à celle qu'opéra Marcel Deprez quand

il élabora le transport électrique d'énergie. Ce qu'on sait du système sonique, c'est qu'il consisterait en la substitution de mouvements de va-et-vient de parcelles liquides aux ondulations électriques se produisant dans un conducteur transportant du courant alternatif. Il représenterait le moyen d'obtenir les mêmes effets par le va-et-vient d'une onde de compression identique à l'onde sonore ordinaire propagée par le liquide. On sait depuis longtemps que les liquides propagent les ondes sonores ; mais ici, en les enfermant dans une conduite, on en ferait des véhicules d'énergie.

Contentons-nous de ces indications sommaires et attendons de plus amples développements. Un nouveau moyen de propager l'énergie, cela rendrait des services, assurément.

— Le Spitzberg s'annonce, d'après une récente information de *Chimie et industrie*, comme devant être un véritable Eldorado en matière non d'or, mais de minerai de fer. Les Anglais ont mis là la main sur un nid plein d'œufs. En tout cas deux œufs s'y trouvent, qui sont d'importance : le fer et le charbon. Les plus riches gisements de fer se trouvent dans la baie de la Recherche, où se rencontre une élévation de plusieurs kilomètres de long, sur 450 mètres de hauteur, composée pour la plus grande partie de minerai de fer. Le métal affleure à la surface; l'exploitation se fera à ciel ouvert, et les puits de mines sont inutiles. On estime qu'il y a là, au dire de personnes ayant récemment exploré la région, des millions de tonnes de minerai. Les essais montrent que la teneur est en moyenne de 65 % de fer : le double de ce que contiennent les gisements anglais. Un journal spécial, norvégien, estime que les gisements sont les plus importants et les plus riches de l'Europe.

Avec pareille réserve de fer, et ayant le charbon à profusion dans le Spitzberg aussi, celui-ci peut sans peine se faire une place prépondérante dans l'industrie du fer. Déjà en 1917 on a extrait 100 000 tonnes de charbon. Les eaux sont profondes et les ports très satisfaisants. En cargo, le voyage est d'une semaine pour l'Angleterre. Une terre aussi riche à portée, c'est

une aubaine sans pareille. Mais à qui reviendra le Spitzberg?

— Publications nouvelles : Entre M. A. Le Chatelier et quelques autres personnes, une association s'est formée (19, rue Weber, Paris, 16e), pour rechercher de nouvelles matières à faire du papier. Une étude sérieuse a été faite, dont les résultats sont réunis dans un volume, *Recherches et procédés de cellulose et papiers* (non mis dans le commerce). Les travaux de l'association lui ont fait voir qu'il y a beaucoup de plantes utilisables. Mais elles ne peuvent être traitées de la même façon que le bois. Elles sont de moindre densité et les transports seraient onéreux. Il faut donc pouvoir les traiter sur place, afin de n'avoir que de la pâte à faire voyager. Force a été d'imaginer des appareils et des méthodes autres que ceux dont il est fait usage dans l'industrie de la pâte de bois. M. Le Chatelier indique les uns et les autres. Il indique en même temps le moyen d'abaisser le prix de revient en utilisant certaines parties des plantes vertes — des grandes graminées en particulier — à fabriquer du carton que l'on peut imperméabiliser pour en faire des sortes d'ardoises. Il montre aussi que l'on peut récupérer la soude caustique par électrolyse des solutions de soude épuisées. Il y a certainement dans le travail de M. A. Le Chatelier la base d'industries nouvelles et fort intéressantes. — Dans l'ordre de la technologie encore, signalons deux volumes, fort bien compris, de M. A. Soulier, rédacteur en chef de la *Revue générale de l'électricité*, sur le courant électrique, ayant pour titre, l'un, *Le courant continu*, l'autre, *Les courants alternatifs*. (A. Garnier frères, Paris.) Ce sont là deux séries de leçons pratiques d'électricité industrielle s'adressant à qui veut se mettre au courant de la pratique de l'électricité. Il faut reconnaître que la méthode adoptée par M. Soulier paraît fort bonne. Il procède avec ordre, expose avec clarté et sait par expérience ce qu'il faut signaler au lecteur et pourquoi.

Henry de Varigny.

CHRONIQUE POLITIQUE

Le traité de **Versailles. — Les lenteurs de la Conférence. — L'Entente et le bolchévisme. — La Savoie et le Vorarlberg.**

Signeront-ils ? C'est la constante question que l'on pose aux gens qui sont censés « savoir » et qui, en fait, ne savent rien de plus que le bon public.

« Ils », ce sont bien entendu les délégués allemands présidés par M. de Brockdorff-Rantzau qui séjournent à Versailles quand ils ne sont pas sur la route de Spa, traduisent des textes, préparent des contre-projets, rédigent des notes et cherchent à amorcer une discussion que les autres, à tort peut-être, ne veulent pas leur accorder.

Le traité qu'on prétend leur imposer répond à peu près à ce que nous en disions le mois dernier. Il implique des abandons territoriaux à l'ouest, à l'est et au nord-est, des indemnités calculées sur les capacités financières de l'Allemagne, des garanties pour l'avenir et bien d'autres choses encore. En Allemagne il est dénoncé dans les assemblées politiques, dans les réunions publiques, par les journaux de toute nuance, comme un acte abominable, inspiré par la haine, dicté par la violence, tendant à réduire en esclavage, sans préjudice de la mort par la faim, le peuple allemand tout entier. En Angleterre et en France, on est disposé à ne pas le trouver assez dur.

De fait, le traité est bien ce qu'on pouvait attendre. La Prusse s'est agrandie, au cours des siècles, par un usage constant de la force. Les électeurs et les rois ont malmené tous leurs voisins : Suédois, Polonais, Autrichiens, en attendant le Danemark et la France. Il était inévitable, et Bismarck l'annonçait déjà, qu'elle eût après une guerre malheureuse, un effroyable compte à rendre. La note à payer atteint le maximum de ce que la nation peut fournir, sans équivaloir, même de loin, aux dégâts commis. Les

précautions militaires, après les expériences faites, n'ont rien que de naturel.

Je ne ferai qu'une critique : je comprends mal pourquoi on enlève à l'Allemagne toutes ses colonies. On a dit comme justification qu'elle ne savait pas en tirer parti et maltraitait par trop les indigènes.... L'argument est de valeur médiocre. Sans doute, la méthode allemande était dure ; elle s'inspirait des droits que possède un peuple supérieur vis-à-vis d'êtres sans culture qui sont appelés à le servir ou à disparaître devant lui. Les nègres de Zanzibar devaient travailler ferme ; les Herréros avaient été à peu près anéantis. Malheureusement cette méthode n'est pas purement allemande. Sans prendre la peine de la formuler avec le cynisme d'un Bernhardi ou d'un Tannenberg, presque tous ceux qui se mêlent de colonisation l'appliquent. Car, on le sait, quand des civilisés sont en contact avec des sauvages, ils ne se préoccupent guère de les élever à leur niveau : ce sont eux qui s'empressent de descendre.

Pour parler nettement, l'expansion coloniale de l'Allemagne, alors même que les contrées qui lui étaient échues en partage ne figuraient pas parmi les plus favorisées de la terre, gênait d'autres nations, colonisatrices de plus ancienne date. On a voulu y couper court ; ce que j'estime maladroit. Car, si l'on multiplie les charges sur le dos des Allemands, il était rationnel de leur laisser un champ de travail extérieur ; et si l'on ne veut pas qu'ils dirigent leur trop-plein de force sur les pays voisins, il aurait été sage de ne pas leur fermer l'Afrique et la Nouvelle-Guinée.

L'Allemagne proteste de toutes ses voix contre les conditions de la paix. Cela ne lui convient pas ; car, si elle avait pu réaliser ses instincts, elle aurait traité ses adversaires plus mal qu'ils ne la traitent aujourd'hui. Sans parler des projets de domination universelle que ses intellectuels crurent devoir confier au monde au mois d'août 1914, elle a suffisamment montré par les accords orientaux de quel esprit elle était animée. Le traité de Brest-Litovsk était une spoliation, celui de Bucarest une exécution. Et quand les malheureux Roumains se permettaient

de dire que la paix qu'on leur dictait s'inspirait fort peu des sentiments conciliants qu'étalait au Reichstag le comte Hertling, on leur répondait : « Attendez, pour en apprécier toute la générosité, de pouvoir la comparer avec celles que nous ferons aux puissances occidentales. »

Il n'en est pas moins vrai que le traité de Versailles est l'acte que des vainqueurs imposent à des vaincus ; et l'Allemagne qui, depuis le jour de l'armistice, prétend, avec une conviction avertie, qu'elle n'a déposé les armes que dans l'espérance d'une paix d'égalité, a beau jeu de se plaindre. Puisqu'on lui préparait quelque chose de pareil, il aurait été prudent de la vaincre de façon si complète qu'aucun doute n'eût plus été possible, ce qui n'aurait réclamé qu'un léger effort militaire et quelques semaines de guerre de plus. Je crains qu'un avenir prochain ou lointain ne montre que l'armistice du 11 novembre a été la faute capitale de l'Entente, qui n'a pas su déduire de l'admirable campagne du maréchal Foch les résultats militaires et politiques qu'elle comportait légitimement.

Maintenant, que les Allemands signent ou non, la chose me paraît secondaire. S'ils refusent, il suffira d'un mouvement en avant des armées échelonnées le long du Rhin accompagné d'un resserrement du blocus pour amener à résipiscence le gouvernement de Berlin ; s'ils s'exécutent, ce sera en protestant contre la violence qui leur est faite et en se réservant l'avenir. Le traité est un acte de force, et seule la force le fera respecter. Heureusement qu'à la fin du protocole une clause prévoit une alliance à trois entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis comme garantie de la paix. Si les parlements des trois pays la sanctionnent, nous pouvons espérer qu'une ère de tranquillité relative va s'ouvrir pour l'Europe ; sinon, ce sera la course aux armements qui recommencera.

— La paix avec l'Allemagne n'était qu'un des actes de la grande œuvre que la conférence de Paris avait entreprise. Bien d'autres restent à faire.

Tandis que les Allemands s'agitent à Versailles, les délégués autrichiens attendent à Saint-Germain en Laye qu'il plaise à la

conférence de leur indiquer leur sort. Ils s'impatientent même, ce qui n'a rien que de naturel. La question de l'Adriatique approche, paraît-il, d'une solution; voici d'ailleurs plusieurs mois qu'il en est ainsi. Le partage de l'empire ottoman qu'on avait déclaré fixé subit un temps d'arrêt. Et de combien d'autres choses le Conseil des Quatre et le Conseil des Dix ne s'occupent-ils pas ! Car, pour embrasser plus d'intérêts et donner aux gens l'impression qu'on a soin d'eux, on a pris l'habitude d'aborder trois ou quatre questions dans une même séance. Cela devait permettre de marcher plus vite ; cela oblige d'aller beaucoup plus lentement.

La lenteur, c'est bien la loi de la conférence de Paris. Sous ce rapport, elle n'a rien à envier à l'ancienne diplomatie. Mais les peuples d'autrefois attendaient patiemment et passivement ; l'Europe d'aujourd'hui frémit de passion, elle ne comprend pas qu'on ne lui donne pas la paix, elle s'ouvre à des doctrines étranges, elle est travaillée par des agitateurs.... Pourtant une besogne énorme s'accomplit dans les commissions. Toute affaire qui arrive au Conseil des Quatre a été soigneusement étudiée. Mais, à voir la diversité des solutions auxquelles on s'arrête, on se rend compte qu'elles ne dérivent pas de l'application de principes rationnels et immuables et que l'opportunisme conserve tous ses droits. C'était d'ailleurs inévitable : en a-t-il jamais été autrement dans aucune œuvre humaine ? Mais on avait attendu tant de merveilles de la conférence de la paix qu'on souffre de devoir la ramener au niveau commun.

L'idée de M. Wilson était de réaliser avant tout son projet chéri de Société des nations. Pour le faire accepter par chacun, il a admis que les quatorze points de son programme subissent des accrocs sans nombre. Il s'imaginait dans sa conviction qu'une fois la ligue constituée, l'esprit qui l'inspirait agirait jusque sur les tempéraments les plus endurcis et que toute l'œuvre de reconstruction deviendrait facile.... Maintenant le projet est accepté ; mais, hélas ! l'esprit ne change pas. On continue à parler de la liberté et du bonheur des peuples. C'est le leitmotiv de la conférence : il reviendra jusqu'au bout...

Mais, dans les discussions, on traite beaucoup et trop d'intérêts.

Même, les mois s'écoulant, une certaine nervosité semble s'emparer d'hommes auparavant très calmes. Le geste des délégués italiens qui, n'obtenant pas satisfaction, s'en sont allés à Rome chercher du soutien auprès du parlement et du peuple, a été d'un dangereux exemple. D'autres, les Japonais, les Belges, les Roumains ont menacé de partir aussi. On s'est efforcé de les retenir. Réussira-t-on toujours?

Ce qui est plus grave encore, c'est que, dans plusieurs cas, une séparation se dessine entre les plénipotentiaires et leurs commettants. En Italie, MM. Orlando et Sonnino sont fort discutés: on leur reproche de trop subir l'atmosphère diplomatique ou humanitaire de Paris et de perdre de vue les intérêts essentiels du pays. En Angleterre, l'énorme majorité que M. Lloyd George avait su grouper autour de sa personne paraît se disloquer : les conservateurs comme les travaillistes ne lui ménagent plus les critiques et, si les points de départ sont opposés, les coups n'en portent pas moins; le pays manifeste: une série d'élections partielles ont tourné contre les candidats du gouvernement. Au Sénat de Washington, les républicains qui forment maintenant la majorité discutent sans charité les actes de M. Wilson; ils lui reprochent, à côté de diverses erreurs, d'oublier les principes et les traditions de la glorieuse Amérique.

Tout cela est dangereux. La conférence, qui est entrée dans l'ère des réalisations, a plus que jamais besoin d'autorité. Ceux qui lui souhaitent du mal épient ses faiblesses. Que des délégués soient nettement désavoués par leur pays ou qu'un dissentiment grave s'élève dans le congrès lui-même et toute l'œuvre peut se trouver compromise. Encore une fois le temps presse : il faut se hâter ; mais le peut-on?

— En bonne logique, la conférence de Paris avait une double tâche : fixer le sort de ceux qui se soumettaient à ses arrêts ; prendre des mesures contre ceux qui se dérobaient. Car l'œuvre entreprise intéressait le monde tout entier; qu'arriverait-il si les

réfractaires grossissaient en nombre et en force, s'ils gagnaient de nouveaux pays ?... Il pouvait se former une masse grandissante d'opposition, qui mettrait en péril les combinaisons réalistes des hommes d'Etat européens et que les idées généreuses de M. Wilson ne pénétreraient pas. On sait comment la conférence de Paris s'acquitte de la première de ses tâches ; quant à la seconde, elle l'ignore.

Il semble que les progrès du bolchévisme soient momentanément suspendus. Peut-être n'est-ce qu'une illusion et va-t-il brusquement surgir sur quelque théâtre nouveau ?... Mais, s'il y a vraiment arrêt, la secte le doit à ses propres fautes : à son incapacité administrative, aux violences de ses membres, au désordre et à la misère qu'elle propage autour d'elle. Ce n'est pas l'action de l'Entente qui provoque ce résultat : elle ne fait rien.

A Munich ce qu'on appelait la république des Conseils n'était que la dictature d'un comité occulte formé d'Allemands et de Russes, avec prépondérance de l'élément israélite. Elle s'est promptement trouvée en opposition avec la masse populaire. Le gouvernement de M. Hoffmann a ressaisi l'autorité qu'il avait maladroitement perdue et l'expérience bolchéviste s'est effondrée sous l'effort de troupes bavaroises, prussiennes et wurtembergeoises réunies sous la bannière de Noske. Mais Munich, la capitale gaie et heureuse, a été le théâtre de furieux combats aggravés par de sanglantes représailles : elle a perdu sa joie de vivre pour longtemps.

A Budapest les choses sont moins avancées. Non pas que le gouvernement du sieur Bela Kun soit bien solide. Il a réussi dans l'espace de peu de semaines à propager dans la ville l'anarchie et la terreur, à faire disparaître l'argent, à rendre aux neuf dixièmes de la population la vie insupportable. Il a aussi perdu le contact avec la nation agricole, qui ne veut rien savoir d'un pareil régime. Il est également menacé par des forces armées : Roumains, Serbes et Tchéco-Slovaques, qui lui en veulent d'avoir proclamé l'intégrité de l'ancien territoire hongrois.

Mais, pour imprimer de l'unité à ces efforts divers, il aurait fallu une intervention active de l'Entente, des ordres, un général. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Il semble même qu'à Paris on se soit employé à enrayer les mouvements des troupes qui marchaient sur Budapest. Peut-être craignait-on de voir s'augmenter, à la suite d'une victoire facile, les prétentions de gens qui ont déjà l'appétit fort aiguisé.... On déclare dans les cercles en relation avec la conférence que les Hongrois sont de force à se débarrasser eux-mêmes du détestable régime qui ensanglante leur capitale et qu'il faut intervenir le moins possible dans les affaires intérieures des peuples. Peut-être est-ce vrai. Mais le régime bolchéviste est divers et vivace : mieux vaudrait jouer serré.

En Russie la situation de Lénine et de sa bande est incertaine. Au sud les gardes-rouges se sont répandus sur l'Ukraine presque sans rencontrer de résistance ; ils occupent le littoral de la mer Noire abandonné sur toute la ligne par les troupes françaises de débarquement et on ne nous dit pas que la conférence de Paris ait fait quoi que ce soit pour relever le prestige militaire détruit. Au sud-est, le général Dénikine paraît en assez difficile posture. Sa petite armée, composée en majeure partie d'anciens officiers, manœuvre entre les bandes des soviets d'un côté, et, de l'autre, la république de Géorgie devenue subitement hostile ; elle s'est, il est vrai, déjà tirée de tout aussi mauvais pas. Mais, devant Pétrograd, les contingents esthoniens et finlandais avancent jusqu'à toucher la ville. A l'est les troupes sibériennes de l'amiral Koltchak ont passé l'Oural et prétendent, pour peu qu'on ne les laisse pas manquer de munitions, atteindre Moscou en un nombre d'étapes donné.

Une fois de plus, le sort des bolchévistes paraît dépendre de l'Entente. Qu'elle soutienne vigoureusement ses alliés de Pologne et de Roumanie, qu'elle intensifie les envois d'armes et de munitions à tous les insurgés de Russie, qu'elle s'emploie à coordonner les efforts, et l'on peut espérer que la sinistre et sanglante expérience à laquelle préside le sieur Lénine approche de

sa fin, à l'inexprimable soulagement de millions de malheureux. Les journaux anglais et français ajoutent qu'il conviendrait de reconnaître le gouvernement d'Omsk, au nom duquel agit l'amiral Koltchak, comme le pouvoir régulier et légitime de la république russe.

Mais les puissances de l'Entente ne savent ni se fixer une politique orientale, ni même se mettre d'accord. Si Koltchak a de chauds partisans à Paris et à Londres, il n'inspire pas de confiance au gouvernement des Etats-Unis. On craint qu'il ne médite de rétablir la Russie dans son cadre ancien, aux dépens de toutes les républiques de formation récente ; de plus, il ne fournit pas, paraît-il, de garanties démocratiques. Plutôt que de traiter avec lui, M. Wilson aurait sans doute préféré s'aboucher avec les bolchévistes, pour qui il a toujours eu une incompréhensible sympathie. Il avait même, avec l'appui de M. Lloyd George, préparé un plan de ravitaillement des villes russes qui, quelles que fussent les précautions prises, aurait avant tout profité aux maîtres du jour. La hauteur maladroite du sieur Tchitcherine étouffa ces louables intentions.

En réalité, dans la question russe comme dans tant d'autres, la conférence de Paris ne sait pas ce qu'elle se veut. Les résultats de cette impuissance sont funestes dans le présent : des malheureux par centaines de milliers achèvent de mourir. Les suites pourront être graves pour l'avenir : si la Russie reparaît un jour ou l'autre dans un contour à peine diminué, que dira-t-elle de cette conférence qui l'a tenue, elle, l'alliée de trois ans de guerre, à l'écart de tout, et a disposé de l'Europe sans la consulter une seule fois ? Et comme les rancunes s'unissent, il pourra se présenter de grandes occasions au germanisme avide de revanche.

— La crise qui a si profondément bouleversé l'Europe va-t-elle modifier le cadre de notre pays ? On pourrait le croire d'après des événements récents.

La neutralité de la Savoie du nord qui, au point de vue militaire, liait cette contrée à la Suisse, ne survivra pas au traité de

paix. La France l'a demandé et nos autorités ne peuvent faire autrement que d'accepter. Voici seize ans que je consacrais dans cette revue trois articles à la question de Savoie. Ma conclusion était que la clause de neutralité, cette trouvaille du congrès de Vienne, n'avait pour nous qu'une importance secondaire. Elle devait être, en effet, complétée par une convention militaire qui n'a jamais été arrêtée ; ce qui fait que l'exercice de nos droits, ou l'exécution de nos devoirs, est toujours resté irréalisable. Nous pouvons donc renoncer sans trop de tristesse à cette singulière invention. Cependant, comme nous allons subir en tout état de cause une diminution, nous pourrions demander à la France de prendre en notre faveur quelques engagements : celui, avant tout, de ne pas établir d'ouvrages fortifiés sur la rive gauche du lac et du Rhône.

Le régime des zones va être modifié : une commission est nommée à cet effet ; de grands changements sont à prévoir.

Si nous devons renoncer à toute ingérence sur le territoire de la Savoie, le Vorarlberg s'offre. Dans la Suisse occidentale, la perspective de nous rattacher une population de langue allemande, très catholique, sans aucune tradition républicaine, ne paraît pas sourire beaucoup. On se demande s'il y aurait là pour nous le moindre avantage ; on voit fort bien, par contre, les inconvénients. Avant de pousser la discussion à fond, il y a, me semble-t-il, deux conditions à réaliser : l'une, c'est d'être parfaitement au clair sur les sentiments des habitants qu'un plébiscite récent n'a pas suffisamment élucidés ; l'autre, c'est que la conférence de Paris nous demande comme un service de nous charger du sort de cette contrée. Alors l'affaire deviendra intéressante : les chambres fédérales pourront en discuter et, le cas échéant, soumettre la question au peuple.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 mai 1919.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'œuvre mondiale. — Notre rôle. — Notre situation : le retour à la démocratie. — L'impôt de guerre. — Genève et la Ligue des nations. — L'adhésion de la Suisse. — La neutralisation de la Savoie et les zones franches. — La question du Vorarlberg.

C'est à peine si le chroniqueur peut enregistrer d'une plume hâtive les principaux événements du mois. L'histoire qui se fait sous nos yeux, jour après jour, est de la grande histoire. Notre temps va fournir un aliment aux discussions, aux recherches et aux commentaires pendant des générations. Par ce qu'elle a voulu et réalisé en partie, notre époque demeurera très grande. Jamais pareil aréopage des nations ne s'est réuni ; jamais les chefs des peuples ne se sont inspirés d'intentions plus hautes et plus généreuses ; jamais ils n'ont été plus près de les faire passer dans les faits. Essayons de prendre le recul indispensable, de nous affranchir des agitations éphémères, et de juger sur leur œuvre les ouvriers qui rebâtissent l'Europe et le monde. Quand nos arrière-neveux apprendront leurs noms et demanderont ce qu'ils leur doivent, l'histoire répondra : la charte des nations, la charte du travail, l'organisation de la paix.

Cette œuvre est gigantesque. Ne fût-elle qu'ébauchée, elle ne peut périr. Soutenue par la volonté de quelques centaines de millions d'hommes, il faut bien qu'elle se poursuive : elle se poursuivra.

Notre histoire locale ne s'efface point pour autant. Elle est l'un des ruisseaux dont se fait la rivière au large courant qui emporte à leurs destinées les hommes désormais solidaires et de jour en jour plus conscients de leur solidarité. Nous aussi, nous nous sentons dépendants, pour notre sécurité et notre prospérité, des solutions qui s'élaborent à Paris ; non seulement nous ne pouvons résoudre nos problèmes nationaux comme s'ils étaient indépendants des problèmes mondiaux, mais nous ne

pouvons même les poser de façon utile sans les considérer en fonction de la situation internationale.

Loin d'en diminuer l'intérêt, cette circonstance l'accroît ; c'est la condition du rôle original et personnel que la Suisse peut jouer dans le monde, à l'avenir plus que par le passé, et de l'influence que la Suisse romande peut exercer en Suisse, pour le sain développement de nos institutions et de notre esprit.

Engagée plus qu'elle ne l'a jamais été dans les relations multiples qui se nouent ou vont se renouer entre tous les peuples, la Suisse doit y faire figure de personne expérimentée, ferme et loyale. Je voudrais pouvoir dire qu'elle s'est déjà mise en mesure d'accomplir ses nouvelles tâches. Du moins elle ne s'y refuse pas. Dans l'intervalle de ma précédente chronique à celle-ci, nous avons pu saluer un événement heureux, le retour à la démocratie dans notre pays. C'est un lent retour, avec des stations et des regards en arrière. Mais c'est bien, à défaut d'une aurore boréale de la liberté, quelque chose comme une petite aube, dont nous goûtons le charme naissant et la délicate fraîcheur, après tant d'années de police intellectuelle, d'arbitraire administratif et de gaffes fédérales.

Depuis la session de mars, le Conseil fédéral a renoncé en principe à l'exercice des pleins pouvoirs. En principe ne veut pas dire en fait. Le Conseil fédéral demeure autorisé « exceptionnellement » à prendre les mesures indispensables pour la sécurité du pays et la sauvegarde de ses intérêts économiques. Seulement, il devra faire approuver ses arrêtés par l'Assemblée fédérale dans sa plus prochaine session.

Des ordonnances rendues sous le régime des pleins pouvoirs, ne subsisteront que celles dont le maintien est strictement nécessaire. Le Conseil fédéral communiquera à l'Assemblée fédérale, dans la session de juin, la liste des ordonnances qui seront demeurées applicables après le 1er mai 1919 et le parlement abrogera celles qu'il voudra.

Un ordre de choses récent, qui nous semblait antédiluvien parce qu'il nous oppressait, tout le régime de guerre, s'abolit ; un ordre de choses nouveau s'institue ; nous ne retournerons

pas simplement à nos habitudes. Et le peuple suisse devra prendre de graves décisions à bref délai. La pensée ne vient à personne que les traités d'où son avenir dépend puissent être signés sans son aveu. Quelle sera son attitude? Peut-on fonder quelques prévisions sur les réponses qu'il a déjà données? Il a rejeté l'impôt fédéral direct, mais il a accepté à une majorité immense l'impôt fédéral de guerre qui sera perçu en quatre ou cinq versements périodiques, de quatre en quatre ans, et ne cessera, par conséquent, que dans seize ou vingt ans. Que signifie le vote du 4 mai? Seuls, les cantons de Neuchâtel et de Genève ont eu une majorité négative.

Il fallait, de façon ou d'autre, trouver 700 millions pour amortir notre dette de mobilisation. Les avis n'étaient point et ne pouvaient être partagés à ce sujet. Mais on aurait pu décider l'impôt en une seule fois, sauf à échelonner les paiements. On aurait sauvé les apparences et l'impôt de guerre n'eût pas pris la forme d'une institution. Le peuple a-t-il voulu dire que ses dispositions ont changé et que la centralisation, l'impôt fédéral, la chute des autonomies cantonales lui déplaisent moins de jour en jour? S'est-il prononcé au contraire en choisissant le moindre mal et en adoptant un impôt perçu en quatre versements pour échapper à la perspective d'un impôt fédéral permanent? Les avis, les partis, les cantons étaient divisés. Il semble que le motif prépondérant ait été le désir d'espacer les paiements pour prévenir une crise du commerce et de l'industrie. La conception fédéraliste a gagné plutôt qu'elle n'a perdu en faveur, auprès de notre peuple, pendant ces quatre années. La Suisse ne donnera pas aux autres nations l'exemple d'un peuple qui a voulu sincèrement échapper à l'étatisme et qui a dû s'y résoudre par la force des choses. Mais il s'en faut que la partie soit gagnée définitivement. Les inquiétudes, les malaises causés par la cherté de la vie, par le chômage, par toutes les difficultés de l'heure présente, sont exploités avec un acharnement habile contre nos institutions fédéralistes. Malgré tout ce que les événements de ces derniers temps ont fait paraître à leur avantage, les fédéralistes occupent aujourd'hui chez nous

des positions de repli. Pour s'y maintenir et, si possible, regagner du terrain partout où l'unification n'est pas naturellement indiquée, ils auront à soutenir une lutte constante.

Luttons donc !

Luttons pour obtenir que le peuple ait à se prononcer sur toutes les questions d'intérêt général. La démocratie directe n'est pas une sauvegarde aussi efficace que le fédéralisme, mais c'en est une. Et l'intervention du peuple est le grand moyen d'apaiser les conflits internes et de créer ou de recréer l'unité d'esprit dans notre pays. Ce n'est pas à l'Assemblée fédérale que les oppositions si tranchées qui se sont déclarées entre la Suisse romande et la Suisse allemande prendront fin. C'est par les délibérations publiques et les décisions réfléchies de la nation. Nous devons chercher et nous pouvons trouver les solutions suisses des problèmes suisses, tantôt par une entente entre cantons, tantôt par la formation de groupements libres, sous le contrôle des pouvoirs publics, jamais ou le moins possible par la servitude étatiste.

Le troisième événement que nous avons à rappeler, c'est le choix de la Suisse et de la ville de Genève pour siège de la Ligue des nations.

Le 28 avril 1919, date mémorable, quels que puissent être les retards de la réalisation, la Conférence de la paix a adopté définitivement le projet de pacte constitutif de la Ligue des nations qui sera proposé à l'adhésion des gouvernements et des peuples. Genève y est désignée comme siège de la Ligue. La Suisse romande, qui n'a pu accueillir avec une joie sans mélange ni la restriction des pleins pouvoirs, parce que ce n'est qu'une restriction, ni le résultat de la votation du 4 mai, parce que la signification n'en apparaît pas très clairement, salue avec une entière satisfaction le verdict de la Conférence de la paix. Il fait grand honneur à la Suisse, il accroît sensiblement le prestige de la Suisse romande et c'est avec une légitime fierté que les Genevois y verront un hommage rendu au grand rôle historique de leur cité et plus encore à l'activité bienfaisante qu'elle a déployée pendant la guerre. Genève devient double-

ment une ville internationale puisqu'elle va être à la fois le centre d'action de la Croix-Rouge qui entreprend une œuvre immense d'après-guerre, et celui des relations multiples qui se noueront entre peuples civilisés. De ces deux entreprises, la première, sans doute, sera la plus immédiatement efficace, mais l'avenir fera de la seconde une création grandiose, car on ne peut imaginer qu'après avoir enduré des maux effroyables et contemplé tant de ruines, les nations alliées, qui régleront pendant longtemps le sort du monde, n'entourent de sûres garanties l'institution destinée à préserver la civilisation des pires catastrophes.

La mode est au scepticisme au sujet de la Ligue des nations. Avait-on cru qu'elle naitrait d'elle-même et, par le seul effet de son apparition, ferait disparaître d'un coup toutes les difficultés, toutes les contestations, toutes les oppositions d'intérêt entre les sociétés humaines ? Et pour avoir trop présumé de l'organe de conciliation qui n'existait pas encore, a-t-on le droit de lui dénier toute valeur au moment où il se constitue ? Qui oserait dire que la cour de La Haye n'ait pas rendu de services ? La Ligue des nations est armée de sanctions redoutables ; elle sera plus opérante, incomparablement, et si elle n'agit point à coups de miracles dès le premier jour, son influence, d'autant mieux ajustée qu'elle s'accroîtra progressivement, en deviendra plus pénétrante et plus durable.

Ayons la foi de nos espoirs. Ce n'est pas chez nous, vraiment, que la Ligue des nations devrait rencontrer des incrédules, encore moins des indifférents. Mais il faut que la Suisse y adhère et l'on voit bien les motifs de la récente et violente campagne de presse qui se fait en Suisse allemande contre cette vérité d'évidence. Les uns craignent pour notre neutralité, tant économique que militaire. Les autres, plus simplement, mais moins franchement, font dépendre leur adhésion de l'admission de l'Allemagne. Ils ne veulent entrer qu'avec elle ; elle veut entrer avec eux et obtenir, pour sa bienvenue, un adoucissement des conditions de paix.

Nous pouvons nous entendre avec les premiers ; quant aux

autres, la Suisse romande n'a cessé de montrer le cas qu'elle fait de leurs objurgations. Ils feraient mieux de jeter le masque ; on ne se laisse plus prendre à leurs façons, ni à leurs contrefaçons.

Le problème de la neutralité est résolu : nous restons neutres ; nous gardons la barrière des Alpes, mais nous participerions au blocus économique contre celui qui violerait le pacte des nations. La Suisse peut accepter cette condition ; ce serait folie que de refuser notre adhésion à la Ligue. Espérons que le bon sens dont notre peuple a donné si souvent la preuve l'emportera au moment décisif et que les agitateurs en seront pour leurs frais.

Dans le même temps où Genève s'est vu l'objet d'un choix si flatteur, une question s'est posée qui pouvait lui causer de graves inquiétudes. Grâce à la bonne volonté des parties intéressées, un arrangement à l'amiable est intervenu promptement. Le gouvernement français a fait constater par les puissances alliées, dans le projet de traité de paix avec l'Allemagne, la caducité des servitudes imposées à la France pour la zone neutralisée de la Savoie ainsi que pour les zones économiques de la Haute-Savoie et du Pays de Gex.

En faisant part de son intention au Conseil fédéral, le gouvernement de la République exprimait l'espoir que la Suisse acquiescerait à l'abrogation de la neutralisation de la Savoie et accepterait de substituer, pour les zones économiques, une convention librement consentie aux stipulations des traités de 1815. Les deux gouvernements sont tombés d'accord. Dans un article du traité de paix, les puissances signataires reconnaîtront les garanties stipulées en faveur de la Suisse par le traité de 1815, à savoir sa neutralité perpétuelle et l'inviolabilité de son territoire. Ces garanties, dit le communiqué du département politique fédéral, « sont reconnues comme constituant des engagements internationaux pour le maintien de la paix » conformément à l'art. 21 des statuts de la Ligue des nations.

D'autre part, les stipulations relatives à la zone neutralisée de la Savoie sont abrogées.

Touchant les zones franches, le Conseil fédéral admet la pro-

position française en spécifiant qu'il ne s'agit pas « de modifier la structure douanière des zones, telle qu'elle a été instituée par les traités susmentionnés, mais uniquement de régler d'une façon mieux appropriée aux conditions économiques actuelles les modalités des échanges entre les régions intéressées. »

La neutralité de la Savoie avait perdu sa raison d'être. La France aura le droit d'élever des fortifications dans cette région, jusqu'à la rive gauche du Léman. Quel inconvénient peut-il en résulter pour nous ? Selon toute apparence, ce n'est pas sur cette frontière que les Français prodigueront les travaux de défense. Par contre, la suppression des zones franches resserrera autour de Genève la ceinture douanière qui en avait été écartée. L'inconvénient est sérieux mais on ne voit pas comment il nous eût été possible d'y échapper.

La Suisse romande ne s'est guère passionnée, jusqu'à présent, pour ou contre la réunion du Vorarlberg à la Confédération helvétique. Son attitude est plutôt négative. Elle voit la Suisse allemande elle-même assez divisée d'opinion. Elle ne croyait pas la population du Vorarlberg unanime à désirer son incorporation. Mais il y a eu consultation populaire. Quatre cinquièmes des électeurs du Vorarlberg ont adopté le projet. Leur volonté ne fait plus doute, mais leurs motifs demeurent obscurs. Est-ce pour goûter enfin la liberté démocratique, que ces braves gens viennent à nous, et pour vivre sous un régime conforme à la simplicité de leurs habitudes ; est-ce par une affinité de langue et de mœurs ? Est-ce plutôt dans l'espoir de se soustraire à de trop lourdes charges ou de nous les faire partager ? Quelle sera leur part des frais de la guerre et quelles obligations nous incomberaient à cet égard si nous les recevions ? Ce point mérite un examen attentif.

Cependant, les scrupules et les objections de la Suisse romande sont d'un autre ordre. Un nouveau canton de cent quarante ou cent cinquante mille âmes serait une menace pour l'équilibre des races et des langues en Suisse. Il contribuerait peut-être à nous tirer davantage, sinon vers le pangermanisme, du moins vers l'Allemagne. Ce serait là une cause de dissen-

sions entre nous. Et ces nouveaux Suisses ne s'assimileraient pas aisément ni promptement. Passé le péril, payée la note, le cours de la vie économique redevenu normal, serait-ce un irrédentisme que nous aurions introduit chez nous?

Telles sont les réflexions qu'on entend un peu partout en pays romand. La thèse opposée n'est pas souvent exposée. Il faudrait pourtant qu'on la connût: l'amélioration de notre frontière sur le Rhin, celle de nos relations ferroviaires et des conditions de notre trafic, une moindre distance de nos débouchés, une plus grande sécurité, moins de craintes d'encerclement, et l'accession d'un petit peuple qui, dit-on, nous ressemble et n'aura nulle peine à faire siennes nos coutumes et nos aspirations.

Le fond de la question, c'est que le « fossé » subsiste encore. Dans la Suisse romande on se défie de la Suisse allemande, d'abord, à cause de l'attitude, non pas germanophile seulement, mais boche et surboche d'une partie de nos confédérés pendant la guerre; ensuite à cause des faits et gestes de certains d'entre eux, les uns haut, les autres très haut placés, qui, dans les affaires administratives, politiques, économiques, ont interprété la notion de neutralité en un sens qu'ils n'eussent pas toléré chez les amis de la France.

La défiance dure encore; elle durera longtemps et ce n'est pas en faisant chanter « la gloire qui chante » qu'on la dissipera. C'est par plus de loyauté dans la conduite des affaires et par un respect plus sincère de la liberté. Après quoi, le changement des générations fera son œuvre.

Je ne vois pas bien, après tout, pourquoi nous repousserions sans autre la requête du Vorarlberg. Il faudrait s'informer de la note que les Alliés se proposent de lui présenter. Un comité se fonde pour engager une campagne dans la Suisse romande sur cette question. Attendons-le à l'œuvre.

Il y a des livres; il y en a d'intéressants. Mais je n'ai plus de place. De grâce, messieurs les auteurs, veuillez prendre patience. Vous serez d'autant mieux traités la prochaine fois.

MAURICE MILLIOUD.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME

AVRIL-JUIN 1919. — Nos 280-282.

Erratum.

Deux coquilles malencontreuses se sont glissées dans l'article de M. Dami que nous avons publié le 1er mai. Nous tenons à les corriger et à redresser les contresens dont elles ont pu être l'occasion.

Page 230, 17e ligne: lire *Australie* et non Autriche.

Page 235, 15e ligne: journaux socialistes *interventionistes* et non *internationalistes.*

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.


Digitized by Google

